



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

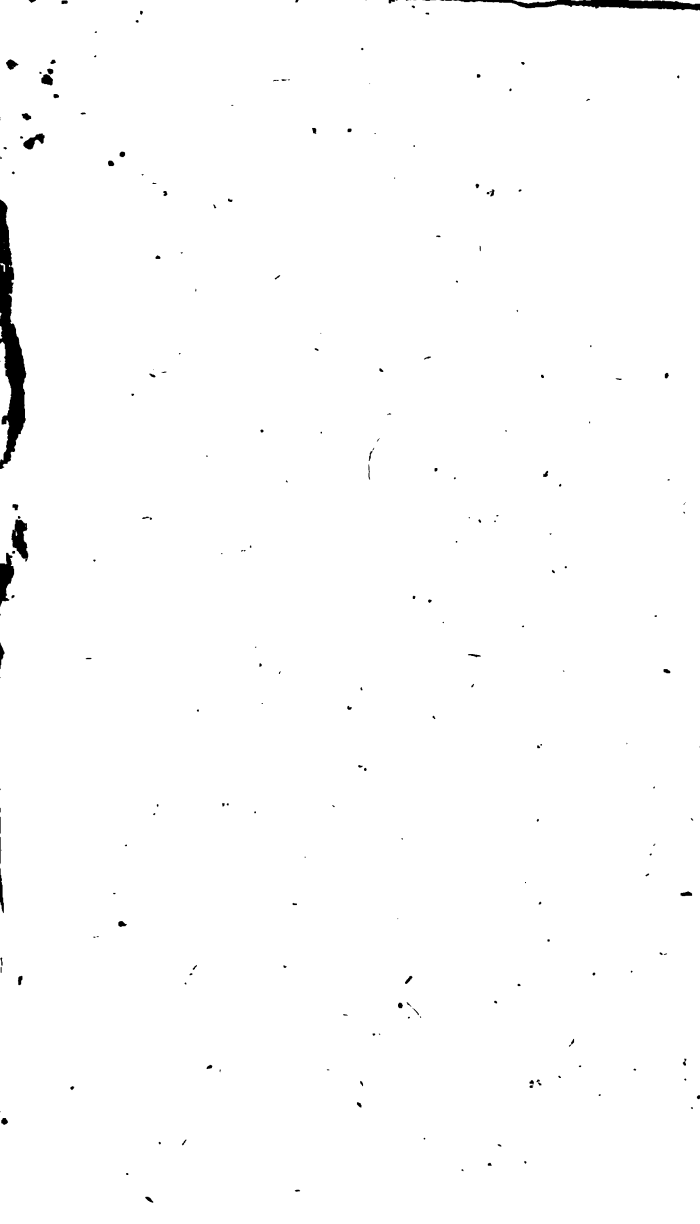
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. II A. 277







L E S

# PRÉJUGÉS

DU PUBLIC

SUR L'HONNEUR,

*Avec des Observations Critiques ,  
Morales & Historiques.*

Par M. D E N E S L E .

---

*Tantò major Famæ sitis est , quàm Virtutis !*

---

T O M E T R O I S I E M E .



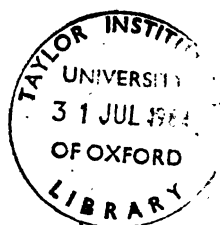
A P A R I S ,

Chez H. C. DE HANSY , Libraire ,  
rue S. Jacques , près les Mathurins ,  
à Sainte Therese.

---

M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi*



# T A B L E

## DES CHAPITRES

Contenus dans le dernier Volume.

<b>C</b> HAP. XXXIII. <i>Des Veuves,</i>	page, 1
CHAP. XXXIV. <i>Du caractère des Femmes en général, &amp; de leur condition,</i>	26
CHAP. XXXV. <i>De l'Amour, de son Objet, &amp; de ses Effets. De ses Genres &amp; Especies,</i>	77
CHAP. XXXVI. <i>De l'Amitié,</i>	145
CHAP. XXXVII. <i>De l'Education en général,</i>	167
CHAP. XXXVIII. <i>Des Vices, de leur Nature, &amp; de leur Objet en général. Fausseté de leur nécessité &amp; de leur utilité prétendue,</i>	206

iv      T A B L E , &c.

CHAP. XXXIX. *De l'Ambitieux ,*

224

CHAP. XL. *De l'Orgueil & de la  
Misanthropie ,*

255

CHAP. XLI. *Du Luxe & de ses  
différentes Especes ,*

273

CHAP. XLII. *Du Luxe de la Ta-  
ble ,*

288

CHAP. XLIII. *Sur le Luxe de l'Oi-  
siveté & de la Fainéantise ,*

514

CHAP. XLIV. *Sur le Luxe du Jeu ,  
en général ,*

332

CHAP. XLV. *Sur le Luxe de l'A-  
vare ,*

354

CHAP. XLVI. *De la Vengeance &  
du Duel ,*

381

CHAP. XLVII. *Du Suicide ,*

423

Fin de la Table du dernier Volume.

LES



L E S  
*PRÉJUGÉS*  
*DU PUBLIC*  
SUR L'HONNEUR, &c.

---

CHAPITRE TRENTE-TROIS.

*Des Veuves.*

**L**E Deuil ne sert que d'affiche à telles jeunes Dames qui viennent de perdre leurs Maris ; c'est apprendre décemment à tout le monde qu'on est souverainement libre de faire un choix, à prendre ce terme dans sa signification générale, & qu'on n'a plus de compte à rendre à qui que ce soit de sa conduite . . . Un privilège aussi étendu, & qui ressemble fort à celui dont les hommes sont naturelle-

ment en possession , ne devoit appartenir qu'aux Veuves qui ont milité assez long-temps sous les étendards de l'Hymen pour gagner ce grade. Il ne devoit être accordé qu'au jugement & à l'expérience. Or , quelle sorte de jugement & d'expérience une Veuve de quatorze ans peut-elle avoir acquise en six mois ou un an de mariage ? Et quelle liaison peut-on admettre entre les fonctions de cet état & la solidité de l'esprit ? Il y a plus d'une jeune Veuve à qui il n'a donné qu'un air & un goût de licence , au lieu de la prudence & de la circonspection. Encore une fois ce n'est point la pratique du Mariage qui fait venir l'esprit aux filles ; cette maxime n'est bien placée que dans les contes de la Fontaine ; encore n'y est-elle employée que très-ironiquement. Ce sont les soins du ménage , les affaires difficiles , & quelques adversités qui rendent la femme intelligente. Un Mariage de courte durée & passé dans des libertés d'autant moins restreintes qu'elles sont autorisées , peut bien donner une expérience physique , mais non pas morale. Et cependant une fille presque majeure , quoique pleine de bon sens est encore en tulle , pendant qu'une enfant , seulement pour avoir demeuré avec un homme , entre dans les



Droits de l'homme , & peut , si elle le trouve bon , ne reconnoître comme lui d'autre regle que sa volonté & ses caprices. Sur quoi fondé , suppose-t-on que les hommes qui , pour la plûpart , se gouvernent si mal , peuvent communiquer aux femmes un esprit d'ordre & de conduite ? Croit-on qu'une femme , malgré son extrême jeunesse , doit tout sçavoir , parce qu'elle n'ignore pas ce qu'il auroit souvent mieux valu pour elle , qu'elle n'eut pas appris si tôt ?

Le veuvage pour certaines femmes n'est qu'un renouvellement & un rafraîchissement d'attraits. Elles reprennent toutes leurs afféteries & toutes leurs petites façons de filles. Elles croient le redevenir à peu de chose près. Elles voudroient presque faire accroire à leurs Prétendants , ou , au défaut de ceux-ci , à leurs Amans , qu'elles ont été dans les feux du mariage comme les Salamandres ou les Pyralides , sans en être ni consumées ni altérées ; & des Amoureux y gagnent à faire semblant d'être persuadés de ce qu'elles disent. Leur vanité s'en augmente & leur imprudence à proportion.

Regle générale , toute femme qu'on épouse , & qui peut faire librement la

## 4 *Les Préjugés du Public*

comparaïson d'un homme avec un autre ; traîne avec elle des inconvéniens . . . Si le dernier vaut moins à son goût que le prédécesseur , elle le lui vante sans cesse. Il faisoit ceci , il disoit cela ! ce sont des regrets choquans qui ne finissent point. Vaut-il mieux ? elle en est jalouse , & propose encore le devancier pour modèle . . . Elle ne conviendra jamais de la supériorité des derniers sur les premiers. Elle prétend par-là les piquer d'émulation , & souvent il en arrive un effet tout contraire ; elle les fait tomber dans le découragement ; parce qu'il y a des gens qui sont inimitables. On aime quelquefois mieux n'être qu'un mauvais original qu'une copie médiocre. Entre tous les Amans de Pénélope , il y en avoit peu qui pussent tendre l'Arc d'Ulysse.

Les Artémises ne sont pas si rares qu'on se l'imagine . . . La première qui s'est rendue si célèbre dans l'Histoire par ses regrets pour la mort de son époux , n'a pourtant pleuré qu'un mal-honnête homme qui s'engageoit à toutes sortes de mauvaises actions pour de l'argent ( quoiqu'il fût Roi ) mais il étoit bel homme. Ne trouvera-t-on jamais une Veuve qui ne pleure son mari unique-

ment que parce qu'il étoit plein de probité & d'honneur ? Les Artémises sont plus communes qu'on ne croit.

Le chien est d'une si douce nature que quoique bien battu & mal nourri , il cherche un autre Maître dès qu'il a perdu le sien. Les femmes qui ont été malheureuses en maris & qui n'en ont pas plutôt perdu un , qu'elles en cherchent un autre , sont assez tirées sur ce modele. On diroit qu'en général elles sentent bien qu'elles sont nées au moins pour la dépendance , si ce n'est pour la servitude.

*Célamise* fait un détail exact & touchant de toutes les peines qu'elle a eu à essuyer pendant vingt années avec un mari fâcheux , fantasque & bourru , auquel elle a été livrée dans un âge où on sévroit les enfans dans les premiers siècles. Célamise restée veuve avec une fille unique , jouit du repos , de la paix & de la liberté . . . Cependant quoique sa fille ne lui témoigne pas plus d'envie que d'aversion pour le mariage , il lui tarde de la voir mariée. Elle la produit le plus qu'il lui est possible ; elle l'afficheroit volontiers. Or il faut de deux choses l'une . . . Ou Célamise noircit indignement la mémoire de son mari , & en impose lorsqu'elle fait l'analyse de la vie triste qu'elle a me-

## 6 *Les Préjugés du Public*

née avec lui ; ou elle cherche malignement à rendre sa fille aussi malheureuse qu'elle l'a été. Si ce n'est ni l'un ni l'autre de ces deux griefs, restent pour le quatrième & le troisième, l'avarice & l'égarement d'esprit.

Certaines Veuves recherchent un second mari parce qu'elles n'ont pas été heureuses avec le premier ; si elles ne sont pas heureuses avec le second , elles en chercheront un troisième. D'autres ne veulent pas , disent-elles , après en avoir eu un mauvais , en prendre un second , parce que si celui-là se trouvoit bon , elles auroient une perpétuelle appréhension de le perdre . . . Si au contraire le premier a été bon , elles ont peur de tomber à un mauvais , après avoir été si heureuses avec le premier . . . Pour sçavoir au juste ce que les femmes entendent par un bon ou un mauvais mari , il faut être ce qu'elles sont . . . Quoiqu'il en soit , ces sortes de Veuves sont fort heureuses quand il ne leur tombe pas sous les yeux quelque Objet qui les pointe un peu au vif. Car , soit qu'elles ayent été heureuses ou malheureuses , leur dilème s'en va en fumée. Celles qui ont été heureuses espèrent le devenir encore ; celles qui ne l'ont pas été , espèrent pour cela même qu'elles

le deviendront. . . *Didon* en fera la preuve pour toutes . . . Son mari avoit été bon , il avoit été indignement & cruellement assassiné ; ces deux considérations devoient le lui faire regretter toute sa vie , & ne lui donner qu'une froide indifférence pour tous les hommes : cependant écoutez-la parler , & vous entendrez l'honneur de sa personne & les intérêts de son Etat plaider pour sa folle passion. Elle avoit jusqu'à ce moment méprisé *Iarbe* , Roi de Mauritanie , & voilà qu'elle craint , ( si elle n'épouse pas *Enée* ) que cet Africain sauvage ne vienne l'enlever jusque dans son palais . . . Cependant *Enée* n'étoit pas un Poursuivant bien dangereux , & de la maniere dont *Virgile* nous le donne , il n'étoit guere propre à faire tourner la tête d'une femme si chaste , en si peu de temps & à si peu de frais. Tous ces raisonnemens des Veuves pour se remarier ou ne se pas remarier , ne sont jamais que spécieux ; elles ne produisent que des motifs propres à les faire excuser , & gardent pour elles ceux qui les feroient mépriser , & qui sont presque toujours les véritables.

On a vû telle femme avoir d'assez belles qualités pour remplacer trois maris , & d'assez mauvaises pour les rendre tous

## 8     *Les Préjugés du Public*

très-malheureux. Quelqu'un l'a comparée à ce fameux cheval de l'Antiquité appelé *Séjan*, qui étoit fort beau, mais qui fut fatal à tous ceux qui voulurent le domter.

Il étoit en cela bien différent de la Monture du Géant Gradasse, de laquelle le Roman dit :

*Alfana la più bella ,  
E la miglior , che mai portasse Sella.*

Les Ecrivains sacrés nous donnent en deux mots l'idée d'une Veuve pleine d'honneur selon Dieu & selon les hommes. Elle s'est rendue recommandable, disent-ils en parlant de *Judith*, parce qu'elle craignoit le Seigneur, & personne n'en disoit aucun mal. Pourquoi personne n'en disoit-il aucun mal ? Parce qu'elle se comportoit chastement & décemment ; & pourquoi se comportoit-elle avec sagesse & décence ? Parce qu'elle craignoit Dieu . . . Voilà une définition exacte du vrai honneur, selon la Raison & selon la Religion . . . Une femme indépendante qui se fait respecter de la médisance, est ce qu'il y a au monde de plus admirable, parce que c'est au monde ce qu'il y a de plus rare. Que dira-t-on de

celles qui n'ont d'autre Religion, ni d'autres principes d'honneur que l'ambition d'empôter les suffrages des hommes voluptueux & vains, & qui croient que pour avoir de la vertu, c'est assez de ne pas manquer à l'honneur grossièrement & avec éclat ?

Il ne faut pas conclure que toute femme qui n'aura pas une réputation aussi bien établie que celle de *Judith*, & de laquelle on semera quelques mauvais bruits, soit au moins coupable d'imprudence . . . Il peut être vrai que la conduite d'une femme soit régulière ; cependant parce qu'elle aura chassé, pour de bonnes raisons, une femme de chambre, il se forgera bientôt de mauvais bruits ; la personne chassée, malicieuse & méchante naturellement & par état, s'adressera aux ennemies de sa Maîtresse, & leur fera entendre mystérieusement ou sans détours, tout ce que la vengeance & la noirceur lui suggéreront ; ces calomnies sont relevées ; on s'en fait des confidences réciproques ; on les brode, on les couche par écrit, on les fait même imprimer. Tant il est vrai que l'apparence la plus fausse, nuit souvent plus que la réalité. Celle-ci dépend de nous, l'autre dépend de plusieurs causes externes dont

nous ne disposons aucunement, & contre lesquelles les intentions les plus pures, & la conduite la plus mesurée, ne sont le plus souvent qu'un assez foible rempart.

Je ne sçaurois empêcher que l'on ne dise du mal de moi ; mais je puis empêcher que l'on en dise avec raison.

Il y avoit une famille à Rome dont les femmes, depuis la fondation de cet Etat, se conserverent dans une telle réputation de chasteté, qu'on n'en vît aucune se remarier : c'est Saint Jérôme qui nous l'apprend en écrivant à la Dame *Furia*, laquelle, quoiqu'elle fut de cette famille, sentoît quelque violente tentation de déroger à cette louable coutume. Si vous demeurez Veuve, lui écrit-il, vous ferez encore moins à louer que vous ne ferez à blâmer, si vous ne pouvez faire étant chrétienne, ce que toutes les femmes de votre Maison ont fait étant Payennes. Cela n'empêche pourtant pas qu'il n'y ait plusieurs Veuves qui refusent de se remarier, & qui pour cela n'en sont ni plus sages, ni mieux famées.

Il y a de l'excès dans ceux qui étoient comme une maxime qui ne souffre point d'exception, que toute Veuve qui se remarie ne doit pas être estimée chaste.. Il



peut y avoir d'autres raisons qui déterminent une Veuve à un second & à un troisième Mariage ; comme il peut y avoir des raisons opposées à la chasteté qui la déterminent au Veuveage.

Il y a du danger à proposer l'exemple des animaux à des personnes spirituelles & malignes , pour les porter à la vertu. Elles renversent souvent par une seule & courte réplique les plus beaux préceptes de morale , & y jettent même du ridicule. Une jeune Romaine à qui on proposoit l'exemple de la *Tourterelle* , pour la détourner d'un second Mariage , répondit avec ingénuité , que la *Tourterelle* n'étoit qu'une bête . . . Elle avoit raison. Les animaux n'agissent point par des motifs , & on les voit toujours faire nécessairement ce qu'ils font.

On décernoit chez les anciens Romains une couronne de pudicité aux femmes qui ne se remarioient point après la mort de leur premier mari. On auroit peine à rendre une bonne raison de cette coutume singulière . . . Car puisque la continence n'étoit pas une vertu dans cette fausse Religion , il s'ensuit que la propagation étant utile à la société , ils autorisoient un genre de vie qui lui est contraire. Fouillons plus avant , nous en trou-

verons peut être la raison dans la vanité des maris. Il n'y en a pas un qui, en mourant & en laissant une femme aimable, ne fut charmé qu'elle ne voulut jamais se donner à d'autres... Car le vrai caractère de l'amour propre, c'est que quand il ne peut plus posséder les choses qu'il a aimées, il voudroit, s'il lui étoit possible qu'aucun autre ne les possédât.. Cette maniere regnoit, du moins autrefois dans les Indes où les maris avoient mis les femmes dans le goût de se faire brûler toutes vivantes avec les cadavres de leurs Epoux. Exemple d'une fidélité admirable qu'aucun de ces Maraudeurs ne s'est jamais piqué d'imiter ! L'Histoire nous a conservé le nom de ce Romain, qui fit empoisonner sa femme en mourant, & qui l'entraîna avec lui sous sa tombe, afin que personne ne la possédât après lui. *Hérode le Grand* qui occupe une des premières places entre les maris détestables, avoit donné des ordres secrets en partant pour l'Égypte où Marc-Antoine le *Triumvir* l'avoit mandé, que s'il ne revenoit pas, on étranglât Marianne sa femme qu'il aimoit éperdument. C'étoit encore la fatuité de *Catigula*, qui regardoit comme une profanation, qu'une femme qu'il avoit honorée de sa familiarité accordât

la sienne à aucun mortel. L'utilité publique n'est elle pas bien chere à ces sortes d'animaux ? Il faut qu'une femme , encore assez jeune pour donner vingt Citoyens à l'Etat , demeure inutile à elle-même & à la Patrie , parce qu'un Agonisant encore tout plein d'orgueil & de cupidité , exige cette petite & dernière preuve de la fidélité de son épouse. Qu'y-a-t-il de plus ridicule & de plus vain ? Il est rare que les femmes exigent en mourant de pareilles promesses des hommes. Dieu sçait comme ils leur tiendroient parole , puisqu'ils n'attendent pas même qu'elles soient mortes pour leur donner les preuves les plus convaincantes de mauvaise foi & d'infidélité.

Tout le monde sçait l'Histoire du sieur Colleter , qu'on surprit avec sa Servante lorsque le cadavre de sa femme étoit encore sur la paille , & qui dit pour s'excuser , que la douleur lui tournoit tellement la tête , qu'il ne sçavoit plus ce qu'il faisoit.

La couronne de pudicité accordée aux Veuves n'étoit certainement pas de l'invention des femmes , mais bien certainement de celle des hommes , qui se remarquant autant de fois que l'intérêt ou la passion le leur demandoit , ne trouvoient pas

bon que les femmes qu'ils laissoient , & dont ils étoient encore amoureux en expirant , se donnassent la licence de les imiter. Quelle tyrannie que celle qui veut encore regner dans le tombeau ?

Si la continence des femmes Veuves étoit une chose si louable , pourquoi celle des Veufs l'auroit-elle été moins , & pourquoi ne les pas engager aussi à vivre chastement par une couronne de pudicité ? Une femme est encore plus dans le cas de se remarier qu'un homme : car outre qu'elle a besoin d'un appui , c'est qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse vivre avec la même licence. Celui-ci ne se deshonne point même par une débauche publique , pendant que celle-là est diffamée par les simples soupçons. Au reste , il semble que les Dames Romaines aient senti le piège : car cette couronne n'en a pas tenté un grand nombre , & ce qui nous le persuade , c'est l'attention qu'à eue l'Histoire de nous conserver les noms de celles qui ont été couronnées , & dont le nombre , pour être compté , ne demande ni Algèbre , ni Arithmétique , puisqu'il se monte environ à trois ou quatre sur des millions. Quelques Observateurs croient que cette marque d'honneur s'accordoit plutôt à la rareté

du Fait qu'à la vertu de la Dame, comme à peu près encore aujourd'hui en certaines contrées, on décerne des couronnes de Laurier aux maris qui ont enterré sept femmes, ou aux femmes qui ont enterré sept maris; non pas qu'il y ait là-dedans l'ombre de vertu; mais uniquement parce que cette chance-là n'est pas commune.

Pour qu'une Veuve méritât des louanges lorsqu'elle ne se remarie pas après la mort de son premier mari (car il n'y a que celle-là qui soit dans le cas d'en mériter,) il faudroit sçavoir deux choses qu'il est difficile de ne pas ignorer... La première, c'est si sa complexion ne lui donne pas une aversion naturelle pour le Mariage. Car il s'en rencontre de fois à autres quelques-unes qui sont ainsi faites; & il y a même des filles qui, sans trop connoître les obligations physiques du Mariage, ne laissent pas d'en avoir naturellement horreur. Ce sont des jeux de la Nature; mais elle ne s'en fait pas une habitude... *Ovide* dit que *Daphné* ne pouvoir supporter que son pere lui parlât de Mariage, & qu'elle le regardoit comme un crime. C'est-là ce qui s'appelle avoir des notions rigoureuses de la décence. Si toutes les filles ressembloient à

celle-là, on seroit forcé, pour prévenir l'extinction du Genre Humain, de renouveler l'enlèvement des Sabines. En second lieu, il faudroit sçavoir si des raisons d'intérêt ne s'opposent pas au dessein qu'auroit cette belle Veuve de se remarier; dessein qu'elle effectueroit, si ces mêmes raisons ne subsistoient plus : car l'intérêt a souvent la même montre que l'amour de la chasteté. Outre ces deux motifs de viduité, il pourroit y en avoir un troisieme au jugement de Saint Paul, qui parlant de quelques Veuves de son temps, disoit qu'elles étoient mortes devant Dieu, & très-vivantes au monde. Ce sont celles qui se passent très-aisément de maris quand elles ont des hommes... Or, dans tous ces motifs-là, il est clair qu'il n'y a pas un grain de vertu, ni conséquemment aucune matiere à éloge selon les idées que nous avons de la vertu, laquelle ne consiste pas tant dans l'action extérieure, que dans l'intention secrète. Une femme qui n'est chaste que par tempéramment ne l'est pas, comme un homme qui hait naturellement le vin n'est pas sobre; c'est le combat qui fait la vertu; c'est la volonté & non la nécessité : c'est l'obéissance à la justice, & non pas l'attrait du goût. La vertu admet nécessaire-

ment le travail & la liberté . . . Un homme qui n'a point de penchant pour le sexe , peut bien regarder cette disposition naturelle comme un très-grand bonheur , dont il doit remercier Dieu tous les jours , mais non pas comme une vertu . . . Il n'est pas plus en droit d'espérer la récompense de sa chasteté , que celui qui hait le vin n'est en droit d'en espérer de sa sobriété. Et il arrive par cet arrangement qu'il y a quelques femmes qui , à cause de leur penchant pour les hommes , ne se croient pas chastes , & qui le sont pourtant quand elles ne s'y livrent pas ; de même qu'il y en a d'autres qui ne doutent nullement de leur chasteté à cause de leur aversion pour les hommes , & qui pourtant à parler strictement , n'ont pas la vertu de chasteté. Un Mari auquel il tombe une femme de cette espece , croit bien pour le coup avoir lieu de dormir tranquille ; mais il ignore apparemment ce que peuvent l'avarice , la vanité ou la vengeance de ses mauvais traitemens. Ce qu'il y a d'original , c'est qu'un mari se plaint , s'il lui tombe une femme insensible : ( car il y en a , quoiqu'en dise la Faculté ; ) & il est rempli de crainte & de défiance s'il lui en tombe une qui ait de la vivacité. La beauté le fait trembler ; la laideur lui

donne du dégoût & du mépris ; il soupçonne la jeune ; il hait la vieille . . . C'est précisément le Baudet de l'Apologue à qui Jupiter , avec toute sa puissance , ne put jamais trouver un maître qui fût de son goût . . . Il ne vouloit point d'un Jardinier ; les choux & l'ozeille lui donnoient des crudités. Il ne vouloit pas d'un Charbonnier ; rien n'étoit plus mal propre ; ni d'un Plâtrier ; la chaux lui rongeoit les pomons ; les peaux du Corroyeur l'infectoient . . . Il auroit voulu être la Monture d'un Empereur Romain.

Si une Veuve se remarie, on parle d'elle , comme si sa solitude lui eut été à charge. Si elle ne se remarie pas, on parle encore d'elle , comme si elle avoit le secret d'adoucir par quelque intrigue bien conduite la tristesse de sa viduité . . . On dit vrai quelquefois dans l'un & dans l'autre cas ; mais on n'en sçait rien , & cela suffit pour son honneur. On s'étonne quelquefois qu'une femme se remarie au bout de douze ans de viduité. Mais pourquoi ne pas s'étonner au contraire qu'elle ne se soit pas remariée plutôt ? Il est assez inutile d'avertir que nous n'avons ici en vue que les jeunes Veuves : car quand à celles que l'âge met hors de la médifance , à peine y fait-on attention dans le



Public. On veut qu'il y ait un âge où une femme n'ait plus de sexe. Or, selon le Préjugé , quand il n'y a plus de sexe , il n'y a plus d'honneur.

La plaisanterie de *Petrone* sur la *Matrone d'Ephese* est froide , grossiere & ne signifie rien. L'aventure qu'il lui donne n'est rien moins que vraisemblable dans une Dame distinguée par son état , Veuve depuis trois ou quatre jours , avec un Archer du Guer , préposé à la garde d'un Pendu. Il ne faut jamais du moins s'éloigner de la nature & de la vraisemblance , quand on veut faire rire & corriger en riant.

Premierement , le regret de cette Veuve étoit sérieux , puisqu'elle ne s'étoit enfermée dans le tombeau de son mari qu'à dessein d'y finir ses jours . . . On ne se laisse point mourir par air . . . . Les Veuves qui affectent de ne point manger en présence de témoins dans les premiers jours de la perte de leurs Epoux , font quelquefois bonne chere quand le monde est retiré . . . D'autres par complaisance pour une amie , avalent un morceau ; par égard pour une parente , autre morceau ; par déférence pour une personne respectable , un doigt de bon vin : de sorte que quoiqu'elles jurent à tout le mon-

de qu'elles ne peuvent rien prendre ; elles ne laissent pourtant pas d'avoir l'estomac meublé. D'autres ont pris sagement leurs précautions quand le monde arrive , aussi ne se laissent-elles point vaincre , & cela vaut encore mieux : car ceux mêmes qui nous pressent de manger , y trouvent à redire quand nous le faisons.

Mais puisque *l'Ephésienne* vouloit mourir de faim , ses regrets étoient donc sinceres. Or , comment persuadera-t-on à quelqu'un de judicieux , que d'une douleur aussi généreuse & aussi marquée , une Dame ait pû tout d'un coup passer à la joie la plus indécente , comme à la perfidie la plus monstrueuse & la plus vile : car elle ne se contente pas de manger contre son vœu , sa part d'une mauvaise Gamelle ; elle se livre par reconnoissance à un Malotru ; elle ne se contente pas de s'y livrer , elle consent que le corps de son mari soit tiré du tombeau pour remplacer à la Porence le Pendu qui en avoit été détaché , pendant que le Garde pouffoit la fleurette. Puisqu'il y a nécessairement des dégrez dans le mal comme il y en a dans le bien , & que personne ne devient tout d'un coup scélérat ou vertueux , il n'y a pas à douter que cette Veuve n'ait

été une Coureuse du vivant de son mari.. Or , quelle est la femme accoutumée à mener une mauvaise vie du vivant de son mari , qui veuille se laisser mourir de faim , parce qu'il s'est laissé lui-même mourir de maladie ? Cela est contre la nature & contre le caractère des gens. Mais, selon *Pétronie*, cette Dame étoit en très-bonne réputation , & tellement qu'on la proposoit même comme un modèle d'honnêteté & de décence à toutes les femmes , & par une suite naturelle de cette vertu , les regrets qu'elle témoignoit de la mort de son mari , devoient donc être aussi sincères que la résolution qu'elle avoit prise de le suivre. Comment donc s'est-elle prostituée en un instant , & sans façon à un homme de la lie du peuple pour un ordinaire de Gargotte & un morceau de pain ? Il n'y a rien que de forcé dans tout cela. Il avoit bonne mine , dit *Pétronie* ! Peut-être. Mais qu'en faut-il conclure ? Quelqu'avantageuse que soit la taille d'un Archer , n'a-t-il pas plus de quoi effrayer les honnêtes femmes que de les charmer. Il n'y a qu'une harangère qui puisse lui trouver des graces , jusqu'au point où la Dame *Ephézienne* lui en a trouvé. Ne diroit-on pas , à entendre *Pétronie* , qu'il avoit l'air & les façons d'un jeune Che-

valier Romain ? Et il faut bien le croire , puisqu'il lui fait dire de très - jolies choses , & qu'il lui fait citer *Virgile* aussi à propos & aussi galamment qu'auroient pû faire *Ovide* , *Tibulle* & *Propertius*.

D'un autre côté , si la Dame n'eût été qu'une femme artificieuse & sans honneur , auroit - elle voulu passer plusieurs jours aussi sotement dans un tombeau sans y manger ? Lui eût-il été encore difficile d'en sortir d'une manière qui eût tourné à sa gloire ? N'auroit-elle pas été assez bonne menteuse pour feindre que son Epoux lui étoit apparu , & lui avoit ordonné de cesser ses pleurs & ses regrets , puisqu'il étoit dans les champs Elisées où il jouissoit des plaisirs les plus purs ? Qui auroit pu la démentir ? Ce Personnage-là est bas & peu intéressant : car il ne donne l'idée que d'une Prostituée ou d'une Idiote. La Fiction est narrée avec beaucoup d'élégance. La forme en est extrêmement délicate , mais le fond en est d'une grossièreté choquante ; & tout propre à faire rire des Matelots , aussi en rient - ils beaucoup. *Triphène* avoit tort d'en rougir : car elle n'est ni selon le caractère d'une femme comme elle , c'est-à-dire , d'une courtisane , ni selon le caractère d'une femme d'honneur , telle

qu'étoit *l'Ephésienne* au moins par état. Ce petit conte enfin , quoique fait tout exprès pour avilir les honnêtes femmes , à peu près comme l'Ane de Lucien , ne les effleure pas même. Il ressemble à ces Roses qui sentent mauvais , & dont il ne faut pas trop s'approcher pour qu'elles plaisent. *La Fontaine* a voulu enchérir , & a cru donner le dernier coup de pinceau , en disant qu'un *Goujat de bout* , vaut mieux qu'un *Empereur enterré* ; cela est vrai dans le fond , & il n'a rien dit de nouveau , mais que cela décide-t-il contre les femmes ? Celles qui sont publiques s'embarrassent peu des Goujats ; elles aiment beaucoup mieux les honnêtes gens qui les payent bien : & à l'égard des aimables Veuves d'un certain rang , telle qu'étoit *l'Ephésienne* , dans quel temps se sont-elles jamais trouvées réduites à choisir nécessairement entre un Goujat debout & un Empereur enterré ?

Ce sont les Us & les Coutumes qui décident le plus souvent de l'honneur des Mariages . . . Tel Cavalier qui méprise infiniment toutes les formalités des Mariages , ne voudroit pourtant pas épouser une fille qui seroit seulement devenue mere une fois ; & il épousera une Veuve qui aura des enfans de deux ou trois ma-

ris . . . On sçait bien qu'en cela il ne fait que s'accommoder à certains préjugés de l'honneur universellement reçus ; mais comment peut-on respecter si fort les Préjugés Humains , & mépriser les Loix Divines avec tant de suffisance ?

Nous ne parlons pas des hommes Veufs, parce qu'il n'y a que les enfans qui mettent quelque différence entre eux & les Garçons. On n'en peut guere admettre d'autre aujourd'hui , & peut-être seroit-il difficile d'assigner un temps où la différence qui doit y être , y ait été plus ou moins qu'elle n'y est.

On dit qu'il vaut mieux que des enfans aient un Beau-pere qu'une Belle-mere , parce que celle-ci est plus ingénieuse dans sa haine , & que les enfans ayant affaire plus directement à elle , elle a aussi plus d'occasions de les maltraiter & de leur rendre la vie dure . . . Ce qu'il y a de certain , c'est que les belles-meres sont en mauvaise réputation depuis le commencement du monde . . . il est si naturel & si ordinaire aux femmes de haïr les enfans qui ne sortent pas d'elles , que *Juvenal* dit que de son temps , il leur étoit presque permis de s'en défaire par toutes sortes de voyes.

Cette ironie amere en dit beaucoup ,  
&

& fait sentir l'injustice, l'inhumanité & l'impiété d'une femme qui se livre aux mouvemens de sa jalousie, de son orgueil & de son avarice : car ces trois choses-là concourent ordinairement à la haine des Belles-mères contre les enfans d'un autre lit, pour parler leur style. La haine des hommes contre les enfans des Veuves qu'ils épousent, est moins ardente & moins ingénieuse, mais elle n'est souvent ni plus juste, ni plus humaine. C'est imiter certaines bêtes qui n'aiment que leurs petits, & qui étranglent ceux qu'on veut leur supposer ; on dit certaines bêtes & non pas toutes ; car il y en a qui nourrissent & qui aiment les petits qui ne sont pas à elles, sans s'y être obligées par contrat.

C'est le goût plutôt que la justice & la raison qui détermine les femmes . . . Ordinairement une belle-mère aime son Gendre & déteste sa Brû . . . Elle fait pis que cela, elle aime son Gendre & déteste sa propre fille . . . Un Beau-père aime sa Brû & ne hait point son Gendre.



## CHAPITRE XXXIV.

*Du caractère des Femmes en général , & de leur condition.*

L'EMPIRE des Femmes est chimérique , & leur servitude est réelle . . Quel Empire que celui qui n'est fondé que sur quelques traits superficiels que les accidens les plus légers peuvent altérer & altèrent chaque jour ! Quel Empire que celui qui n'a pour soutien qu'une peau bien rendue , laquelle si elle vient à se détendre , met au rang des plus chétives Esclaves , celle qui peu auparavant commandoit avec tant de hauteur ! Quels foibles avantages que ceux de la beauté , puisqu'ils n'ont de valeur que ce que la cupidité & l'imagination déréglée d'un voluptueux ou d'un débauché leur en donnent ! Qu'il est triste de n'être aimée qu'à cause d'un visage , & de ne pouvoir espérer de l'être qu'à condition que ce visage sera ou paroîtra du moins toujours le même !

N'est-ce pas une gloire bien relevée pour la belle *Aspasie* , d'être enfin venue



à bout par tous les charmes de son sexe réunis en la personne , de faire oublier au grand *Cyrus* un misérable Eunuque que la mort lui avoit enlevé , ce qui le plongeoit dans la douleur la plus profonde ? Il y a un bon nombre de traits dans l'histoire que les hommes ignorent , ou qu'ils oublient quand ils méprisent les femmes.

Les hommes ont beau protester de la délicatesse , de la sincérité & du désintéressement de leur amour ; il ne tiendrait qu'aux femmes , si leur vanité ne les aveugloit pas , de les prendre en mensonge dans le moment même qu'ils leur font ces protestations : mais il est si doux de croire ce qu'on souhaite ! L'orgueil des femmes n'a-t-il pas-là une belle matière , & ne se doivent-elles pas trouver bien flatées que les hommes les mettent au nombre de leurs mœurs & de leurs liqueurs , & ensuite au rang de leurs chevaux , dont ils se défont quand ils sont devenus vieux ou fourbus ! Il n'y a pas de maris si chétifs qui ne tiennent cette conduite à l'égard de leurs femmes ; mais ils regarderoient comme une atrocité , que leurs femmes tinssent la même conduite envers eux.

Il est vrai que les femmes sont singu-

lières ! Les hommes se rejettent en vain sur l'estime , sur l'attachement ; elles ne se trouvent point dédommagées ; elles comptent avoir tout perdu , & les plus grands sentimens ne leur tiennent lieu de rien au prix de l'amour : elles ne se plaisent qu'à exciter des passions ; & l'amitié , quelque tendre & quelque sincère qu'elle soit , n'est pas plus une passion que l'estime . . . L'amour est leur triomphe , c'est lui seul qu'elles cherchent dans le cœur d'un homme , & y trouvaient - elles tous les autres sentimens, si celui-ci n'y occupe pas la première place , le cœur le mieux meublé ne leur paroîtra qu'une solitude affreuse. Voyez dans la Comédie du *Joueur* comment la Comtesse se trouve choquée jusqu'au vif , de ce que *Dorante* lui dit qu'il a un respect infini pour elle. Les deux *Précieuses* de Moliere se trouverent fort offensées de ce que deux fort honnêtes hommes avoient débuté avec elles par leur faire des propositions de Mariage ; ce qui fit dire à leur oncle qu'elles auroient apparemment mieux aimé qu'ils eussent débuté par le concubinage.

On compare une femme qui a eu de la beauté & qui n'en a plus , à une Place

démantelée , à une piece d'artillerie enclouée , à un Lion qui n'a plus ni dents ni griffes , & que les enfans peuvent insulter.

Pourquoi les filles finissent-elles d'être belles , là où les femmes ne font en quelque maniere que commencer à le devenir ? En pourroit-on donner une raison physique ou morale ? Il y a bien de l'apparence que ce Préjugé n'a été mis en crédit , que pour engager les filles à se marier de bonne heure , & à employer le spécifique qui , selon la supposition , entretient , augmente & prolonge la beauté des femmes : car il ne tient qu'à elles d'en voir des milliers de leurs semblables , qu'un an de mariage & quelquefois moins , rend plus laides qu'elles n'avoient été belles. Et il est hors de doute que dans les pays où la mode ne change point , un habit qui n'a jamais été endossé , fut-il fait depuis dix ans , vaut mieux sans doute , & sera toujours plus honnête & plus portable que celui qui est à moitié usé , n'eut-il que six mois de service. Si c'est par des raisons physiques que les filles enlaidissent de bonne heure , nous les renvoyons aux Médecins , qui peut-être nous diront que les filles se consomment d'elles - mêmes , par l'impatience

qu'elles ont d'être mariées , & par le dépit qu'elles ressentent quand elles ne le sont pas aussi-tôt qu'elles le voudroient. Cette décision confirmeroit le proverbe , *qu'un bon cheval s'use à l'écurie.*

Une fille qui entend dire à tout le monde que sa compagne est embellie depuis son mariage , est souvent assez simple pour se persuader que le mariage embellit effectivement . . . Mais comme il n'y en a guere qui soient assez novices pour ignorer en quoi consiste l'essence du Mariage , si cette fille vient à se mettre fortement dans l'esprit que les hommes sont les causes efficientes ou tout au moins instrumentales de la beauté , n'est-il pas à craindre que par l'envie d'être belle , elle ne se dispense de certaines formalités , & qu'elle ne les regarde comme de simples accidens étrangers à la substance ? Il seroit difficile de faire accroire à aucune que ce soit le Contrat ou le Sacrement qui embellissent. Mais s'il est vrai que le Mariage embellit , il ne l'est pas moins qu'il enlaidit . . . Cette dernière vérité est d'expérience , l'autre n'est que fortuite & chimérique. N'importe , c'est la chimere ou plutôt c'est le goût qui décide. Ce qui plaît peut-il manquer de se trouver salutaire & véritable ?

Il regne encore une assez sote coutume parmi le monde . . . C'est de faire accroire aux filles , pour peu qu'elles soient d'une foible santé , que le Mariage leur donnera une vigueur d'Athlète . . . On le leur fait envisager comme une espece de *Panacée* ou médecine universelle. Et il arrive de-là qu'il n'y a pas jusqu'à la Pulmonique qui ne se persuade que la qualité de mere la délivrera de tous ses maux. C'est toujours celle qui se trompe le moins.

Deux ou trois sont heureuses dans le Mariage , des milliers font compassion : n'importe . . . Une fille ne fait attention qu'à ces deux ou trois , & met les milliers de côté. C'est ainsi que celui qui veut faire un larcin , tient registre de ceux qui n'ont pas été pris , & met de côté ceux qui ont été pendus. Une fille qui a une forte envie d'être mariée , suppose encore presque toujours , que c'est la faute des femmes quand elles ne sont pas heureuses avec leurs maris , & selon cette supposition , ou elles manquent de beauté ou de complaisance . . . C'est là-dessus qu'elle les juge & qu'elle les condamne ; mais comme elle a déjà de la beauté , & qu'elle est bien sûre d'avoir de la complaisance ; c'est là-dessus qu'elle

bâtit la certitude d'un mariage fortuné. Au pis aller, ne pourra-t-elle pas, comme tant d'autres, se dédommager de la servitude où elle sera avec son mari, par la tyrannie qu'elle exercera sur un amant ? L'orgueil n'y perdra rien, & peut-être même y gagnera-t-il.

En style bourgeois, *faire l'amour à une Fille*, c'est la rechercher en mariage. Un homme, dans cette circonstance, eu égard à la droiture de son motif, ne laisse pas de voir une fille avec assez de liberté, en présence des parens d'abord ; mais enfin ils ne peuvent pas toujours y être : & d'ailleurs comme ce Garçon & cette Fille, ne se recherchent que pour le mariage, il est sûr qu'ils gardent l'un & l'autre, dans le particulier, toutes les bienséances, & que l'honneur va son train ordinaire . . . Va-t-on un jour de fête à la promenade, dans un Jardin, dans un Parc, à la Campagne ? Les Futurs sont toujours devant, & plus volontiers encore derriere les Parens, à une distance raisonnable, c'est-à-dire, de cinquante pas géométriques ou environ, plutôt davantage que moins, parce que les jeunes gens en doublant le pas, ont bientôt rattrapé les vieilles gens, & il arrive, par cet arrangement, que pen-

dant que la compagnie est dans une avenue , ou dans l'issue d'un petit bois , nos Futurs sont dans un autre. Personne n'y trouve à redire , parce que personne n'ignore qu'ils se font l'amour . . . La Fille reçoit des lettres & y répond. Le pere ni la mere n'ont la curiosité de rien decacheter , parce qu'ils présument avec fondement qu'il n'y est question que d'amour . . . Ce petit manège dure quelquefois une couple d'années , & on se dispose enfin à terminer , quand le Garçon s'avise de faire une retraite des plus brusques. La Fille se désole , déteste le Mariage , & demeure au moins quinze jours sans en vouloir écouter aucunes propositions . . . Enfin un nouvel Epouseur plus jeune & encore mieux tourné que le premier , se présente un Dimanche après vêpres , la Fille le reçoit en faisant la petite bouche. A la seconde visite il est agréé , peu à peu le même train de vie recommence , & tellement que la fille en peu de semaines parvient à l'aimer encore plus que l'autre ; aussi est-il toujours bien frisé & d'une humeur charmante . . . Mais il arrive un petit inconvénient lorsqu'on est prêt de terminer , c'est que les Parens du Garçon , qui lui destinent un parti plus avantageux & plus

fortable , ayant découvert ses habitudes , prétextent un voyage pour les rompre ; y réussissent , & il n'en est plus question.. La Fille bien informée que son perfide porte ailleurs ses vœux & ses vues , se pique d'une noble fierté , & oublie l'infidèle dont heureusement elle n'a été importunée qu'un an & quelques mois . . . Après un certain intervalle , la voilà prête à conclure avec un troisieme qu'elle aime encore plus que les deux autres , lorsque les peres se brouillent pour des intérêts de société. Cependant le Printemps se passe & l'Eté approche . . . La Fille qui n'avoit que seize ans ou environ à la premiere recherche , court sur son vingt & unieme , pour parler le style ; & c'est une opinion commune que plus cette marchandise est gardée , & moins elle est de défaite , à cause du déchet , sans compter les autres accidens ; les Parens sçavent bien cela , & la Fille le sent encore mieux. Un homme Veuf avec quatre enfans , déjà âgé , d'assez mauvaise mine , mais honnête homme à ce qu'on dit , survient & se met sur les rangs. Il fait des propositions, elles sont acceptées , & l'affaire se brasse en trois semaines. Notre Héroïne de comptoir l'épouse , & dès le premier jour , elle veut lui faire accroire que c'est



par goût qu'elle l'a pris , & qu'elle n'a refusé les trois autres qu'à cause de leur peu de mérite. Que l'on dise présentement si une pareille Epousée , diffère beaucoup de la *Fiancée du Roi de Garbe* ? Voilà pourtant comment se font presque toujours les mariages les plus honnêtes parmi le peuple. Une fille ne seroit pas contente si on la marioit sans avoir été recherchée au moins cinq fois , & remerciée quatre. Il ne seroit pas facile de démontrer qu'une fille si licenciuse , soit fort propre à faire une femme bien décente.

Hazarder quelques propositions vagues de mariage pour s'introduire auprès d'une fille , & auprès de ses sœurs si elle en a ; expédient trivial , finesse usée parmi les jeunes gens , dont les peres & meres ont toujours été dupes , le seront toujours & leurs filles encore plus ! mais avec quelque dédommagement. Elles s'instruisent d'une infinité de petits détails.

Ceux qui s'étonnent que quelques filles succombent , & accordent quelquefois plus à leur passion qu'à leur honneur ; ne font pas attention , ou ne sçavent pas que c'est une chose bien plus étonnante , & qui fait bien voir l'empire des passions ,

qu'autrefois à Rome des vestales ayent succombé , malgré l'infamie prodigieuse , & le supplice affreux auquel elles étoient condamnées . . . Nos filles n'ont presque rien à craindre en comparaison.

Les Romains comme les Grecs , & tous les anciens peuples respectoient singulièrement la virginité. Les Romains sur-tout en faisoient un tel cas , qu'une fille chez eux n'étoit jamais pendue sans avoir été préalablement violée par le Bourreau : cela est arrivée entr'autres à la fille de *Séjan*, premier Ministre de l'Empereur Tibere , laquelle n'étoit âgée que de sept ans , lorsqu'ayant été condamnée à mort ainsi que son pere , elle subit auparavant cette question préparatoire . . . Quelle sagesse & quelle équité ! Et sur-tout quel respect pour la virginité chez les Romains !

On a presque réduit l'honneur des femmes à ne pas du moins se mettre dans le cas d'être convaincues , d'avoir violé la fidélité qu'elles ont promise à leurs maris , quoiqu'ils violent tous les jours celle qu'ils leur ont promise à elles-mêmes , & l'honneur des filles à ne pas fournir sur elles-mêmes des preuves frappantes qu'elles ne se sont pas conservées toutes

entieres, pour ceux qu'elles épouseront , & qui leur apporteront les restes des Prof- tituées. Quelle économie !

Rien n'est ni plus plat , ni plus infipi- de , ni plus ridicule que certaine Thèse qui prétend établir que les Femmes ne sont pas de l'espece Humaine . . . Pre- mierement , c'est nous taxer de bestialité nous autres hommes. En second lieu , leur figure qui vaut bien au moins la nô- tre , puisqu'elle nous fait faire tant de sottises ; un nombre de très-bonnes qua- lités , & une assez exacte conformité , avec la nature de notre orgueil , prouvent trop bien qu'elles sont dans le Genre Hu- main , ce que les Femelles sont dans le genre purement animal . . . La Thèse qui établiroit que la plupart des hommes dans tous les états , n'en ont que la figu- re & le nom , sans en avoir la nature , se- roit encore plus aisée à prouver. Cette idée de l'automatie des Femmes vient un peu des Turcs , qui ont eux - mêmes à peu près le même rang dans l'Humanité que le ventrè dans la distribution des parties du corps. Et en conséquence il n'y a pas d'espece d'hommes que les Femmes doivent détester plus cordiale- ment , que ceux qui les réduisent à la condition des Peroquets & des Singes ,

si elle ne les met au-dessous. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que les Livres que quelques Ecrivains ont publiés sur l'excellence de leur sexe , sont presque regardés comme les apologies de l'ame des bêtes. Et par-là il arrive que les hommes en idolâtrant les femmes , se mettent au-dessous des automates. Plusieurs Observateurs ont cru qu'il seroit utile de faire un Recueil de toutes les femmes qui ont deshonoré leur sexe & leur pays. Ce Recueil seroit beaucoup moins étendu & moins affreux que celui qui est déjà fait , de tous les hommes qui ont deshonoré leur sexe , deshonoré leur pays & affligé toute l'Humanité. Qu'on y prenne garde de près & sans prévention ; toutes celles d'entre les femmes qui n'ont ni honneur , ni pudeur , ni Religion , ont été certainement corrompues par des hommes. Qu'on y prenne garde encore de près & sans prévention , & on trouvera dans tous les états , sans en excepter la lie du peuple , que sur cent familles ou cent ménages de ruinés , il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui le sont par la Luxure , la Gourmandise , la Fainéantise & les projets insensés des hommes. N'ont-ils pas bonne grace de traiter les femmes d'Automates !

On dit que la première fois qu'un Ecrivain aussi singulier parut , quelques Dames se réjouissoient de n'avoir point d'ame , afin de pouvoir faire enrager les hommes en sûreté de conscience.

On peut décrier les vices des femmes comme on décrie ceux des hommes ; mais avilir leur sexe & le ravalier à la condition des bêtes , c'est afficher un goût hétéroclite . . . Cela s'entend. On dira qu'il n'est pas défendu à un Ecrivain de s'égayer un peu aux dépens des femmes. A la bonne heure ; mais il n'est pas défendu non plus à un autre Ecrivain de s'égayer aussi un peu à démontrer que celui-là n'est qu'un bien froid plaisant.

On rapporte d'un Ecrivain , grand Panégyriste du beau sexe , qu'il s'étoit repenti plus d'une fois de l'avoir mis de pair avec celui des hommes , & qu'il vouloit s'en rétracter publiquement. Mais il se feroit alors d'une mauvaise regle ; il vouloit juger des autres femmes par la sienne , dont il n'étoit pas content.

Combien de Poëtes , d'Orateurs & d'Historiens seroient encore mieux fondés à rétracter les louanges outrées qu'ils ont données à des hommes , plus fameux que grands ?

**Les femmes sont plus reconnoissantes.**

que les hommes envers leurs Panégyristes ou leurs Apologistes. L'Histoire moderne nous en fournit une preuve . . . Les Dames de Mayence ont fait des funérailles magnifiques à un Bel Esprit , pour avoir fait l'éloge de leur sexe dans ses Livres. Elles l'ont pleuré publiquement , comme les Dames Romaines pleurerent autrefois la mort de *Brutus* , & ont arrosé son tombeau d'une si grande quantité de vin , que l'Eglise en fut inondée . . . . Quelque bien qu'un homme dise de ses semblables , ils sont si persuadés qu'il ne fait que son devoir , & qu'ils méritent encore infiniment davantage , qu'on ne doit pas s'étonner , si ordinairement ils y font assez peu d'attention. Ils ne relevent que les Satyrès ; & ces deux conduites , quoique différentes , partent du même principe de vanité & d'orgueil.

Il y a des hommes qui semblent être gagés pour mal parler des femmes. Selon eux , il n'y en a pas une qui n'ait ou qui ne mérite d'avoir une note infâmante . . . Mais avec un peu d'examen on trouvera que ce sont des hommes qui , pour avoir vécu avec trois ou quatre libertines , mettent toutes les femmes au même niveau. Souvent aussi on trouvera que ce sont de ces Avantageux qui se vengent pour avoir

été méprisés d'honnêtes femmes. Car les hommes pour la plûpart ne jugent du sexe que sur le pied de leur vanité ou de leur sensualité.

Il y en a d'autres qui n'affectent de mépriser les femmes en public, que pour dépaïser les curieux, c'est-à-dire, pour mieux cacher qu'ils les idolâtrent dans le particulier. *Euripide*, à ce qu'on rapporte, n'introduisoit sur son Théâtre que de très-méchantes femmes, & quelqu'un voulant conclure de-là qu'il haïssoit fureusement les femmes... Dans ses Tragédies, répondit *Sophocle*, oui; mais par tout ailleurs, non. *Sophocle* au contraire n'introduisoit dans ses Tragédies que d'honnêtes femmes, parce, disoit-on, qu'il avoit été marié successivement à deux qui ne l'étoient guere.

On croit entrevoir pourquoi les hommes ont en quelque façon la licence impunie de calomnier les femmes personnellement : c'est que la vanité de celles-ci & leur fureur de plaire, ne donnent que trop lieu aux plus mauvais discours, & rendent au moins vraisemblables toutes les sorises que les hommes débitent d'elles.

Une femme qui n'a point écrit de billets, affiche hardiment l'honneur, parce

qu'elle sçait qu'il n'y a que les Missives qui soient des preuves sans réplique . . . Toutes les femmes & toutes les filles sçavent bien cela . . . Mais il est si flatteur de faire voir son esprit à un amant discret qui nous fait tout d'un coup une réputation bien établie ! Il y va de l'honneur à ne point passer pour bête. Que dira-t-on de celles qui donnent leurs Portraits pour orner des tabatieres , c'est à-dire , pour être affichés aux coins des rues ? La même chose à peu près que de celles qui écrivent des Lettres. On peut supposer qu'il ne leur reste rien à faire ou à donner de plus.

L'indiscrétion ne se pardonne jamais , c'est une Loi établie il y a long - temps parmi les femmes , mais qui pourtant n'a de force qu'autant que le Transgresseur est fortement ou foiblement dans les bonnes grâces . . . Celui qui est bien avant dans le cœur en est quitte pour subir quelque légère correction , & pour promettre ce qu'il ne tiendra pas. D'ailleurs il lui est si facile de s'excuser sur la beauté d'une Lettre , qu'on n'a pû se dispenser de montrer , & dont tout le monde a été enchanté. Les femmes & les filles tiennent la même conduite dans la punition d'un manque de respect , & celui qui



possède le cœur s'excuse avec le même succès sur la force des charmes, comme sur la violence de son amour... Celui qui n'est aimé que foiblement, est irrémédiablement chassé & sert d'exemple... Ne diroit-on pas que les femmes se modelent sur le gouvernement de certains Etats, où la Justice varie selon la qualité ou la faculté des personnes !

Que les femmes & les filles se défient de leur vanité plus que de toute autre chose. Elle est seule capable de faire donner les plus sages dans les pièges les plus grossiers. Qu'on se rappelle cette Dame Romaine qui, au rapport de *Josèphe*, se crut assez belle pour avoir inspiré de l'amour au Dieu *Anubis*, & fut assez forte pour se livrer à sa discrétion sans être effrayée de sa tête de chien : ce qui prouve que la vanité fait passer sur bien des articles, les plus honnêtes femmes.

Il y a des gens qui croient que le véritable mérite d'une femme est de cacher si sagement, sous le voile de la modestie, ses plus grandes qualités, qu'elles ne puissent servir de matière, ni aux Auteurs, ni aux conversations. Cette morale est trouvée trop rigide ; on veut qu'une Dame ait même l'ambition d'être placée dans les écrits d'un Historien, pourvu

que comme Valere-Maxime il ne rapporte que les grands exemples de chasteté, de fidélité & de constance.

On dit qu'un Enlèvement met tout d'un coup une fille en grande réputation. Il faudroit spécifier quelle sorte de grande réputation. Ceux qui jugent saine-ment des choses, & qui se souviendront qu'aucune femme n'a été enlevée plus de fois qu'*Hélène*, & qu'aucune n'a eu une plus mauvaise conduite, concluront aussi-tôt qu'un enlèvement ne sçauroit guere mettre une fille qu'en très-mauvaise réputation, comme il ne peut guere lui donner qu'une très-mauvaise inclination. Il y a pourtant peu de filles qui n'y trouvaissent matiere à vanité, à peu près comme dans un duel, dont elles seroient l'objet prochain. En général l'éclat est encore plus de leur goût, qu'une réputation ordinaire de sagesse. Il n'y a rien à dire de celles qui ont été enlevées dans un âge dénué d'expérience & de jugement ; cela doit être regardé comme un malheur, auquel elles n'ont part que parce qu'elles en sont le sujet ; mais leurs Ravisseurs doivent être placés immédiatement au-dessous de ceux qui nous volent notre argent. S'il ne s'agissoit que d'enlever les filles pour s'en assurer la possession, il est

aisé de juger du bon ordre qu'il y auroit dans la société, & combien l'honneur des meilleures familles seroit en sûreté contre les attentats des hommes les plus vils.

Faisons toujours la promesse pour avoir la jouissance , disent quelques Cavaliers du bon ton, nous sçaurons bien nous garantir du Mariage . . . C'est une friponnerie insigne , & l'action d'un très-mal-honnête homme qui peut aller de pair avec l'infamie de ceux qui empruntent un argent qu'ils sont bien résolus de ne jamais rendre , quoiqu'on ait leur billet . . . C'est être au - dessous du Larron.

Qu'une fille prenne garde qui elle aime , & comment elle est aimée ; si elle s'attache à un homme qui joigne la délicatesse & la prudence à une exacte probité , son honneur ne court aucun risque ; si elle est éprise d'un Fat ou d'un Scélérat , le deshonneur est toujours la punition de son goût dépravé.

D'où vient qu'une fille qui n'épouse pas celui auquel elle a été fiancée , trouve plus difficilement un autre Epoux ? Les hommes sont aussi incompréhensibles dans leurs Préjugés sur l'honneur des femmes , que sur le leur propre . . . Ils croient donc qu'un Fiancé a déjà bien

## 46    *Les Préjugés du Public*

des droits & des prérogatives ? En ce cas comment peuvent-ils se résoudre à épouser une Veuve quelquefois assez mal famée ?

Le caractère propre des vieilles filles , c'est de raconter éternellement qu'elles ont été ce qu'on appelle des *beautés suivies* , & recherchées une infinité de fois en Mariage par les Prétendants les mieux tournés & les plus apparens , qu'elles ont refusés ; elles sont toujours fort indiscrettes sur cet article , mais jamais jusqu'au point de dire tout ce qui en est.

Une preuve bien naturelle , bien simple & bien évidente de l'extrême disposition que le sexe apporte en naissant pour le Mariage , c'est que si par hasard une fille , de quelque condition qu'elle soit , trouve occasion de consulter une Bohémienne ou autre diseuse de bonne aventure , elle commencera toujours par lui demander si elle sera mariée , quand & combien de fois . . . Les filles en général & les Veuves qui ont envie de se remarier , sont toujours fort attentives aux présages nuptiaux , & il n'y a pas jusqu'aux Servantes qui ne se piquent d'y être connoisseuses. Les femmes d'un certain état qui sont joueuses ou galantes , ont à leurs gages certaines *virtuoses* qui

interrogent les cartes , ou qui consultent le marc de caffè. C'est-là ce qui fait la regle de leur conduite pour chaque jour ; aussi répond-t-elle parfaitement à cette regle.

Les femmes se consolent ordinairement d'avoir fait de sots Mariages , en disant qu'il sont écrits au Ciel ; c'est sur lui qu'elles se déchargent de leur vanité , de leur avarice ou de leur folle passion . . Si les Mariages sont écrits au Ciel , de la façon qu'elles se l'imaginent , on peut croire , sans y aller voir , que l'Ange qui est chargé d'écrire les Mariages heureux , ne fait presque rien , pendant que celui qui est chargé d'écrire ceux qui réussissent mal , ne se repose , dans ce pays-ci , que l'Avent & le Carême.

La délicatesse de l'honneur d'une femme croit avoir lieu d'être bien satisfaite , quand elle a évité le crime . . . Elle est cependant encore bien loin de compte , si elle s'en tient là : car ce n'est pas assez d'avoir évité le crime ; le véritable honneur veut encore qu'on le haïsse , parce qu'il est crime , & non pas parce qu'il est contraire à la réputation.

La dernière & la plus foible raison , (quoiqu'elle dut être la plus forte) que les femmes employent contre un amant trop

pressant ; c'est le crime . . . Les gens du métier appellent cela capituler ou battre la chamade. Ce n'est qu'une mauvaise échappatoire au scrupule d'une Novice ou d'une Prude . . . Un amant se compte vainqueur , quand il n'a plus que Dieu à combattre ; une pareille victoire n'est pas même glorieuse , ce n'est qu'un jeu d'enfant !

On demande s'il est bien vrai , généralement parlant , qu'une femme qui rejette les déclarations , c'est-à-dire , les propositions d'un homme , puisse avoir pour lui autant d'aversion qu'elle en fait paroître . . . Pour répondre à la question , il faut distinguer. Il est certain premièrement que l'orgueil qui fait regarder cette proposition comme un manque de respect , produit des mouvemens extérieurs qui ressemblent à la haine & au mépris . . . Mais la vanité qui fait regarder cette déclaration ( quelque peu respectueuse qu'elle soit ) comme un effet puissant de la force des charmes , tempère au moins intérieurement la colere ou la haine ; & la Nature qui ne connoît ni qualité , ni rang , ni état , ni distinction , ni bienséances , intervient & plaide fortement en faveur du coupable . . . Il y a des femmes d'un rang suprême qui ont fait

fait condamner à la mort des téméraires qui les avoient trouvées trop belles ; il est hors de doute que ces infortunés leur étoient beaucoup moins odieux que ceux qui les auroient trouvées trop laides ; ce n'étoit pas tant pour elles-mêmes qu'elles les faisoient périr que pour le Public , & peut-être les plaignoient-elles plus sincèrement que personne. Quand une femme dit qu'elle se doit beaucoup à elle-même , & que chacun se doit beaucoup à soi-même ; *ce soi-même-là* , souvent n'est autre que le Public . . . . Car enfin , après tout , quelque peu relevé qu'il soit l'état d'un Soupirant , il est homme tout aussi-bien qu'un Empereur ; & quelque relevée qu'une Dame soit par son rang , par ses titres , par sa naissance & par ses richesses , elle est tout aussi-bien femme que la dernière du Peuple . . . Voilà les considérations qui peuvent tomber dans l'esprit d'une Patricienne , lorsqu'un Plébéien s'oublie vis-à-vis d'elle . . . D'autres motifs peuvent la faire agir ; mais ceux-là ne sauroient être pour rien dans les préjugés. Le vrai honneur ne dépend ni des vûes de la Nature , ni de celle de la vanité . . . Si on veut peser exactement le discours de Susanne aux deux Vieillards qui s'ef-

*Tome III.* C

forçoient de la corrompre, on en aura une entière conviction . . . La mort & la perte de la réputation, avec l'innocence, lui parurent préférables à la vie & à la réputation, avec le crime . . . Les hommes, c'est-à-dire, leurs jugemens, ne sont pour rien dans d'aussi grands motifs; & la personne même n'en est pas l'objet prochain.

Les femmes d'un rang supérieur sont réduites à la misérable condition de faire des déclarations verbales . . . Les déclarations pantomimes sont pour les autres femmes . . . Il y a bien moins de risque & bien moins de honte à s'expliquer par des minauderies que par des écrits ou par des paroles . . . Si les mines & les agaceries ne réussissent pas, une femme compte bien n'avoir fait aucune avance, parce qu'elle se persuade ou qu'elle n'a pas été comprise par celui qu'elle couchoit en joue, ce qui, selon elle, est un symptôme de bêtise; ou que la crainte l'a empêché de lui répondre, ce qui, selon elle, approche encore bien près de la bêtise; conséquemment elle n'y a pas grand regret, & elle regarde toutes ces avances comme un coup tiré en l'air, dont un Chasseur ne se désespère pas, pour avoir manqué la bécasse. .



Les paroles & les écrits étant des signes d'institution, sont conséquemment des moyens infaillibles de conviction ; mais les minauderies étant des signes arbitraires, peuvent être regardées comme équivoques, quelque'éloquentes qu'elles soient par elles-mêmes, ou tout au moins elles sont susceptibles d'une interprétation qui ne deshonne point.

Les Dames d'un rang élevé n'ont donc point tous ces avantages qu'ont les autres femmes de moindre étoffe. Elles sont presque toujours entourées de gens qui, à cause de leur infériorité, n'oseroient même leur faire des déclarations muettes, ni répondre à leurs agaceries, par le risque qu'ils coureroient de prendre mal leur bisque ; car il est d'une extrême conséquence de ne pas se méprendre avec elles . . . Leurs égaux en hommes, ne sont pas dans le goût, & n'ont pas la patience d'être leurs complaisans ; ils ne les recherchent que pour le mariage, ce qui ne demande pas parmi eux, comme chez le Peuple, des années de galanterie & d'affiduité . . . L'affaire se termine en deux ou trois entrevûes, & quelquefois moins ; & ils ne sont pas plutôt mariés, qu'ils retournent au magasin se fournir

de Maîtresses... Les voilà donc réduites, si elles se laissent dominer par leurs passions, à faire toutes les avances, & à s'expliquer sans amphibologie. Les autres femmes se font assiéger, & lors même qu'elles ont la plus grande envie de se rendre, elles se tiennent encore sur la défensive, & sçavent bien s'en faire honneur; au lieu qu'une grande Dame est contrainte d'attaquer, & conséquemment de subir la honte d'agir contre toutes les bienséances naturelles à son sexe; mais elles n'aiment pas à attaquer impunément, ni à se méprendre dans leur choix... *Apollonius de Tyane* disoit qu'il n'appartient qu'aux Dieux d'aimer les Déeses, & que les hommes doivent se contenter de simples mortelles. Il avoit raison, & cela s'entend.

Quelques-uns ont dit, malheur à l'homme qui plaît à sa Maîtresse, parce qu'elle n'est pas toujours libre. D'autres ont dit, bonheur à la femme qui plaît à son Maître, parce qu'il est toujours libre; mais ils supposoient apparemment qu'elle n'auroit pas de Rivaless entreprenantes... Il en a coûté la vie & des biens immenses à *Lollia Paulina*, Dame Romaine, pour avoir disputé à *Agrippine* le mariage de

*Claude Néron*, qu'elles auroient fort méprisé l'une & l'autre, s'il n'eût pas été Empereur.

Que *Juvenal* peint bien l'embarras où se trouve un Sujet à qui sa Souveraine qui n'est pas libre, fait de grandes avances ! Il parle de ce jeune Sénateur dont *Messaline* étoit devenue éperdument amoureuse, & qu'elle voulut épouser dans un fauxbourg de Rome à l'insçu de son mari, qui étoit ce même Empereur *Claude* dont nous venons de parler . . . Que conseillez-vous à ce jeune homme, demande *Juvenal* ? Il voit toute l'horreur du péril auquel l'expose l'aveuglement furieux de l'Impératrice . . . Consentira-t-il à sa passion ? Il ne tardera à périr qu'autant de temps qu'il en faudra pour que le Prince soit informé de son deshonneur . . . Refusera-t-il ? Il va être poignardé à l'instant par cette femme effrénée . . . Parlez, que lui conseillez-vous ? . . . Le Jurisconsulte le plus expert auroit été bien embarrassé à lui donner une décision . . . Il ne pouvoit manquer de périr ; aussi n'y manqua-t-il pas, & il paya cherement la vanité qu'il avoit eue de chercher à plaire à sa Maîtresse par sa taille & sa figure, qui le distinguoient de tous les jeunes Seigneurs Romains : il n'en fal-

loit pas tant à cette Princesse qui trouvoit même des graces jusque dans les porte-faix , si ce qu'on en rapporte est vrai dans tous les points ; car elle avoit de très-redoutables ennemis dans *Narcisse* , dans *Agrippine* & dans *Senèque* , qui ne se piquoit pas beaucoup de Philosophie avec cette dernière. Quoi qu'il en soit , voilà le cas où se trouvent les Gens d'une condition inférieure , lorsqu'ils ont le malheur de plaite à des femmes d'un rang suprême.

Une femme ne pardonne jamais , si ayant eu la foiblesse de faire des avances , elle a subi la honte de n'être pas écoutée. Que sera-ce de celle à qui l'autorité fournit de prompts & infaillibles moyens de vengeance ! . . . Les Déeses , sur cet article très-important pour les femmes , ne se piquent pas plus de clémence que les mortelles . . . L'*Aurore* méprisée par *Céphale* , *Circé* par le Roi *Picus* , *Hyppolite* chargé des malédictions de son pere , nous en fournissent des preuves qui , pour être puisées dans la Fable , n'en sont pas plus fabuleuses. Une femme n'est jamais plus à craindre que lorsque son honneur qu'elle suppose offensé , fournit un prétexte de vengeance à sa vanité humiliée.

Peu d'hommes voudroient imiter un certain Courtisan , connu dans l'Histoire sous le nom de *Combabus* ,

Qui se rendit au défaut du pourpoint ,  
Un Origène accompli de tout point ,

dès qu'il s'apperçut que sa Souveraine étoit amoureuse de lui. Le remede est violent ; mais sans cette précaution il étoit pourtant perdu. Il n'est rien tel qu'un pareil expédient pour couper court aux poursuites des femmes, & à la calomnie.

L'outrage le plus sensible pour les femmes , c'est le mépris. Mais ceux qui leur font des propositions les estiment-ils beaucoup ? guere plus qu'ils n'estimeroient un homme auquel ils proposeroient de se faire voleur... Cependant il est rare que les femmes soient aussi sensibles au mépris qu'on témoigne de leur vertu en leur faisant des déclarations, qu'elles le feroient au peu de cas qu'on feroit de leurs charmes en dédaignant de chercher à leur plaire. C'est ce qui prouve que la vanité & le vrai honneur n'ont aucune affinité , quoiqu'on les prenne ordinairement l'un pour l'autre. Sur l'article de la beauté, la Princesse & la Déesse pensent

comme la Bourgeoise. *Junon* n'a jamais pardonné non plus que la sage & pudique *Minerve*, au petit Berger de Troyes, qui leur préféra *Venus* pour la beauté... *Junon* sur-tout en conserva dans son cœur un levain de haine, dont la fermentation s'étendit sur les descendans des Troyens jusqu'à la première, seconde & troisième guerre Punique, si on en croit *Virgile*, *Horace*, & tous les Poètes du temps, qui, pour flater les Romains, leur débitoient des fornettes, lesquelles, quoique données & reçues pour telles, ne laissoient pas de flater la vanité d'*Auguste*, de même que celle du Sénat & celle du Peuple.

On voit dans l'Ecriture que *Thamar* fut plus offensée du mépris d'*Amnon* son frere, que de la violence qu'il avoit brutalement exercée sur elle... Ce dernier outrage, lui dit-elle en se retirant, est pire que le premier.

Telle Dame de qualité se croiroit deshonorée si son inférieur lui faisoit des avances; elle croit que son honneur est intéressé à les faire elle-même. On remarque dans la Mythologie que les Mortels qui ont été admis aux privautés des Déeses, s'en sont toujours assez mal-trouvés. Le Pere *Anchise*, entr'autres, s'en

est ressenti toute sa vie ; c'est lui-même qui le dit, chez *Virgile* . . . Belle instruction qui ne corrigera pas l'ambition de certains riches Roturiers pour les Dames de haute volée. Cette fatuité est ancienne. *Horace* fait mention d'une espèce de *Monsieur Jourdain* ou de *Bourgeois Gentilhomme* de son temps , qui étoit Amoureux fou de la fille du Dictateur Sylla , laquelle n'avoit ni d'autre vertu ni d'autre mérite que d'être la fille du Dictateur Sylla.

*Ovide* dit dans son Art d'aimer , qu'il n'y a de femme chaste que celle à qui on n'a rien demandé . . . *Casta est quam nemo rogavit* . . . Ce n'est qu'une faillie de Petit-Maître . . . Il auroit dû seulement dire que celle à qui personne n'a jamais rien demandé , ignore si elle est chaste , pour la pratique ; car elle doit sçavoir à quoi s'en tenir pour la théorie.

Ce ne sont point les femmes qui ont divinisé les hommes ; mais ce sont les hommes qui ont divinisé les femmes & qui les divinisent encore tous les jours par la Poésie , la Peinture , la Sculpture , & l'adulation la plus basse . . . Ils ont fait pis que cela. Ils ont divinisé leurs semblables. Que peut-on dire de l'Empereur *Adrien* , si sage d'ailleurs , sinon

qu'il étoit devenu fou , quand il fit bâtir des temples & dresser des autels à son infame *Antinous* ? Que peut-on dire autre chose d'*Alexandre* avec son *Bagoas* ? Et de ce Consul Romain avec son *Roscius*, qu'il trouvoit plus beau que l'Aurore & que tous les Dieux ensemble , quoiqu'il eût les jambes crochues & qu'il fût louche , comme dit *Cicéron* , en le raillant de ce goût monstrueux qui , au jugement de *Juvenal* , avoit plus besoin d'un Aruspice que d'un Censeur. Les femmes ne se divinifient point entre elles ; elles ne divinifient point les hommes ; elles s'en servent , & les laissent à peu près comme elles les ont trouvés.

Si la Crainte a fait les Dieux , l'Amour a fait les Déeses. Rien n'est plus commun que la Divinité chez les femmes ; & chez les hommes , rien n'est plus ordinaire que l'impiété sacrilege & brutale de ce Cyclope dont parle *Ovide* . . . Nouveaux Polyphêmes , à la taille près , ils redoutent beaucoup moins cette Puissance suprême qui commande au Ciel & aux Enfers , que le coup d'œil dédaigneux d'une chetive créature , qui souvent n'a , ni beauté , ni esprit , ni vertu.

Il n'est pas nécessaire de dire pourquoi la fréquentation des femmes , à moins



qu'elles ne soient extrêmement décentes & circonspectes , ne laisse pas d'être assez dangereuse pour les filles. On a observé qu'une femme qui ne fréquente que des femmes à l'exclusion des hommes , ne se fait pas souvent une meilleure réputation que celle qui ne fréquente que des hommes à l'exclusion des femmes... Celui qui en voudra savoir la raison , la trouvera chez *Martial*. Elle est indécente; mais il n'est guere possible de parler en termes honnêtes de choses aussi abominables , & qu'il faut pourtant relever. En général , la fréquentation des femmes ne vaut rien pour les femmes ; celles qui sont dépravées n'ont rien de plus à cœur que d'avoir des semblables ; elles regardent cela comme une diminution de leur deshonneur... La fréquentation des hommes ne vaut pas mieux pour les femmes... Il faudroit donc qu'elles ne vissent personne ! Ce n'est pas cela... Il faudroit qu'elles ne vissent pas d'esprits corrompus.

*Minerve* , pour se venger d'*Alcinoë* qui lui avoit fait je ne sçais quelle offense , lui envoya une passion si furieuse , qu'elle devint une prostituée. Cet exploit n'est-il pas bien digne d'une Déesse aussi sage & aussi chaste?... Il y a beaucoup

d'honnêtes femmes par état qui se vengent comme *Minerve* d'une Rivale ou d'une Ennemie ; non pas en les rendant prostituées, elles n'ont pas cette puissance, mais ce qui ne vaut guere mieux vis à-vis du monde, en voulant faire croire qu'elles le sont.

Il est bien dur pour une jeune femme d'être ornée de tant d'attraits, & de n'avoir qu'un mari qui n'y fait pas attention, ou qui leur en préfere de moindres. . . Les femmes n'aiment pas que la beauté leur soit inutile. Elles sçavent qu'elle leur a été donnée bien moins pour elles-mêmes que pour leurs maris. S'ils ne s'y connoissent pas, tant pis pour eux ! Il y en a d'autres qui s'y connoissent, & que les femmes se procurent volontiers les unes aux autres quand elles sont pourvues.

Un seul homme est possesseur de vos charmes, sans peut-être en connoître le mérite ; mais tant de charmes ne doivent-ils avoir qu'un seul adorateur ? *Milton* fait tenir ce discours par le Diable à la premiere femme ; & il eut tout son effet.

Presque toutes les filles répondent qu'elles ne se marieroient pas, si leurs parens ne les y obligeoient. . . Chacun peut penser là-dessus ce qu'il lui plaira. . .

D'autres alléguent une raison plus spécieuse, mais qui n'est pas plus vraie... C'est, disent-elles, parce qu'on parle toujours assez mal d'une fille qui, quand elle est devenue majeure, se met dans ses meubles... On pourroit leur répondre qu'il ne tient qu'à elles de ne pass'y mettre; mais passons-leur cela... On leur demande si elles n'entendent jamais dire de mal d'une femme mariée, & si tout le mal qu'on peut dire d'une fille qui jouit de sa liberté, peut être comparé à celui qu'elle souffre si elle tombe à un mauvais mari... Or elle y tombera; il y a du moins dix à parier contre un... Qu'importe? Ce sera un mari... Voilà ce qu'il falloit dire, mais cela n'auroit pas été si honnête.

Les femmes ne sont jamais sincères sur le défaut de continence, ni les hommes sur le défaut de probité. La vertu des femmes en général n'est qu'orgueil, crainte ou dédain : c'est orgueil quand elles se mettent à une si haute valeur qu'il semble qu'aucun mortel ne soit digne d'elles : c'est crainte quand elles sont dépendantes de maris, de parens, ou des préjugés ; c'est dédain quand un homme qui leur plaît a déjà pris, dans leur cœur, la place qu'un autre qui leur déplaît voudroit y prendre. Peu d'entr'elles se retiennent

## 62 *Les Préjugés du Public*

dans les bornes de la vertu pour la vertu elle-même.

On ne peut guere asseoir de jugement certain sur la vertu d'une femme ou d'une fille , relativement à leur vivacité ou à leur froideur , relativement à leur esprit ou à leur simplicité. Il y en a des unes & des autres qui sont vicieuses , & des unes & des autres qui sont vertueuses.

L'esprit des femmes de la maniere surtout dont elles sont élevées est très-superficiel , & elles agissent en conséquence . . .

Les hommes lisent , étudient , deviennent Philosophes , Esprits forts , & cependant ils sont pour le moins autant de sotises que les femmes. Un Philosophe célèbre de l'autre siècle , se remarie à quatre-vingt ans , & épouse une jeune Coquette . . . Une vieille Romaine sans esprit , sans jugement , sans étude , sans philosophie , mais d'une ancienne souche patricienne , épouse un Comédien... Comparez & décidez.

Les femmes un peu poussées en maturité , se croiroient deshonorées si on sçavoit leur âge ; c'est la seule chose dont elles ne font point confidence à leurs confidentes . . . Il y a des hommes qui ne sont guere moins ridicules . . . Plaisant point d'honneur de rougir , parce

qu'on a existé avant des millions d'autres ! Une femme d'un rang suprême , est extrêmement gênée quand elle a cette vanité : car elle ne peut cacher ni son âge , ni ses infirmités , ni les amours . . . Une femme de moindre étoffe , sçait quelquefois si bien déguiser ces trois choses , que les plus fins y sont attrapés.

M. de la Rochefoucault dit que la vieillesse est l'enfer des femmes. Il auroit dû ajouter , & de la plûpart des hommes.

Nous avons dit qu'il n'y a pas de pire fréquentation pour les femmes en général que celle des femmes . . . *Minerve* étoit , sans contredit , la plus sage des Déeses , & une Vierge chaste. Cependant elle conseilloit à *Pénélope* , c'est-à-dire , à une très-honnête femme d'épouser un homme qui étoit tout-à-la-fois le meurtrier & le bâtard d'*Ulysse* son mari. Quels conseils , plusieurs femmes qui ne sont rien moins que des *Pénélopes* par le penchant à la vertu , ont-elles à espérer de leurs amies ou de leurs confidentes qui ne sont ni Déeses , ni Vierges , ni chastes ?

La Reine Anne de Bretagne , femme de Louis XII , avoit érigé à sa Cour une espece d'Ordre & de Confrérie bien louable , mais bien gênante , où elle ne rece-

voit que les Dames les mieux famées . . . Celles qui pouvoient s'y faire inscrire , regardoient cela comme un certificat d'honneur le plus authentique ; mais elles s'imposoient un lourd fardeau pour l'avenir . . . Les œuvres de surérogation sont ordinairement celles qu'on outre , & l'imagination s'y fait des devoirs d'une délicatesse & d'un détail infini . . . D'ailleurs plus les gens professent un genre de vie qui les élève au - dessus des autres , & moins on leur fait de grace sur leurs défauts . . . On exigeroit presque qu'ils renonçassent à l'Humanité . . . Des bagatelles en assez bon nombre auxquelles on n'auroit pas pris garde dans un état ordinaire , frappent alors tout le monde , donnent lieu aux critiques les plus sanglantes , & deshonnorent sans ressource. Quoiqu'il en soit , les Dames devoient être fort embarrassées , soit qu'elles se missent ou ne se missent pas de cette Confrérie , qui n'étoit propre au fond qu'à faire des hypocrites : car on exigeoit moins la réalité de la vertu que les apparences : mais il faut convenir que c'est toujours un grand point que de gagner la décence extérieure ; c'est autant de pris sur le vice qui de sa nature n'aime pas la contrainte.

Telle est, selon un Ecrivain célèbre, la condition des femmes qui veulent entrer dans des partis, ou se faire directrices d'intrigues. . . . . Elles payent, dit-il, de leurs personnes, & cela est presque inévitable. Elles ont besoin de la confiance & de la confiance des chefs du parti ; mais les obligations qu'elles contractent, deviennent tôt ou tard des billets par corps, & les Créanciers exécutent sur l'hypothèque. On peut voir dans Martial à quel prix la fameuse *Fulvie* vouloit vendre à *Auguste* son suffrage pour l'Empire auquel il aspirait, & combien *Auguste* trouva la condition dure. L'Epigramme rapportée par Martial est d'*Auguste* lui-même. Elle fait voir combien les intérêts sont différens entre les femmes, puisque celle-là demandoit ce que les autres font bien valoir quand on l'exige d'elles, & ne paroissent accorder qu'avec d'extrêmes difficultés.

On n'ignore pas que la société civile attache le blâme à tout commerce d'amour ; mais si on y prend garde, c'est plutôt à la manière dont l'intrigue est conduite, qu'à l'intrigue même. . . . Lorsque la découverte de quelque commerce secret fait la nouvelle du jour, on dit bien que ces gens-là sont imprudens,

s'il y a de leur faute ; ou qu'ils sont malheureux , si leur désastre ne vient point d'un manque de prudence ; mais on ne dit pas qu'ils sont coupables. Une femme ne se fait guere mépriser que pour deux raisons dans ces circonstances , ou par l'indignité du sujet sur lequel tombe son choix , ou par la maniere peu mesurée avec laquelle elle se comporte , & pour lors c'est sa faute. Voilà le deshonneur fondé sur l'opinion.

On peut définir une Prude , on peut définir une Libertine , mais qui définira la Coquette ? Qu'est-ce que la Coquetterie ? En quoi la fait-on consister ? Les Anciens ne nous ont point laissé d'idées précises de ce caractère , tel qu'il se trouve parmi nos femmes . . . Seroit-il moderne ? Et la France auroit-elle l'honneur exclusif de cette production ? La Coquette , selon certains Observateurs , est comme un camp volant , qui se contente d'insulter les places , ou de les prendre sans vouloir les garder , de ravager le plat pays , sans viser à des conquêtes décidées. D'autres disent que la Coquette est un Ennemi cruel , qui ne veut faire des prisonniers que pour les torturer . . . D'autres la comparent à un Chat bien nourri , qui ne prend des Rats que pour



s'en divertir un moment , & les laisser sur la place après leur avoir cassé les reins. D'autres la comparent à la pistole volante dans le commerce que tout le monde croit tenir , & que personne ne garde.

Les hommes devroient se réunir pour décréditer les Coquettes. Rien n'est plus dangereux même pour les hommes les plus sages ; nous en voyons un exemple dans le *Misanthrope*. Il n'y a point de Philosophe qui ne s'en laisse piper selon les circonstances , & qui ne se flate de pouvoir la fixer . . . Il semble que la Nature se soit fait un malin plaisir de donner de la beauté à une Coquette , comme à certains fruits ou à certains animaux dangereux. Elle fait plus de dégât elle seule , que trente autres femmes également belles , mais qui seront sages ou traitables.

Ce sont ces sortes de femmes qu'il devroit être permis de tromper , selon le précepte d'Ovide . . . Mais un vraiment galant homme aime encore mieux mépriser une telle femme que d'user de mauvaise foi.

Le visage d'une belle Coquette est comme une perspective de jardin où les hirondelles vont donner du nez , ou comme un miroir à prendre des alouettes.

On a dit d'une belle femme. On la prendroit d'abord pour la douceur personifiée ; mais c'est un vrai traquenard. Quand elle s'apperçoit qu'elle a inspiré de l'amour à un Cavalier , elle finit par lui faire une piece dont il est enragé.

C'est un malheur pour les hommes , qu'une femme ne soit propre qu'à leur donner de l'amour . . . Il vaut mieux pour son repos qu'elle ne soit que Coquette , c'est-à-dire , qu'elle se divertisse à donner de l'amour sans en prendre elle-même ; pour son honneur , c'est autre chose , & cela mérite un peu d'examen.

Ce qu'il y a de bien assuré , c'est qu'un homme ne pardonne pas à une femme qui n'a cherché à lui donner de l'amour que pour avoir un captif de plus . . . Fut-ce un Philosophe , il ne respire que la vengeance ; *Cicéron* nous en fournit un exemple ; il n'a jamais pardonné à la sœur de *Clodius* , de lui avoir fait cette supercherie ; il a trouvé le moyen de la placer par-tout , & d'immortaliser la mémoire de son libertinage incestueux.

Comme toutes les apparences du moins sont contre la Coquette , les amans outragés ont bien de l'avantage . . . De quoi ne peuvent-ils pas se vanter qui ne paroisse vraisemblable ? Et comme on sçait ,

le vraisemblable est plus que suffisant pour faire croire le mal. Il est vrai qu'elle a Dieu & sa conscience pour témoins contre les calomnies dont on peut la charger ; mais outre que l'un & l'autre ne laissent pas d'avoir bien des reproches à lui faire , c'est que selon la regle du monde , l'Accusé qui n'a que cela pour lui , est nécessairement condamnable.

Il y a des hommes d'un caractère malin , qui , quand ils démêlent une Coquette , se font un plaisir de la mépriser , parce qu'ils savent que la dernière conquête est toujours celle qui lui tient le plus au cœur , & que lorsqu'elle la manque , toutes les anciennes deviennent indifférentes à sa vanité ; ce qui lui fait dire comme à *Armide* dans l'amertume de son cœur.

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous .

La gloire d'*Alexandre* paroissoit complete , quand il fit à Babylone sa superbe entrée. Les seuls Ambassadeurs des Romains qui ne s'y trouverent pas , mortifierent son orgueil , & lui firent prendre la résolution de porter la guerre en Italie. Voilà le caractère de la Coquette en grand.

Quelques Observateurs prétendent que le caractère de la vraie Coquette n'est qu'imaginaire , & que la complexion des

femmes n'a pas assez de force pour une méchanceté aussi consommée . . . A quoi ils ajoutent que celles qu'on regarde comme Coquettes , parviennent tôt ou tard à aimer , & que dès-lors elles doivent être moins considérées comme de vraies Coquettes , que comme des femmes qui cherchoient un vainqueur , & qui ne l'avoient pas encore trouvé. *Armide* , en ce sens-là , n'étoit pas Coquette , & peut-être n'y en a-t-il jamais eu dans un autre sens.

La Prude , avec les apparences de la vertu , n'est souvent qu'une Libertine ou une Débauchée dans le cœur. Toute la différence qui s'y trouve , c'est que la Libertine se livre à son tempéramment sans examen comme sans prudence , & en fait trophée. Au lieu que la Prude veut absolument avoir ses sûretés. Elle est en femme ce que l'hypocrite *Onuphre* est en homme chez la *Bruyere*. Trop curieux de sa réputation pour faire les premières avances , il ne se rendroit pas même aux instances d'une jolie femme ; il prendroit la fuite , & comme un autre Joseph il lui laisseroit son manteau , s'il n'étoit aussi sûr d'elle que de lui-même. Cependant , tout bien considéré , l'hypocrisie en cette circonstance vaut mieux

pour une femme que l'effronterie ; elle est une sorte de vertu relativement à sa réputation, comme à l'honneur de son mari, si elle en a un. Quoiqu'en dise le Comte de *Buffy*, un Epoux doit presque de la reconnoissance à sa femme, quand elle le tire d'affaire devant les hommes.

Le Petit-Maître ressemble assez à la Coquette, & il a ordinairement le même sort dans ses triomphes . . . Après avoir désolé vingt honnêtes femmes, une *Lycisque* le met sous ses pieds, comme un homme sans mérite met ordinairement la Coquette sous les siens. Le défaut d'une certaine droiture, même dans le mal, est toujours puni. Le petit-Maître & la Coquette sont comme ce Moucheron de l'Apologue, qui après avoir mis un Lion sur les dents, alla, tout fier de sa victoire, se prendre dans une toile d'Araignée.

Où elle rampe bassement, ou elle commande insolemment. On a dit cela de la populace ; on l'a dit de la femme. Ne pourroit-on pas le dire de l'homme, considéré d'abord comme prétendant auprès d'une femme, & considéré ensuite comme parvenu à ce qu'il souhaitoit ? Il n'y a rien qu'un Amant & un préten-

dant ne promettent à une femme ... Ce n'est que pour la rendre la plus heureuse créature du monde que celui-là veut se l'attacher, & que celui-ci veut en faire l'acquisition. Elle fera la Loi, elle ordonnera, elle commandera, elle disposera, on ne gardera pour soi que la fonction d'obéir, & d'inventer tous les jours des plaisirs nouveaux. Qui promet trop, a envie de ne rien tenir; aussi tous ces grands Prometteurs ne tiennent-ils rien. Il faut être bien habile, ou avoir affaire à de bien sottes gens pour venir à bout de leur persuader que ce n'est que pour leur bonheur qu'on veut les priver de la liberté. Les Prétendants auprès des femmes imitent assez les *Raccolleurs* qui promettent tout aux jeunes gens qu'ils veulent enrôler, & qui ne leur payent pas même l'engagement convenu. Les hommes commencent toujours par la bassesse auprès des femmes, & finissent par l'insolence ... Et ce qui est comme un enforcellement dans les femmes, c'est que quoiqu'elles ne puissent ignorer les mauvais desseins des hommes, elles ne font que peu ou point d'effort pour éviter le plus avilissant de tous les esclavages ... Seroient-elles effectivement nées pour la servitude ?

Il y a des Prétendans d'une patience & d'une vanité assez ridicule pour faire leur cour assiduellement pendant plusieurs années à une fille fiere & haute , afin de se donner le plaisir de l'humilier quand ils seront parvenus à en faire leur femme. Voilà ce qui s'appelle prendre bien de la peine pour faire une sottise. Cela ne marque pas un homme de grand génie.

Une fille simple & nourrie dans l'honnêteté & dans la décence , à laquelle on donne un mari brutal & yvre de débauche , ne sçauroit se persuader que ses parens aient eu son bonheur & son honneur en vûe dans le projet de son établissement. Elle se défie de leur affection & de leur probité. Il lui faut du temps , & les entretiens de quelques - unes de celles qui se sont trouvées dans le même cas , pour prendre enfin d'autres sentimens , & pour s'accoutumer à ne plus connoître l'honnêteté & la décence que pour la théorie.

Un Ecrivain Ecclésiastique a dit : „ la  
„ vûe du Lit nuptial , quoique sanctifié  
„ par le Sacrement , a toujours de quoi  
„ allarmer la modestie ; plus une jeune  
„ personne sera sage & vertueuse , plus  
„ il lui sera difficile de ne pas ressentir  
„ du trouble . . . On lui pardonne volon-

« tiers quelques larmes dans cette occa-  
 » sion , si l'on est persuadé que l'art n'en  
 » soit pas la source ; mais il n'est pas aisé  
 » à l'artifice de contrefaire la pudeur.  
 » L'affectation ressemble toujours mal à  
 » la nature. »

Cette maxime souffre des exceptions ,  
 autant en cette circonstance qu'en toute  
 autre : car presque toutes les femmes ont  
 le don des larmes. Mais il n'y a qu'elles  
 qui en connoissent bien les vrais motifs.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible  
 dans les femmes , c'est l'orgueil. Une  
 fille est charmée de changer de nom ; &  
 c'est ce qui lui arrive dès le premier ins-  
 tant de son mariage . . . Elle se glorifie  
 de ce qui est la première marque de sa  
 servitude.

Les filles les plus fières qui cherchent  
 un mari , ne se parent , à le bien prendre  
 que comme les servantes qui cherchent  
 un maître.

Les Romains n'avoient point cette cou-  
 tume. Leurs femmes continuoient de  
 porter leurs noms de familles . . . Il est  
 vrai que d'un autre côté elles ne pre-  
 noient pas les qualités & les titres de  
 leurs maris ; ainsi la femme d'un Consul  
 ne s'appelloit point *Madame la Consule* ,  
 ni celle d'un Dictateur *Madame la Dic-*



*tatrice*, ni celle d'un Tribun, *Madame la Tribune*, ni celle d'un Ambassadeur *Madame l'Ambassadrice* . . . . Au lieu que parmi nous l'usage est poussé jusqu'à dire *Madame la Commissaire* ; cependant , si elle n'en fait pas plus que les autres , dans la charge de son mari , elle n'en fait pas moins.

Les Femmes sont exclues de toutes les charges & de toutes les dignités . . . Si les hommes se voyoient réduits à un tel avilissement , ils se croiroient deshonorés ; ils se révolteroient , ils se désespéreroient . . . Il faut que l'Empire de la beauté paroisse bien doux & bien important aux femmes pour qu'il puisse suffire à les consoler , & même à les rendre vaines d'un état qui les rend enfans toute leur vie , & que les hommes regarderoient comme la plus misérable servitude . . . Mais combien y en a-t-il de belles ?

Si , selon les connoisseurs en ce genre , il faut trente - quatre points pour faire une Beauté ; à quel homme tombe-t-il donc une belle femme , & où la plûpart des femmes qui n'en ont qu'un point ou deux , ou trois ou quatre , prennent-elles leur arrogance & leur fierté ? Dans l'intempérance des hommes , pour qui

communément c'est déjà un grand point que d'être femme . . . On peut dire la même chose des femmes à l'égard des hommes.

La femme seule peut sçavoir pourquoi elle aime sa condition. L'homme ne le comprendra jamais. Juvenal dit pourtant qu'il n'y a qu'une circonstance où les femmes ne voudroient pas devenir hommes. *Tirésias* chez *Ovide* en a dit la raison , & pour cette raison en a perdu ses lunettes, comme dit *Rousseau*. Il peut y avoir du vrai dans cette raison , mais il n'y a pas de vraisemblance , parce que c'est supposer aux femmes un goût trop animal , & conséquemment trop avilissant.



## CHAPITRE XXXV.

*De l'Amour, de son Objet, & de  
ses Effets. De ses Genres &  
Especes.*

**C'**EST l'excellence de l'Objet qui fait naître & qui entretient le véritable Amour ; c'est un retour de tendresse ; c'est une conformité d'inclinations généreuses ; c'est l'union des âmes plutôt que celle des corps, qui en fait le charme principal ; c'est quelque chose de fort sensible, mais d'indéfinissable ; c'est un des plus profonds & des plus incompréhensibles mystères de la Nature. Mais avec tous ces brillans attributs, les délices de l'Amour le plus réciproque, le plus tendre & le plus généreux, ne valent pas pour un homme sage, ou qui s'applique à le devenir, les avantages de l'indifférence. Il y a un autre Amour qui est une des plus sensibles miseres de l'Humanité, il ne procure qu'un plaisir brutal, & il produit mille injustices & mille maux.

On donne du moins trop communé-

ment & trop volontiers le nom d'*Amour* à ce qui n'est que volupté & débauche . . . L'Amour a un objet déterminé. La volupté & la débauche n'en ont point . . . Il faut mettre une grande différence entre un homme possédé de l'Amour d'une femme à cause des qualités intérieures qu'il lui connoît, comme à cause des qualités extérieures que tout le monde voit en elle; & un homme possédé de l'Amour des femmes uniquement à cause de leur sexe, que la Nature a rendu propre au plaisir de l'autre . . . Celui-là n'en aime qu'une à cause de la rareté de ses perfections; celui-ci les aime toutes, à cause qu'elles peuvent toutes flater ses sens . . . Il est assez indifférent au Voluptueux ou au Débauché par quelles voyes il se satisfasse; peu lui importe que l'objet de sa passion se deshonne, pourvu qu'il lui procure du plaisir . . . L'Amour généreux fondé sur l'estime n'a pas cette indifférence . . . La décence & l'honneur en sont l'ame . . . Il ne s'attache à l'objet que parce qu'il le peut estimer . . . L'Amour matériel, uniquement fondé sur le plaisir animal, ne connoît ni vertu, ni honneur, ni décence; c'est la débauche qui se déguise sous le nom d'*Amour*. Mais on dit que l'autre n'est qu'une idée Pla-

tonique. Quelques-uns prétendent que la débauche est moins contraire à la tranquillité qu'un attachement de cœur ; ils pourroient bien avoir raison en un certain sens , mais la débauche ne tombe que dans une ame basse.

*La Bruyere* dit quelque part , sans y faire apparemment trop d'attention , qu'il y a des péchés si doux à commettre (il veut parler des plaisirs de l'Amour il-légitime) qu'un Homme de bien pourroit au moins souhaiter qu'ils fussent permis . . . Un Homme de bien qui forme un tel souhait , n'est pas loin de s'accorder à lui-même la permission qu'il desire. En partant de-là , le Vindicatif pourroit également souhaiter qu'il fût permis de détruire un Ennemi , parce qu'il n'y a rien de si doux que de se venger ; & ainsi de tous les autres crimes . . . C'est souhaiter que le vice prenne la place de la vertu , & l'injustice la place de la justice : c'est souhaiter que Dieu qui est le principe de l'ordre moral , n'existe pas , ou que sa sagesse s'accommode à nos passions. Ce n'est certainement pas cela que *la Bruyere* a voulu dire ; il étoit trop honnête homme & trop chrétien pour avoir eu de telles idées , mais ce sont

## 80 *Les Préjugés du Public*

pourtant des conséquences qui dérivent de ce qu'il a dit.

C'est précisément le souhait criminel de l'Empereur *Caracalla* pour Julie sa belle-mère : *Vellem, si liceret !* On ne tarde pas à se répondre à soi-même ce que cette Princesse infâme lui répondit : *Licet, si lubet*. Et il la prit au mot.

*S'el peccar è sì dolce ,*

*El non peccar sì necessario ; è troppo*

*Imperfetta natura*

*Che repugnò à la Legge !*

*O troppo dura Legge*

*Che la Natura offendi !*

Ceux qui éprouvent la violence de l'Amour , rejettent toujours sur une cause externe , supérieure en puissance à leurs facultés , les mouvemens qui les agitent . . . L'Amour fait commettre mille fautes dont on sent la honte & dont on voit clairement le dommage ; on approuve comme fait *Medée* chez *Ovide* , la justice , l'honneur & la décence ; on a devant ses yeux le bon chemin , & on veut suivre le mauvais. Personne ne veut convenir qu'il soit capable de manquer à l'honneur , même en y manquant . . .

On a donc plutôt fait de recourir à une force dominante sur laquelle on rejette tout le mal . . . Une femme sur-tout croit en être quitte avec la vertu, quand elle a dit , *cela est plus fort que moi* . . . Je me sens liée , garotée , enchainée ; ce sont les fautes de l'Amour , ce ne sont pas les miennes. Une Dame fort connue dit cela dans une Lettre. Mais si une pareille excuse étoit recevable en Amour, elle devroit l'être en tout autre cas ; car il n'y a point de crime qu'on ne croie être forcé de commettre . . . La conscience sent pourtant bien que ce n'est qu'un subterfuge . . . Les Payens n'étoient que moins inexcusables que nous sur cet article ; mais non pas plus excusables.

La volupté n'est pas plus l'objet de l'Amour que de toutes les autres passions. On dit que celle de l'Amour est la plus douce ; cela n'est vrai que relativement à la personne & au degré de sa passion . . . Tous les vices ont chacun une volupté qui leur est propre , qui ne diffère d'une autre que par l'espèce , & qui est la même dans le genre . . . De sorte qu'on ne doit pas plus donner le nom de voluptueux à celui qui aime les femmes qu'à celui qui aime le vin , les honneurs , le jeu , la vengeance ou l'argent . . . Cepen-

dant l'usage a prévalu , & on ne donne guere le nom de voluptueux qu'à celui qui aime le plaisir des femmes . . . Or , comme on n'excuse ni le gourmand , ni l'ambitieux , ni le vindicatif , ni le joueur , ni l'avare ; pourquoi excusera-t-on le luxurieux ?

Le luxurieux qui est riche , rejette mal-à-propos sa fureur pour les femmes , sur son tempérament ; il seroit tout aussi bien fondé à ne l'attribuer qu'à la mollesse & à la bonne chere , comme à la facilité que son argent lui procure de voir à-peu-près autant de femmes qu'il en desire . . . Il n'y a que les luxurieux pauvres ( car il s'en trouve , & beaucoup , ) qui puissent supposer quelque mauvaise excuse dans leur tempérament.

Belle passion tant qu'il vous plaira . . . Elle se propose le même but que celle à qui nous ne donnons pas un nom aussi honnête. Toute la différence qui se trouve entre elles deux , c'est que l'une se borne à l'unité , & que l'autre s'étend à la multiplicité. On appelle amoureux celui qui n'aime qu'une femme ; & voluptueux ou luxurieux celui qui les aime routes : mais il est pourtant vrai que celui qui ne s'enivrera que d'un seul vin ,



ne fera pas moins yvrogne que celui qui s'enivrera de plusieurs. On a cependant attaché une idée moins deshonnête à celui qui se borne à une seule femme, parce que son commerce apparemment ressemble plus à l'union légitime ; ce qui ne peut avoir lieu que dans les pays où la multiplicité des femmes est interdite : & voilà pourquoi les Turcs qui font un crime de l'adultère & de l'inceste , ne reconnoissent point la luxure.

Le Maréchal d'Hoquincourt, auquel un homme sage vouloit persuader que son amour pour la Duchesse de Montbazon étoit pur , lui répondit fierement : Croyez-vous que je l'aimois comme un sot ? C'est S. Evremond qui rapporte cela.

L'Amour Platonique n'est qu'une chimère , si la beauté du corps se rencontre dans son objet. Il n'est guere possible à un homme d'aimer une très - belle femme , seulement parce qu'elle est bonne. Il lui est fort permis de le dire , & très-permis aux autres de n'en rien croire . . . On a donné ce nom à l'estime & à la rendre amitié qu'on peut concevoir pour une femme dénuée de jeunesse & de beauté , mais qui aura d'excellentes qualités . . . Ce n'est point alors une passion , & conséquemment ce n'est point de l'amour.

L'amitié ne connoît point de sexe ; elle devient amour lorsqu'elle y fait trop attention. Trop d'hommes veulent en faire accroire sur leur amitié pour les femmes. Il est rare qu'ils s'en fassent accroire à eux-mêmes. La même chose peut se dire à l'égard de l'amitié des femmes pour les hommes . . . *Clélie*, cette admirable fille, dit Mademoiselle Scudery, n'avoit pas un Amant qui ne fût obligé de se cacher sous le nom d'ami ; & elle avoit beaucoup d'amis.

*Platon* disoit que l'Amour n'aspire qu'au sublime, qu'il conduit dans le chemin de la vertu, & ne souffre aucune foiblesse. Nous ne connoissons qu'une sorte d'Amour qui porte ce caractère ; & ce n'est pas assurément celui des femmes, qui a plus fait de vicieux & de scélérats qu'il n'a fait de Héros ou de Grands Hommes . . . Généralement parlant, la plus grande perfection des femmes, relativement aux hommes, c'est la beauté, ou quelque autre raison physique . . . Or, depuis quand la beauté a-t-elle la propriété d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu ? Elle peut porter quelques hommes à des actes de valeur, qu'on appellera, si on veut, des actes vertueux ; mais il y a une grande différence entre l'acte

vertueux & la vertu. La vertu est rarement l'objet de l'acte vertueux.

*Sophocle* se réjouissoit, dit-on, de ce que la froideur de la vieillesse l'avoit rendu insensible pour les femmes... Il ne ressembloit pas à une infinité d'autres beaux Esprits, qui quoique devenus inhabiles par l'âge à l'impudicité physique, n'en sont pas moins travaillés de l'impudicité morale qui est celle du cœur, & ne laissent pas de s'en faire gloire. *Malherbe*, entr'autres, ne sçauroit se consoler de se voir réduit à la seule volonté de commettre des crimes... « Mes souhaits, disoit-il dans un âge fort avancé, ne s'arrêtent point à la privation de la douleur, ils vont aux délices : non pas à toutes, car je ne confonds point l'or avec le cuivre, mais à celles que nous font goûter les femmes en la douceur incomparable de leur communication... Si, après cela, il y a malheur égal à celui de ne pouvoir plus avoir de part dans leurs bonnes grâces, je vous en fais Juge... Mais il ne faudroit guere continuer ce discours pour me porter à quelque désespoir... » Quel avenu pour un vieillard infirme, & si frilleux, qu'il avoit toujours à ses pieds quatre chaussons de

## 86 *Les Préjugés du Public*

laine , & sur son corps , trois casaquins de futaine , en toute saison !

D'autres , moins ambitieux dans leurs desirs , mais non moins foux dans leurs idées , se contentent seulement de pouvoir aimer.

Et quand viendra d'âge le crépuscule ,  
Du moins , Amour , fais moi bailler cédule ,  
D'aimer encor , même sans être aimé.

*dit Rousseau.*

Ah ! Si mon cœur pouvoit encor se renflâmer !  
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?  
Ai-je passé le temps d'aimer , &c.

*dit la Fontaine.*

Tous les Poètes galans sont remplis de ces misérables exemples , qui , pris à la lettre , marquent un grand fonds de corruption , & pris poétiquement , une assez forte vanité.

Un grand Saint , mais qui ne l'étoit pas alors , avoit peur d'être pris au mot quand il demandoit à Dieu le don de continence ; c'est lui-même qui nous l'apprend . . . Il pensoit apparemment comme notre la Fontaine. *Plus d'amour , partant plus de joye . . .* Il y a des fils de bon lieu que l'on gronde sur leur peu

de galanterie , & auxquels on représente qu'ils ne deviendront jamais polis , s'ils ne deviennent amoureux. Il faut voir en quoi on fait consister cette politesse . . .

C'est une maxime reçue , qu'il n'est rien tel que la fréquentation des femmes pour perfectionner un jeune homme. Voilà aussi pourquoi presque tous nos jeunes gens sont aujourd'hui si parfaits. Un Historien moderne parlant des Dames de la Cour d'un Duc de Milan , dit qu'elles regardoient la chasteté & la décence comme un obstacle à la politesse. Elles auroient dédaigné comme une campagnarde , une femme qui se seroit montrée inflexible sur l'honneur.

Comparez ces Dames Italiennes avec les Babylonniennes , lesquelles , selon Quinte-Curce , regardoient la prostitution comme un sçavoir-vivre & une politesse de Cour . . . Aussi , pour la plupart , étoient-elles filles de Satrapes & autres Grands Seigneurs.

Une Dame célèbre de l'autre siècle , qui disoit de son fils que *c'étoit un cœur de citrouille fricassé dans de la bouillie* , l'envoya à la fameuse Ninon pour le façonner.

Ce n'est pas toujours , ni un signe de

vertu , ni un signe d'amour pour la vertu , que de souhaiter d'être affranchi de la passion des femmes. Un Voluptueux , sans avoir aucun goût pour la vertu , peut fort bien désirer de n'être pas travaillé de l'amour des femmes , parce qu'il trouble son repos & altère ses autres plaisirs . . . . Ce n'est pas encore cela . . . Quoique le cœur ne se pique pas de belle passion pour aucune femme exclusivement , il n'en est pas moins vrai qu'on n'a pas toujours l'objet qu'on désireroit le plus . . . Or , c'est cette privation qui , mêlant de l'amertume dans les délices du voluptueux , lui font quelquefois désirer d'être affranchi de l'amour des femmes . . . Il n'en a pas fallu quelquefois davantage à certains Monarques pour leur causer un déplaisir mortel jusque sur leurs Trônes. *Soliman* , malgré le sérail le plus varié & le mieux meublé , avoit encore une extrême envie de *Julie de Gonzague* , Princesse Italienne , sur ce qu'il avoit entendu dire de sa beauté . . . Barberousse son Amiral , qu'il avoit chargé d'en faire la capture pour l'amener à Constantinople , cuida se désespérer , dit Brantome , quand il eut manqué son coup . . . Un grand Prince fut si outré qu'une jeune & belle Dame dont il étoit amoureux , se

fût évadée de ses États, pour se délivrer de ses poursuites, qu'il vouloit faire la guerre à son voisin chez qui elle s'étoit réfugiée, pour le forcer de la lui renvoyer sous bonne garde . . . *Je veux la r'avoir*, disoit-il tous les jours à son Ambassadeur, & *je la r'aurai* . . . Il ne l'a pourtant pas réue.

Il est souvent plus facile d'avoir une bonne table bien servie & une infinité d'autres plaisirs qui flatent les sens, que de parvenir à l'acquisition d'une femme qui ne nous anime la plupart du temps à sa poursuite, que parce qu'elle est ou trop fière, ou trop intéressée, ou trop bien gardée. C'est alors qu'un voluptueux déteste l'Amour . . . Ce n'est ni la vertu ni l'honneur qui forment cette aversion; c'est le dépit, la lâcheté ou la mollesse . . . *Catulle* ne demande si instamment aux Dieux de le guérir de sa furieuse passion pour *Lesbie*, que parce qu'il ne pouvoit gagner sur cette femme de se contenter de lui seul. N'étoit-ce pas là un plaisant motif!

Les Courages fiers, les Génies supérieurs, les Philosophes & les Sçavans sont quelquefois indignés de se voir contrainsts de subir ce joug comme les plus foibles des hommes; ce sont des Lions qui se ré-



## 90 *Les Préjugés du Public*

voltent contre la chaîne & la muselière , *Gemitus iraque leonum, vincula recusantum*, mais qui n'ont pas plutôt bû dans la coupe enchantée, qu'ils se dépouillent de leur orgueil & se soumettent bassement.

Les Caractères fiers, dit un Auteur, coûtent plus à l'Amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur souffrent dans les engagements ; il y a toujours une espèce de servitude attachée à l'Amour. La tendresse prend sur la gloire des femmes . . . Celles qui ont été bien élevées, ont des sentimens d'honneur profondément gravés ; quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'aux dépens de l'autre. Rarement sont-elles heureuses. Aussi des femmes de ce caractère se rencontrent-elles rarement. Elles confondent trop souvent la crainte avec la gloire.

*Télémaque*, dans l'histoire de ses aventures, ne souhaite d'être courbé sous le poids des années comme son Ayeul, que parce que la passion qui le possédoit pour *Eucharis*, troublait son repos, & plus encore parce que la sagesse de *Mentor* & la jalousie de *Calipso* l'y traversoient.



Encore un coup il faut bien prendre garde que ces sortes de souhaits ne sont que des mouvemens de dépit & de désespoir, & moins des marques d'amour pour la vertu que des preuves d'amour propre & d'attachement au bien être . . . Donnez à l'homme amoureur ce qu'il desire, il ne demandera plus à être délivré de ce joug ; il ne fera plus l'éloge de la vertu opposée à l'Amour. Il s'en rencontre même qui, s'ils étoient pris au mot dans les accès de leur désespoir, ne voudroient pas qu'on les guérît de l'objet dont ils sont enivrés . . . *Armide* évoque la Haine du fond des Enfers pour la délivrer d'un amour qui fait son supplice ; mais à peine la Haine se met-elle en devoir d'arracher cette funeste passion de son ame, qu'elle s'y oppose & s'écrie qu'il n'est pas possible de lui ôter son amour sans lui arracher le cœur. L'Amour est l'héroïsme des femmes. L'Amour se nourrit de vanité, c'est-à-dire, d'une idée de préférence de la part de son objet ; & c'est en quoi il diffère de la luxure qui n'est pas si délicate. L'Amour est peu touché de la possession de son objet, si elle n'est volontaire, naturelle, & fondée sur la préférence. *Armide* nous en fournit encore l'exemple. Elle avoit inspiré par ses enchantemens

une passion violente à son héros ; mais elle en rougissoit , sentant bien la différence qui se trouve nécessairement entre un amour libre , volontaire , naturel , fondé sur la connoissance des perfections de l'objet , & un amour d'yvresse & d'enchantement . . . Aussi la passion inspirée par des *Philtres* , ( si tant est que la chose soit possible ) ne doit-elle flatter que des Brutaux & des Scélérats , qu'on peut mettre au rang des Empoisonneurs , & qu'on doit exterminer pour l'honneur & le bien des Sociétés. Il seroit périlleux pour un honnête homme même de posséder ce secret abominable ; Que feroit ce pour celui qui souvent n'aura pas les premières notions de la justice ?

Ce n'est pas tant l'injustice ou la honte que nous ressentons d'être possédés d'une passion violente , qui nous fait desirer de n'y pas être assujettis que les inconvénients qui l'accompagnent : car un Amant ne maudit l'Amour que lorsqu'il est troublé ou traversé dans ses prétentions.

Les mouvemens d'une jalousie continuelle & furieuse , tiennent celui-ci comme un Forçat à la chaîne. Une maîtresse avare & insatiable , ruine la fortune de celui-là , & des engagemens trop étroits avec une Fille sans bien , mettent

un obstacle à l'avancement de cet autre. Les Amans voudroient que tout leur réussit à souhait. Il ne rappellent l'honneur ou la justice, ou les vûes d'utilité au secours, que lorsqu'ils ne trouvent pas les agrémens ou le succès dont ils s'étoient flâtés. Ce ne sont que des Amans mal-traités, traversés ou mal-aisés qui se plaignent de l'Amour, comme il n'y a que les Disgraciés qui se plaignent de la Cour.

Certains hommes, mais en assez petit nombre, évitent les pièges de l'Amour aussi efficacement que si la vertu même étoit leur objet... Ce sont ceux qui s'aiment éperduement eux-mêmes, & qui, comme dit la *Bruyere*, ne voudroient pas rompre leur régime pour une Maîtresse... A regarder les choses indépendamment du vice ou de la vertu, ce sont d'assez sots hommes; mais ceux qui tiennent une conduite opposée, le sont presque toujours davantage... Les Avarés & les Ambitieux ressemblent assez à ces gens de régime, non pas en ce qui regarde la santé, mais dans la conduite qu'il faut nécessairement tenir pour amasser de grandes richesses, ou pour parvenir aux honneurs... Un Avare & un Ambitieux ne perdront jamais

une bonne occasion pour une femme.

Je possède , mais je ne suis pas possédé , disoit *Aristippe* en parlant de sa maîtresse . . . Combien peu d'hommes parmi ceux qui aiment . en pourroient - ils dire autant ! Mais celui - ci le disoit - il avec bien de la vérité ? L'amour n'est point dans mon cœur , disoit *Télémaque* à *Mentor* , je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour *Eucharis*, il me suffit de lui dire adieu . . . Que j'ai pitié de vous , lui répondoit *Mentor* ! Votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas ! Un homme que la fièvre rend frénétique , dit , je ne suis point malade. *Montagne* parlant des effets de l'Amour , disoit : je me sentois enlevé tout vivant , & tout voyant. Il n'y a que ceux qui possèdent trop , qui ne sont point possédés. *Aristippe* étoit sans doute dans le cas , puisque c'est d'une Courtisane qu'il parle. Combien de têtes cependant sont tournées par cette sorte de femmes !

Il faut que l'amour soit une passion bien furieuse , pour qu'à la première apparition de l'objet qui le cause , un Médecin puisse ne s'y pas tromper ! Cette expérience fut faite autrefois par *Erasistrate* sur le jeune *Antiochus* . . . Mais il faut en même - temps que l'amour soit

bien aveugle , sur les droits & sur les bienféances , pour qu'*Antiochus* n'ait pas distingué la femme de *Seleucus* son pere d'avec toute autre. Ce ne fut ni la justice ni la honte qui l'empêcherent de se déclarer , mais la crainte . . . Il semble que l'Amour se plaise à confondre tout ordre.

Il n'y a de sensible & de vrai honneur au monde que l'Amour ( écrit une femme à son Amant. ) On a dit d'une grande Dame qu'elle n'écrivoit jamais à ses Amans sans se parer comme pour une Cérémonie ; tant elle traitoit l'Amour avec respect !

*Platon* avoit un si grand respect pour l'Amour , qu'il ne parloit jamais d'un Amant , qu'en le nommant *homme sacré & divin*. Ce n'est pas-là vraisemblablement ce qui lui a fait donner le titre de *divin* à lui-même.

Il y a , dit un Auteur de notre temps , une infinité d'Ecoles établies ; pourquoi n'en pas avoir pour former le cœur à l'Amour ? C'est un Art qui a été négligé... Ce projet est fort beau , mais il faudroit établir cette Ecole à côté des Petites Maisons , ou à côté des Enfans trouvés , en supposant que les Ecoliers & les Eco- lieres prendroient leurs leçons dans la

même classe. La retenue & les sentimens épurés ne furent jamais moins à la mode.

Le même Auteur dit, que l'Amour est la vie de l'Esprit ; il auroit dû ajouter , *frivole & oisif*.

Il dit encore, qu'il y a toujours une sorte de cruauté dans l'Amour : que les plaisirs de l'Amant ne se prennent que sur les douleurs de l'Amante ; que l'Amour enfin ne se nourrit que de larmes . . . . Cela n'est-il pas bien amusant , & n'y a-t-il pas-là bien de quoi tenter un Esprit sage ! Il dit encore , & il a raison , que ce qui s'appelle *le terme de l'Amour* est peu de chose , & qu'il y a une ambition plus élevée à avoir... On n'ambitionne aujourd'hui que le plaisir , & on ne trouve point du tout qu'il soit peu de chose ; sans lui on regarde l'Amour comme fort peu de chose , & plutôt comme un embarras que comme un plaisir . . . C'est le règne des sens ; on n'estime & on ne connoît que la substance palpable. Par quel privilège l'Amour seroit-il seul exempt de la contagion du *Matérialisme* ?

Quelques Anciens enseignoient que c'étoit l'Amour qui avoit débrouillé le Cahos ; comment pouvoient-ils croire cela ,

cela, en voyant qu'il ne tiendrait pas à lui que tout n'y fut replongé ? Ils devoient donc distinguer deux sortes d'Amour, celui de l'ordre qui n'a pour objet que la justice ; & l'Amour de soi-même qui n'a pour objet que la satisfaction particulière.

Donnez une entière licence à cette dernière sorte d'Amour, & vous verrez ce que deviendront les sociétés... L'Amour est de toutes les passions celle qui aime le plus l'indépendance, & qui conséquemment respecte moins les Loix.. Elle est d'autant plus dangereuse que les hommes sont faussement prévenus qu'elle est produite dans leur cœur sans eux.

Il ne tiendra qu'à ceux qui voudront y faire attention, de trouver dans l'Amour une complication de tous les vices, excepté la gourmandise qui est conditionnelle. Ils y trouveront l'Orgueil, l'Ambition, la Vengeance & la Paresse.

Et pour commencer par cette dernière, un homme amoureux regarde comme perdu tout le temps qu'il n'emploie pas à encenser son idole. Tout autre plaisir lui devient insipide, & les affaires les plus importantes lui paroissent des jeux d'enfans, ou des amusemens d'imbéciles

## 98 *Les Préjugés du Public*

en comparaison d'une occupation aussi sublime. Les Dieux même n'en ont point d'autre. C'est *Sapho* qui le dit au nom de tous les amoureux.

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,  
Qui joint du plaisir de t'entendre parler :  
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire ;  
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égalér ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme,  
Courir par tout mon corps, si-tôt que je te vois :  
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,  
Je ne sçaurois trouver de langue, ni de voix.

Qu'on dise de quelle affaire on peut parler, ou de quelle affaire est capable toute personne qui se trouve dans un aussi grand abandon d'elle-même : Voilà pour la paresse.

Le meurtre ne coûteroit rien à un homme, pour laver dans le sang l'outrage qu'il croiroit avoir été fait à l'objet dont il est épris. Voilà pour la vengeance. Il voudroit avoir des Sceptres & des Couronnes à lui offrir, c'est-à-dire, qu'il voudroit être Roi pour faire regner souvent la plus chétive des créatures. Voilà l'ambition : & une idée de préférence de la part de sa belle, le rend vain, dédai-



gneux , fat & insolent. Voilà l'Orgueil. Si elle aime sa bonne chere , il deviendra gourmand. En suivant cette gradation , on trouvera tout le reste. C'est une regle presque infailible , que tout Agent tâche de transformer en lui-même , ou de rendre semblable à lui même , tout Sujet sur lequel il agit. *Omne Agens intendit sibi assimilare passum.* Les femmes qui sont ardemment aimées , communiquent toutes leurs vertus ou tous leurs vices aux hommes qui les aiment. Et de même ceux-ci ; mais plus souvent les vices que les vertus.

Une Dame écrivoit à son Amant à l'Armée. » Je crois qu'il n'y a que vous » dans l'Univers, où je n'y vois plus rien » du moins que ce qui a rapport à mon » amour. Dans l'incertitude où je suis » que notre Armée ait été battue ; grand » Dieu ! je vous demande la vie de mon » Amant , & je vous abandonne l'Armée , l'Etat & tout le monde. »

La sœur d'Horace , chez Tite - Live , maudissoit le bonheur de sa patrie , parce qu'il avoit coûté la vie à son Amant.

Une autre écrivoit. » Depuis que j'ai » de la raison ; c'est-à-dire , depuis que » je vous aime. » On fait dire à une autre Dame , » que les beaux jours du So-

» leil font pour le Peuple , & ceux de  
 » l'Amour pour les honnêtes gens. »

Que Milton peint bien l'Empire de la femme sur l'homme en général ! c'est Adam qui parle. » Les plaisirs que me  
 » présente toute la Nature , ne produi-  
 » sent aucun changement dans mon Es-  
 » prit , ... Mais j'ai peine à modérer les  
 » transports qui m'entraînent vers ma  
 » Compagne. Le calme & la supériorité  
 » m'abandonnent en la voyant ; quand  
 » je l'envisage , elle semble si parfaite  
 » & si remplie de la connoissance de ses  
 » droits , que ce qu'elle veut faire pa-  
 » roît toujours le meilleur. La science  
 » se déconcerte en sa présence , la sages-  
 » se se démonte & ressemble à la folie.  
 » Les Graces ont élu leur demeure en sa  
 » personne , & ont placé comme une  
 » garde autour d'elle , la crainte & le  
 » respect. »

L'Amour réunit les extrêmes ; s'il est le plus fier des Dieux ; il est aussi le plus soumis & le plus fervile. Cet homme - là est-il libre , qui reçoit la Loi d'une femme ? Qui n'oseroit accorder ce qu'elle refuse , ni refuser ce qu'elle demande ? Elle ordonne , il faut obéir ; elle appelle , il faut aller : elle renvoie , il faut se re-saisir : elle menace , il faut trembler. Qui

pourroit s'imaginer si l'Histoire ne le confirmoit pas , que ce soit-là une description réelle de l'état d'un homme qui commandoit à la moitié de la terre ? D'un Héros ou approchant ? De ce fameux Marc - Antoine en un mot , qui se laissa si bien emmuseler par Cléopâtre , qu'elle lui fit faire autant de sottises qu'elle voulut , jusqu'à ce qu'enfin par la dernière & la plus grande , elle l'enveloppa dans sa ruine ?

On a vu dans ces derniers siècles un jeune Prince tout prêt à perdre une des plus grandes & des plus riches Couronnes du monde , & à se deshonorar par-là sans ressource , pour avoir le plaisir de se faire lui-même un Maître . . . L'amour l'avoit tellement enivré que ce ne fut pas sans peine qu'on lui fit faire attention à des suites qui sautoient aux yeux de tout le monde , & qu'il ne voyoit pas quoiqu'il y fût plus intéressé que personne.

Les effets de la Rage dans les animaux , & ceux d'un violent amour dans l'Espece Humaine , sont en quelque façon les mêmes . . . Les Chiens enragés méconnoissent leurs Maîtres , & se ruent sur tous les autres animaux sans distinction . . . Les hommes qui se livrent à la brutalité de cette passion , ou plutôt de cette ma-

queroit pas de faire en pareil cas. Il y a même des hommes fort âgés qui ne prononceroient pas plus sagement... Mais il se trouveroit quelques voluptueux raffinés qui ne se laisseroient pas prendre aux sourires & aux lorgneries de *Venus*... Que promettrait-elle ? une femme ? Ils ne décideroient pas non plus en faveur de *Minerve*. Qu'avoit-elle à donner ? De la Science, de l'Esprit, des Talens, de la Sagesse ? Qui est ce qui manque de tous ces petits avantages ? Mais ils décideroient haut & clair pour *Junon*, qui dispoit des Couronnes, des Principautés, des Dignités & des Richesses... Ils verroient du premier coup d'œil, qu'avec la puissance & l'opulence, *Hélène* & des milliers d'autres Beautés plus jeunes & plus neuves qu'elle, ne seroient pas d'une bien difficile acquisition. *Pâris* a prononcé comme un Ecolier.

Rien n'est moins rare que de rencontrer des voluptueux qui, à l'imitation du Poète Ronfard, envient aux hommes d'une certaine profession, leurs privilèges singuliers auprès du sexe. Ils supposent apparemment que les hommes de cette profession n'ont pas plus d'honneur que les femmes qu'ils voyent, ou que celles-ci n'en ont pas plus qu'eux. Ou

si ce n'est pas cela , ils donnent à entendre , sans équivoque , qu'à leur place ils ne se piqueroient pas d'être de fort honnêtes gens , & qu'ils ne se feroient pas scrupule de violer la foi publique. Ce qui veut dire précisément & à la Lettre , que quelques professions qu'ils exerçassent , ils n'auroient ni plus d'honneur , ni plus de probité qu'ils en ont . . . Faites de telles gens *Rapporteurs de causes importantes* , ou du Procès d'une jolie femme contre son Mari ; donnez leur la disposition des meilleurs Emplois , & tout ira bien.

L'heureux pays que la Turquie ! Disent à tout propos les voluptueux & les débauchés . . . Le nombre des femmes y est indéterminé ! Ne diroit-on pas à entendre ces sortes de gens , qu'on leur taille les morceaux dans ce pays-ci ! Seroient-ils bien aises qu'on leur accordât plusieurs femmes , à condition que l'Adultere seroit puni de mort ? Mais l'Adultere , répondent-ils , n'est pas à craindre , quand on a à peu près autant de femmes qu'on en veut . . . Leur conduite les dément , puisque le nombre considérable de femmes libres qu'ils peuvent avoir à leur discrétion , les touche souvent beaucoup moins que la séduc-

tion d'une autre femme, qui ne leur plaît qu'à cause qu'elle a un mari surveillant. Une Dame écrivoit à un Cavalier. » Si j'étois homme, une femme » aussi observée que je le suis, auroit » pour moi des charmes capables d'effacer les plus belles personnes. » Que de gens à empâler dans l'Europe ! Et plus qu'en aucun autre pays, dans une certaine partie de l'Europe, si on pratiquoit la Loi des Turcs contre l'Adultere ! Qu'on feroit bien vite contraint, pour ne pas perdre tant de monde, de remettre les choses sur le pied où elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire, que chaque Particulier un peu riche, puisse voir autant de femmes libres qu'il voudra, y compris celles qui ne le sont pas, c'est-à-dire, qui ont des maris. Rien n'est ordinairement plus misérable & plus chétif que la figure de ces fortes d'hommes qui demandent tant de femmes !

Les femmes n'ont pas des raisons aussi précieuses, ni aussi décentes à donner de leur amour pour les hommes, que ceux-ci de leur passion pour elles, c'est-à-dire, leur beauté & les délices de leur commerce ; mais elles n'osent pas tout-à-fait mettre en avant les mêmes raisons ; elles se deshonoreront... Elles se rejettent sur

l'estime , sur la considération , sur le mérite , sur la bonté du caractère , sur la délicatesse ou la noblesse des sentimens.. Les hommes y procèdent plus rondement ; ils disent sans détours aux femmes qu'ils les aiment à cause de leur beauté , & du plaisir qu'elles leur donnent. Et elles en sont encore flattées . . . Les femmes au contraire affectent d'écarter de leur amour , toutes les idées du physique , c'est-à-dire , qu'elles n'osent donner pour le motif de leur passion , ce qui presque toujours la fait naître. Elles ne conviendront jamais , pour peu qu'elles aient de modestie , qu'elles aiment un homme à cause qu'il est beau ou bien fait , ou vigoureux ; elles battent la campagne , & se répandent sur les lieux communs d'un mérite moral , qu'elles seroient peut-être bien fâchées de trouver tout seul. Mais elles pourroient s'épargner toutes ces explications ; les hommes ne les jugent que sur le pied de leurs propres idées.

Si les hommes ne consultent que leurs sens , il est certain que les femmes leur paroîtront bien plus faites pour leur inspirer de l'amour & un goût de sensualité , qu'ils ne se trouveront propres eux-mêmes à inspirer aux femmes les mêmes

affections . . . Tel homme remarquable par sa bonne mine , ne feroit souvent qu'une femme affreuse . . . Le Beau est donc arbitraire , & dépend entièrement de l'impression qu'il fait sur les sens , lesquels dépendent eux-mêmes d'une certaine disposition de la machine . . . Conséquemment malgré le silence des femmes modestes sur cet article , il ne faut donc pas douter que les graces viriles , quoique rustiques & renforcées , ne soient des graces aussi attrayantes pour les femmes , que leur beauté & leur délicatesse en sont pour les hommes . . . Nous nous imaginerions presque qu'elles sont de mauvais goût sur notre article , comme elles s'imagineroient peut-être aussi que nous sommes de mauvais goût sur le leur. Mais les preuves de fait défabusent de part & d'autre , & valent mieux que les meilleurs raisonnemens , pour démontrer que les attraits sont relatifs. Que découvre-t-on dans cette économie de la nature ? L'excellence de l'homme sur les Bêtes , qui dans leurs inclinations réciproques ne sont déterminées par aucune beauté.

On ne sçauroit cependant trop dire pourquoi la plupart des femmes craignent d'avoir de parfaitement beaux hommes



pour amans ou pour maris : Elles sont prévenues qu'ils s'aiment trop eux-mêmes pour aimer sincèrement les femmes. Cependant l'expérience la plus commune & la plus ordinaire devroit les désabuser , pour peu qu'elles y feroient d'attention : car ce ne sont pas toujours assurément les hommes les plus avantagés du visage & de la taille , qui sont les plus infatués de leur personne , & qui ont le plus souvent le Conseiller des graces à la main ; il n'est pas rare de voir des Satyres , des Sylvains & des Faunes , l'emporter pour la fatuité en cette partie , sur les Adonis , les Hyacinthes & les Endymions , & pouvoir aller de pair avec *Narcisse* , qui préfère ses charmes à ceux de la plus belle Nymphé.

*Poliphème* , tout affreux qu'il étoit , se croyoit plus fait pour plaire à *Galatée* , qu'*Acis*.

Ces sortes d'hommes ne sont meilleurs ni pour amans , ni pour maris que les autres , & souvent pires : s'il se rencontre des femmes qui les préfèrent , dans l'idée que d'autres femmes ne chercheront pas à les leur enlever ; elles supposent à tout hazard qu'elles sont les seules qui aient ce tour d'imagination singulier . . Mais si on en veut croire la *Bruyère* , ce ne

font aucunes de ces raisons qui les déterminent à un tel choix ; & il faut bien que *la Bruyere* les ait devinées, puisqu'il est bien certain qu'aucune n'a jamais fait cet aveu , & qu'aucune ne conviendra qu'elle puisse trouver des charmes dans le *Médor* ou le *Céladon* qu'il présente au Beau sexe en général , & qu'il caractérise avec l'ironie la plus amere. Il a , dit-il , les Epaules larges & la taille ramassée ; sa force prodigieuse fait l'admiration & l'entretien du Peuple ; c'est un Nègre d'ailleurs , un homme noir.

L'Aphorisme de Galien dit, que grande beauté en l'homme , préjudicie aux qualités qui doivent être le partage de son sexe. Rien n'est plus souvent faux.

Le mérite animal d'un homme , lorsqu'il est trop connu , doit lui être un motif d'exclusion parmi d'honnêtes femmes.

Il est nécessaire que l'attrait qui détermine les femmes à contribuer au bien public par la propagation , soit tel qu'elles ne puissent y résister que difficilement , & qu'il leur cache les suites aussi embarrassantes que douloureuses de l'abandon de leurs personnes à la passion de l'autre sexe ; il en résulte un mal qui n'est que pour elles , & un grand bien pour la

société. Quel est l'homme qui , outre d'extrêmes douleurs , voulut encore risquer vingt fois sa vie pour donner vingt sujets de plus à l'Etat ? Et cependant *Juvenal* prétend qu'il y a peu de femmes qui voulussent devenir hommes . . . *Hæc tamen ipsa vir fieri nollet* , & il en apporte une raison que *Tiréfias* avoit trouvée avant lui , & qui mit *Junon* de si mauvais humour ! Nous avons déjà fait cette observation.

On a poussé les loix de cette espece d'honneur , qui est particulier à l'Amour , jusqu'à exiger d'une femme qu'elle haïra , ou du moins n'aimera pas son mari. Un amant délicat trouve un mari fort impertinent d'oser prendre des libertés avec sa maîtresse ; mais il est bien plus impertinent lui-même d'en prendre avec une femme qui ne lui appartient pas. Presque tous les amans des femmes mariées signalent le commencement de leur commerce par une injustice punissable . . Ils ne sont pas plutôt parvenu à ôter l'honneur à un mari , qu'ils font une loi à sa femme de leur être si exactement fidelle , que le mari ne soit plus pour rien dans cette tendresse , qui cependant ne doit être que pour lui seul ; & une femme s'y oblige sous peine de deshonneur.

## 112 *Les Préjugés du Public*

Que cela arrive communément , on le conçoit ; le propre des passions brutales est de se porter aux plus grands excès ; mais que cela ne passe communément que pour une gentillesse ; il faut pour le croire , avoir un peu fréquenté le Beau monde. On a dit d'une femme qu'elle poussoit la coquetterie jusqu'à aimer son mari. Cela est du mauvais ton , en effet.

Une femme mariée écrivoit à son galant. » Vous ignorez la générosité de  
» mes sentimens , si vous me croyez capable d'en souffrir un autre que mon  
» amant , & de profaner par un indigne  
» devoir , ce qui ne doit être accordé  
» qu'à l'amour. Dieux quelle cruauté  
» d'être obligé de voir ce qu'on hait ,  
» en quittant ce qu'on aime ! Voilà mon  
» mari qui entre . . . »

*Juvenal* dit que de son temps il y avoit peu de Dames qui n'eussent volontiers racheté la mort de leur petit chien , par celles de leurs maris. C'est un hiperbole.

*Chimene* chez *Corneille* ne peut se résoudre à cesser d'aimer le cruel & brutal meurtrier de son pere :

Pleurez , pleurez mes yeux , & fondez-vous en eau ?  
La moitié de moi - même a mis l'autre au tombeau.

Pourquoi a-t-on dit que la jalousie ne connoît ni justice , ni honneur ? Est-il quelque passion qui connoisse l'un ou l'autre , & l'un & l'autre ? La jalousie est peut-être plus furieuse qu'une autre passion ; mais elle n'est pas plus injuste. Elle est toujours proportionnée au degré d'amour , ou au degré de vanité , parce qu'elle ne procède jamais que de l'une de ces deux causes.

Un homme n'est jamais plus disposé à médire des femmes , & même à les calomnier , que lorsqu'il a découvert , ou qu'il soupçonne que celle qu'il aime , & dont il s'étoit cru aimé , en écoute un autre . . . Presque tous les amans sont ainsi tournés : ils voudroient que si-tôt qu'une femme a pris quelques arrangemens avec eux , elle traitât tous les autres hommes du haut en bas , & rejettât dédaigneusement jusqu'à leurs respects. Et quand ils voyent que tout le contraire arrive , ils se dépitent alors , & s'emparent avec si peu d'équité , que l'honneur de toutes les femmes s'en ressent . . . Ils accusent toutes les filles d'être essentiellement coquettes , & toutes les femmes d'aimer jusqu'à leurs maris . . . Mais ils ne savent pas , ou bien ils oublient que quelque engagement qu'une femme en

général prenne avec un seul , elle ne prétend nullement renoncer au privilège de plaire à tous les autres ; c'est même une des plus douces prérogatives du sexe.

Que les femmes sont sottes ! Que peu de chose leur fait donner la préférence ! Vive des hommes pour le bon goût , pour la délicatesse & le choix raisonné ! Oh ! qu'ils n'aiment pas comme cela le premier objet qui se présente ! Il leur faut un mérite bien décidé.

*Properce* dit qu'un des caractères de l'amour , est d'inspirer de la haine pour les femmes chastes.

Mais il ne s'est pas assez expliqué. Cependant il y a bien de l'apparence qu'il ne parloit que de celles qui vouloient être chastes avec lui , c'est-à-dire , qui se monstroient plus attachées à leur devoir & à leur honneur , que sensibles à la passion qu'il leur témoignoit . . . C'est en ce sens que nous voulons quelquefois faire passer pour des Esprits mal tournés , ceux qu'il nous importe de tromper , & qui ne veulent pas l'être. C'est l'ordinaire d'un amant dédaigné ou éconduit , de supposer ou qu'une femme est sotte , ou qu'elle a été prévenue par un autre. Il y a deux choses auxquelles il ne s'avisera

jamais d'attribuer sa disgrâce ; à son peu de mérite à lui-même , ou à la vertu de la Dame.

C'est un Préjugé assez commun , que le caractère du véritable Amour , se fait sur-tout connoître par l'inquiétude , la tristesse & la mélancolie noire. Le même Auteur cité plus haut , dit que les caractères sensibles , tristes & mélancoliques trouvent des charmes & des agrémens infinis dans l'amour & en font sentir. S'il croit sa maxime véritable , les femmes ne conviendront jamais de cette vérité à l'égard des hommes , ni les hommes à l'égard des femmes. Il y a à parier que cet Auteur - là est un amant attribulaire.

Le poëte Sarasin n'étoit pas de son sentiment : car il dit quelque part que les Amours sont des enfans qui veulent toujours rire , danser & gruger.

Nous voulons , dit *la Bruyere* , faire tout le bonheur ou tout le malheur de la personne que nous aimons. Quelle alternative plus bizarre !

Il n'y a pas à balancer pour les femmes ; si le faux Amour est toujours gai , enjoué , prévenant , gracieux , & sans soupçons offensans , elles doivent lui donner la préférence . . . L'amant qui est toujours

de mauvaise humeur , à qui tout fait ombrage , qui n'ouvre la bouche que pour faire les reproches les plus défobligeans , comme les plus mal fondés , est un Fat qui s'aime beaucoup plus que sa Maîtresse. Celui qui est enjoué , prévenant & attentif à ne pas déplaire , recherche beaucoup plus son objet qu'il ne se recherche lui-même. Une femme à laquelle un certain usage donne un raffinement de vanité , se fera gloire de captiver le premier ; celle qui a le cœur encore neuf , aimera mieux le second. Le premier aime en avare , qui n'est tranquille que lorsqu'il tient son trésor sous trois clefs , & qui ne soupçonne beaucoup de dépravation dans celle qu'il aime , que parce qu'il en a lui-même beaucoup. Les Amoureux de cette espèce seroient bons à Constantinople. Le second aime en cœur généreux , qui met tout son plaisir à en faire , & qui ne sçauroit se persuader qu'on veuille plus le tromper , qu'il n'a envie de tromper lui-même. Si le premier vient à s'apercevoir , ou seulement à croire qu'il est trahi , la rage & le désespoir s'emparent de son cœur , il regarde toutes les satisfactions au-dessous de l'offense . . . Le second ressent de la douleur s'il découvre



qu'on le trompe ; mais il prend son parti , ſachant bien qu'on ne peut être aimé qu'autant de temps qu'on paroît aimable. Il ne s'exhale ni en injures , ni en reproches , ni en médisances , ni en calomnies contre une femme ; il n'en parle point ; il évite qu'on lui en parle ; ou s'il eſt forcé d'en parler , ce ſera ſans émotion & ſans invectives. Ce caractère eſt ſage ; mais ce n'eſt pas encore tant à cauſe qu'il eſt ſage qu'il plaît aux femmes , qu'à cauſe qu'il eſt extrêmement commode.

*Le Miſanthrope* aimoit-il ſa Maîtreſſe quand il ſouhaitoit de la voir la plus miſérable de toutes les femmes du côté de la fortune , afin qu'elle ne tint ſon bien-être que de lui ſeul ? Ce n'eſt au fond qu'un raffinement d'amour propre. S'il regardoit cela comme un moyen infaillible d'être aimé d'une femme , il avoit tort. Des milliers d'exemples en ce temps-là comme en celui-ci , auroient pû lui prouver que la reconnoiſſance & l'amour n'ont aucune liaiſon . . . La reconnoiſſance peut bien produire les apparences de l'Amour ; mais de l'apparence à la réalité il y a encore loin . . . Cependant preſque tout le monde ſ'y trompe. On veut que les Présens & les Bien-

plus jaloux & plus fou qu'auparavant , quoique bien tranquilisé pour le moment. La première fois on le traitera avec une extrême hauteur , & cela produira le même effet. Il y a des hommes dont toute la vie se passe dans d'aussi frivoles négociations , & qui comptent bien n'être pas venus au monde inutilement.

Les hommes sont comme enforcés , pour mettre leur félicité suprême dans la chose du monde qui paroît la plus simple à presque toutes les femmes. Elles sont toujours étonnées , du moins intérieurement , qu'on leur témoigne tant de gratitude pour une complaisance qui , considérée en elle-même , leur coûte si peu , & dont elles partagent les agrémens. Une femme compte très-fort qu'un homme qui n'a que cet avantage sur elle , n'a rien , s'il n'a ni portrait ni lettres... Aussi *la Bruyere* n'a-t'il pas fait difficulté de dire qu'une femme qui rompt sérieusement avec un homme , oublie tout , jusqu'aux faveurs qu'elle lui a accordées . . . Il n'y a que le cœur qui décide chez les femmes , & qui mérite leur attention ; & dès - lors qu'elles le retirent , elles croient tout reprendre avec lui . . . Il arrive , par cet arrangement , qu'une même femme peut se partager de manière qu'il

qu'il n'y en ait toujours qu'un d'aimé ..  
 Voilà pourquoi elles ne peuvent souffrir  
 qu'on leur reproche la banalité du cœur ,  
 parce qu'il n'est jamais possédé que par  
 un seul , & même qu'une seule fois par-  
 faitement , dans un temps indéterminé..  
 Les unes en fixent l'Epoque à la premie-  
 re intrigue , d'autres à la dernière ....  
 Tout cela est bien vague , & n'apprend  
 pas grand chose . . . Le fameux Man-  
 geur , *M. du Brouffin* , préféreroit tou-  
 jours le repas qu'il faisoit à tous ceux  
 qu'il avoit faits ou qu'il devoit faire ;  
*c'étoit de là qu'il datoit* . . . On prétend  
 qu'en général les femmes tiennent assez  
 cette conduite dans leurs inclinations...  
 Il y a tel objet nouveau qui fait d'abord  
 une impression si vive , que fort souvent  
 une femme qui croyoit avoir du moins  
 une fois aimé en sa vie , s'apperçoit sen-  
 siblement qu'elle est encore à commen-  
 cer. Ce sont ces dispositions naturelles  
 du sexe qui font , la plupart du temps ;  
 qu'une fille qui entre en ménage , prend  
 si bien le ton & les façons d'une person-  
 ne qui ne croit pas faire un présent de  
 grande conséquence , en se donnant sans  
 réserve à un homme , que celui-ci parvient  
 en peu de jours à se le persuader lui-  
 même , & à la regarder sur ce pied là , .

Et parmi les filles auxquelles il arrive de ne pas attendre les formalités d'un Contrat pour se faire installer au rang des femmes, la plupart témoignent assez par leur choix, qu'elles ne se comptent pas non plus pour beaucoup, *au cœur près*, qui n'est souvent pour rien dans leurs aventures. Les hommes, selon ces principes, ne doivent estimer que le cœur, & voilà pourquoi les femmes en général ont peine à comprendre qu'un amant puisse être jaloux d'un mari, & de tout homme traité en mari.

On a écrit de telle femme, que par une précaution singulière, elle avoit toujours trois Inclinations à la fois. La première par goût. La seconde par vanité, La troisième pour l'utilité. C'est-là ce qui s'appelle raisonner !

Mais une des plus impudentes, dont l'Histoire puisse fournir un exemple, est une certaine Reine, dont l'Ecriture fait mention, veuve d'Abias, Roi de Juda, qui s'étoit attribué la surintendance des infâmes & monstrueuses cérémonies de Priape, . . Elle se nommoit *Maca*.

On a toujours dit & toujours fausement, que les femmes poussent la débauche plus loin que les hommes . . . , *Peut-être le pourraient-elles, mais le cri-*

me ne doit pas être dans la puissance de le commettre. Cependant sur quoi appuyé-t-on ce honteux grief contre les femmes ? Nous avons une *Julie*, une *Messaline*, une *Faustine* à alléguer. Que cela prouve-t'il ? Qu'il n'y a point d'espèces qui n'ayent leurs monstres, & que le nombre n'en est pas bien grand, quand il est si facile à compter . . . Mais pourtant qu'auroit-on dit de *Julie*, de *Messaline*, de *Faustine*, si elles eussent rassemblée dans une même maison & tenu sous bonne garde, plusieurs centaines d'hommes destinés uniquement à leurs plaisirs . . . Cet usage a toujours été assez en regne, & y est encore dans toute l'Asie. Aucunes femmes, même parmi les Reines les plus puissantes, n'ont tenu cette conduite . . . Cependant à ne prendre que la nature & la licence pour règle, à qui des hommes ou des femmes, de pareilles Académies, conviendroient-elles mienx ? Par tout pays, sur dix femmes galantes ou débauchées, il y en a vingt mille qui se contentent du quart d'un homme. Il y en a vingt mille, dont toute la vie se passe dans les peines & les soins ingrats du ménage, pendant que les maris vont perdre leur temps & leur argent dans les cabarets ou autres lieux.

Nous avons déjà fait cette observation ; mais on n'y sçauroit revenir trop souvent , parce que le Public ne la fait guere ; ainsi nous répéterons encore que sur vingt mille ménages de ruinés , il y en a du moins quinze mille qui le sont par la mauvaise conduite & le libertinage des hommes. Conséquemment , il est donc faux ce qu'on a toujours dit , que les femmes poussent plus loin la débauche que les hommes , & il est donc vrai au contraire que pour la chasteté , la tempérance , la frugalité , la prévoyance & le travail , les hommes sont bien loin derrière les femmes.

*Juvenal* fait remarquer avec une affectation pleine de malignité , que rien ne coûte aux femmes quand il s'agit de satisfaire leurs passions. Rien ne les étonne ; rien ne les effraye. Elles n'ont jamais plus de courage , dit-il , que lorsqu'elles devroient être conternées de honte & de confusion. La réputation , l'honneur , la décence ; foibles obstacles . . . Faut-il aller sur Mer avec un mari , sa présence leur cause plus de maux de cœur que la navigation , & que l'odeur sulphureuse de la Mer & le goudron du Vaisseau ; les incommodités d'un pareil voyage sont insupportables , & les dangers en sont

effroyables. S'embarquent - elles avec un amant ? Elles ont un estomac de fer ; le Vaisseau est bon , il n'y a aucun risque ; c'est un plaisir que la vie de Matelot . . . *Juvénal* n'avoit qu'une seule femme à citer , & depuis long - temps perdue de réputation , pour exemple d'une pareille infamie. Mais il auroit dû renverser la Médaille , & faire voir que dans cet égarément de cœur & d'Esprit , les hommes , du moins pour le nombre & l'impunité , l'emportent infiniment sur les femmes. Combien ne pourrions-nous pas compter de maris qui abandonnent leurs Epouses en bonne santé , par indifférence & par dégoût , pour aller servir de gardes à leurs Maîtresses attaquées d'une maladie contagieuse. C'est-là où tout leur plaît & leur rit , parce que rien n'y est permis.

*Astolphe* , tous les jours , & à des heures réglées , quitte un Hôtel & des Appartemens superbes , pour aller se renfermer dans un Bouge mesquin , avec une petite Beauté triviale. Ainsi *Jupiter* quittoit autrefois l'Olympe , pour aller se renfermer tantôt dans une Ecurie , tantôt dans une Bergerie , & tantôt dans une Etable à Vaches.

C'est où l'on aime que sont les Cieux.

## 126 *Les Préjugés du Public*

Rien ne seroit plus original que la conduite de certaines Courtisannes , qui ruinent quelques uns de leurs Adorateurs , pour en enrichir d'autres ; si on ne sçavoit pas qu'il y a infiniment plus d'hommes qui dépouillent leurs femmes , & qui ruinent leurs familles pour enrichir des Courtisannes.

La mode est venue qu'un Cavalier est en quelque façon deshonoré parmi les semblables , lorsqu'il ne pousse pas la galanterie jusqu'au régime. A peu près comme le Militaire qui ne rapporte aucune blessure de toutes ses campagnes. Cela donne un air équivoque à sa bravoure. Il y a encore plus que tout cela. Ce qui devoit décrier les hommes en général parmi les femmes , est souvent ce qui les met en crédit. La Faculté de Médecine , en Robes rouges , leur donneroient des certificats de débauche , qu'elles ne les regarderoient au fond que comme des attestations de valeur ; de même en quelque manière que les Romains regardoient autrefois , les Couronnes Civiques , Graminaires , Murales & Rostrales . . . Tant il est vrai qu'il n'y a rien de si affreux qui ne puisse devenir à la mode , puisque la Lèpre sy a bien été mise . . . La dernière information que



font les filles qui vont se marier , ou plutôt celles qu'elles ne font jamais ; c'est si l'homme auquel on va les donner , est en réputation de bonne conduite... Il est presque sûr qu'elles en auroient mauvaise opinion , si on leur assuroit qu'il a toujours été sage ; elles craindroient de ne trouver , au lieu d'un mari , qu'un *Thomas Diafoirus*. Elles ont au contraire une idée brillante d'un Cavalier fameux par ses adukeres & ses subornations ; elles s'en croient elles-mêmes bien décorées , en voyant qu'elles l'emportent sur tant de femmes & de filles qu'il a rendues célèbres. Mais ce qui n'est pas supportable , c'est qu'après avoir satisfait amplement leur vanité par une aussi riche acquisition , elles ont encore quelquefois le front de se plaindre d'un jeu auquel elles n'ont pourtant rien perdu.

On reprochoit entr'autres crimes à *Catiline* d'avoir abusé d'une Fille de bon lieu & d'une Vestale. Quel est le Cavalier qui aujourd'hui ne s'en feroit pas honneur , même parmi les femmes ? Rien ne seroit plus propre à l'achalander.

On ne sçait trop si c'est par une certaine fatalité , ou par une maladie de ju-

## 128 *Les Préjugés du Public*

gement & de goût , que *le petit Capitan* l'emporte presque toujours auprès des femmes , sur l'homme d'un vrai mérite. Elles regardent l'Etourderie , la Forfanterie , le mensonge continuel , la mauvaise foi & l'indiscrétion comme les attributs du Cavalier . . . . La réputation d'homme de probité & de bonne conduite les effraye ; elles le confondent toujours avec le pédant , & lui préfèrent hautement un petit *Matamore*. Elles sont vraiment bien contentes d'elles-mêmes quand elles ont pu arrêter un pareil insecte dans leurs filets . . . C'est pour faire une aussi belle capture qu'elles les tendent en tout lieux & en tout temps . . . Prévention pitoyable dont elles sont toujours les dupes. Et cependant une de ces *têtes emplumées* ne les a pas plutôt tympanisées par cent confidences indiscretes , qu'elles s'en plaignent amèrement , comme si elles avoient dû s'attendre à toute autre chose. Un Cavalier , à prendre ce titre dans son abas , est un homme qui n'aime que lui-même exclusivement ; mais avec cette restriction qu'il n'est content de son existence , qu'autant qu'il jouit de ce qu'il appelle *le plaisir* ; peu importe à quelles conditions. La raison chez lui fait toujours place

au moindre des desirs, & il ne se sert de cette faculté intelligente, que comme d'une espece d'appareilleuse qui met de l'ordre dans la débauche, & qui, par des mesures bien prises, sçait lier les parties de plaisir les plus difficiles à arranger, & vient à bout de lever tous les petits obstacles qu'un reste d'honneur, entretenu par la crainte, pourroit lui opposer dans le sexe, ou dans ceux de ses compagnons à qui les préjugés font encore envisager le crime comme quelque chose de réel. C'est-là ce qui prouve bien que la Raison n'a pas été donnée inutilement à l'homme !

L'Esprit ne sert de rien en amour, qu'à occasionner d'aussi grandes & souvent de plus grandes sorises que si on n'en avoit point. *Abélard & Héloïse* nous en fournissent la preuve ; leur conduite choque le bon sens, & empêche qu'on ne soit si fort touché de leurs malheurs. Défiez-vous de l'homme d'esprit qui a le cœur foible, & donnez-lui pour *Adjoint*, dans les occasions importantes, l'homme du plus gros bons sens qui n'aura pas cette maladie. Le fameux *Pybrac*, dans une Assemblée aussi auguste que nombreuse, devoit dire de belles & grandes choses ; mais ceux qui avoient in-

térêt qu'il ne dût rien qui vaille , & qui , apparemment le connoissoient , n'eurent besoin , pour le faire sçavoir , que de placer devant sa tribune quelques-unes des plus jolies femmes , & des moins décentes qu'il y eut alors à la Cour. Allez-vous fier après cela à ces têtes vénérables , qui font des quatrains moraux si graves & si sententieux , qu'*Epicure* se feroit honneur de les avoir composés . . . Le désastre de *Séneque* vient en bonne partie de sa vanité à vouloir plaire à l'*Impératrice Agrippine* , assez belle pour déconcerter la prudence d'un homme encore plus sage que lui. Convenoit-il à un aussi grave Philosophe , de s'amuser , par complaisance pour cette méchante femme , à métamorphoser dans un écrit public , l'Empereur Claude en Citronille ? Quel mal lui avoit-il fait ? Et d'ailleurs n'avoit-il pas été son Souverain ?

Rien n'est si facile que la conquête d'une fille qui a beaucoup d'esprit , quelque vertu qu'elle ait , quand elle est attaquée par une belle langue ou une belle plume ; comme elle se pique d'être connoisseuse en délicatesse de sentimens & en finesse de pensées , elle s'égare souvent de son chemin en suivant ces feux follets avec trop d'attention ; le pied lui man-

que pour vouloir trop lever les yeux. Une honte rustique & une certaine crainte des hommes , rendent souvent les filles plus imprenables que les talens & l'esprit sans jugement. C'est ce qui faisoit dire à *Malherbe* , que les filles de son Village étoient trop bêtes pour se laisser attraper.

Un certain Poète se glorifie dans un écrit public d'avoir obtenu d'une fille , ce qu'il ne pouvoit lui demander sans la deshonoré ; & l'excellente raison qu'il en apporte , c'est qu'elle avoit trop de solidité d'esprit , pour ne pas regarder comme des chimeres tous ces vieux contes d'honneur inventés par les meres & par les maris. Voyez à quoi sert l'esprit , & combien c'est une bonne chose pour vivre à l'aise !

*Regnier Desmarets* disoit : » L'Amour » n'employe que des mensonges déguisés , » des malices subtiles , une éloquence sophistique , & les plus infâmes trahisons » auprès du sexe , afin de lui faire croire » que le vice est vertu , ou pour le moins » chose naturelle & indifférente. »

*Ovide* dans son art d'aimer semble faire consister toute la science de la galanterie dans le talent de bien dire. *Ulysse* , dit-il , n'étoit pas bien peigné , mais il parloit bien , & c'est cette heureuse faci-

lité qui lui a fait captiver le cœur de deux Déeses. C'est un abus ; ou il ne faut avoir affaire qu'à des Déeses. Une femme qui a l'ambition de la parure , aime mieux cent fois les présens que tous les beaux discours. Celle qui n'est pas née chaste s'inquiète tout aussi peu qu'un homme ait de la figure & de l'esprit , que de l'élégance dans sa façon de se mettre. Si un homme qui parle bien , & qui sçait beaucoup , peut se flater de réussir , ce ne sera du moins qu'auprès d'une femme qui joue l'esprit ; mais il ne faut pas pour cela qu'il compte la fixer. La Chatte métamorphosée en femme par *Jupiter*, ne laissoit pas dans l'occasion de courir après les Souris & les Rats ; quoiqu'élevée en dignité & en faveur.

Il n'est pas vrai ( ce qu'on dit vulgairement ) que l'Amour donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point , & l'ôte à ceux qui en ont. Il n'ôte que la prudence , & non pas l'esprit ; il n'ôte que la timidité & ne donne pas l'esprit. On confond trop souvent l'esprit avec le jugement & la prudence ; & le défaut de hardiesse avec le manque d'esprit . . . L'Amour , par exemple , a ôté la prudence à *Abélard* , mais il ne lui a pas ôté l'esprit . . . Il a donné de l'impudence à quelques Ruf-

tres , mais il ne leur a pas donné l'esprit.. L'Amour comme l'argent peut donner de l'effronterie aux fots ; & c'est tout.

On dit communément qu'une Maîtresse de trente ou quarante ans soutient mieux son regne qu'une jeune Beauté . . Cela sera vrai , si on suppose qu'elle n'a pas attendu si tard à entrer au service. . . Donnez le temps à *la jeune* de se former , & peut-être vaudra-t-elle bien l'autre . . . C'est l'usage qui fait les Maîtres en toutes sortes d'Arts . . . Le chef-d'œuvre d'une Femme en amour , c'est de tromper habilement. Or , ce talent suppose de nécessité l'expérience , & conséquemment l'âge. C'étoit le sentiment d'Ovide.

C'est une maxime en morale , que toutes les lumieres de la conscience ne sçauroient tenir contre la passion des femmes. Ce n'est pas tant dire qu'on se l'imagine : car il en est de même de toutes les passions parvenues à un certain degré. . . L'honneur d'opinion opposé aux passions , n'est pas même un frein auquel il faille se fier beaucoup : car comme le succès ne manque guere de disculper des fautes qu'on commet sur cet article ; il est ordinaire à ceux qui ne peuvent parvenir à leur but sans manquer

à l'honneur , de se flater que le succès le rétablira en son entier ; & on a des milliers de preuves que ces gens - là ne se trompent pas. *Montagne* , ce fameux Stoïcien , disoit : quand je suis amoureux , je vois ma raison & ma conscience se retirer & se mettre à l'écart.

Nous nous figurons ceux de notre Nation qui nous ont précédés de quatre ou cinq siècles , comme des gens qui n'entendoient pas beaucoup de finesse en galanterie. Celles de nos jolies femmes qui sont un peu éduquées & manières , regardent celles qui vivoient alors , comme aussi mal - adroites , & aussi gauches que nos Campagnardes & nos Villageoises. Et cependant voilà une *Héloïse* , c'est-à-dire , une fille très-spirituelle , qui écrivoit dans ces temps de barbarie , que son amant avoit deux avantages par lesquels il pouvoit gagner promptement le cœur de toutes les femmes. Il tournoit galamment une Lettre , chantoit bien , & parloit encore mieux. Que faut-il aujourd'hui de plus à nos femmes pour leur plaire ? Oseroient - elles dire par quelles autres armes on pourroit les attaquer plus sûrement ?

Le plaisir des femmes est trivial , & fait aller de pair le Bucheron & le grand .



Seigneur, le Sçavant & l'Ignorant. Il faut cependant qu'il soit bien selon la nature, puisqu'il ne paroît pas que là-dessus aucun siècle ait été différent d'un autre. Le goût de la débauche a seulement souffert de fois à autres quelques altérations, parmi ce qu'on appelle en style du monde, *les honnêtes gens*. On devine assez que ce ne sont ni les Petits, ni les Pauvres. Mais le gros de l'Humanité s'est tenu constamment attaché à la *Pratique primordiale*... Et les honnêtes gens qui n'avoient donné dans cette singularité, que parce que c'en étoit une, ont repris la méthode de tous les temps & de tous les pays, forcés de convenir qu'outre qu'elle est naturelle, elle est aussi plus honnête; n'eut-ce qu'en ce qu'elle ne met point l'homme au-dessous de la Brute.

Plusieurs *Grands Hommes* ont eu des vices infâmes; mais ils ont eu des vertus insignes. Certains *Petits Hommes* ne pouvant imiter leurs qualités éminentes, ont voulu imiter leurs défauts abominables, & ils ont crû par-là leur ressembler. Un Général qui sçait quelques traits particuliers, mais non pas les plus beaux, de la complexion & des mœurs de certains Héros Romains & Grecs, croit être

un *Pompée*, parce qu'il se grata la tête comme lui & dans la même intention. Quelle honte pour l'Humanité & pour l'Héroïsme quand on lit dans Quinte-Curce, qu'Alexandre épargna un des meurtriers de *Darius* à la prière de l'Eunuque *Bagoas*, que ce Sujet rebelle, traître & parricide lui avoit amené pour le fléchir; & qu'il épousa ensuite ce *Bagoas* à peu près comme si c'eût été la Veuve de *Darius*. - Mais à propos de quoi Quinte-Curce dit-il ailleurs, qu'Alexandre n'a jamais pris que des plaisirs permis. *Nulla nisi ex permissis voluptas*. Cela est original.

Deux ou trois Médecins ont établi que le Célibat peut avoir des suites fort dangereuses pour la santé : mais ils se réunissent tous pour assurer que le libertinage & la débauche ont encore des suites plus périlleuses. Si on refuse d'en croire l'Ecole de Médecine sur sa décision, reste à consulter celle de S. Côme, qui, du moins dans cette circonstance, seroit bien fâchée que celle de Médecine eût tort.

L'Histoire fait observer, que le seul de tous les François que le siège & la prise de Naples par Charles VIII, ayent enrichi, fut un célèbre Chirurgien. L'Of-

ficier & le Soldat s'y étant brutalement infectés de cette contagion qu'on appelle aujourd'hui *Galanterie* , & l'ayant rapportée en France pour tout butin ; elle y fit un tel progrès , que *cet habile Chirurgien* se fit faire vingt-cinq à trente mille livres de rente en fort peu de temps ; ce qui dans ce siècle-là étoit un revenu de Prince. Il s'en montra toute sa vie reconnoissant ; & la mémoire de Charles VIII lui fut toujours en singulière vénération.

On dit qu'il est plus ordinaire aux hommes qu'aux femmes d'employer les médicamens & les simples , pour amortir le plus ardent de tous les feux . . . Quelques hommes se sont crevé les yeux pour ne point voir de femmes. On n'ignore pas à quels excès de fureur d'autres se sont portés contre eux-mêmes. Ils ont cru qu'en détruisant la cause , l'effet cesseroit ; mais ils n'ont pas fait attention que la cause est dans le cœur & dans l'imagination corrompue.

*Brantôme* assure pourtant qu'il a vu un arbre qui avoit la propriété d'éteindre entièrement les feux de la convoitise , quand on mettoit de ses feuilles dans les matelats. » Je l'ai vu , dit-il , en Guyen-

## 138 *Les Préjugés du Public*

„ né en la maison d'une grande , hon-  
 „ nête & très-belle Dame , qui le mon-  
 „ troit souvent aux Etrangers qui le ve-  
 „ noient voir par grande spéciauté , &  
 „ leur en disoit la propriété. Plusieurs  
 „ d'iceux en emportoient des rameaux ;  
 „ mais au diable ! Si jamais j'ai vû , ni  
 „ oui dire qu'aucune Dame ou Demoi-  
 „ selle ayent voulu en cueillir une seule  
 „ branche , ni fait pas seulement un pe-  
 „ tit coin de paille ; non pas même la  
 „ Dame propriétaire de l'arbre , qui en  
 „ eut bien pû disposer comme il lui eut  
 „ plu. „

Cela prouve-t-il que les femmes sup-  
 portent mieux que les hommes les insultes de la convoitise ; ou que ce mal leur déplaît moins qu'aux hommes ?

La nature animale est extrêmement jalouse de ses droits . . . Elle n'en veut rien perdre. Il faut qu'un homme , quelque Grand qu'il soit par la sublimité de ses pensées , & l'élévation de ses sentimens , rampe terre à terre avec les plus lâches mortels par sa passion pour les femmes , dont l'effet , à le considérer physiquement , n'est rien qu'une *courte Epilepsie* ; comme les femmes ne sont guere autre chose , elles-mêmes , qu'un

peu d'embonpoint & d'afféterie ; à parler en général . . . C'est une des plus sensibles misères de l'Humanité.

Un examen physique des causes matérielles de l'amour , est quelquefois plus propre à en guérir que toutes les réflexions morales. » Faites attention , dit *Arnobe* , » à ce qui constitue la beauté d'un corps. » Une pellicule qui n'a pas une ligne » d'épaisseur , en fait d'abord la première & la principale illusion , & presque tout le mérite. Examinez ensuite les entrailles enveloppées d'un sac de cuir. Analysez les différentes humeurs qui concourent à la composition de votre miracle de beauté , telles que le sang , la bile , la pituite , &c ; & vous concevrez que l'excellence de l'objet n'égalé pas , à beaucoup près , la grieverie de l'offense. » *Ovide* donne en quelque façon la même Recette dans son Remède d'amour . . . Il dit au même endroit que pour se guérir d'une Maîtresse avare , il faut souvent penser à l'argent qu'elle a coûté , à celui qu'elle coûte , & à celui qu'elle coûtera. Ce précepte ne regarde pas les pauvres , & n'a lieu qu'envers les femmes vénales. Mais quelques-unes ne le sont pas.

## 140 *Les Préjugés du Public*

Tous ces beaux spécifiques ne sont rien moins qu'infailibles. Il y en a dont la passion est si furieuse , qu'ils idolâtrèrent jusqu'aux *Goîtres* de leurs Maîtresses. *Horace* parle d'un certain amoureux de son temps , qui trouvoit des graces dans le *Polype* de la sienne. Le divin *Platon* qui aimoit une vieille , disoit qu'il voyoit un amour caché dans chacune de ses rides. Quelles guérisons y a-t-il à espérer pour de telles maladies ? Le vrai remede d'une passion amoureuse , est l'adversité & la misere.

L'Amour est - il donc fait pour les infortunés ?

*dit Crébillon dans son Electre.*

Si celui qui croit pouvoir , sans conséquence , user du spécifique de *Diogene* , pour se délivrer des importunités de la convoitise , veut sçavoir ce que les Payens pensoient eux-mêmes , de ce qu'il regarde comme une bagatelle ; ces deux vers de *Martial* le lui apprennent.

*Hoc nihil esse putas ! Scelus est , mihi crede , sed ingens ;  
Quantum vix animo concipis ipse tuo ! &c.*

Il y a telles gens à qui , s'ils avoient pu

se guérir de la passion des femmes , l'acquisition de presque toutes les vertus n'auroit rien coûté.

On ne peut , disent les nouvelles & les vieilles maximes , vaincre l'amour que par la fuite. Il sembleroit cependant que la plupart des hommes se piquent de bravoure dans cette circonstance , & qu'ils regardent la fuite comme un acte de lâcheté aussi ignominieux pour eux que pour les gens de guerre . . . Ils vont au feu hardiment & gayment. Le sexe même auquel la nature n'a pas donné la valeur pour son partage en toute autre occasion , témoigne dans celle-ci une intrépidité étonnante. Il y a bien de l'apparence que cette sécurité n'est pas tant fondée sur la connoissance qu'on a de ses forces , que sur le peu d'envie qu'on se sent de sortir victorieux du combat. Il semble qu'on fasse ce raisonnement . . Si , au pis aller , on remporte la victoire ; c'est autant de gagné sur la nature ; si on est vaincu , c'est autant de gagné pour elle . . . Si on est vaincu , on est bien dédommagé par le mérite de l'objet. Si on est vainqueur , il n'en coûtera pas de grands travaux , puisque apparemment l'objet ne vaudra pas la peine qu'on se laisse vaincre . . . Et ainsi , pourquoi fuir ?

Un Auteur a dit que les personnes qui s'exposent témérairement aux attaques de l'Amour, ressemblent à l'Armée Romaine qui se laissa engager aux *Fourches Caudines* . . . Elle ne pouvoit ni se défendre , ni capituler qu'avec toutes sortes de désavantages. Il fallut passer sous le joug. De même les téméraires en amour n'ont pas assez de forces pour pouvoir traiter de la paix , & sont trop faibles pour continuer la guerre.

A force de réflexions, l'Avare, l'Ambitieux, le Vindictif, l'Envieux peuvent parvenir à se guérir au moins en partie. Et on dit qu'à force de réflexions, le Luxurieux par tempérament, ne fera souvent qu'empirer son mal ; à quoi on ajoute, que le mieux pour lui, est de se distraire par des occupations tumultueuses ; de ne s'occuper de l'idée des femmes que le moins qu'il pourra, & surtout de n'en point voir. Qu'il est difficile de guérir d'un mal qui plaît ! *Periculosa plenum opus aleæ.*

Le vrai moyen de se souvenir d'une femme, est de penser qu'il faut qu'on l'oublie.

Les vices qui ne sont que dans l'esprit donnent moins de peine ; la Morale les rectifie, si elle n'en délivre pas. Aux vices



qui sont dans le tempérament , le Régime & la Médecine sont en quelque façon plus sûrs que la Morale.

Il n'est point de vice qui fasse d'aussi affreux ravages dans l'homme. Il y a des remèdes propres à préserver de cette maladie ; mais je ne sçais s'il y en a beaucoup qui soient capables d'en guérir ; dit un Orateur de la Chaire.

Pour garder exactement la chasteté dans un certain genre de vie , ou dans de certaines conditions , il faudroit avoir une propriété pareille à celle des *Hirpes* que le feu rafraichit au lieu de les échauffer. Il faut du moins s'être bien familiarisé de longuemain avec le péril , ou avoir un calus bien épais sur le cœur , pour envisager de sens froid les précipices qui environnent de toutes parts. *Illi robur & est triplex circa pectus*. Il y a beaucoup plus de sûreté à admirer cela qu'à l'imiter, Tous les hommes ne sont pas faits pour les mêmes vertus, ni pour les mêmes États,

Que ceux-là sont à plaindre qui ne peuvent se maintenir dans un certain état d'équilibre avec les femmes ! La victoire est souvent chancelante , & s'il arrive qu'on l'obtienne , ce n'est que par des stratagèmes & des tours de finesse qui en

diminuent beaucoup la gloire : quelquefois le vainqueur est si mal-traité , & paye si cher quelques avantages , qu'il n'a pas envie de s'enorgueillir de ses trophées ; outre que c'est tous les jours à recommencer , & que l'attaque n'est jamais plus à craindre de la part de l'Ennemi , que lorsqu'il a accordé quelque suspension , à dessein de surprendre dans un moment de sécurité. On n'oseroit l'attendre de pied ferme pour le combattre. Ce n'est qu'en lui tournant le dos qu'on peut réussir à le vaincre. C'est bien de lui qu'on pourroit dire ce qu'*Annibal* disoit des Romains , *que le triomphe le plus certain étoit de sçavoir les éviter.*

Il ne faut qu'une pensée au Vindictif ; il ne faut qu'un mouvement de pitié excitée machinalement en lui , par la posture suppliante de son Ennemi qu'il tient abattu , pour le porter à lui faire quartier . . . Mais il n'en est pas ainsi de l'homme qui tient en son pouvoir l'objet de sa passion ; il croit qu'il y va de son honneur de ne rien relâcher des droits de la victoire . . . Il veut triompher ; & c'est - ce triomphe que la vérité appelle une Défaite.

## CHAPITRE XXXVI.

### *De l'Amitié.*

**N**OUS ne sommes guere plus prudents dans le choix des hommes, dont nous voulons faire nos amis, que dans celui des femmes auxquelles nous voulons nous attacher. Nous consultons plutôt le cœur que le jugement, le goût plutôt que la justice ; & l'agréable ou l'utile plutôt que l'honnête. Voilà ce qui a fait dire à certaines gens que l'ingratitude n'existe pas, parce que nous n'aimons jamais les autres que par rapport à nous mêmes. *Cette opinion ne peut tomber que dans la tête de ceux qui nient la réalité de la justice.* Nous leur avons répondu.

Une belle physionomie est trompeuse ; elle ne suffit pas pour vous assurer de la probité des personnes, parce qu'elle n'est pas toujours une caution suffisante. Un peu plus de circonspection, quelques questions faites avec sagesse, ne sçauroient les choquer, & elles servent à vous découvrir leur caractère. S'ils sont honnêtes gens, ils n'auront qu'à gagner dans

vosre précaution , & vous n'aurez rien à y perdre.

Prenez vos amis par choix , dit la *vieille maxime* , & si vous avez envie de vous les conserver , & de vous conserver pour eux , ne leur souhaitez , ni à vous , une grande fortune. Le point de vue change selon les degrés de position , & les objets ne paroissent plus les mêmes. Il y a du moins des gens qui , étant parvenus à une haute Fortune , ne scauroient comprendre lorsqu'ils regardent en bas , qu'ils aient pû faire leur Ami d'un homme qui n'a que de l'honneur & du mérite. Comme on se croit Grand d'abord qu'on est élevé ; il est naturel qu'on cherche les Grands , & qu'on dédaigne les Petits.

Les Grands hommes ne connoissent pas cette façon basse de penser. Pline disoit dans son Panegyrique à Trajan , qu'il ne s'étoit jamais plus étudié à paroître homme privé avec ses amis , que depuis qu'il étoit devenu Empereur.

L'Historien *Tacite* dit la même chose de l'Empereur *Vespasien*.

L'Auteur Espagnol de l'examen des Esprits , explique phisiquement le sens de ce proverbe , qui dit que *les honneurs changent les mœurs*.

L'homme sage & vertueux , dit-il , ayant été pauvre , & parvenant à quelque grande dignité , change incontinent de mœurs & de manieres de vivre. Ce qui lui arrive , parce que par la bonne chere & la mollesse , il acquiert un nouveau tempérament humide , qui efface les objets qui étoient auparavant empreints sur son cerveau ; & son entendement s'appesantit & s'abâtardit.

Cette explication physique est assez subtile , mais elle n'est pas la vraie . . L'orgueil appartient plus à la substance spirituelle qu'à la corporelle.

Rien ne deshonne , ni plus efficacement , ni plus promptement , qu'un mauvais choix d'Amis. Nous voulons toujours chercher des gens qui nous ressemblent , & il faudroit en chercher quelquefois qui ne nous ressemblassent pas. C'est presque toujours par-là que les jeunes Cavaliers déburent . . . Deux ou trois parties de débauche , quelque argent prêté , une querelle épousée ; il ne faut que l'une de ces choses , pour faire ce qu'ils appellent un *Ami du cœur* , un autre *soi-même*. Ecoutez - les se tutoyer comme des Laquais au bout de vingt-quatre heures de liaison , & se faire les plus honneuses confidences . . . Voyez - les jouer

ensemble, se tourner réciproquement en ridicule, se frapper, se colleter indécemment ! Rangez-vous ! Le jeu devient sérieux ! ils s'embrassoient avec assez d'immodestie, il n'y a qu'un moment, Ils vont se traiter avec outrage dans un instant, & ils auront bien de la retenue, s'ils en restent-là. *Retirez-vous tout à fait...* Il y a certains animaux qui ne doivent jamais jouer ensemble. L'homme tient le premier rang entre ceux-là ; les chiens suivent immédiatement ; les Singes & les Chats vont après.

Il y a quelquefois dix ans que nous avons un Ami, & nous ignorons encore s'il a de la probité ; il est vrai aussi que nous n'avons pas de preuve qu'il en manque ; mais cela doit-il suffire à un homme prudent ? Pline le jeune dit que c'est une heureuse erreur de croire ses Amis plus parfaits qu'ils ne sont. Cette maxime n'est pas sûre.

C'est vanité, injustice & imprudence, que de vouloir qu'on s'attache à nous jusqu'à un degré extrême... Il y a de la témérité à s'attacher avec excès à ceux qui peuvent nous affliger par leur perte, ou nous offenser par leur trahison, ou nous deshonorar par leurs crimes. Il est dur de vivre sans être aimé, comme sans

aimer personne ; cet état a toujours été souhaité par forme d'imprécation. Mais aussi il est bien cruel de découvrir qu'on n'est presque jamais aimé comme on voudroit . . . Le malheur de l'homme vient en bonne partie de cette vanité qu'il a de vouloir être aimé & préféré. Y a-t-il plus de sûreté à n'aimer que soi-même ? *Oui* , mais il y a plus d'injustice , & c'est un crime.

La trahison a cela d'affreux , qu'elle ne peut nous arriver que de la part de nos Amis. Les indifférens ne nous doivent rien , puisqu'ils ne nous ont rien promis ; & nos ennemis encore moins , puisqu'il est naturel qu'ils cherchent à nous accabler.

L'Amitié est une convention faite entre deux personnes , par laquelle d'une part & de l'autre , elles s'obligent de s'aimer réciproquement , c'est-à-dire , de faire un échange de cœurs. Voilà ce qui se dit. Mais chacun de son côté apporte des restrictions , des exceptions & des clauses à la convention , c'est-à-dire , que dans l'échange des cœurs , chacun en rogne & en retient le plus qu'il lui est possible ; c'est - là ce qui ne se dit pas. L'Amitié n'est qu'un titre sous lequel l'Amour propre se produit plus sûre-

ment , plus honnêtement & d'une façon moins odieuse.

Il y a un goût dans la parfaite Amitié , dit un Auteur , où ne peuvent atteindre les caracteres médiocres. Ce goût là peut bien être appelé *hétéroclite* , c'est-à-dire , opposé aux regles les plus ordinaires & les plus suivies.

Un Grand est presque toujours ambitieux , *l'Ambitieux a-t-il des Amis ?* Les gens de la même profession se portent envie ; *l'Envie admet-elle l'Amitié ?* Les Sçavans & les beaux Esprits sont jaloux les uns des autres ; *un Jaloux peut-il avoir des Amis ?* L'opiniâtreté est le propre des Philosophes ; *un Opiniâtre peut-il en aimer d'autres que ceux qui lui cèdent ?* Ce dernier , *pour tous* , montre qu'elle est l'Amitié , & ce qui en fait la regle & la mesure.

Il y a telle Famille qu'on pourroit proposer comme un modele d'union & d'amitié entre le chef & les membres. Mais il ne faut pas trop se presser . . . Si après la mort du chef il ne survient point d'altercations , de querelles , de divisions , de haines & de procès entre les membres pour le partage des biens ; peut-être serait-il temps de décider de l'Amitié sincere des membres les uns pour les autres.



Le Marchand a ordinairement tous ses associés pour Amis . . . Il les cite & les traite sur ce pied . . . Mais comme les bons comptes font les bons Amis , il faut voir comment on est ensemble , & régler les gains & les pertes , selon ce que chacun a reçu , ce qu'il a donné & ce qu'il a débité. Ecoutez notre Marchand raisonner & contester avec ses associés , & vous jugerez s'il a beaucoup plus de confiance en eux qu'ils n'en ont en lui.. Et où la confiance ne se trouve pas , l'Amitié s'y rencontre-t-elle ? De quatre associés , les deux premiers s'unissent ordinairement pour soupçonner le troisième de friponnerie , & celui-ci s'unit avec le quatrième pour en soupçonner les deux autres. Les mêmes vûes d'intérêt réunissent les hommes , mais en font si peu des Amis , qu'il n'y en a aucun d'eux qui ne fût charmé de pouvoir se passer des autres , & qui ne leur fasse du tort si le cas y échet.

Celui qui étant épris d'une passion aveugle pour une femme , fait confidence de ses plaisirs & de ses peines à son ami , oublie qu'il est tous les jours à la veille de rompre avec lui . . . Arrive-t-il qu'il se brouille avec sa Maîtresse ? Si son Ami en dit du mal , il se brouillera

avec lui. En parle-t-il avantageusement ? Il le croira bien avec elle. Paroît-elle avoir quelque considération pour lui ? Il la croira d'intelligence pour le tromper. Paroît-elle le haïr ? Il s'imaginera encore que ce n'est qu'une feinte. . Faire confidence de vos amours à un Ami , & lui procurer la connoissance de l'objet , est un moyen presque infailible de s'en faire un Ennemi. Il n'y a pas d'Amitié qui tienne contre l'Amour parvenu à un certain degré. Mais il n'y a pas d'Amour qui ne cède à une Amitié généreuse fondée sur la vertu. C'est *David* qui nous l'apprend dans le Cantique funébre qu'il composa sur la mort de *Jonathas* son Ami , & dans lequel , entr'autres éloges , il dit , que ce jeune Prince méritoit d'être aimé par-dessus toutes les femmes.

*Amabilis super amorem Mulierum.*

Les femmes sont plus confidentes les unes des autres qu'elles ne sont amies. Un secret leur pèse ; il faut qu'elles en soulagent leur cœur. Elles ont besoin des conseils d'une Amie prudente & entendue ; elles la cherchent. Croient-elles l'avoir trouvée ? Les noms les plus tendres lui sont prodigués. Elles ne peuvent vivre un moment sans cette *très-chère*. Elles la revoient toujours avec un nou-

veau plaisir , & toujours pour parler de la même chose. La confiance devient réciproque. On ne se cache rien de ce qui touche de plus près à l'honneur & à la réputation. Toutes les confidences étant faites , au lieu de s'en aimer davantage , on commence à se craindre ; peu-à-peu , & par une suite naturelle de la crainte , on en vient à se détester intérieurement , on prend un air de mystère ; on ne se confie plus que des bagatelles. Enfin la défiance & le refroidissement éclatent ; on n'y peut plus tenir. Celle des deux Amies qui a moins aventuré du sien du côté de la confiance , ou qui a moins de mesures à garder du côté de la dépendance , rompt la première par l'envie qu'elle a de parler ; & elle n'attend pas toujours jusqu'à la rupture pour le faire. Combien d'Anecdotes curieuses n'apprend-t-on pas tous les jours par cette voye !

Un certain Auteur dit , que les femmes entr'elles ne peuvent jouir du doux plaisir de l'Amitié , que ce sont les besoins qui les unissent & non pas les sentimens ; que la plupart ne connoissent pas l'Amitié & n'en sont pas dignes. *Fort bien* ; mais c'est dommage qu'il n'ait pas démontré auparavant en quoi les hommes

## 154 *Les Préjugés du Public*

traitent l'Amitié plus généreusement & en sont plus dignes que les femmes.

Les hommes d'un esprit léger ( & le nombre n'en est pas petit , ) tiennent à peu près la même conduite entr'eux. Il y auroit de la prudence à voir l'un après l'autre deux grands Amis qui viennent de se brouiller. On pourroit peut-être tout d'un coup les connoître l'un & l'autre.

Il y a des gens qui ont une précaution unique ! Ils gardent jusqu'aux moindres billets de leurs Amis , pour s'en servir contre eux en cas de rupture & d'hostilité . . . C'est un hazard si de telles gens ne deviennent pas , selon les circonstances , aussi dangereux Ennemis , qu'ils étoient foibles Amis. Tant de précaution fait du moins beaucoup plus d'honneur au jugement qu'au cœur.

N'en venez jamais à une rupture éclatante , dit la vieille maxime. Cela est inutile , dangereux & sur-tout deshonorant , puisque c'est avouer publiquement qu'on a placé imprudemment sa confiance. Laissez peu-à-peu se délier comme de lui-même le nœud de l'engagement , c'est une prudence.

Les maris qui ont de jeunes & belles femmes , sont insupportables , pour la plupart ,

avec leurs Amis. . . Et leurs femmes souvent sont bien embarrassées pour prendre un parti. . . Font-elles mauvaise mine ? Les maris les taxent de rusticité & d'incomplaisance. Font-elles un accueil gracieux ? Ils les taxent de coquetterie & d'infidélité, si le cas y échet. . . En supposant même aux femmes plus de prudence qu'elle n'en ont ordinairement , ce seroit encore pour elles un fort grand travail. . . Les femmes qui font un choix parmi les Amis de leurs maris , ne sont pas fort habiles si elles les reçoivent avec plus de gracieuseté que les indifférents. Mais c'est un point auquel elles manquent aussi rarement que les maris s'y trompent communément. . . Ils croient même quelquefois bien punir leurs femmes en les forçant de voir fréquemment & de recevoir avec encore plus de distinction que les autres, ce seul de tous leurs Amis qu'elles semblent ne pouvoir souffrir qu'avec une peine extrême ; & ils prennent plaisir à le leur attacher comme un surveillant de leur conduite. . . Voilà comme les maris sont assez souvent les promoteurs de leur propre disgrâce ; & voilà le fond qu'ils doivent faire quelquefois sur leurs Amis.

C'est une maxime générale , qu'il n'y

a rien de plus indigne que de séduire la femme d'un Ami. . . Cela est bien-tôt dit. Mais il n'y a pourtant qu'un ami qui puisse le faire. . . Sous quel titre un étranger devenu amoureux d'une femme , peut-il s'introduire chez elle , s'il ne commence par rechercher l'amitié du Maître ? Ainsi il est donc vrai de dire que les maris sont presque toujours deshonorés par leurs Amis. . . Il y en a qui jureroient que jamais ils ne feront assez lâches pour séduire les femmes de leurs Amis ; mais qui ne voudroient pas répondre que ces mêmes femmes ne pussent venir à bout de les séduire eux-mêmes un jour ou l'autre. . . Voilà le sophisme de la mauvaise foi. *Nemo est in amore fidelis*, dit Properce.

Un mari qui vient de faire l'acquisition d'une belle femme , est à-peu-près dans le cas de celui qui vient d'obtenir une bonne place. . . Il lui pleut des amis. On cherche à lier avec lui , on le prévient à tous égards ; c'est à qui lui offrira des services. . . Mais qu'il prenne garde que dans ce grand nombre d'amis il n'y en ait quelques-uns de sa femme ; c'est-à-dire , quelques-uns de ceux qui ont paru la rechercher autrefois ; & qui la recherchent aujourd'hui d'autant plus réellement , qu'ils n'ont plus le mariage à craindre ;

comme elle les revoit elle-même d'autant plus volontiers, que sa vanité lui persuade que c'est le regret de ne l'avoir pas épousée qui les ramène vers elle. Avec de telles dispositions des deux côtés, la partie est bien-tôt renouée. . . Une femme ne haïra jamais celui qui l'a recherchée long-temps, qu'elle comptoit épouser, qu'elle auroit bien voulu épouser, & qu'elle auroit infailliblement épousé sans des accidents imprévus, qu'elle interprète toujours à la décharge du prétendant, & dans un sens favorable à sa vanité à elle-même.

Une femme qui a de la jeunesse & de la beauté, ne peut guère avoir d'amis particuliers en hommes, que sa réputation n'en souffre. . . C'est un préjugé général, que la simple amitié ne sçauroit avoir lieu entre les personnes de différent sexe. Il faut qu'une femme choisisse entre sa réputation & son Ami. . . Mais on observe que si, méprisant les bruits publics, elle le garde, ou que si pour les faire cesser elle le congédie, cette conduite, quoiqu'opposée, produira, dans cette circonstance, le même effet, & fera penser la même chose.

*Charleval* écrivoit à *Madame Scarron* ;

## 158 *Les Préjugés du Public*

Bien souvent l'Amitié s'enflame ,  
Et je sçais qu'il est mal - aisé ,  
Que l'Ami d'une belle Dame ,  
Ne soit un Amant déguisé.

*Clélie* chez Mademoiselle de Scudery  
avoit une infinité d'Amis qu'elle sçavoit  
très-bien distinguer , sans jamais s'y mé-  
prendre. » Tous ceux que j'appelle mes  
» Amis , dit-elle , ne sont pas mes ten-  
» dres Amis ; car j'en ai de toutes les  
» façons dont on peut en avoir. J'ai de  
» ces demi-amis , qu'on appelle d'agréa-  
» bles connoissances. J'en ai qui sont un  
» peu plus avancés , que je nomme mes  
» nouveaux Amis ; j'en ai que j'appelle des  
» Amis d'habitude ; j'en ai quelques-uns  
» que je nomme de solides Amis , &  
» quelques autres que j'appelle mes Amis  
» particuliers ; mais pour ceux que je mets  
» au rang de mes amis , ils sont si avant  
» dans mon cœur , qu'on ne peut jamais y  
» faire plus de progrès. . . Mais je distin-  
» gue si bien toutes ces sortes d'amitié ,  
» que je ne les confonds point du tout « .  
Il faut avouer qu'il y a des femmes qui  
ont une prodigieuse étendue de cœur &  
une merveilleuse présence d'esprit. Il y a  
encore aujourd'hui beaucoup de ces fem-



mes-là. On les appelloit *Précieuses romanesques*, dans le siècle de Mademoiselle Scudery. Mais il y a long-temps qu'on les appelle par leur vrai nom. Un homme qui a tout le monde pour ami, n'est souvent qu'un esprit frivole; une femme qui est dans le même goût, pourroit bien être quelque chose de pis... Il y en a toujours quelques-uns dans le grand nombre *qui sont si avant dans le cœur, qu'on ne peut jamais y faire plus de progrès.*

Il y a des maris qui ont une confiance prodigieuse dans des amis de quatre jours à l'égard de leurs femmes... Voyez *Ménélas*, mari de la belle *Hélène*, qui eut la sottise de faire un voyage, & de laisser chez lui le beau *Pâris* avec sa femme, laquelle, de son propre aveu, ne pût elle-même s'empêcher de rire, lorsqu'en partant il lui recommanda son hôte... C'est violer les Loix les plus sacrées de l'amitié, de la confiance & de l'hospitalité... Mais l'Amour connoît-il des Loix? Et la prudence qui en connoît, n'y manque-t-elle pas toute la première? C'est une infamie, personne n'en doute... Il y a peu d'hommes qui voulussent convenir qu'ils ont été assez lâches pour faire une pareille trahison à un ami qui les auroit reçus, généreusement dans sa maison;

mais il y en a encore moins qui voudraient se piquer de scrupule , & laisser échapper une aussi belle occasion , s'ils se trouvoient dans le cas de *Pâris*. Ils auroient peur de se deshonorar dans l'esprit d'une femme. . . En un certain sens, est-ce l'affaire d'un étranger d'être plus soigneux de l'honneur d'un mari que sa propre femme ?

Est-ce faire l'éloge de la probité d'un homme , que de dire qu'il a beaucoup d'amis, ou que de dire qu'il n'en a point ? Si c'est à cause de sa probité qu'il a beaucoup d'amis , & si la conformité des vertus fait les amis , il faut donc croire que la probité est bien commune : mais elle ne l'est pas. Et conséquemment ce n'est donc pas toujours faire l'éloge de la probité d'un homme , que de dire qu'il a beaucoup d'amis.

L'Homme de bien n'avoue pour ami que celui en qui il connoît de la probité ; mais il n'y a rien de plus rare qu'une probité averée. . . Conséquemment ce n'est donc pas blâmer un homme , ni rendre sa probité suspecte , que de dire qu'il a peu d'amis. C'est lui faire souvent plus d'honneur que si on disoit qu'il en a beaucoup.

C'est plutôt la conformité des vices

que celle des vertus qui produit toutes ces petites liaisons & toutes ces petites cotteries, dont la multitude se fait honneur, & que le sage méprise, parce qu'elles ne tendent qu'au frivole. . . Cependant il vaut beaucoup mieux du moins, pour le bien extérieur & physique de la Société, qu'il y ait beaucoup de ces liaisons furiles, que s'il n'y en avoit point du tout. C'est tout ce que la Nature peut faire de mieux; & elle pourroit faire pis.

Il faut aimer ses amis sincèrement; la probité le veut; mais non pas follement; la prudence le défend. . . On aime ses amis sincèrement quand on leur souhaite, & qu'on leur fait le même bien qu'à soi-même. On les aime follement, quand on leur fournit des armes contre soi-même en cas de rupture. . . Je suis bien assuré de ne pas rompre le premier avec mon ami; mais s'ensuit-il de-là que je ne serai pas forcé de rompre le second? Et d'où puis-je sçavoir que je ne serai pas même forcé de rompre le premier? . . . Que mon ami se deshonne; puis-je continuer de le voir? Et n'est-ce pas rompre le premier que de cesser de voir? Il ne goûtera pas mes raisons, parce que jamais aucun homme ne conviendra qu'il

s'est deshonoré ; aussi ne sera-ce pas à son jugement que je m'en rapporterai là-dessus ; & conséquemment d'un ami que j'avois voilà nécessairement un homme qui ne ménagera pas plus mon honneur qu'il a ménagé le sien... On répondra que tant de prudence ne suppose pas beaucoup d'amitié ; mais on peut repliquer aisément *que tant d'Amitié ne suppose pas beaucoup de prudence ; & on ajoutera qu'il sera toujours beaucoup plus facile d'accorder la vraie Amitié avec la prudence qu'avec le vice opposé* . . . Ce seroit un Paradoxe ridicule que de prétendre qu'on doive cesser d'être prudents en devenant Amis. Que je ne cache rien à mon Ami de tout ce qui peut l'intéresser essentiellement , & qu'il me rende la pareille ; voilà tous les devoirs de l'Amitié remplis dans la première partie ; que je fasse pour lui tout ce qui dépendra de moi , selon les règles de l'honneur & de la justice , pour contribuer à son bien-être , & qu'à son tour il le fasse pour moi : voilà tous les devoirs de l'Amitié remplis dans la seconde & la dernière partie ; le reste est exactement inutile & presque toujours nuisible.

*Catiline* dans *Salluste* définit ainsi l'Amitié. Vouloir & ne pas vouloir les mê-

mes choses. *Idem nolle, idem velle, ea demum firma amicitia est.* Il y a bien des observations à faire là-dessus ; mais la principale , c'est que l'Amitié ferme & constante ne peut se trouver qu'entre des hommes d'une probité décidée.

Il y a des gens qui deshonnorent leurs Amis par les bienfaits dont ils les comblent , mais qu'ils rendent trop publics.

Qu'on cède à l'exposition d'un besoin pressant , c'est un procédé qui prend sa source dans les cœurs compâtissans : mais qu'on prévienne les instances : qu'on épargne l'humiliation de la demande : qu'on cache la main qui verse le bienfait : c'est un trait d'autant plus généreux , qu'il est , pour ainsi dire , au-dessus de l'Humain.

Il y a des hommes qui décrient leurs Amis , comme d'autres décrient leurs Maîtresses & leurs Femmes , pour en dégoûter ceux qui en auroient envie , & s'en assurer par-là une possession plus certaine & plus tranquille. . . Ce sont de faux & méchans caractères. Ces sortes de gens s'aiment beaucoup plus eux-mêmes que leurs amis. Leur amitié est fautive , parce qu'elle est une passion. . . Rien n'est moins communicable que l'amour ; aussi est-il une passion. Défiez-vous de ces

Amis qui sont Amants. Ce sont des hommes vains & frivoles ; vous les voyez toujours inquiets , toujours soupçonneux ; soit qu'ils trouvent quelqu'un chez vous , soit qu'ils vous rencontrent ailleurs , ils exigent de vous des éclaircissemens comme d'une maîtresse... Rien n'est plus avilissant. . . Ces fortes d'hommes ne sont faits ni pour avoir des amis, ni pour l'être. Un ami sage n'a pas de plus grande joie que lorsqu'il peut procurer à son ami l'estime & l'affection d'un honnête homme. Il lui donneroit tous les hommes pour amis, s'il leur connoissoit à tous de la probité.

Deux amis qui se brouillent pour une concurrence , n'ont jamais été amis , & ne sont pas faits pour l'être de personne... Par-tout où la concurrence se trouvera , l'estime pourra s'y rencontrer ; mais difficilement l'amitié... Deux grands hommes qui aspirent à la même gloire , c'est-à-dire , à s'exclure réciproquement de la supériorité , s'entr'estiment intérieurement peut-être plus qu'ils ne voudroient ; mais il est presque moralement impossible qu'ils s'entraiment. L'un des deux vient-il à mourir ? Le survivant honore ses funérailles ; & le loue de bon cœur , parce qu'il jouit du plaisir de ne le plus crain-

dre. C'est ainsi que *Cesar* versa des larmes quand on lui apporta la tête de *Pompée*, qu'il estimoit sans doute, mais qu'il n'aimoit pas, parce qu'il prétendoit à la même autorité. C'est ainsi que *Charles-Quint* prit le deuil, dès qu'on lui eut apporté la nouvelle de la prise de *François premier*, disant qu'il ne falloit jamais se réjouir des victoires qu'on remportoit sur ses Freres. Que voilà bien la cafarderie Espagnole !

Il seroit difficile de démontrer qu'une amitié pure, c'est-à-dire, dégagée de toutes les vues personnelles d'utilité ou d'agrément, puisse être naturellement le partage de l'humanité. Il faut aimer son ami, ou parce qu'il est vertueux, ou parce qu'il s'efforce de le devenir ; ses autres qualités ou talents ne sont que des accessoires qui n'ayant pas de liaison essentielle avec la justice, ne doivent pas être non plus le fondement de l'amitié.

On dit qu'un moyen assuré pour perdre un ami, c'est de lui prêter beaucoup d'argent. Il n'y a que ceux qui en ont beaucoup qui puissent faire cette épreuve ; celui qui refuseroit de le faire, le pouvant, ne seroit pas plus ami que celui qui deviendroit méconnoissant. Mais ce n'est rien établir, puisqu'en renversant

la phrase, on peut dire aussi : Un moyen assuré de perdre un ami, c'est de lui proposer un emprunt. La prudence sur cet article convient plus à des gens qui *se voyent*, qu'à des amis. On confond trop souvent ces deux choses. Rien n'est plus difficile que d'établir des bornes certaines dans l'amitié ; quand elle est sincère & fondée sur la vertu, elle n'en connoît & n'en admet qu'à l'égard du mal & de l'impossible.

Quand la Religion nous commande d'aimer nos semblables comme nous-mêmes ; cela ne veut pas dire que nous devons les flater dans leurs vices & les favoriser dans leurs passions ; puisqu'elle nous défend cette conduite à l'égard de nous-mêmes. Cela signifie uniquement que nous devons principalement leur souhaiter, & les aider à acquérir toutes les vertus que nous nous souhaiterions à nous-mêmes, si nous étions raisonnables & justes. . . Toute amitié qui ne porte pas ce caractère, est bornée au temps & est mobile comme le temps ; mais il y en a une autre qui va plus loin que le temps, & qui appartient exclusivement aux gens de bien,



## CHAPITRE XXXVII.

### *De l'Education en Général.*

**L**ES Parens, il n'en faut pas douter, recommandent avec beaucoup d'instance, la justice, l'honneur & la décence à leurs Enfans. Mais les Enfans, plus attentifs à ce que font leurs Parens qu'à ce qu'ils disent, se croient bien fondés à regarder tous les beaux Sermons qu'on leur fait de la vertu & de l'honnêteté, comme des façons de parler qui ne tirent point à conséquence, & qui ne doivent pas être prises dans le sens étroit. Par exemple, que peut penser de cet honneur particulièrement affecté au sexe, *telle Fille* déjà grande qui voit & qui étudie la marche de sa mere ? Que peut penser de la probité, de la générosité & de l'amour du Prochain, *tel Fils* qui n'ignore pas que son pere prête à usure, & qui lui entend faire cent faux sermens pour cinq sous ? La conduite des Parens est cause que les enfans croient que la probité n'est qu'un objet de théorie & de spéculation, qui n'oblige que ceux

## 168 *Les Préjugés du Public*

qui n'ont pas l'esprit d'être fripons. Aussi s'attendent-ils bien quand ils seront peres, à prêcher à leur tour la théorie des mêmes vertus à leurs enfans, & à pratiquer les mêmes vices.

Il faudroit que les Garçons n'entendissent jamais parler de la jeunesse de leurs peres, ni les filles de celle de leurs meres. Un Garçon se plaît beaucoup à entendre raconter que son pere, *qui est aujourd'hui un homme si sage*, étoit un Cavalier dans son temps qui aimoit la table, le jeu, les femmes, les spectacles, les parties, & *qui sur-tout étoit verd sur le point d'honneur*; il apprend avec plaisir qu'il dépensoit beaucoup, empruntoit à toutes mains, n'a rendu à personne pendant sa minorité, n'étant pas maître de son bien; mais qu'à sa majorité il a payé à tous ses créanciers, le principal & les intérêts, par de bonnes Lettres de Rescision... Avec quels tressaillemens une fille n'entend-t-elle pas conter aux amies de sa mere, & souvent à sa mere elle-même, encore toute glorieuse de ses anciennes prouesses, qu'avant quinze ans elle avoit un don tout particulier pour plaire à tout le monde! qu'elle étoit d'une vivacité! d'un enjouement!... Que Messieurs tels & tels lui ont fait l'amour, & se sont même

même battus pour elle , si sérieusement , qu'il en est resté un sur la place ; & que la tête a si bien tourné à l'autre , que par avis de Parens on a été contraint de le renfermer. Mais que *M. tel*, aujourd'hui son cher *Epoux* , a enfin obtenu la préférence sur tous les Rivaux , pour de bonnes raisons qu'elle ne dira pas. Qu'arrive-t-il de tous ces mauvais récits dont ont bercé les enfans ? Les Garçons veulent être débauchés , & ils le sont ; les Filles veulent avoir des intrigues , & elles en ont. Les uns & les autres remettent à pratiquer les sermons de leurs Parens sur la probité , l'honneur & la décence , quand ils seront comme eux sur le retour.

Il se rencontre des Peres qui traitent aussi sérieusement l'article des plaisirs , que s'il s'agissoit de l'honneur & de la vertu . . . » Approchez , disoit un Pere » agonisant à sa fille. Vous voyez que » tout ce qui me reste en ce moment est » un souvenir fâcheux des plaisirs qui » me quittent. Leur possession n'a pas » été de longue durée , & c'est la seule » chose dont je puis me plaindre de la » nature ; mais , hélas ! que mes regrets » sont inutiles ! Vous qui avez à me sur- » vivre & qui êtes belle , profitez d'un » temps précieux , & ne soyez jamais

*Tome III,* H

„ scrupuleuse sur le nombre , mais sur  
 „ le choix des plaisirs. „

Nous laissons au Lecteur à faire des réflexions sur des avis aussi sensés , & sur une mort aussi chrétienne.

Nous apprenons ordinairement à vivre , *dit Montagne* , quand notre vie est passée ; & nos Ecoliers ne sont pas encore parvenus aux préceptes d'*Aristote* sur la tempérance , qu'ils sont ruinés de débauche. Un malade se promet bien , s'il peut réchapper , de vivre avec tant de régime , que sa santé sera inaltérable. Lorsqu'il commencera à se mieux porter & à revoir le monde , attachez-vous à observer sa conduite , & vous le verrez insensiblement parvenir à faire encore pis qu'auparavant . . . Il en est de même du Vieillard. Que ne peut-il redevenir jeune ! *Avec l'expérience qu'il a , il feroit des prodiges dans la vertu !* Il ne feroit rien de mieux que ce qu'il a fait , & peut-être feroit-il plus mal. Quand nous ne pouvons plus rien faire , nous avons toujours envie de faire les plus belles choses ; que ne les faisons-nous quand nous pouvions les faire ? Nous n'avons pas l'expérience ? disent les jeunes gens. Abus que cela ! Quelle expérience faut-il pour sentir que nous ne devons pas faire à au-

trui, ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait ! Observez - vous cette Loi qui est de tous les temps, de tous les Pays, de tous les Etats & de tous les Sexes ? Et ces Vieillards, lorsqu'ils étoient jeunes, l'ont-ils observée plus que vous, puisqu'actuellement encore ils ne l'observent que le moins qu'ils peuvent ? Ce n'est pourtant pas manque d'instructions ; on en fait tous les jours & de très - belles aux Enfans ; par-tout on les exhorte au bien ; mais ils voyent faire tant de mal !

Heureux les Enfans que leur complexion rend semblables aux chevaux de Cappadoce, qui, dit-on, ne deviennent bons qu'en vieillissant ! Ils ont du moins l'espérance de devenir un jour vertueux ; mais il faut supposer que la mort leur donnera le temps de vieillir. Si on fait toujours des folies trop tôt, on n'est jamais sage trop tard ; & c'est être presque sage que de se repentir d'avoir été fou.

On observe que si un Aîné de plusieurs Freres se dérange, tous ses Cadets le suivent de près & l'atteignent au moins, s'ils ne le surpassent ; & on fait cette autre observation, c'est que s'il est sage & homme de bien, il est plus rare qu'ils se piquent de l'imiter.

Pour vivre avec honneur, pour figurer

dans le monde avec honneur , pour entretenir une Famille avec honneur ; on viole l'honneur dans tous ses points. Cette faute est de tous les états.

De quoi les Enfans du Tiers - Etat entendent-ils leurs parens s'entretenir ? De gain , de profit , de perte , d'acquisition , d'argent placé ou à faire valoir. Que leurs voyent-ils faire ? Tout ce qui est licite ou illicite pour que l'accessoire surpasse le principal . . . *Hoc discunt omnes ante Alpha & Beta puellæ.* De quoi les Enfans des Grands ou de ceux qui vivent en Grands entendent-ils parler ? D'avancements , de dignités , de faveurs , de crédit , de marques de distinction , de jeu , de bonne chère , d'habits & d'ameublemens magnifiques , de Chevaux & de Chiens... Que voyent-ils faire à leurs Parens ? Beaucoup de choses ; comme , rester long-temps à table , se coucher quand les autres hommes se lèvent , & se lever quand ils se couchent ; chasser , jouer , fréquenter les spectacles , passer l'Hyver à la Ville & l'Été à la Campagne , &c. . . Emprunter aux uns , faire travailler les autres , & ne rien rendre ni donner à qui que ce soit. Que font les enfans des uns & des autres , quand ils sont devenus hommes ? Ce qu'ils ont vu faire . . .

Où placent - ils l'honneur ? Dans les mêmes choses où ils ont vu qu'on le plaçoit . . .

On dit communément , & sans autre explication , que le Manège est presque toujours la seule chose que les Enfans de qualité apprennent parfaitement , & comme les Maîtres . . . Mais il y a deux sortes de manège. L'un consiste à manier habilement un cheval , & l'autre à manier si habilement l'esprit de ceux qui nous sont bons à quelque chose , que malgré toute leur défiance , ils ne puissent nous échapper. Du quel de ces deux manèges veut-on parler ? Est-ce d'un seul ou de tous les deux à la fois ? Voyez le Seigneur *Iphicrate* manier un cheval ? Voyez-le ensuite manier un Marchand , ou tel autre riche Roturier qu'il veut engager à lui prêter des sommes considérables ; & dites , si vous le pouvez , dans lequel de ces deux Exercices le Seigneur *Iphicrate* a plus de grace , & réussit le mieux ?

On a connu un vieux Officier Gouverneur , qui soutenoit fort sérieusement qu'un Gentilhomme qui sçait ôter ou enfoncer son chapeau militairement , sabler un verre de vin , & faire un coup de Lame, en sçait tout autant qu'il lui en

faut. Et il en trouvoit la preuve en lui-même.

» De nulles Lettres ils n'ont connoif-  
 » sance, ( dit *Comines* , en parlant de la  
 » méchante Education des Seigneurs de  
 » son temps. ) Un seul homme sage on  
 » ne met auprès d'eux. Ils ont des Gou-  
 » verneurs à qui on parle de leurs affai-  
 » res, & à eux de rien. Aussi ai-je vu  
 » bien souvent leurs Serviteurs faire  
 » leur profit d'eux, & les mener comme  
 » des bêtes. Et si d'aventure quelqu'un  
 » d'eux veut connoître ce qui lui appar-  
 » tient, c'est si tard qu'il ne sert plus  
 » guere. »

*Brantome* parlant d'un jeune Prince qui juroit fréquemment & énergiquement, dit que c'étoit son Gouverneur qui lui avoit fait contracter cette vilaine habitude, parce qu'il juroit lui-même comme un Sergent qui prend un pauvre homme à la gorge, ( ce sont ces termes. ) A quoi il ajoute qu'un autre Gouverneur que ce même Prince avoit eu avant celui-ci, juroit aussi, *mais en brave Seigneur, & en Cavalier aimable*; ( ce sont encore ses termes. ) Mais *Brantome* auroit bien dû spécifier quelles sortes de jurmens sont particulièrement affectées aux



braves Seigneurs & aux aimables Cavaliers, & quelles sortes sont propres aux Grenadiers & aux Portefaix : car aujourd'hui on n'y trouve guere de difference. Comme il y a des Maîtres pour donner des graces, il devroit y en avoir aussi pour enseigner à jurer bravement, galamment & en homme bien né.

Apprenez l'Escrime à un jeune homme ; il deviendra querelleur, & quelquefois assassin. Faites-en un Bel Esprit, il deviendra glorieux, fat & mauvais plaisant. Apprenez-lui un peu de Philosophie, il deviendra *Athée*. Ne lui apprenez rien, il sera superstitieux & fripon. Apprenez la Danse & la Musique à une Fille, elle deviendra Coquette. Faites-en une sçavante, elle deviendra romanesque & précieuse. Ne lui apprenez rien, elle sera sote, & souvent n'en vaudra pas mieux. On est bien embarrassé !

Les Enfans sont d'un secret impénétrable sur la corruption ; c'est la seule circonstance où ils se montrent discrets, & tellement que c'est toujours par hazard qu'on découvre ce qu'on est bien fâché de trouver. Ils ressemblent exactement à leurs Peres, quoique dans un autre genre . . . Tel homme fera cent confi-

dences qu'on ne lui demande point, & dont on n'a que faire. Mais s'il s'est avancé aux honneurs ou enrichi par des détours obliques, formellement contraires à l'honneur & à la probité; ne vous attendez pas qu'il s'échappe ou qu'il se coupe. Retournez-le en tout sens, vous serez bien subtil, si vous lui tirez son secret. Il mourra avec. Il n'y auroit pourtant que cela qui pourroit vous le faire bien connaître; comme il n'y auroit que l'indiscrétion des Enfans qui pourroit faire prévenir ou arrêter bien des désordres... Les femmes ont une prudence & une présence d'esprit également admirable, & ne se coupent jamais sur ce qui concerne leurs petites aventures particulières. C'est ce qui prouve bien que l'homme en général est pourtant maître de sa langue.

Une Dame disoit qu'il falloit avoir plus d'indulgence pour les Filles que pour les Garçons dans l'enfance, parce que ceux-ci commencent à devenir maîtres dans l'âge où celles-là commencent à devenir Esclaves pour toute leur vie. Cela mérite attention, & la remarque paroît neuve.

C'est un Préjugé reçu & établi qu'une Fille, pour les intrigues galantes, n'en fait guère accroire à une Mère qui a fait

*Les caravanes.* Cela signifie - t'il qu'une Fille ne sçauroit être mieux élevée dans l'honneur & dans la modestie, que par une Mere qui a vécu long-temps dans le désorde ? *Juvenal* pensoit différemment : car il dit qu'une Mere ne sçauroit donner à sa Fille plus d'honneur qu'elle n'en a elle-même. Mais aujourd'hui il auroit tort : car il est ordinaire de voir des Filles élevées avec la décence la plus rigoureuse par des Meres très-fameuses par leurs désordres. Que ce soit par des motifs de vertu, plutôt que par des motifs de jalousie ou d'avarice, c'est une autre affaire ; leurs Filles n'en ont pas moins l'extérieur de la vertu, si elles n'en ont pas la réalité. Mais il n'est pas rare parmi le Peuple de voir des Meres élever leurs Filles comme des vestales, pour en faire à-peu-près le même usage que les Georgiennes & les Circassiennes qui vendent leurs Filles aux *Maquignons du Serrail*. Les Riches débauchés de fois à autres aiment la vertu, comme les Pourceaux aiment les Trufles ; & quand ils se mettent dans ce goût, ils la payent chèrement.

La jalousie de certaines Meres à l'égard de leurs Filles, lorsqu'elles sont devenues grandes, est inconcevable . . . Si

elles se trouvent dans la nécessité de les marier , ( ce qu'elles font toujours le plus tard qu'il leur est possible , ) entre vingt Prétendans , elles ne manqueront pas de leur donner le moins convenable , & celui dont elles ne voudroient pas pour elles-mêmes . . . La cérémonie à peine achevée , elles endoctrinent leur Gendre sur le mauvais caractère de la femme qu'il vient d'épouser , & qui veut être *moriginée & tenue de court*. Premièrement , elle n'a aucune idée d'économie ! Ce qui veut dire , qu'il doit tenir son argent sous la clé ; & lui faire rendre compte du peu qu'il lui en donnera , comme à une Servante : Elle est étourdie & peu circonspecte ; ce qui signifie qu'elle ne doit pas voir le monde loin de ses yeux. Elle est naturellement méprisante pour peu qu'on ait de bonté pour elle ; ce qui veut dire qu'il doit la traiter comme une Esclave. Ne souffrez pas , dit *Juvenal* , si vous voulez avoir quelque paix dans votre ménage , que votre Belle-mère y mette son nez.

C'est poignarder certaines mères que de les entretenir des perfections de leurs filles. Elles n'ont garde de dire que c'est par l'effet d'une misérable jalousie ; elles se retranchent toujours sur la prudence qui

ne veut pas qu'on nourrisse l'orgueil des jeunes personnes; elles devroient ajouter, *ni qu'on offense celui des vieilles*... Il y a des peres qui ne sont pas moins ridiculement jaloux de leurs fils. A peine conviennent-ils qu'ils ont de l'honneur & qu'ils sont légitimes. Que penser de Philippe II, Roi d'Espagne, qui trouva si fort à son goût la jeune Princesse destinée à épouser son Fils, qu'il la prit pour lui-même? Ne semble-t'il pas qu'Harpagon ait été tracé sur ce modele?

D'autres peres & d'autres meres donnent dans une extrémité qui, pour être diamétralement opposée à celle-là, n'en est ni moins vicieuse, ni moins ridicule. Il faut trouver leurs enfans des miracles de la Nature, & des prodiges de mérite, fussent-ils des monstres & de corps & d'esprit. Cette sottise n'est pas nouvelle... *Horace & Juvenal* s'en divertissent assez. Cependant, l'amour excessif des parents pour leurs enfans est plus concevable que la haine. De ces deux extrémités, l'une est trop selon la Nature, & l'autre n'y est pas assez... Mais elles partent toutes deux du même fond d'orgueil.

Si un pere aime ordinairement plus sa fille que son fils, ce n'est pas tou-

Jours par l'effet d'un goût animal, mais par une suite moralement naturelle de la conduite de l'un & de l'autre envers lui. On conviendra que les filles en général, sont bien plus respectueuses, plus attentives & plus dociles que les garçons... Les meres suivent plus l'animalité. Rien n'est plus commun que d'en voir qui sont follement idolâtres d'un fils débauché, rebelle & incorrigible; & qui détestent une fille pleine de respect, de douceur & de sagesse.

Un pere vertueux & sage a ordinairement un fils libertin & vicieux; & de même une mere chaste, n'a pas toujours une fille qui la soit. Il semble que le vice ne veuille rien relâcher de ses droits, & que c'est qu'il perd dans les parents, il veuille le regagner sur les enfans... Il ne tient qu'à tout le monde de faire cette remarque, & de se convaincre qu'elle est assez juste. Le fils d'un Ivrogne ne boit ordinairement que de l'eau; celui d'un avaro est prodigue; celui d'un Guerrier est poltron; celui d'un sçavant n'est qu'un ignorant; celui d'un homme d'esprit n'est qu'un idiot. Le fils d'un pere impie est presque toujours religieux; & la fille d'une Messaline est presque toujours chaste. L'espece, quant aux quatités, se dé-

ment plus rarement dans les animaux.

On est sûr d'avoir un bon Cheval, quand on veut ; il ne faut pour cela que bien assortir & bien choisir les Agents producteurs . . . Il s'en faut de beaucoup que les mêmes précautions aient le même succès dans l'espece Humaine . . . Le bien & le mal sont tellement combinés dans les individus intelligents , qu'il n'arrive guère que le bien à l'exclusion du mal, ou le mal à l'exclusion du bien, domine successivement & sans interruption dans la cause & dans l'effet. En veut-on des exemples ? L'Histoire Sainte nous en fournit d'illustres . . . L'impie *Achaz* fut pere du pieux Roi *Ezechias* ; celui-ci fut pere de l'impie *Manassés*, lequel s'étant repenti de ses crimes , laissa un fils aussi méchant qu'il avoit été . . . Celui-ci fut pere d'un fils aussi religieux que son Bisayeul ; & celui-là eut un fils aussi méchant que son Ayeul . . . On retrouve dans l'ordre successif des siècles , une sorte de Filiation , comme dans les Familles. Un bon & un mauvais ; rarement deux pareils de suite.

C'étoit un proverbe chez les anciens Romains , que les enfans des Grands Hommes ne ressembloient jamais à leurs peres. *Filii Heroïum noxa.*

Le Fils de Cicéron ne fut qu'un sujet

## 182 *Les Préjugés du Public*

des plus médiocres , malgré tous les soins de son Pere.

Il y a eu de grands Hommes dans tous les temps auxquels on n'a pû rien reprocher que d'être peres. Quels enfans furent jamais plus exécrables que ceux de *Samuel* dans l'Écriture ?

Pourroit-on mettre en problème si les Peres qui supportent patiemment les fautes de leurs Fils , & qui acquittent les mauvaises dettes que la débauche leur fait contracter , font plus ou moins pour l'honneur , que les Peres qui usant de toute leur autorité , les châtient d'une maniere à les avilir dans le monde , & à émousser en eux la pointe de la générosité & de l'émulation. On est bien plus sûr de parvenir , par des corrections honnêtes , à faire de bons Sujets & de bons Citoyens , que par des corrections infamantes ; & on a bien plus d'exemples de l'heureux succès du premier moyen que de l'autre . . . Il est souvent de la prudence de louver avec les Enfans ; qui voudra procéder par la ligne directe , sans jamais s'en écarter , risquera de les perdre , ou de n'en rien faire de bon.

Pourquoi le Préjugé veut-il que les Enfans ne se deshonorent que peu ou point , lorsqu'ils manquent de respect à



leurs parens , jusqu'à se révolter contre eux ? Seroit-ce pour punir les parens d'avoir mal élevé leurs Enfans ? Il y auroit pourtant bien des cas particuliers où cette Regle seroit fautive ; mais le Préjugé n'a apparemment en vûe que le général.

Si on joint à la maniere dont la plupart des Enfans sont élevés , les motifs de leur production , on conviendra qu'il faudroit qu'ils fussent nés avec des dispositions trop heureuses , s'ils n'étoient pas extrêmement vicieux. Et si on fait attention à l'orgueil & à la mollesse qui sont la principale Education des Enfans des Grands & des Riches , on conviendra encore que leur vertu , quand ils en ont , tient du prodige , & les élève beaucoup au-dessus du Vulgaire.

On vient facilement à bout de persuader aux hommes dans l'enfance un bon nombre de choses utiles & justes ; mais quand ils ont atteint un certain âge , ils n'en retiennent , pour la pratique , que ce qui s'accorde avec leurs passions , leurs intérêts & leur réputation.

Les Peres & les Meres , uniquement occupés du plaisir que leur donnent les petites folies de leurs Enfans , ne songent , pour la plupart , à leur former le cœur & le jugement , que quand ils ont contracté

## 134 *Les Préjugés du Public*

**L'habitude de la Gourmandise , de la Vanité , de la Paresse & du Mensonge . . . Ils en sont les premiers punis ; mais quel bien en revient-il à la Société ?**

**Exiger qu'un Pere vicieux , ignorant ou idiot soit le Précepteur de son Fils , & vouloit qu'une Mere déréglée ou mal saine nourrisse ses Enfants ; c'est à-peu-près la même chose . . . On demandera sur-tout pourquoi elle est déréglée. Mais il importe peu à la maxime que nous établissons , qu'on sçache pourquoi elle est déréglée ; il doit suffire qu'elle le soit.**

**Une Mere doit nourrir son Enfant. La Nature le dit. Elle n'a pas donné le sein aux femmes pour faire seulement le plaisir d'un mari sensuel , mais pour nourrir ce qui doit sortir d'elle. La Nature ancienne disoit cela ; elle ne l'a pas néanmoins toujours exactement pratiqué . . . Mais la nouvelle dit absolument le contraire ; elle n'a donné le sein aux femmes des Grands , des Riches , & des Bourgeois aisés , que pour en faire une vaine montre en toute occasion , en tous lieux , & à toutes sortes de personnes. Ce n'est pas tout. Elle veut que ce qui distingue leur sexe , ne soit chez la plupart que l'asyle de la volupté . . . Cependant , & tou-**

res réflexions faites, si c'est déjà trop pour un grand nombre d'Enfans d'être nés de certaines meres; que seroit-ce si elles en étoient encore les nourrices, ou mal-saines, ou échauffées par l'intempérance & les veilles? Outre que c'est une opinion commune que les mauvaises inclinations se communiquent avec le lait... Ainsi la thèse qui prétend établir que les Meres, sans distinction, doivent être les nourrices de leurs enfans, n'est appuyée que sur une supposition ou une condition qui n'est pas facile à remplir sur le pied où sont les choses. Les femmes du bas peuple ont une extrême envie d'être les nourrices de leurs enfans; mais de pressans besoins exigent d'elles des absences & un travail qui s'opposent à cette louable envie... Les autres femmes n'en ont aucune envie, & quand elles le voudroient, il ne leur seroit pas possible de vaquer à ce devoir & à leur divertissement; il faut choisir, & elles choisissent.

*Horace* dit que les femmes méritent d'être louées quand elles mettent au monde des enfans qui ressemblent à leurs peres. Ce ne seroit pas quelquefois pour les Enfans un grand avantage de leur ressembler ni par la figure, ni par le carac-

tere. Cette ressemblance peut être tout au plus un préjugé favorable à la vertu de la mere, mais non pas une évidence ni une preuve sur laquelle il faille trop compter. Ce seroit une terrible affaire si la fidélité des femmes ne pouvoit être vérifiée que par des combinaisons aussi fortuites; cela ne peut ni ne doit faire une Regle ni générale, ni particuliere; puisqu'il arrive quelquefois qu'un Enfant ressemble à la mere de son pere, qui n'a lui-même aucune ressemblance avec elle.

L'Auteur Espagnol de l'Examen des Esprits, dit que les Bâtards ne ressemblent souvent à celui qui devoit être leur pere, que par la crainte qu'a eue la mere d'être prise en flagrant-délit par son mari.

Et il dit que les Enfans légitimes ne ressemblent souvent aux Etrangers que par le libertinage de l'imagination de leurs peres & de leurs meres en certaines circonstances.

*Julie*, fille d'*Auguste*, fournissoit une autre raison de la ressemblance de ses Enfans à leur Pere, quoiqu'elle ne lui fût rien moins que fidelle... Laquelle est la plus honnête de toutes ces raisons?

Parce que nos Parens se sont trouvés en belle humeur, disent quelques petits

Cavaliers , ( qu'en termes plus exacts on pourroit appeller de *Grands Coquins* , ) il faut leur être soumis & dépendre d'eux en toutes choses ! Quelle conséquence fut jamais , plus que celle-là , tirée par les cheveux ! Que ne nous laissent-ils là où nous étions , ou du moins que ne nous laissent-ils comme nous sommes ! C'est accuser directement la Providence , qui fait servir comme cause occasionnelle la cupidité de l'homme dans le mariage , à l'accomplissement de ses Décrets & de ses vûes , auxquelles il ne tient qu'à l'homme de concourir par la justice & la pureté de ses intentions , même en cédant à la cupidité.

Le manque de respect des Enfans pour les Peres , est un outrage fait à la Nature dans ses Droits les plus sacrés & les plus incontestables ; c'est un crime de lèze-Majesté Divine & Humaine , puisque le premier Ordre politique que Dieu ait établi dans le Monde , est sans contredit l'autorité paternelle ; les hommes dans leur origine n'ayant pu avoir d'autres Rois que les Peres ; tellement qu'on ne sauroit même encore aujourd'hui , comme il a été pratiqué dans tous les temps , faire plus d'honneur aux Souverains

qu'en leur donnant le titre de *Pères de la Patrie*.

Dieu se rend principalement visible dans la personne de ceux qui après nous avoir donné la vie , défendent , soutiennent , entretiennent & instruisent notre enfance . . . Il est moralement impossible qu'un Fils , mal-honnête homme envers ses parens , ne le soit pas envers tout le monde ; & si on peut fournir un exemple du contraire ; ce sera le premier.

Le grand , le beau , l'aimable , l'estimable caractère que celui d'un jeune homme qui conserve au milieu des divertissemens toute l'application nécessaire aux affaires les plus essentielles ; en qui l'éloignement de la maison paternelle ne produit point l'oubli de sa famille ; que les richesses , la Fortune , le succès ne rendent que plus respectueux , plus affectionné & plus tendre pour un pere âgé , infirme , ou dans l'affliction ! Si la Nature ne s'étoit pas démentie de sa première droiture , elle produiroit elle seule ces justes sentimens dans le cœur de tous les enfans. Aujourd'hui la plus excellente Education ne peut réussir qu'imparfaitement à les y imprimer. Il faut une force supérieure , une vertu bien par-

faite ; & comme ces qualités sont rares, les effets le sont aussi ; dit un Orateur de la Chaire,

*Coriolan* s'avancant à la tête d'une Armée formidable pour assiéger la Ville de Rome & la réduire en cendre, ne put être fléchi ni par les principaux du Sénat, qui lui furent députés, ni par les Prêtres, ni par les Vestales qui lui furent envoyées, Quelqu'un conseilla enfin de contraindre sa mère d'aller le trouver dans son Camp, & de l'engager, par ses prières & ses larmes, de tourner ses Forces d'un autre côté. Ce conseil eut tout le succès qu'on pouvoit espérer ; *Coriolan* aima mieux s'exposer à se faire massacrer par ses propres Soldats, que de refuser à la reconnaissance, à la tendresse & au respect, ce qu'il croyoit leur devoir... Cet exemple de piété dans une aussi grande circonstance, fait plus pour la gloire de *Coriolan*, que la prise de Rome & la défaite de tous ses Ennemis... On ne feroit pas sûr aujourd'hui de réussir par le crédit d'un Père ou d'une mère ; ce sont des gens qu'on peut refuser sans conséquence ; mais on connoît des voyes plus certaines ; aussi ne manque t'on guere de s'en servir, & d'obtenir tout ce qu'on demande. Ce goût ne régnoit pas appa-

remment à Rome du temps de *Coriolan*.

Les vices des Peres, s'ils en ont, ne pourront jamais fournir aux Enfans, que de faux & criminels prétextes de déso-béissance & de mépris, parce qu'ils ne peuvent pas plus les juger que les Sujets leur Prince légitime... En vain les Enfans, pour colorer leur révolte, allégueront-ils qu'ils sont à l'Etat... S'ils regardent cela comme un avantage, ils ont raison; mais qui le leur a procuré, ou de qui le tiennent-ils? Croient-ils d'ailleurs que l'Etat, sous prétexte qu'ils en sont Membres, ne doive pas s'opposer à une Révolte qui entraîneroit sa ruine entiere s'il l'autorisoit?

Si les Peres sont injustes, il y a des Loix pour eux comme pour leurs Enfans; mais que ceux-ci sçachent qu'ils ne peuvent rendre publique l'injustice de leurs Peres, qu'en les couvrant d'un opprobre qui rejaillit sur eux-mêmes... Un jeune Romain traité durement, & relégué à la campagne par son Pere, ayant appris que le Censeur, prenant sa cause en main, vouloit procéder contre son Pere, & le faire condamner par Arrêt du Sénat, à restituer à la République un Sujet qui pouvoit le servir utilement, il se rendit secrètement à Rome, vint trouver le



Censeur , & le força , l'épée à la main , de lui promettre avec serment qu'il laisseroit son Pere jouir tranquillement de l'autorité que la Nature lui avoit donnée sur lui. On est presque fâché de voir dans le Paganisme un aussi généreux exemple de la piété d'un Fils envers son pere , dont le Christianisme se feroit honneur. Une jeune Romaine , quoique mariée , aima mieux perdre un Procès de conséquence que sa mere lui avoit injustement intenté , que de le gagner , en produisant certaines particularités de la conduite de cette méchante mere , qui ne l'auroient pas plus deshonorée qu'elle l'étoit déjà.

Un des effets les plus affreux de la nature dépravée , c'est qu'il est souvent arrivé que les meilleurs Peres n'ont pas eu de plus mortels ennemis que leurs Enfants. Si le sort des armes se fut déclaré pour *Abfalon* , avec quelle insolence n'auroit-il pas triomphé de son pere , puisque sans attendre la décision d'une bataille , il commença par lui faire des outrages , dont le simple récit fait frémir la nature. . , Il méritoit mille morts. Cependant quelles attentions de la part de son pere , pour que la vie lui fût conservée dans la bataille ! Il périt en Sujet ré-

voité & en Fils ingrat, & il est pleuré de ce Pere avec des larmes de sang. Philippe II, Roi d'Espagne, ne pouvoit se persuader qu'un Fils fût capable de tuer son pere, . . Dans cette prévention, qui est très-louable, mais très-fausse, il se fit un jour amener la mere d'un jeune Scélérat qui venoit de poignarder son pere. Il fit intimider cette femme par de si terribles menaces qu'il découvrit que le Pere assassiné, ne l'étoit du meurtrier que selon l'Aphorisme du Droit. *Pater est quem nuptiæ demonstrant.* Cette regle de Philippe II pourroit souvent se trouver fausse, puisqu'il n'est guere plus difficile de concevoir qu'un Fils puisse tremper ses mains dans le sang de son Pere, qu'un Pere dans le sang de son Fils. *Herode*, entre plusieurs autres Peres, fournit un exemple de cette cruauté. Il fit indignement périr tous les fils qu'il avoit eus de *Mariampe* sa femme, Princesse pleine de générosité & de vertu, par la basse crainte dont il étoit sans cesse agité, qu'ils ne le détrônassent, parce qu'il sçavoit bien que son usurpation & tous ses autres crimes atroces méritoient ce châtiment. Il y a pourtant cette observation à faire; c'est que nous trouvons bien des Loix qui ont donné aux Peres le droit de

vie & de mort sur leurs enfans ; & même des Loix divines parmi les anciens Patriarches , comme il paroît par un passage de Jofephe ; mais nous n'en trouvons pas qui ayent jamais donné le même droit aux Enfans , de quelques dignités qu'ils ayent été revêtus. Indépendamment de ce droit dont les Peres ont été long - temps en poffeffion chez les Romains ; *Brutus* , comme premier Magistrat de la République , a pû & a dû faire mourir fes deux fils ; *auffi n'est-ce pas cet acte de justice qu'on trouve répréhensible* ; c'est l'ostentation & la foif immense de l'honneur , c'est-à-dire , de la réputation , comme dit Virgile. Ne pouvoir - il paroître jufte , fans celfer de paroître pere ?

*Isaac* difoit à *Abraham* que quand même l'ordre de Dieu n'interviendrait pas , c'étoit affez que ce fût la volonté de fon pere , pour qu'il dût confentir à être immolé. C'est Jofephe qui rapporte ce trait.

La nouvelle Philofophie a ouvert les yeux des Enfans , & les a bien autrement éclairés fur leurs droits à l'égard des peres & des meres , auxquels ils ne doivent prefque plus rien aujourd'hui ,

Voici ce que rapportent quelques-uns de nos Hiftoriens , d'un Prince qu'il ne fera

pas difficile de connoître sans le nommer ; & on peut bien défier toute l'antiquité de fournir un pareil exemple de l'impiété d'un Fils envers son Père. La mort du Roi son Père lui causa une joye trop grande, pour qu'il pût la tenir entièrement renfermée au - dedans de lui-même , & il en donna des marques qui ne firent que trop appréhender le gouvernement d'un Fils aussi dénaturé. Il  
 „ récompensa largement celui qui lui en  
 „ avoit apporté la première nouvelle ,  
 „ & bien au-delà de ce qu'il pouvoit en  
 „ attendre... Il ne porta le deuil qu'une  
 „ seule matinée , & on le vit vêtu  
 „ d'incarnat , & de blanc l'après - dînée  
 „ du même jour. Il contraignit même  
 „ les Courtisans qui s'étoient hâtés  
 „ de le venir joindre , de suivre son  
 „ exemple , & il ne leur permit de se  
 „ présenter devant lui qu'en habit de  
 „ couleur. Il désapointa tous les Officiers  
 „ & Serviteurs du feu Roi son Père ,  
 „ prenant un extrême contentement à  
 „ défaire ce qu'il avoit fait , à abattre  
 „ ce qu'il avoit élevé , & à élever ce  
 „ qu'il avoit abattu . . . Il fit punir le  
 „ Médecin de son Père , à cause que sui-  
 „ vant les règles de son Art , il avoit

„ voulu le contraindre de manger , ſça-  
 „ chant bien que ſa maladie ne venoit  
 „ que d'inanition , & de la crainte qu'on  
 „ ne l'empoisonnât . . Il fit le contraire  
 „ d'Alexandre : car celui-ci condamna  
 „ le Médecin qui avoit ſaigné *Hepheſ-*  
 „ *tion* ; comme ſi c'eut été cette ſaignée  
 „ qui l'eut fait mourir. Il fut mauvais  
 „ pere , & quoiqu'il n'eut rien à appré-  
 „ hender du caractère ſoumis & docile  
 „ de ſon fils , il ne laiffa pas de le regar-  
 „ der comme la perſonne qui lui étoit  
 „ la plus redoutable ; il ne prit aucun  
 „ ſoin de ſon Education , & il n'en per-  
 „ mit l'accès qu'à des gens de la plus  
 „ baſſe condition. „

Cette conduite , pour l'infamie & l'im-  
 piété , peut faire un Pendant avec celle  
 de l'Empereur *Gallien* , à l'égard de  
 l'Empereur *Valerien* ſon pere , lequel  
 ayant été pris dans un combat par *Sapor* ,  
 Roi des Perſes , fut abandonné de cet  
 indigne fils , qui ſouffrit tranquillement  
 pendant quinze années que ce Roi bar-  
 bare ſe ſervit du dos d'un Empereur ,  
 comme d'un eſcabeau pour monter à  
 cheval. Mais il faut lui rendre cette juſ-  
 tice , qu'il mit au rang des Dieux après  
 ſa mort , celui qu'il avoit mis au-deſ-

sous des hommes pendant sa vie. N'a-t-il pas bien réparé sa faute ?

Peut on lire , sans indignation , dans *Quinte-Curce* , avec quelle vanité insolente *Alexandre* abaisse la réputation de *Philippe* son pere , pour élever la sienne sur ses débris ! *Philippe* n'avoit rien fait , *Philippe* n'avoit été qu'un lâche , qu'un Prince sans jugement , qu'un pauvre homme , il étoit redevable à son fils & de la vie & de la Couronne ! Mais bien au contraire , sans les grandes choses que *Philippe* avoit faites , son orgueilleux Fils n'auroit peut-être jamais été en état de rien faire , & sur-tout ne se seroit peut-être jamais vu à portée de dire d'aussi grandes sottises dans le Palais & sur le Trône des Rois de Perse. Un seul des anciens Serviteurs de *Philippe* ose défendre sa gloire & son honneur , on sçait ce que son zèle lui a valu.

Tous les Naturalistes s'accordent à dire que la Cicogne nourrit ses peres , lorsqu'étant devenus trop vieux , ils n'ont plus la force d'aller chercher eux-mêmes de quoi se nourrir , . . . Cela se fait *animalement* , c'est-à-dire machinalement , *répondront quelques bons Fils . . .* D'accord ; mais cette piété animale on mar

chinale ne vaut-elle pas encore mieux que l'ingratitude intelligente, spirituelle & réfléchie, de certains Enfans devenus riches, qui laissent périr d'indigence les peres ou les meres qui se sont ruinés pour leur avancement ? Indépendamment de l'intelligence & des idées de la vertu, il y a quelque chose qui flate naturellement le cœur dans la piété des Enfans envers leurs Parens, même jusque dans les animaux... Nous haïssons naturellement les petits de la Vipere, & nous en avons fait des symboles injurieux d'ingratitude, parce qu'ils dévorent la mere qui les met au monde.

L'Extrême tendresse, ou l'extrême vanité de quelques Peres & meres, leur fait oublier ce sage précepte de l'Ecriture, qui est passé en proverbe dans le public. *Que vos Enfans aient toujours besoin de vous ; mais n'ayez jamais besoin d'eux.*

Les Roturiers, pour la plûpart, font une grande sottise ; c'est d'élever leurs Enfans en Seigneurs, de les pousser aux Emplois Militaires ou aux Charges, pendant qu'ils vivent eux-mêmes dans la mesquinerie & l'abjection... Mais ils méritent d'être moqués, lorsqu'avec une

conduite aussi peu judicieuse , ils se plaignent que leurs Enfans les méprisent , & les regardent en quelque maniere comme leurs Caissiers & leurs Domestiques . . . Tâche de rendre ton Fils plus honnête homme que toi , mais jamais ne le rend plus grand Seigneur , dit la vieille maxime , qui en vaut bien une neuve.

La Société est embarrassée d'un nombre infini de jeunes gens , qui , sans être nobles , vivent noblement , & qui ont , comme on dit , *la petite oye de la Noblesse* , laquelle consiste , à en juger par leur train de vie , dans un luxe ruineux ; dans la fainéantise , la débauche , les emprunts & la mauvaise foi.

Les jeunes gens imitent toujours les plus vicieux de leurs camarades . . C'est par fatuité d'abord qu'ils font les mauvais ; peu-à-peu ils en contractent l'habitude , & le deviennent réellement.

Les Enfans d'aujourd'hui sont des hommes faits , c'est-à-dire , sont regardés sur ce pied dans un âge où nos peres avoient encore plusieurs années à être soumis à la Férule . . . *Est-ce qu'ils auroient plus de jugement & plus d'esprit qu'eux ?* Mais en quoi ? Un Garçon com-



thence à peine à bégayer ou à marcher , qu'on lui met d'abord au côté de *quoi* *tuer son semblable* , & on a grand soin de lui apprendre que c'est pour cela. S'il est Gentilhomme , on le lui répétera trente fois par jour. Ce qui veut dire , non pas qu'il doit pratiquer la justice , l'humanité & la clémence plus qu'un Roturier , mais infiniment moins. Ils n'ont pas encore des idées distinctes de leur existence , & on les met dans le Service ; il faut y entrer de bonne heure pour parvenir aux Grades , & on en sçait toujours assez. Mais on ne voit pas que par-là on fait acquérir tout d'un coup aux Enfans les privilèges de l'âge mûr , qui consistent principalement à se gouverner très-mal.

*La Bruyere* dit que c'est une difformité dans la nature qu'un Vieillard amoureux ; il veut dire apparemment débauché . . . Mais auroit-il regardé comme une beauté dans la nature , un jeune homme perdu de la débauche des femmes , dans un âge où il ne devoit encore , pour ainsi dire , distinguer les sexes que par les habits. Le Vieillard , dit-on , n'est plus propre à contribuer au bien public ! *Peut-être*. Mais en quoi ce jeune

homme y contribuera - il , puisqu'il se montre à peine sur l'horison , quedéjà il touche à son couchant ? Nous sommes dans un temps ou les cheveux blancs & les cheveux noirs ne tiennent pas toujours ce qu'ils annoncent.

Quelle beauté dans la nature qu'un Vieillard plein de probité , de sagesse & d'expérience qui connoissant les mers de l'égarement du cœur & de l'esprit , trace aux jeunes gens , comme un sçavant Pilote , les routes qu'ils doivent tenir , & leur indique les écueils qu'ils doivent éviter ! C'est une des plus sensibles images que nous puissions avoir ici-bas de la Divinité. Les jeunes gens qui recherchent la compagnie d'un tel Vieillard , ne font pas plus son éloge que le leur.

Qui peut égaler en infamie dans la nature, le Vieillard qui fait le débauché & l'impie avec de jeunes gens ! Si ce n'est peut-être une vieille qui corrompt de jeunes filles par la perversité de ses conseils, & par le goût qu'elle leur inspire pour la coquetterie & le libertinage ! Le jeune homme ne pèche la plupart du temps que par ignorance , par complexion , par forfanterie . . . C'est le propre de la jeunesse dans l'Espece Humaine comme dans l'Es-

pece animale , de s'amuser de tout ce qu'elle rencontre , de trouver de la singularité dans tous les objets , & de se détourner de son chemin pour courir après les mouches & les papillons . . . Mais qu'y a-t'il à espérer d'un homme que l'expérience & les années n'ont fait que rendre plus intelligent dans le crime ? Il y auroit de la témérité à jurer qu'un jeune Libertin , *fût il même quelque chose de pis* , ne deviendra pas un parfaitement honnête homme ; nous en avons un bon nombre d'exemples . . . Mais on pourroit presque parier deux choses à l'égard du Vieillard , *corrompu & corrupteur , deshonoré & deshonorant* , qu'il n'a jamais été honnête homme , ou qu'il ne le sera jamais.

Les préceptes de la corruption font un progrès rapide , lorsque de ce ton dogmatique & décisif que donnent l'âge & l'expérience , on dit à de jeunes gens , nous avons fait comme vous ! *Fecimus & nos hæc Juvenes* , dit un Vieillard à de jeunes débauchés dans *Juvenal*.

Les jeunes gens se défient de la capacité & des lumières les uns des autres ; il regne toujours entr'eux une certaine jalousie d'esprit qui les empêche d'accor-

der une entière confiance à leurs pareils. Ils ne se communiquent réciproquement que les idées & le goût de la débauche ; encore y sont-ils bien autant déterminés par la complexion que par les raisonnemens de leurs amis ? Mais sur toute autre matière , telle , par exemple , que la Religion , la probité & l'honneur , ils s'en rapporteront plus volontiers à la décision d'une *Tête blanche* ; avec cette différence cependant que si c'est un homme sage , mais qui ne soit pas en état de leur fournir de ces raisons sans répliques , ils ne croiront rien de ce qu'il leur dira , surtout si leur penchant pour le vice est déjà décidé ! Et que si au contraire c'est un homme perdu de mœurs & de sentimens , mais qui ait le talent de s'enoncer & de payer son monde de saillies vives & de sophismes brillants , ils croiront d'abord en lui , comme les suppôts d'une certaine secte , croyoient en leur maître dès qu'il avoit dit *oui* ou *non* . . . Mais il n'est pas sûr qu'ils l'en estimeront davantage intérieurement.

*Juvénat* dit que dans l'innocence des premiers temps , il suffisoit à un homme d'avoir seulement quatre ans de plus qu'un autre pour en être respecté , & que

le manque d'égard en cette occasion étoit regardé comme un crime capital. *Tam venerabile erat præcedere quatuor annis.* Il y a dans cette maxime une hyperbole favorable au bon ordre, mais qui n'est pas moins une hyperbole. De vingt-quatre ans à vingt-huit, l'espace est trop court pour admettre le respect, à moins que d'autres motifs ne s'y joignent, comme la Dignité ou des lumières supérieures... *Juvenal* a encore tort de faire un crime aux jeunes gens de mépriser les vieillards, ou du moins il auroit dû s'expliquer... Si on y prend garde, les jeunes gens, même les plus libertins, ne méprisent parmi les vieillards que ceux qui sont infiniment méprisables; c'est-à-dire, ceux qui les recherchent avec affectation, qui veulent être de leurs parties les plus indécentes, qui leur donnent des facilités & des ouvertures pour les plus mauvaises affaires; qui rient avec eux de certaines aventures scandaleuses; qui parlent en Experts de toutes les différentes espèces de débauches, & qui leur en font naître le goût par leurs Descriptions... Ce sont ceux-là que les jeunes gens méprisent jusqu'aux narces, quoiqu'ils ne puissent se passer de leur

commerce. Mais un vieillard sage & grave n'est jamais méprisé des jeunes gens ; premièrement , parce qu'il ne faufile point avec eux , parce qu'il soutient son caractère quand il est obligé de leur parler. Ils peuvent le fuir , mais non pas le mépriser ; ils peuvent le craindre , mais non pas le haïr . . . Ou si par estime pour ses lumières & pour sa grande réputation , ils croient devoir la rechercher , cette première démarche de leur part lui donnera de grands avantages sur eux , & rien ne lui sera plus facile que de maintenir & d'augmenter , par ses entretiens , ce respect que l'opinion a déjà fait naître en eux.

*Emile* , vieux Lieutenant Colonel , bon Gentilhomme , & brave Militaire , plein de Religion , de probité , d'honneur , d'esprit , de bon sens & de politesse ; sans les flâter dans leurs vices , sans les épargner sur leur sauité , sans se mettre jamais de leurs parties , a trouvé le secret de se faire rechercher , aimer , respecter & révéler de tous les jeunes Officiers de son Régiment , & même des plus Libertins qui n'oseroient le paroître devant lui , ni l'être à sa connoissance . . . C'est ainsi que dans *Homere* , on voit le vieux

*Nestor* maîtriser par la sagesse de ses exemples, & la force & l'autorité de ses Discours, la fierté d'*Agamemnon*, la Fureur d'*Achille*, l'Impétuosité d'*Ajax*, & l'Emportement de *Diomède*.



## CHAPITRE XXVIII

*Des Vices , de leur Nature & de leur Objet en général. Fausseté de leur nécessité & de leur utilité prétendue.*

**T**OUTES les Passions , en tant qu'elles n'ont d'autres causes que l'orgueil , la volupté & l'intérêt , sont opposées au vrai honneur , c'est-à-dire , à celui qui est fondé sur la Justice. Et toutes ces passions , en tant qu'elles dérivent de ces trois mauvaises sources , peuvent conduire à ce faux honneur que les préjugés accréditent.

La plupart des Vices sont des acheminemens à cet honneur qui consiste dans l'opinion d'autrui ; mais alors il faut qu'ils prennent les dehors de quelques vertus . . . L'ambition , la libéralité & la clémence de *César* n'étoient que des Vices , parce que l'amour propre plutôt que la Justice en étoit l'objet ; mais son amour propre a pris les dehors de celui du bien public , & à la faveur de cette forme em-



pruntée il a gagné les suffrages de tous ceux qui n'ont pas eu d'assez bons yeux pour le démêler. Sa constance infatigable dans les travaux & dans la privation de toutes les commodités que la nature & la mollesse tendent comme nécessaires, n'a rien de plus louable ni de plus honnête au fond que celle de *Catiline*. L'austérité de *Caton* n'étoit qu'un vice, si elle n'étoit appuyée que sur l'ostentation & la dureté du caractère ; mais comme il ne prêchoit que la justice, on ne l'a jugé que sur cette montre, & on l'a mis au rang des Hommes les plus justes & les plus sages que la République Romaine eut produits jusqu'alors.

Il importe peu que ce soit par le Vice ou par la Vertu que l'on parvienne, pourvu qu'on parvienne. Le Public ne juge du mérite des Hommes, & de la justice de leurs projets & de leurs entreprises, que par le succès. . . Si *César* eut été pris dans la première Bataille qu'il livra à *Pompée*, il auroit été traîné à Rome, & étranglé dans la Prison comme *Catiline* n'eut pas manqué de l'être, s'il ne s'étoit pas fait tuer à la tête de ses Rébelles. Mais *César*, au lieu de se laisser prendre, a vaincu *Pompée* ; il s'est rendu maître de Rome, tout a plié sous sa puis-

sance ; on lui a décerné les titres les plus augustes , & on l'a mis au rang des Dieux , tandis qu'on n'osoit à peine prononcer le nom de *Pompée*. Si Cromwel eut été pris les armes à la main en combattant contre son Roi , il eut été écartelé ou coupé par quartiers , avec les applaudissemens & les acclamations de ce même Peuple qui le déclara Protecteur de la Patrie , parce qu'il s'étoit montré le plus habile & le plus fort.

On méprise l'ambitieux qui échoue ; ses Vices font horreur ; on lui eut fait basement la Cour s'il fut parvenu . . . On déteste & on siffle l'*Avaré* , tandis qu'il n'a encore que de petites sommes ; mais il n'en a pas plutôt acquis d'immenses , soit par son adresse à s'attirer le manie-  
ment de certaines affaires , soit par ses usures ; que le Grand Seigneur sollicite l'honneur de devenir son Gendre ; il se fait Secrétaire du Roi ; le voilà Noble & presque honnête homme.

Tandis qu'un Particulier tient bonne table , & qu'il donne bien à manger à un grand nombre de Convives , il est magnifique , généreux , c'est un homme qui vit noblement , & qui fait bien les choses. Sa fortune vient - elle à crouler par quelque révolution , on le laisse vis-à-vis de lui ,

même ; ce n'est plus qu'un crapuleux , un fou qui a mangé & fait manger son bien : le Public ne connoît de Vices que l'Indigence & l'Adversité.

Réussissez *Argante* ! Sur-tout amassez de grandes Richesses , & donnez-vous bien de garde de croire que vous en ayez jamais assez . . . Faites du fracas ; payez d'ostentation , & dormez tranquille sur votre honneur ; c'est la chose dont vous manquerez le moins . . . Des millions de gens , il est vrai , parleront de vous dans leurs entretiens particuliers , comme d'un mal-honnête homme ; ceux qui n'auront pas besoin de vous , ou qui n'en auront rien à attendre , le diront même assez hautement ; & ne feront pas mystère de vos friponneries . . . Mais en quoi tout cela vous importe-t'il ? Vous n'en entendrez rien . . . On aura grand soin d'empêcher que les murmures & les cris de ceux que vous aurez dépouillés ne parviennent jusqu'à vous . . . Tout ce qui vous approchera , portera empreints sur le front , & annoncera par l'humilité de l'attitude , le dévouement , la soumission , l'estime , la considération , la vénération & le respect . Comment pourrez-vous vous imaginer que vous ayez causé de si grands maux & fait tant

de malheureux, lorsque par-tout où vous irez, vous n'appercevrez que des objets de volupté & de joye ? Lorsque par-tout on vous recevra avec les honneurs les plus tendres ? Le Pauvre n'est jamais qu'un Coquin, & il n'y a que les gens de cette espece qui maudissent les Richesses & les Riches ; suivez votre pointe, & laissez crier l'Oye dont vous arrachez les plumes ; sur-tout fuyez comme des ladres tous ceux qui oseront vous parler d'humanité & de justice ; & encore davantage ces figures tristes & désobligeantes qui ne sçavent entretenir leur monde que des châtimens réservés aux crimes dans une autre vie. Pour décréditer ces gens-là dans votre esprit, persuadez-vous qu'ils feroient ce que vous faites, s'ils étoient à votre place, & qu'il n'y en a guere parmi eux qui ne devinssent fripons, s'ils étoient sûrs de pouvoir le devenir avec autant d'impanité que vous. Mais recevez à bras ouverts, ces Philosophes polis & faits pour le commerce du monde qu'on nomme *Esprits forts*, c'est-à-dire, Génies supérieurs. Vous n'en manquerez pas, tant que vous leur donnerez bonne table ; ce sont eux qui vous démontreront que tous ces vieux propos de justice, de probité & d'humanité,

sont la ressource ordinaire de ceux qui n'ont ni industrie, ni hardiesse. Ce sont eux qui vous délivreront de certaines craintes importunes dont on a ordinairement assez de peine à se défaire, & qui vous feront voir au doigt & à l'œil ; que la fin de la vie terminant toute la Pièce, il faut du moins tâcher de se procurer un bon Rôle sur un Théâtre où on ne morte jamais deux fois.

Tous les Hommes conviennent assez volontiers qu'ils ont des Vices ; mais outre qu'ils font un choix de ceux dont ils veulent bien convenir, c'est que pour adoucir la dureté du terme, ils ne les appellent pas *Vices*, mais *Défauts*, & les montrent toujours sous l'extérieur qu'ils croient le plus décent & le moins capable de les deshonoré dans l'opinion d'autrui, rejetant sur la complexion, sur la sensibilité, sur la délicatesse & la prudence ; ce qui ne procède le plus souvent que de la méchanceté de leur caractère . . . Ainsi un homme cruel, féroce, brutal & emporté, convient qu'il est trop vif ; un Querelleur, vindicatif jusqu'à l'homicide, dit avec vanité, qu'il est roide sur le point d'honneur ; & le lâche se retranche sur la prudence . . . Le débauché ne niera pas qu'il n'ait du foi-

ble pour les femmes ; & l'avare sordide ; qu'il ne soit intéressé , ménager & prévoyant , parce qu'il connoît deux vérités ; la première , que l'argent est fort utile ; & l'autre , que personne n'en donne à ceux qui en manquent . . . Le Fourbe se dit clairvoyant & homme qui n'aime pas qu'on le trompe ; le Stupide se donne pour un cœur franc & pour un esprit qui procède rondement... L'Athée avoue sans façon qu'il n'est pas dévôt , & qu'il déteste la superstition , laquelle , selon lui , consiste principalement à croire qu'il y a un Dieu , & qu'il se mêle du gouvernement de l'Univers. . Une Coquette possédée de la fureur de plaire au premier venu , ne conviendra jamais d'autre chose , sinon qu'elle est gaye , & même , si on veut , un peu étourdie. La femme-Lubrique niera même qu'elle soit galante ; mais elle ne cachera pas qu'elle aime mieux la compagnie des hommes que celle des femmes , parce qu'elles sont toutes médisantes , jalouses , envieuses les unes des autres , & que les hommes ont l'esprit beaucoup mieux fait. La Prostituée se dit Fille entretenue ; & le Voleur voudroit presque faire croire qu'il n'est qu'industriel... Les Hommes usent des mêmes artifices pour pallier les dé-

faits du corps. Un Bossu n'est que voûté. Un Borgne est incommode d'un œil. Il ne manque que quelques dents à cette vieille Lamproye qui n'en a pas deux. Le Nain dit qu'il n'est pas grand. Il y en a qui ne pourroient sans Bésicle voir un Carrosse, & qui conviennent seulement qu'ils ont la vûe basse. Telle femme dit à tous propos qu'elle est blonde ; & elle est rousse ; telle autre qu'elle est brune ; & elle est noire ; celle-ci, qu'elle n'est pas mignone ; & c'est une masse de chair.

Quelqu'un a comparé les Vices qui s'emparent du cœur de l'homme, à une troupe d'animaux d'especes différentes qui se rassemblent ou qui se séparent pour aller chercher la nourriture qui leur est propre. Ils ont chacun leur complexion particuliere ; de sorte que tel aliment qui entretient & fortifie celui-ci, tue celui-là. C'est ainsi que l'avarice & l'orgueil qui se rencontreroient dans un même homme, feroient de son cœur le théâtre d'une guerre furieuse & continuelle, parce que l'un de ces deux Vices boit l'ignominie & les affronts, contre lesquels l'autre se révolte.

Il y a certains Philosophes originaux, (pour ne rien dire de plus) qui pourtant ne se sont pas davantage que certains au-

tres Philosophes qui vivoient il y a plusieurs milliers d'années, mais qui le sont bien autant : & voici en quoi . . . Ils soutiennent & veulent faire croire que les Vices, non-seulement ne sont pas d'une moindre utilité que les vertus, mais même qu'ils sont d'une nécessité tout aussi indispensable, parce que, disent-ils, nous ne connoissons les choses que par leurs contraires, & conséquemment que nous ne connoîtrions pas la vertu, & que nous n'en aurions même aucune idée s'il n'y avoit pas de Vices : comme nous ne connoîtrions pas le jour s'il n'y avoit pas de nuit ; comme nous ne connoîtrions pas le chaud, s'il n'y avoit pas de froid . . . Ce qui vaut autant que s'ils disoient, que sans les Nègres il n'y auroit pas de Blancs ; que sans les Bossus aucun homme ne seroit droit ; que sans les aveugles aucun homme ne verroit clair ; que sans les laides aucune femme ne seroit belle, & que sans les prostituées, aucune ne seroit vertueuse ; & ainsi du reste . . . Il n'y a donc pas de biens parmi les Dieux, dit *Plutarque*, puisqu'ils ne connoissent pas les maux !

Si vous ôtez un vice, disent ces Philosophes, vous ôtez en même-temps la vertu qui est opposée à ce vice. Ainsi,



comme disoit *Amyot*, prions le Ciel  
que toujours il y ait parmi nous,

*Méchancetés & menteries,*  
*Propos rusés & fines tromperies,*

parce que si vous détruisez les Fripons &  
les Voleurs, il n'y aura plus d'honnêtes  
Gens.

Voilà entr'autres un des sophismes sur  
lequel nos Philosophes s'appuyent le plus  
volontiers, pour démontrer géométriquement  
l'utilité des Vices... Qu'y a-t-il de plus utile  
que le Luxe, la Vanité, la Gourmandise & la  
Mollesse pour la subsistance d'une infinité de  
Familles, de Marchands & d'Artisans, &c. qui  
 périroient de misère si les Riches ne faisoient  
pas une infinité de folles dépenses pour  
leurs bâtimens, leurs emmeublemens, leurs  
équipages, leurs habits & leur ventre ! Mais  
qu'auroient-ils à répondre si on leur démon-  
troit que le Luxe, la Vanité, la Gourmandise &  
la Mollesse, sont précisément cause que trois  
parries du Genre-Humain ont à peine le néces-  
saire, pour procurer le superflu à la quatrième !  
Autant vaudroit-il faire ce raisonnement.  
Qu'y a-t'il qui soit d'une utilité plus  
marquée que la Fornication, puisque

sans cela une infinité d'honnêtes Filles n'auroient pas de Souliers ? Qu'y a-t'il de mieux imaginé que le Brigandage , puis-que sans cette invention , une infinité de fort braves hommes n'auroient pas de quoi s'enivrer & s'abandonner aux débauches les plus infâmes ? Mais voilà pousser assez loin l'ironie ; répondons :

Le Marchand que le Luxe fait vivre & enrichit fort souvent , s'occuperoit à quelque chose de plus utile pour le général. Des milliers de *Fabriquans* ne seroient pas occupés à inventer & à faire exécuter , pour les quatre saisons de l'année , de nouveaux Desseins en soie , en or & en argent , uniquement afin d'empaqueter avec plus de magnificence , des marchandises qui souvent valent beaucoup moins que leurs enveloppes . . . Un Orfèvre , un Joyaillier , un Metteur en œuvre , ne passeroient pas des mois entiers à imaginer , à contourner , à guillocher , à enjoliver une Tabatiere d'un nouveau goût , uniquement destinée à annoncer dans les Cercles la grande opulence , & conséquemment le grand mérite de *Picrocole*. On ne verroit pas une douzaine de femmes occupées à historier dans le dernier goût , la Robe , la Coëffure & les Manchettes d'une *Corine* ou d'une *Lesbie*,  
qui

qui n'attend que cela pour faire tourner la tête à autant de foux qu'il lui en tombera sous la main, . . . On ne verroit pas dix Cuifiniers, autant de Marmitons, fans compter ce qu'on appelle *les Officiers*, travailler une semaine entiere aux préparatifs d'un Repas qui doit durer quatre heures, & qui doit faire créver la moitié des Convives par des indigestions, des crudités & des aigreurs. Les Voleurs & les Brigands deviendroient Laboureurs ou Bucherons, & les Filles que la prostitution ou la débauche particulière entretiennent, apprendroient un métier, ou se feroient servantes.

Et à propos de ce dernier article, il ne sera pas inutile de faire voir combien fausse est la these de certains Politiques qui soutiennent de vive voix & par écrit, que la Prostitution, non-seulement doit être tolérée, mais même permise, & en quelque maniere autorisée, afin, disent-ils, que la pudicité des femmes, par cette diversion, se trouve à couvert des attentats de ces Furieux qui, comme des Loups affamés, se rueroient indifféremment sur le Sacré & sur le Profane. . . Au lieu qu'en leur jettant cette proie, la plus saine & la plus honorable partie du Sexe est moins exposée à leurs irrup-

mons... A ne regarder les choses qu'en gros, on trouve là dedans un spécieux qui frappe ; mais à les examiner de près, on trouve, toute compensation exactement faite, que le remède est pire que le mal.. Nous ne nous arrêterons pas à l'offense qu'entraîne nécessairement la contravention aux ordres de Dieu ; cela ne souffre point de difficulté ; quoique ce ne soit aujourd'hui qu'un assez petit objet ; nous n'insisterons que *sur l'utilité prétendue* qui revient à la pudicité des honnêtes femmes par ces sortes d'établissements.

Que l'honneur des Femmes & des Filles vertueuses par état, étant moins attaqué, soit conséquemment moins exposé ; nous l'accordons... Mais on ne viendra jamais à bout de démontrer, par des raisonnemens sensés, que la Prostitution ne jette pas une Nation entière dans un goût général de débauche qui fait un tort infini à la Société publique & aux Sociétés particulières... Les engagements légitimes sont négligés & même dédaignés. Si les honnêtes femmes sont moins exposées aux insultes, elles n'y gagnent guère du côté de l'estime dans l'esprit des hommes qui les mettent volontiers au niveau de celles qu'ils fréquentent...

C'est un bien pour un débauché qui se présente au mariage , *quand il n'est qu'usé & assez peu propre à remplir les obligations qu'il contracte* ; mais c'est encore un plus grand bien pour celle qu'il épouse. Rien n'est plus ordinaire que de voir d'honnêtes Filles , aussitôt après la Cérémonie de leur mariage *être obligées de passer par une autre moins honorable . . .* Il y a telles Familles où les suites de la Débauche , sont héréditaires , *comme autrefois la Ladrerie ou la Lèpre*. Un mari qui a pris le goût de la Débauche , ne tarde pas à quitter sa femme , s'il ne trouve pas en elle cette impudence qui fait son principal attrait , pour retourner comme le Chien à son vomissement , ou comme le Porc à son fumier.

Nous aimons les plaisirs diversifiés & faciles ; qu'ils soient purs , qu'il n'en résulte rien pour le bien public ; c'est la moindre de nos inquiétudes. Chacun doit vivre pour soi exclusivement.

On a mis à la mode *une certaine Galanterie* , qui consiste à ne plus avoir pour maîtresses que ces femmes affichées , & connues comme les bornes des carrefours ; de ces *famoses* qui sont sur le grand Trottoir. Si la pudicité des honnêtes femmes y gagne quelque chose , *tant mieux* ;

mais la société y perd notablement de plus d'une manière . . . La ruine des Enfants de famille & leur inutilité en résultent comme l'effet de sa cause . . . Tel vieux Garçon a eu jusqu'à vingt maîtresses, qui n'a pas donné un seul Sujet à l'Etat. Il en dérive encore d'autres maux. Le désordre des ménages, qui sont négligés, abandonnés & avilis par le mauvais commerce du Chef . . . Les prétextes & les occasions de libertinage qu'une telle conduite fournit aux femmes, & qu'elle semble autoriser en leur donnant du moins une apparence *de droit de Représailles* : car enfin quel reproche peut raisonnablement faire un mari débauché à sa femme, lorsqu'elle ne fait que suivre l'exemple qu'il lui donne ? Nous laissons au Lecteur désintéressé & judicieux à tirer les conséquences.

Un Auteur de ce temps débite comme une Maxime, que si les femmes étoient moins réservées avec les hommes, ceux-ci feroient bien moins de folies pour elles. Mais cette maxime n'est, ou ne doit être qu'une ironie ; car dans quel temps les femmes ont-elles été moins réservées qu'elles ne le sont, & dans quel temps les hommes ont-ils fait plus de folies pour elles ? Nous laissons encore au Lecteur à

pérer la solidité comme la vérité de cette maxime.

Quand bien même les vices auroient quelque chose d'utile, c'est-à-dire, qu'ils produiroient quelque avantage, soit public, soit particulier, cela n'empêche pas qu'ils ne soient essentiellement mauvais, & formellement opposés dans toutes les circonstances au vrai honneur, & dans quelques-unes aux faux honneur.

Une erreur, dit-on, quand elle est utile ou agréable, vaut mieux qu'une vérité fâcheuse; quoique cette maxime soit véritable, moyennant quelques restrictions, il ne s'ensuit point du tout de-là qu'elle doive s'étendre jusque sur les vices.

Les Vices forment entr'eux un tel enchaînement, qu'on ne sçauroit attribuer de l'utilité à un seul que tous les autres n'en exigent, & n'en deviennent susceptibles. Ce n'est jamais par eux-mêmes qu'ils occasionnent quelque bien, mais par des circonstances qui souvent leur sont totalement étrangères.

La débauche est bonne à quelque chose. *Voilà un Principe posé.* Il s'agit de le prouver, & voici comme quelques-uns s'y prennent. Si la femme de *Marc-Antoine le Triumvir*, celle-là même que

## 222 *Les Préjugés du Public*

*Dolabella* sçut débaucher , eût été vertueuse & fidelle à son mari ; la Ville de Rome seroit tombée dans une affreuse confusion , par la bonne intelligence qui n'eût pas manqué de regner , & qui regnoit déjà entre *Dolabella* & *Marc - Antoine* , c'est-à-dire , entre les deux hommes les plus factieux de la République ; mais cet affront fait à l'un des deux par l'autre , mit la désunion entr'eux ; & la République fut sauvée. Le commerce peu honnête de *Fulvie* , Dame Romaine , avec un des complices de *Catiline* , ne fit-il pas découvrir la plus horrible conspiration qui se fût jamais tramée ? Sans la passion furieuse de *Tatquin* pour *Lucrèce* , les Romains n'autoient-ils pas continué de gémit sous une Domination tyrannique ? Si *Phriné* eût été une Fille sage & honnête , auroit-elle pu gagner assez d'argent pour faire relever les murailles de la Ville de Thèbes sa Patrie ?

Il y avoit dans une Province , certaine Forêt , dont les exhalaisons pestilentielles caufoient aux environs , des fièvres malignes & contagieuses régulièrement tous les Etés ; personne n'en avoit encore deviné la cause . . . Mais comme cette Forêt servoit de retraite à des voleurs qui se retiroient dans les cavernes , dont elle



étoit remplie , & qui de là commettoient impunément tous les jours des meurtres & des brigandages ; on se détermina , par cette considération , à la faire entièrement abattre ; ce qui ayant été exécuté ; les fièvres contagieuses qui infectoient le pays tous les ans , cessèrent aussitôt , & on vit clairement ce qui les avoit causées jusqu'alors. N'est - ce pas là une bonne preuve que les meurtriers & les brigands contribuent infiniment au bien public , puisque sans eux , cette Forêt seroit peut-être demeurée sur pied encore plusieurs siècles , & auroit fait périr une infinité de monde. Voilà comme les Vices sont utiles. Nous ne ferons pas d'autre réponse.



## CHAPITRE XXXIX.

*De l'Ambitieux.*

L'AMBITIEUX ne connoît point le vrai honneur, ou du moins il ne scauroit entrer dans ses vûes.

Un homme qui ne feroit tous ses efforts, & qui n'emploieroit toutes les voyes permises pour s'élever aux premières Charges, qu'à dessein de s'en acquitter mieux que ceux qui les possédoient, c'est-à-dire, à l'avantage du Public; un tel homme ne seroit pas ambitieux, mais un des plus vertueux mortels. C'est en ce sens-là que Saint Paul loue celui qui desire l'Episcopat. Un homme au contraire qui ne fait tous ses efforts pour s'élever aux premières Places, qu'à dessein d'y augmenter son crédit & ses richesses, en s'y comportant aussi mal que ceux qui les occupoient avant lui; un tel Aspirant est ambitieux, & n'est pas honnête homme.

Toute démarche, dont la justice n'est pas le premier objet, appartient à l'ambition, & non pas au vrai honneur qui n'est jamais fondé que sur la justice . . . Quelle justice peut-on imaginer en celui

qui se proposant son Bien être particulier pour l'unique but de toutes ses entreprises , ne procure le bien général que par des circonstances qui n'entrent point dans son plan ? Nous ne lui disputons point les grands talens . . . Mais qu'importent ces grands talens au bien public , s'ils ne tournent qu'à son avantage particulier ? Et qu'importent-ils à la justice , si le bien public ne s'y rencontre qu'en vertu de certaines combinaisons formées par le hazard, ou plutôt dirigées par la Providence ?

On a dit du plus ambitieux des hommes , “ qu'étant né avec une indifférence  
” ce entière pour tout ce qui est louable  
” ou blamable , honnête ou deshonnête ,  
” il n'envisagea jamais la vertu comme  
” vertu , le crime comme crime , mais  
” qu'il ne vit que les rapports que l'un  
” ou l'autre pouvoient avoir à son élé-  
” vation ; que c'étoit là son idole , &  
” qu'il lui sacrifia son Roi , sa Patrie , sa  
” Religion , qu'il auroit défendus avec  
” le même zèle , s'il avoit trouvé au-  
” tant d'avantage à les défendre qu'à les  
” anéantir ” . . .

Cela ne signifie rien , ou du moins rien de particulier : car il y auroit de la simplicité à croire qu'entre tous ceux qui font le mal , il y en ait un seul qui le

fasse à cause qu'il est mal. Ce n'est pas pour se procurer le plaisir de commettre des brigandages & des meurtres , que le voleur de grand chemin se rue sur les passans ; c'est uniquement parce que cette voie selon lui , est la plus courte & la plus facile , comme la plus sûre pour lui procurer un argent que sa cupidité desire. S'il pouvoit se le procurer par d'autres moyens qui lui parussent aussi sûrs & aussi courts, il les employeroit infailliblement ; il ne regarde le meurtre que comme un acheminement à ses prétentions , & nullement comme un crime. Il sçait pourtant bien que c'en est un ; mais il se flate ou par l'espérance d'en obtenir le pardon , ou il s'excuse par la nécessité qu'il croit avoir de le commettre. S'il le regarde comme un acte purement indifférent ; ce ne peut-être que par une stupidité animale & féroce , ou par les mauvais principes d'une fausse Philosophie. Si par stupidité , c'est une bête à exterminer comme le chien enragé , ou le Loup affamé . . . Si par Philosophie , il atteint le suprême degré de scélératesse , & devient le plus dangereux des hommes. Nous disons le plus dangereux des hommes , si tant est qu'il s'en trouve de pareils : car il y a bien moins à attendre

de celui qui ne connoît ni crimes , ni vertus , que de celui qui connoît des vertus , quoiqu'il commette des crimes . . . La conscience intimidera celui-ci dans une infinité de circonstances , & il n'osera pousser le crime jusqu'au degré où l'autre le portera... Les remords le troubleront & apporteront des obstacles à certaines entreprises funestes , qui pour être exécutées demandent toute la netteté du jugement. Il périra promptement , & le Public gagnera à sa perte.

On peut répondre que le Dictateur *Sylla* , quoique fort éloigné de l'Arhéisme , a fait néanmoins servir le sacré & le profane à son élévation . . Mais on peut repliquer que s'il eut nié la Providence & la distinction morale des vertus & des crimes , il auroit encore pû faire plus de mal qu'il n'en a fait . . . Il n'eut point rendu la liberté à sa Patrie en abdiquant la Dictature. Il a eu peur que cette Providence ou Fortune particuliere à laquelle il rapportoit tous ses grands succès , ne se lassât & ne voulut le punir de tant de sang qu'il n'avoit répandu que pour ses intérêts personnels . . . Il crut qu'en lui remettant de bonne grace & de lui-même , ce qu'elle lui avoit donné , il préviendrait peut-être son ressen-

triment secret ; & en un sens il ne s'est pas trompé.

*Jules-César* qui n'étoit rien moins qu'*Athée*, puisqu'il offroit des sacrifices, consultoit les victimes, & avoit un Formulaire de prières, qu'il ne manquoit jamais de réciter en montant dans son carrosse, a souvent délibéré s'il rendroit à la République, l'autorité Souveraine qu'il lui avoit enlevée. Il rouloit continuellement ce grand dessein dans sa tête, & quoiqu'on paroisse le soupçonner avec fondement d'avoir voulu se faire Roi, il étoit homme, cette envie une fois satisfaite, à imiter *Sylla* dans son abdication, si le poignard de *Brutus* lui eût donné ce temps. Les Mémoires qui furent trouvés dans son cabinet après sa mort, rendent cette idée plausible.

Rien de semblable, dit-on, n'est tombé dans l'esprit de Cromwel ! S'il eut vécu dix siècles, il eut été Usurpateur & Tyran pendant dix siècles ! Qui sçait cela ? Entre tous les Empereurs Romains, y en a-t'il eu un plus orgueilleux, un plus fier & un plus jaloux de son autorité que *Dioclétien* ? Cependant après vingt années d'un regne brillant & heureux, & lorsqu'on devoit s'y attendre le moins, n'est-il pas descendu du Trône de son

propre mouvement ; pour aller planter des choux à Solone ? Et quoique puissamment sollicité , depuis cette abdication , pour remonter sur le Trône , en a-t'il jamais voulu entendre parler ? Au reste , quand on dit de Cromwel qu'il eût défendu la Justice & la Religion avec le même zèle , s'il y avoit eu autant d'avantage pour lui à les défendre qu'à les anéantir ; ce n'est pas tant faire son éloge qu'on pourroit bien se l'imaginer ; c'est donner le dernier coup de pinceau à la scélératesse ; parce qu'il n'y a qu'un *Athée* qui puisse mettre en problème la Religion & la Justice , & qui puisse les faire servir de marche pied à son orgueil & à son ambition , au défaut d'un autre appui ? Mais personne n'ignore que Cromwel étoit plutôt *Fanatique* qu'*Athée*.

On remarque qu'il est plus aisé à l'Ambitieux de se faire aimer , que de se faire estimer du côté de la Justice. *César* donnoit des spectacles & de grands repas au Peuple Romain ; & *Caton* de bons exemples. Le premier étoit généralement aimé , quoique tout le monde connut bien son ambition. L'autre étoit généralement estimé , parce qu'on le croyoit sans am-

bition ; mais on le craignoit plus qu'on ne l'aimoit..

Cependant un Ambitieux habile doit soigneusement cacher son ambition , & insister principalement sur l'article de la Justice & du bien Public , au moins pour les apparences . . . *Absalon* décrioit dans toutes les occasions le gouvernement de son Pere , il aigrissoit le Peuple & les Principaux en les plaignant. Il faisoit entendre à ceux ci qu'il sçauroit bien reconnoître autrement leurs services , & ce qui étoit dû à leurs dignités ; & il flatoit ceux - là d'une diminution considérable d'impôts , & de l'expédition la plus prompte dans l'administration de la Justice , s'il parvenoit jamais à la Royauté. C'est regner bien habilement & bien sûrement , que d'ôter ces deux prétextes aux Ambitieux ; en sorte que toute leur injustice paroisse à découvert !

Un Ambitieux ne sçauroit se soutenir s'il ne s'appuye sur l'honneur d'opinion. *Catilina* ne connoissoit pas cet honneur qui est fondé sur la Justice , *aussi n'en avoit-il pas besoin* ; mais il n'avoit pas assez de celui qui est fondé sur le jugement du Peuple , & qui lui étoit nécessaire . . . On l'admiroit par certains en-



droits, & on en avoit horreur par une infinité d'autres. Il ne s'appliquoit pas assez à diminuer cette aversion générale; on le craignoit, mais on ne l'estimoit pas, & on l'aimoit encore moins.

*Caton* eut à peine entrevu les desseins de *César* qui se faisoit autant admirer qu'aimer, qu'il n'hésita pas à dire que la République étoit perdue sans ressource.. *César* n'avoit guere plus que *Catilina* de cet honneur qui est fondé sur la Justice; aussi pour les projets qu'il avoit formés, n'en avoit-il pas plus besoin que *Catilina*; mais il s'appliquoit sans relâche à faire une ample récolte de celui qui est fondé sur l'opinion du Peuple; & c'est ce que *Catilina* négligeoit.

La Conspiration de *Catilina* étoit un *Guet-à-pens* dont les Auteurs n'auroient pu tarder à subir la peine, par l'horreur naturelle & universelle qu'on a pour un massacre qui se fait sans aucune forme de Justice, & qui n'a pour objet que la brutalité & l'avarice de quelques Particuliers. Mais le Projet de *César* n'avoit pas même l'apparence d'une Conspiration contre la République; & à s'en juger que sur la montre, qui suffit toujours au Public, ce n'est pas lui qui a cherché l'occasion; mais c'est l'occasion & la nécessité qui sont venues le chercher. Peu importe; les apparences

étoient pour lui... Premièrement, ce n'étoit pas contre la République qu'il prenoit les Armes; au contraire, c'étoit contre la Faction de ses Oppresseurs. Après la défaite & la mort de *Pompée*, n'étoit-il pas juste qu'il continuât les bons services contre les Fils de ce même *Pompée* qui se flatoient d'achever ce que leur Pere avoit si malheureusement commencé? *C'est ce qu'il fit en se déclarant Dictateur perpétuel.* On vit bien alors qu'il n'avoit demandé le Gouvernement des Gaules avec tant d'instances, & qu'il ne s'étoit si fort obstiné à le garder, que pour avoir au besoin les meilleures Troupes qu'il y eut alors sur la terre, & qui devoient être invincibles étant commandées par un Général comme lui... *Voilà jusqu'où l'honneur d'opinion peut conduire un-ambitieux...* Tout le monde lui tendit les bras, parce que tout le monde l'estimoit & l'aimoit, & que sa Cause paroissoit la plus juste... *César* a négligé cette opinion, dès qu'il a cru pouvoir s'en passer; & il est tombé comme *Catilina*, dès qu'il a laissé appercevoir qu'il avoit les mêmes vûes.

Dans ces derniers temps, un Usurpateur qui n'avoit pas moins d'ambition que *César*, a suivi à-peu-près la même marche, comme nous l'avons remarqué;

mais il s'est mieux soutenu que lui, parce qu'il n'a pas laissé appercevoir qu'il *perdit de vue le bien public, pour le bien personnel* . . . Ce n'est point du tout par modestie qu'il ne s'est pas fait Roi. Il y a eu de la vanité & de la crainte dans son procédé. Il eut paru petit sous le Diadème, *à cause de son extraction qui n'étoit rien moins que royale* ; au lieu que par la même raison il a toujours paru fort grand sous le titre de *Protecteur*, qui ne présente que l'idée du bien public . . . D'ailleurs il eut appréhendé l'indignation de toute l'Europe, qui n'auroit pû voir, sans frémir, un Sujet mettre sur sa tête une Couronne qu'il venoit d'arracher à son Souverain . . . Et toutes réflexions faites, la vanité lui a fait voir que *le titre de Roi* est assez inutile à celui qui est *plus que Roi*. On dit plus que Roi, car c'est s'arroger orgueilleusement la Souveraineté de Dieu même, que d'entreprendre de juger les Rois, & de soutenir les Peuples rebelles contre une Autorité qui n'en reconnoît point sur la terre.

L'Ambitieux décidé regarde tous les autres vices du haut en bas . . . Il méprise un Gourmand ; il a pitié d'un Amoureux ou d'un Débauché . . . Il déteste l'Avare . . . Mais laissez-le parvenir

où il tend ; il aimera la bonne chère, les femmes, l'argent, & il sera cruel. Il ne fait divorce avec les autres vices pour quelques momens, que pour les reprendre avec plus d'avantage & de sûreté.

Tous les Vices peuvent conduire l'Ambitieux à ses fins, mais ce doit être moins par les siens que par ceux des autres. Il ne doit avoir, pour ainsi dire, qu'un Vice & qu'une vertu ; *l'Ambition* & la *Discretion*. *Catilina* avoit l'une & l'autre ; mais il s'étoit associé une infinité de Gens qui ne connoissoient que la Vanité & l'Indiscrétion... il auroit bien sçu tirer parti de tous leurs autres vices ; mais l'indiscrétion ruinoit son projet sans ressource... Les jeunes gens associés à un grand Projet sont comparés à certains oiseaux, qui semblent ne s'attrouper avec d'autres, que pour les faire mieux prendre... *Saluste* les peint en deux mots. *Inconsulte ac per dementiam cuncta simul agentes, plus timoris quam periculi effecerant.*

Il faut que l'Amour ne se mêle dans l'Ambition que comme un véhicule qui peut aider à faire parvenir où on tend. Et pour lors il doit être sans bandeau ; c'est-à-dire, qu'une femme dans cette circonstance doit être moins aimée à cause de sa beauté, que parce qu'elle peut être

utile par ses intelligences. Les desseins de ce même *Catilina* ne furent éventés que par les tracasseries, les raccommodemens & les brouilleries d'un Amant & d'une Maîtresse... Cette femme qui n'étoit bonne à rien, devint extrêmement nuisible par l'indiscrétion de celui qu'elle avoit rendu fou. Il lui en dit trop & trop peu; & encore avec des menaces si offensantes, ou des promesses si magnifiques, qu'elle se crut fondée à regarder les uns & les autres comme les indices avant-coureurs de quelque Conspiration importante. *Il falloit lui dire tout, ou rien.* En prenant le premier parti, une entière confiance auroit pû la gagner; au lieu que la Défiance ne lui imposoit aucune obligation, & augmentoit sa crainte...

» Quand vous verrez; disoit ce jeune  
» Etourdi à sa Maîtresse, l'Or couler chez  
» nous à grands flots... Quand vous  
» verrez ces superbes Sénateurs dans l'es-  
» clavage, leurs femmes arrogantes dans  
» les fers, leurs maisons & leurs jardins  
» confisqués, tous leurs biens à l'encan,  
» sans que vous puissiez y rien préten-  
» dre. Lorsque *Fulvie* sera encore *Ful-*  
» vie, & peut-être bien moins; nous  
» vous y verrons penser plus sérieuse-  
» ment ». Que voilà bien le jeune hom-

## 236. *Les Préjugés du Public*

me qui veut toujours vendre la peau de l'Ours avant que de l'avoir tué! *Les Matresses de César n'ont jamais été pour rien dans ses affaires.*

Il n'y a peut-être jamais eu de vanité plus raffinée que celle de *Caton*, ni d'ambition plus spirituelle. Il témoigna du mécontentement quand il vit qu'on lui avoit dressé une Statue dans une des Places de Rome; & il dit pour ses raisons, *qu'il auroit beaucoup mieux aimé que le Public eut demandé pourquoi on ne lui en érigeoit point.* Sur quoi nous observerons en passant, qu'il y a certains beaux esprits dont l'ambition délicate pourroit aller de pair avec celle de *Caton*... Ils sont bien aises, disent-ils, de ne pas être de l'Académie, parce qu'ils aiment mieux qu'on demande pourquoi ils n'en sont pas. *Sed non ego credulus illis*... Quoi qu'il en soit, c'est une vérité certaine qu'il y a des gens à qui on rend de grands honneurs, en ne leur en rendant point... C'est *Tacite* qui dit cela au sujet des Images de *Brutus* & de *Cassius*, qui ne parurent point dans une Cérémonie publique, en conséquence d'un ordre de *Tiberius*. Tout le monde s'en étonna, & cet étonnement rappella à tout le monde que *Brutus* & *Cas-*

*Fus* étoient les deux derniers Romains qui eussent formé le généreux projet de rendre la liberté à leur Patrie . . . Cependant quoiqu'en dise *Tacite*, *Tibere* eut encore plus mal fait de permettre que les Images des deux principaux Assassins du Fondateur de l'Empire, fussent portées en triomphe avec la sienne au milieu de la Capitale même, . . . C'eut été autoriser & consacrer, pour ainsi dire, un très-pernicieux exemple contre lui-même & contre ses successeurs,

Pour connoître quelle sorte de liaison peut se rencontrer entre des Ambitieux qui aspirent à la même dignité, il ne faut que jeter les yeux sur les amis d'*Alexandre*, lorsqu'après la mort de ce Prince, ils se mirent à partager ses Etats entr'eux. Tout ce que la fraude & la mauvaise foi ont de noirceur y fut employé de part & d'autre. *Nam & insociabile est regnum & à pluribus expetebatur*, dit *Quinte-Curce*.

*César* montrant un jour une Bicoque à quelques-uns de ses amis, disoit qu'il choisiroit plutôt d'avoir la première place dans cette petite Ville, que la seconde dans Rome . . . Il seroit ridicule de penser que *César* ait dit cela sérieusement. Car le second Magistrat de Rome étoit assurément d'une toute autre importance que

## 238 *Les Préjugés du Public*

*le Prêtreur de Fondi.* Cela ne vouloit sans doute rien dire autre chose , sinon qu'il étoit bien résolu de ne pas souffrir qu'on lui donnât un Supérieur à Rome , & point d'égal , *si ses affaires prenoient un bon tour* : Sa maxime favorite étoit qu'on peut violer toutes les Règles de la Justice pour une Couronne ; mais que dans tout le reste il les faut observer . . . *Pourquoi dans tout le reste ?* Cette maxime fautive dans le Principe , l'est encore dans les conséquences ; il est impossible d'établir que la Justice peut être violée dans un article qu'on n'établisse par-là qu'elle peut l'être dans tous ; parce qu'elle devient arbitraire . . . *César* parloit selon son goût ; mais ceux qui ne se soucient pas d'une Couronne , sont tout aussi bien fondés que lui à croire qu'ils peuvent violer les Règles de la Justice pour se procurer la possession de ce qu'ils desirent le plus. *Un coffre fort bien plein est un Diadème pour un Avaro* . . . Et il y a tel voluptueux qui préféreroit la possession d'une femme dont il est épris , à tout le Faste de la Royauté. Un de nos Poëtes va même plus loin.

J'ai quelquefois aimé ; je n'aurois pas alors ;  
Contre le Louvre & ses trésors ;



## Sur l'Honneur, &c. 239

Contre le Firmament & la voûte céleste,  
Changé . . . , &c. , &c.

Comparez cette pensée avec celle ci qu'on attribue à un Seigneur qui n'avoit pris les armes contre son maître, que pour complaire à une femme qu'il aimoit.

Faisant la guerre au Roi, j'ai perdu les deux yeux ;  
Pour un objet si beau, je l'eusse faite aux Dieux,

On répondra que ce sont des hyperboles familières aux Poëtes ; mais *La Fontaine* eut été assez sên pour tenir parole, & pour adopter la maxime de *César* ; quitte à être honnête homme sur tout le reste, comme il l'étoit naturellement.

*De jeunes Sidoniens* auxquels *Alexandre* fit offrir la Couronne par *Héphestion*, préférèrent *Abdolonyme*, parce qu'il étoit du sang Royal, & qu'il n'en étoient pas ; quoique cet *Abdolonyme* n'eut que l'état & l'apparence d'un vieux Jardinier de Fauxbourg. Ce seroit bien dommage qu'un désintéressement aussi généreux & un aussi grand amour pour la Justice, ne nous eussent pas été transmis par l'Histoire ! *César n'a pas fait d'action qui approche de cet Héroïsme*. Elle parut du



moins si grande à *Héphaestion*, qu'il ne pût s'empêcher de leur dire, qu'il étoit bien glorieux pour eux de refuser même lorsqu'il s'offroit, ce que tant d'autres recherchoient avec avidité par le fer & par le feu ; ajoutant qu'il y avoit bien plus de grandeur d'ame à refuser une Couronne, qu'à la conquérir. Il faut convenir que lorsque la stupidité, l'insensibilité & l'indolence ne sont pas les motifs d'un tel refus, il est le dernier effort de la Générosité Humaine.. *Scipion l'Africain* a refusé la Couronne que les *Ibériens* lui offroient ; mais la circonstance étoit bien différente ; il n'auroit pû l'accepter sans trahir sa Patrie qui ne lui avoit donné le commandement d'une armée que pour l'utilité publique, & non pas pour la personnelle. Il se fut rendu l'objet particulier d'une guerre importante, & eut profité tout seul d'un succès dont le bonheur devoit être commun. Outre cette considération qui est puissante sur un cœur qui n'a pas perdu tous les sentimens de la Justice, c'est qu'il pouvoit y avoir de la crainte dans le motif du refus de *Scipion* . . . Il connoissoit trop bien les Romains pour les croire d'humeur à souffrir tranquillement qu'un de leurs Généraux ne se fût servi de leurs Troupes & de leur argent que pour se faire Roi d'un

d'un Pais dont la propriété leur étoit dévolue par droit de conquête. *Scipion* n'allégué aucune raison ni de justice, ni de modestie ; il ne montre qu'un peu de cet orgueil si naturel aux Romains, en répondant *que sa qualité de Citoyen de la premiere Ville du monde, étoit fort au-dessus du titre de Roi . . . L'a cru qui a voulu.* Mais pour revenir à notre *Héphestion* qui trouvoit tant de magnanimité à refuser une Couronne, il n'auroit pas osé donner ce conseil à *Alexandre*, ni même lui représenter qu'il lui seroit bien plus glorieux de relever son ennemi abattu à ses pieds, que de l'écraser après sa chute, c'est-à-dire, d'accorder la paix à *Darius* qui la lui demandoit, plutôt que de ruiner ses Etats, & de le faire périr avec toute sa famille . . . L'Héroïsme militaire aime le fracas ; & il n'y en a point à faire un acte de Justice & d'Humanité. *C'est le partage du grand Homme, & de l'excellent Homme.*

On observe d'un autre côté, une grande modestie dans *Abdolonyme*. Quoiqu'il fût du Sang Royal, il n'accepta la Couronne qu'avec peine, parce qu'il craignoit, *disoit-il*, de ne pas avoir les talens nécessaires pour bien régner, & de perdre sur le Trône la tempérance & la modération

## 242 *Les Préjugés du Public*

qui lui avoient rendu la pauvreté si douce. Il raisonneit ; car c'est assez le propre de l'homme de se croire très-capable de bien remplir toutes les places , pourvu qu'elles flatent sa vanité ou son avarice. Il y en a cependant qui ont peur de se charger de grands emplois qui demandent une capacité qu'ils ne se sentent pas. Ces sortes d'hommes ne sont pas bien ambitieux , puisqu'ils réfléchissent . . . Si c'est par modestie qu'ils refusent , ce sera toujours en pure perte ; car bien loin de leur en faire un mérite , on ne les taxera jamais que de pusillanimité.

Un Auteur Espagnol adresse ce Discours à une de ces Consciences timorées . . .  
« Vous n'osez , dites-vous , Timante ,  
« accepter cet Emploi ! Certes il est pour-  
« tant honorable & lucratif ! Mais vous  
« ne vous sentez pas une capacité suffi-  
« sante pour vous en acquitter avec hon-  
« neur ! Que vous êtes bon ! Prenez tou-  
« jours , & soyez bien sûr , quand vous  
« serez une fois en place , que la capa-  
« cité & l'honneur sont ce qui vous  
« manquera le moins. Ignorez-vous qu'il  
« y a des graces particulières pour tous les  
« différens Etats ! Rappelez-vous ce Ro-  
« main à qui la République donna tout  
« du premier coup le commandement

» d'une armée, pour faire son apprentif-  
» sage de Général, & qui en allant join-  
» dre ses Troupes, s'appliqua tellement  
» à la lecture des Mémoires que les  
» plus expérimentés Capitaines avoient  
» laissés sur les Guerres précédentes, que  
» la première bataille qu'il livra, il la  
» gagna, & que la première Ville qu'il  
» assiégea, il la prit, *en continuant tou-*  
» *jours sur le même ton jusqu'à l'entière*  
» *définition...* Vous ferez tout de même !  
» Et quand vous ne pourriez acquérir  
» aucune habileté, tous ceux qui dépen-  
» dront de vous, n'iront pas vous dire  
» que vous en manquez ; la plupart mê-  
» me en seront charmés. Et ceux que vous  
» favoriserez, vous prouveront à vous-  
» même démonstrativement qu'aucun de  
» ceux qui vous ont précédé dans les  
» mêmes fonctions, n'a été ni plus judi-  
» cieux, ni plus pénétrant, ni plus exact,  
» ni plus actif, ni plus équitable. Les  
» murmures des mécontents ne viendront  
» pas jusqu'à vous... Le travail vous  
» effraye peut être ! Hé ! qui vous a dit  
» qu'il fallut travailler ? Le Titre de vo-  
» tre Emploi annonce & suppose le tra-  
» vail ; mais il ne l'admet pas plus né-  
» cessairement qu'une infinité d'autres  
» qui annoncent les soins, les sollicitu-

## 244 *Les Préjugés du Public*

„ des , les fatigues ; & qui pourtant n'ad-  
 „ mettent au fond que la fainéantise ,  
 „ la mollesse & la volupté . . . Ils sont  
 „ pour ceux qui en sont décorés , ce que  
 „ sont à peu-près pour les femmes , les  
 „ dignités de leurs maris. Elles en ont les  
 „ honneurs ; on les appelle *Madame la*  
 „ *Présidente* , *Madame la Lieutenant* ,  
 „ *Madame la Conseillère* , & *Madame la*  
 „ *Baillive* : Mais c'est à *M. le Président* ,  
 „ à *M. le Lieutenant* , & à *M. le Bailli* à  
 „ travailler s'ils veulent ; elles n'entrent  
 „ pour rien dans la fatigue . . . D'ailleurs  
 „ qui vous empêche de prendre un  
 „ *vieux Routier* pour Desservant , ou pour  
 „ second ? Vous en trouverez un habile ,  
 „ en lui cédant la moindre partie des  
 „ beaux & bons émolumens attachés au  
 „ *titre de votre Emploi*. Il y aura même  
 „ encore pour lui *un tour de bâton* , qu'il  
 „ saura bien faire valoir , & dont il  
 „ aura grand soin de ne vous rien dire.  
 „ Que vous importe ? Il se chargera de  
 „ tous les soins , & ne vous laissera que  
 „ les honneurs , les agrémens & le profit.  
 „ Abandonnez , s'il le faut , une quatriè-  
 „ me partie pour avoir un droit incon-  
 „ testable sur les trois autres ; & quand  
 „ vous céderiez le tiers , n'est-ce pas  
 „ toujours un gain bien raisonnable que

» de gagner plus de moitié sur ce qui ne  
» coûte rien ? Vous sçavez signer ? Il  
» n'en faut pas davantage : Qui pourra  
» croire que ce qui porte votre nom ne  
» vient pas de vous ! A quoi connoît-on  
» que quelques honnêtes gens ont fait  
» certains Ecrits qui ne laissent pas quel-  
» quefois d'être assez bien tournés ?  
» N'est-ce pas à leur nom qui est en  
» tête ou en queue » ?

C'est à des Ecrivains de cette espece que  
l'on peut fort bien adresser l'Epigramme  
de *Linier* contre le célèbre *Costar*, Se-  
cretaire du Roi.

Costar, comment a-tu pu faire

Pour acquérir tant de renom ?

Toi qui n'as, *pauvre Secrétaire*,

Jamais rien écrit que ton nom !

On ne sçauroit trop louer la modestie  
& cette humilité si rare, qui fait que  
l'on ne s'appuie pas sur son mérite, &  
qu'on se défie de ses forces. Mais il n'en  
sera pas moins vrai qu'elles ne valent  
rien pour s'avancer dans le monde. Un  
Pere qui a dessein que ses Enfans par-  
viennent aux dignités & aux honneurs,  
doit plutôt leur inspirer la dissimulation,  
la vanité, la présomption & l'effronterie,

que la défiance de leur mérite & de leur capacité.

*Antisthene* conseilla un jour aux Achéniens d'ordonner qu'on fit labourer les Asnes ; & sur ce qu'il lui fût répondu , que cet animal n'étoit point fait pour cela. Qu'importe , repliqua-t'il ? Il ne s'agit que de votre Ordonnance. Ne voit-on pas que les hommes les plus ignorans deviennent dignes & capables des plus grandes Charges , dès le moment que vous les y employez.

L'Ambition est la Fille aînée de l'Orgueil ; mais elle ne tient pas de son Pere , car il n'y a pas de vice plus rampant. Il faut que l'Ambitieux commence par se montrer soumis & humble , & qu'il se réserve à se montrer fier , impérieux & dur quand il sera parvenu à-peu-près où il tend.

On ne tarit point sur *Jules César* quand on traite de l'ambition. . . . Il avoit un assez bon nombre de vices ; mais c'est principalement par celui-ci qu'il s'est fait un Nom que les Maîtres de la Terre, jusqu'à la fin des siècles se feront gloire de porter... Il avoit plus de vertus apparentes que de réelles ; on auroit même assez de peine à démontrer qu'il en ait eu aucunes. On ne



peut pas dire qu'il fut sage ; mais il réunissoit tous les talens qui peuvent conduire là où il vouloit aller. Sa prudence n'avoit point de bornes , & elle ne l'a abandonné que lorsque la Fortune n'eut plus rien de nouveau à présenter à son ambition. Malgré tous les reproches qu'on peut lui faire , il a été sans doute un des plus grands & des plus excellens hommes de son siècle ; son Nom seul comprend un éloge , & présente naturellement à l'esprit les plus belles idées. La gloire qu'il s'est acquise est le chef-d'œuvre de l'Orgueil Humain ; il ne sçauroit monter plus haut. Mais il est incroyable combien César a rampé de temps pour parvenir à cette élévation. Jamais homme n'a dissimulé plus finement que lui le *Passé-droit* le plus offensant , tant qu'il n'a pas eu la force en main : bien différent de *Metellus* , dont *Salluste* dit qu'il manqua de se désespérer lorsqu'il apprit que *Marius* avoit été fait Consul , & qu'on lui avoit décerné la Province de Numidie , dont il étoit lui-même Gouverneur.

*Metellus* étoit plus envieux qu'ambitieux. L'Ambition est patiente & prudente . . . L'Envie est forte & brutale.

Tous les Historiens s'accordent à dire

que jamais personne ne sçut mieux que *César* employer dans le besoin , l'hypocrisie , la flaterie & la souplesse que l'ambition exige , & dont elle ne dispense aucun mortel . . . Son grand cœur & sa fierté naturelle s'abaissèrent aux démarches les plus humiliantes envers tous ceux dont le crédit lui sembloit pouvoir appuyer ses prétentions au *souverain Pontificat* , qui lui ouvroit le chemin à tout. Il ne se contenta pas de ramper comme le serpent , il en eut encore la finesse ; & pour parvenir à son but , il employa un Expédient dont il paroît qu'il fut l'inventeur , & d'une espece si singulière , que le défaut de succès en auroit fait la plus insigne friponnerie. Aussi , dit-il à sa mere en partant pour se rendre au Sénat où l'élection devoit se faire , *qu'il reviendrait souverain Pontife ou Banqueroutier* . . . Il emprunta aux plus riches Citoyens de très - grosses sommes pour acheter les suffrages , & il ne leur déclara ni aux uns ni aux autres , les différens emprunts qu'il avoit faits , que lorsqu'il n'en trouva plus à faire. Par-là il mit dans ses intérêts & les pauvres & les riches ; les pauvres , parce que leur ayant donné à pleines mains , ils se crurent obligés par reconnoissance de favo-

rifer un homme qui leur avoit fait tant de bien : & les riches , parce qu'ils virent clairement qu'ils alloient tout perdre , si *César* manquoit l'élection. *Cette Ruse est-elle bonne ?* En voulez-vous une autre qui vaut bien celle - là , & dont il se servit , en partant pour son Gouvernement des Gaules , afin d'empêcher que son absence ne lui fut préjudiciable . . . Il enchaîna tous ceux qui montoient aux charges , & en fit exclure , par ses intrigues , tous les *Candidats* qui ne voulurent pas lui promettre de le soutenir pendant qu'il seroit absent. De sorte que le seul moyen de monter aux charges , étoit de se lier d'intérêt avec lui. Il ne se contentoit pas d'une promesse verbale , il exigeoit le serment , & sur-tout l'écrit. Etoit-il bien difficile de prédire , *remarque un Auteur* , qu'une République où il regnoit de tels désordres , courroit à grands pas à sa ruine ?

Un Ambitieux parfait , n'a ni Pere ni Mere , ni Parens , ni Patrie , ni Religion , ni Femme , ni Enfans , ni Maîtresse , ni Amis , ni Vices , ni Vertus ; à peine tient-il à la Nature Humaine par aucunes liaisons ; il est à lui-même son tout ; & cependant s'il étoit seul , il ne seroit rien , puisqu'il n'y a que l'opinion de la multitude qui soit sa

regle & son objet . . . Comment peut-on faire tant de cas de l'opinion des hommes , & les mépriser si fort eux-mêmes ?

On a toujours dit , & on n'a jamais prouvé que l'Ambition remue plus vivement le cœur des femmes que celui des hommes. . . *Tullia* , il est vrai , fit naître à *Tarquin* son mari le courage de regner qu'il n'avoit pas. Mais son élévation sur le Trône , fut plutôt le fruit d'un Parricide brutalement commis , que celui d'une ambition raisonnée , & d'une conspiration habilement conduite . . . Ce n'est pas être sagement ambitieux que de se charger de l'exécration publique , en montant aux premières places. On ne peut compter sur personne en cas de revers. C'est ce qui parut manifestement dans l'expulsion de ce même *Tarquin* , qui s'exécuta avec une facilité & une joie incroyable de la part du Peuple Romain , & de tous les ordres de l'Etat.

Le but que se propose l'ambition des femmes , se termine presque toujours à une montre frivole de puissance , & à une vaine ostentation de supériorité . . . Ce n'étoit pas tant pour se voir Maîtresse de l'autre moitié de la Terre , que *Cléopâtre* poussa *Antoine* à rompre avec le jeune *César* , & à lui déclarer la guerre : c'étoit

uniquement pour se faire élever un Trône dans le *Capitole* ; & pour, de cette hauteur , morguer toutes les *Bourgeoises de Rome* qui traitoient les *Reines de Roturieres* , & qui regardoient leurs mariages avec les Romains comme des *Mésalliances* . . . La conduite & le succès de cette fameuse Guerre , ont parfaitement répondu à la fatuité du motif qui l'avoit fait entreprendre.

L'ambition générale des femmes & leur grand point d'honneur , *n'est pas de se surpasser les unes les autres en vertu ; mais de s'effacer par la beauté ; ou tout au moins , comme cet avantage ne s'acquiert , ni ne s'achete , ni ne se donne ; de s'obscurcir par la richesse des atours . . .* C'est l'ambition de la *Blanchisseuse* comme de la *Duchesse*. C'est même celle de l'Artisan comme du grand Seigneur . . . Un drap plus ou moins fin ; un galon plus ou moins large ; être en carrosse ou à pied , n'avoir qu'un valet , souvent point du tout , ou en avoir quatre ; entrer chez soi par une porte cochère ou par une allée ; tirer de sa poche une tabatière d'or ou de corne ; n'avoir au doigt qu'une crapaudine de quinze francs ou un brillant de cinq cens Louis . . . Voilà l'objet de l'ambition populaire , & ce qui

en différencie l'espece : cela influe sur un certain honneur plus qu'on ne s'imagine.

L'Ambition se mêle jusque dans l'amour, ou l'Amour se mêle jusque dans l'ambition . . . Il y a, comme nous l'avons déjà observé, *certaines Visionnaires* qui se font vanité de placer leurs amours en haut lieu, au risque infailible *d'aimer tout seuls* . . . Vrais *Ixions* pour la folle témérité, & destinés comme lui au même supplice, c'est-à-dire, *à tourner toujours sans parvenir* ! Tel étoit à la Cour de François Premier, *un certain Monsieur de Villemanoche*, qui ne voyoit jamais marier une Princesse à quelque Souverain, qu'il n'en fut affligé & offensé comme d'un *Passé-droit* . . . Ceux qui se mettent de telles chimères en tête, sont encore plus foux que mal-heureux, & en cette qualité ils devroient être renfermés, *d'autant que leur extravagance ne peut guere se produire au-dehors sans un manque de respect assez bien marqué.*

Quoiqu'une Princesse très-fameuse fut travaillée de cette maladie qu'on appelle *des Grands Hommes*, c'est-à-dire, d'une extrême passion pour *l'Héroïsme* ; elle ne laissoit pas d'être travaillée encore de cette autre maladie qu'on appelle *des petites*

*Femmes* ; c'est-à-dire , de la vanité de plaire à tous les hommes indifféremment. Elle trouvoit du temps pour tout , *dit un Auteur* ; elle s'appliquoit aux soins de regner , comme si elle n'eut pensé à autre chose , & elle étoit attentive à vouloir paroître belle ; comme si elle eût borné là toute sa gloire. C'étoit lui faire mal sa cour , que de lui parler de la beauté de quelqu'autre Princesse . . . On rapporte qu'elle ne fut point du tout fâchée d'apprendre qu'un *certain jeune Hollandois* , de la suite de l'Ambassadeur , la trouvoit fort à son gré , & qu'elle lui pardonna même de ne s'être pas expliqué là-dessus avec assez de délicatesse. Cela est au-dessous du Petit ; & *la Dignité se passeroit bien de traits pareils*.

La chronique scandaleuse de l'autre siècle nous a conservé un trait assez ressemblant , d'une certaine Dame qui payoit doublement *ses Porteurs* , lorsqu'ils donnoient à entendre qu'ils étoient épris de sa beauté , par quelques-unes de ces expressions énergiques , familières à ces sortes de gens. *La même fatuité se retrouve dans les hommes*. On en auroit trop d'exemples à citer.

On observe que les Ambitieux ne sont pas ordinairement fort jaloux de leurs

femmes , & que ceux qui en font jaloux , ne font pas ordinairement fort ambitieux. Tai-toi , disoit *Othon* , à un de ses amis , qui lui parloit avec chagrin , de la passion trop marquée de l'Empereur *Néron* pour *Poppée sa femme* : tai-toi , cela me vaudra l'Empire. Ce qui ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prédit : car *Néron* pour avoir un prétexte de l'éloigner , lui donna le commandement des Armées , ce qui étoit pour lors la voye lá plus sûre , comme la plus courte pour parvenir à cette suprême dignité. La même voye a été employée dans tous les temps pour de bien moindres objets.





---

CHAPITRE XXXX.

*De l'Orgueil & de la Misan-  
thropie.*

**O**N ne sçauroit être ambitieux sans être orgueilleux ; mais on peut être orgueilleux sans avoir cette ambition, qui a pour objet les Dignités, les Charges, les Emplois & les Richesses ; au contraire, c'est souvent dans le mépris de toutes ces choses qu'un certain orgueil se complaît davantage.

L'Ambitieux avoue qu'il ne se suffit pas à lui-même, puisqu'il recherche hors de lui, la possession d'une infinité de choses qui lui sont étrangères, & dont il fait dépendre sa perfection & son bonheur. L'Orgueilleux au contraire, plein de sa propre excellence, ne croit pas qu'il y ait rien qui le vaille. Cet orgueil n'est pas si commun. Il se rencontre principalement dans ceux qu'on appelle *Philosophes*. Il naît du mépris des personnes qu'il faudroit cultiver, solliciter, louer, flater, pour en obtenir ce que la vanité & la cupidité demandent . . . On

le confond aussi quelquefois & trop souvent, avec une indolence & une rusticité-naturelle, qui se couvrent du manteau de la philosophie, pour se produire plus décemment & avec moins de blâme.

Peut-être toute la philosophie de *Diogene* consistoit-elle dans cet orgueil qui est autant fondé sur la paresse & la lâcheté, que sur le mépris des autres hommes, & sur la dureté du caractère. . . Un paresseux a bien plutôt fait de mépriser que d'acquiescer; & un esprit mal-tourné & plein de lui-même, trouve bien mieux son compte à supposer des vices aux personnes que son orgueil dédaigne de cultiver.

L'Orgueil de *Diogene* étoit dans l'extrémité opposée, exactement le même que celui d'*Alexandre*. Quel étoit le but d'*Alexandre* de passer pour un Dieu, en se rendant maître de l'universalité des choses. Quel étoit le but de *Diogene*? de faire croire qu'il étoit plus qu'un homme, en dédaignant les richesses, les dignités, les honneurs qui ont des charmes presque invincibles pour toute l'Humanité. . . Et cependant à quoi *Diogene* renonçoit-il? à rien. Quelle est la passion la plus vive & la plus indomptable dans le plus grand nombre des hommes?

*C'est incontestablement la lubricité . . . Diogene s'y livroit comme un chien . . . Qu'y a-t'il ensuite dans l'homme dont il soit moins le maître : la Langue. Diogene lui donnoit une ample liberté . . . Ne caustique, ironique, méchant & fort en gueule, comme on dit, il ne pouvoit parler à aucun homme sans l'offenser . . . Alexandre prend la peine de venir le voir ; il lui donne une marque de bienveillance & d'estime ; & ce Rustre lui répond une impertinence : il croit bien corriger l'Orgueil de ce Prince , en lui étalant un Orgueil beaucoup plus grand que le sien . . . Ce n'est pas ainsi que ni Solon , ni Socrate , ni Platon lui auroient répondu. Par où il est aisé de voir que Diogene qui avoit choisi par goût une pauvreté & une saleté crapuleuse , & qui n'ouvroit la bouche que pour dire des vérités outrageantes , & quelquefois des faussetés punissables , n'étoit rien de plus que ce qu'on appelle un Gueux révolté. Il est concevable qu'Alexandre ait voulu se faire adorer de ses semblables ; s'il se croyoit fort élevé au-dessus d'eux , il ne reconnoissoit pas moins en eux un certain degré d'excellence qui lui paroissoit digne de son attention. Il faut faire un certain cas des personnes pour ambitionner leur*

estime... Aussi *Alexandre* avoit-il des amis, des favoris & des hommes de confiance; il les consultoit, & se rendoit souvent à la force de leurs raisons... Mais il n'est pas concevable que *Diogene* qui regardoit tous les hommes, *comme des ignorans, comme des foux, ou comme des scélérats*, n'ait cependant embrassé le genre de vie le plus ignoble, le plus dur & le plus dégoûtant, que pour leur donner de l'admiration, & mériter leurs éloges en leur faisant croire qu'il leur étoit supérieur en nature, tant par les qualités de l'esprit, que par celles du corps... Pour faire montre de son austérité, il choisissoit l'hyver, & cassant la glace, il se plongeoit dans l'eau en présence d'une populace amassée; à laquelle *Platon* dit un jour finement : *Retirez-vous si vous ne voulez pas être cause de la mort d'un homme...* Quels ont été les amis de *Diogene*, qui ne voyoit par hasard quelques Philosophes raisonnables & honnêtes gens, que pour les insulter? Quelles étoient ses inclinations? Des Prostituées qui, comme lui, étoient aussi animalelement impudentes que des chiennes... Pour sçavoir au juste si le genre de vie qu'il avoit embrassé plutôt par goût que par Philosophie, étoit susceptible de quel-

que perfection au moins probable ; qu'on imagine seulement une Ville composée de *Diogenes* & de *Cratès*, c'est-à-dire, d'hommes fainéans, sans pudeur & sans honnêteté ; & qu'on dise si une troupe de Bêtes ne donnera pas infiniment moins de dégoût. . . L'erreur de *Diogene* ne venoit principalement que de ce qu'il posoit pour principe, que l'homme est un animal comme les autres, excepté, selon sa burlesque définition, qu'il ne lui donnoit que deux pieds & point de plumes. N'est ce pas là un degré d'excellence fort propre à donner aux hommes une grande idée de leur Nature ? C'est plutôt par une singularité paradoxale, que par une admiration sincère de son mérite, que *Juvenal* appelle ce Rustre le grand Habitant d'un petit Tonneau. Son but n'étoit que de le faire contraster avec *Alexandre*. Il n'auroit pas voulu lui-même d'un pareil genre de perfection . . . Et quand il seroit vrai qu'il l'auroit admise sérieusement, cela ne prouveroit rien, sinon, qu'il ne connoissoit pas encore tous les prodiges qu'un orgueil hypocrite est capable d'opérer quand il trouve des crânes arrangés d'une certaine façon. Il en avoit pourtant un exemple assez remarquable & contemporain dans la personne d'*Apollo-*

*nus de Thyane*, aussi fou & aussi orgueilleux que *Diogene*, moins grossier & moins impudent, encore plus dangereux . . . Outre que la véritable vertu, c'est-à-dire, celle qui exclut le personnel, & qui n'a que la Justice, c'est-à-dire, la volonté du Souverain Etre pour objet, étoit entièrement inconnue aux Payens; qui la confondoient avec l'ostentation d'une patience étudiée, ou avec la misanthropie & la dureté du caractère, qui ne sont rien de plus que l'orgueil.

Pourquoi certains hommes haïssent-ils leurs semblables avec cette férocité dont on a voulu faire une espèce de vertu philosophique, en la nommant *Misanthropie*? Ce ne peut être assurément que parce que leur orgueil leur fait croire qu'ils n'ont ni les vices ni la foiblesse des autres hommes. . . La Répréhension des abus, des ridicules, des vices & des crimes est louable & utile, tandis qu'elle ne s'étend qu'au général; mais si-rôt qu'elle descend au personnel, & que la malignité, la jalousie & l'envie la font parler, elle devient un crime elle-même. . . C'est un préjugé populaire que *le Philosophe misanthrope est vertueux & honnête homme*. Cela peut être à l'égard des crimes grossiers; mais respectivement au commerce qui

doit lier , par une complaisance mutuelle, tous les Membres de la Société ; *c'est un mal-honnête homme. . .* Il est médisant , & lorsqu'il donne une fois l'essor à sa fougue , il devient Calomniateur , parce que soupçonnant toujours le double du mal qu'il voit , il part de ce principe , & ne se fait pas une affaire de donner le douteux pour le certain. *C'est assez qu'on ait fait tel mal , pour qu'on ait encore fait celui-ci & celui-là.*

La saine Misanthropie , ( *car il y en a une ,* ) consiste à éviter la plûpart des vices auxquels la Multitude se livre , & à mépriser une infinité de choses frivoles qu'elle regarde comme essentielles à la félicité & à l'honneur. . Mais pour cela , elle ne hait pas l'espece Humaine... C'est ainsi qu'elle raisonne selon quelques Philosophes équitables & judicieux. . . Tous les Hommes, sans exception, sont frappés chacun d'une maladie qui leur est particulière. Pourquoi celui qui a la goutte haïra-t'il celui qui a la pierre ? Pourquoi le Borgne détestera-t-il l'Aveugle, puisqu'il n'en differe que d'un point?.. Le Monde est un Hôpital d'insensés , dont les uns sont doux & traitables ; les autres furieux , méchans & perfides. Entretenons-nous sans aigreur avec ceux-là ; donnons-nous

de garde de ceux-ci ; mais pourquoi les haïr ou les mépriser ? Si nous les croyons malheureux, comme ils le sont en effet, de ne pas connoître la sagesse, ne sont-ils pas assez à plaindre ? Et avons-nous lieu nous-mêmes de nous enfler d'orgueil, si nous faisons attention que notre sagesse n'est le plus souvent qu'une folie ou une impertinence d'un autre genre ?

Le faux Misanthrope ne hait les autres hommes que parce qu'il les croit orgueilleux & méchans ; & on ne le hait communément que pour la même raison.

L'Orgueil est un vice d'une espèce si singulière, qu'il se fourre même dans l'humilité & dans l'abjection. . . . Un homme compte n'être plus orgueilleux quand il est venu à bout de se figurer l'Orgueil comme un vice injuste, ridicule & méprisable ; c'est souvent lorsqu'il l'est davantage ; car quelle plus grande gloire que de triompher de soi-même ! L'homme modeste, & qui pense humblement de lui-même, fait également consister, non pas sa vertu, mais son honneur dans la réputation, c'est-à-dire, dans le jugement d'autrui. Car il seroit bien fâché qu'on le crut orgueilleux.

On dit que l'Orgueil est la passion des



minante des hommes qui ne sont pas voluptueux, parce que la nature corrompue ne veut absolument rien perdre du côté des vices... Mais ce n'est pas s'expliquer, ou c'est vouloir établir le principe faux qu'il n'y a de volupté que celle qui nous est commune avec les animaux. Mais il y en a au moins de deux sortes; il y a celle des sens & celle de l'esprit; qu'importe laquelle, dès-lors qu'elle ne diffère que par l'espèce? Ainsi tout orgueilleux décidé est voluptueux, & l'est quelquefois infiniment plus que ceux qui se bornent au plaisir de voir, d'entendre & de sentir... Lorsque *César* triomphoit des trois Parties du Monde dans un Char tout brillant d'or & d'azur, traîné par quarante Eléphants, & qu'il faisoit porter devant lui les Dépouilles de toutes les Nations, & les représentations des Villes qu'il avoit prises; ne ressentoit-il pas la plus grande de toutes les voluptés? Croit-on qu'il auroit voulu préférer la compagnie de *Cléopâtre* à cette Pompe? Ce n'étoit pas-là son caractère dominant, puisqu'aucune Maîtresse n'a jamais pû se vanter de lui avoir fait négliger la moindre de ses affaires; & c'étoit apparemment pour n'être en rien détourné du Plan général de ses grands Projets, qu'il en avoit dans

## 264 *Les Préjugés du Public*

*sous les différens Pays où il étoit obligé de transporter la Guerre. C'est-là ce qui s'appelle une précaution !*

Lorsqu'on dit qu'un Ambitieux n'est pas voluptueux, cela ne signifie rien autre chose, sinon, comme nous l'avons déjà observé, qu'il néglige toutes les autres voluptés qui pourroient lui être un obstacle, ou un retardement dans la poursuite de celle qu'il espere ressentir quand il sera parvenu aux honneurs qu'il sollicite.

Le mépris de l'ambition fait naître un grand contentement dans le cœur. Un homme humble se complait infiniment dans son humilité ; & plus il s'y enfonce & s'y perd, & plus sa volupté est douce... L'Homme humble & modeste n'est donc pas moins voluptueux que l'orgueilleux & l'ambitieux. Mais quoiqu'on en puisse dire, cette volupté n'est point criminelle, ou parce qu'elle est inséparable de la condition Humaine, ou parce que l'homme vraiment humble, la désavoue & rapporte tout à Dieu ; ou parce qu'elle est la récompense & le prix d'une bonne conscience.

Qu'il est difficile de ne pas s'aimer soi-même ! puisque la haine que l'on conçoit contre soi-même, n'est au fond qu'un  
amour

amour propre plus finement déguisé . . . Mais il n'est pas défendu de s'aimer soi-même, lorsqu'on ne le fait que selon les Règles de la Justice, & qu'on ne rapporte pas à soi-même la douceur qu'on ressent à pratiquer la justice.

C'est lorsque l'homme est parvenu à se bien convaincre qu'il n'est rien & qu'il n'a rien, qu'il court risque de se croire quelque chose, & de se persuader qu'il a tout ce que les autres n'ont pas . . . Les grands Esprits conviennent ingénument de leur orgueil; il n'y a que les petits qui n'en veulent jamais convenir; & c'est-là le comble de l'orgueil.

*Héraclite* avouoit sans façon qu'il étoit travaillé de la *maladie sacrée*, c'est-à-dire, de l'orgueil, & il ne s'en croyoit pas pour cela plus vicieux. Il faudroit sçavoir, pour le condamner ou l'absoudre, comment il l'entendoit . . . Mais quelque explication favorable qu'il en eut donnée, nous le condamnerions aujourd'hui, parce que l'objet de la vraie humilité étoit inconnu aux Payens. Ils avoient une sorte d'orgueil permis, & qui étoit le prix du mérite . . . Nous le connoissons aussi-bien qu'eux; mais nous le regardons si peu comme permis, que nous nous croyons tenus de le désavouer, & de rapporter à

l'Être souverainement parfait, tout ce qui peut se trouver en nous de perfections.

Un homme qui a de grands talens ne convient pas aisément, dit-on, qu'il doive quelque chose aux lumières d'autrui; ou s'il en convient, ce ne sera que par une autre espèce de vanité à laquelle on a donné le nom de *Modestie*. Cette Maxime-là est assez hasardée, ou du moins il auroit fallu l'expliquer, & dire : un homme qui a beaucoup de talens & peu de Philosophie, est sujet à l'orgueil de ne vouloir rien devoir aux lumières de qui que ce soit; & *il a tort*. Un homme qui a des talens & un bon fond de Philosophie, est persuadé qu'il n'y a rien de nouveau; que tous les hommes se doivent les uns aux autres ce qu'ils ont, & qu'ils ne peuvent guère s'attribuer en propre *que certains arrangemens assez indifférens au sujet*; qu'il n'y a rien de bien dit, ni de bien pensé qui ne se retrouve dans ce qui nous reste de ceux qui ont vécu avant nous, lesquels en étoient redevables eux-mêmes à ceux qui les avoient précédés; & *il aura raison*. On a tort au reste d'établir que l'orgueil est la maladie ordinaire des grands Génies; il l'est également & plus véritablement des petits.

Aucun vice n'est plus indigne d'un es-

prit sensé, que l'Orgueil de réflexion . . .  
Aucun ne marque un jugement plus mince, & des connoissances plus bornées . . .  
L'homme n'est rien, ou s'il est quelque chose, c'est à des conditions si onéreuses & à des risques si effrayans, que s'il veut tout examiner sans prévention, il aura bien plus lieu de gémir de son état, que de s'en glorifier. Qu'on cite du moins quelques avantages qui puissent, avec quelqu'apparence de fondement, donner un orgueil réfléchi.

*Sera-ce un beau visage ?* Car voilà ce qui frappe le plus dans tous les temps, dans tous les Pays, & chez toutes les Nations. . . Mais il est si facile de devenir borgne ou édenté ! Et il regne de temps à autres de ces *Epidémies* qui respectent si peu la beauté, la naissance ou la dignité, que si on en échappe une première fois, il y a à parier qu'on n'en échappera pas une seconde ou une troisième . . . D'ailleurs ne doit-on pas compter pour une grande peine, & regarder comme un puissant correctif de l'Orgueil, l'appréhension où on est continuellement de perdre, ce qu'on est après tout, bien assuré, qu'un espace de temps fort court nous fera perdre pour jamais, si quelqu'accident ne s'en mêle dans l'intervalle ! » Regardez

„ cette Rose que les premiers rayons du  
„ Soleil viennent de faire épanouir ! dit  
„ un Poëte Italien . . . Quelle douce vi-  
„ vacité de couleurs ! Ce n'est pourtant  
„ qu'un peu d'eau & quelques petits  
„ Cartilages ! N'importe, Quelle richet-  
„ se ! quel éclat ! On craindrait même de  
„ l'altérer en la considérant de trop près,  
„ *Venus* n'étoit pas plus attrayante, lors-  
„ que sortant du sein de l'Onde, elle se  
„ fit voir aux Mortels pour la première  
„ fois sur les côtes de *Sidon* ! Suivez la  
„ destinée de ce beau miracle de la Na-  
„ ture, Vous n'êtes point encore à tren-  
„ te pas , que le voilà moissonné ! Un  
„ valet qui vous suivoit par derriere, ne  
„ s'est pas borné à l'admiration comme  
„ vous ; il a passé rapidement à la posses-  
„ sion, & s'en est fait un *ornement de*  
„ *houtonniere*. Dans un instant il réduira  
„ cette beauté naissante , à ne vous don-  
„ ner que du dégoût ! Mais quand elle  
„ auroit échappé à cet outrage ; auroit-  
„ elle tenu contre une infinité d'autres  
„ accidens ? Contre le vent , la pluie , la  
„ grêle ? Contre un coup de Soleil ? Con-  
„ tre des millions d'insectes qui s'en se-  
„ roient fait un paillier , & qui auroient  
„ sucé jusqu'à la dernière goutte de sa  
„ substance ! Vous l'auriez inutilement

» cherché au bout de deux ou trois jours ;  
» elle ne vous eût présenté, au lieu d'el-  
» le , qu'un objet si difforme , *qu'on en*  
» *a fait l'emblème de la Laideur.* »

Seroit - ce une raille avantageuse qui donneroit de la fierté ? Mais que de soins ! Que de précautions pendant plusieurs années , pour faire un corps droit & bien proportionné ! *Un faux pas , un effort , un tour de reins ont bien plutôt fait un boiteux ou un bossu.*

Sera-ce le don de l'Esprit qui fera naître & qui nourrira l'Orgueil ? Mais qu'il est humiliant de voir qu'il ne faut que le plus petit dérangement dans la mécanique du cerveau, pour faire un hébété, du plus spirituel des hommes , & un fou du plus sage !

Sera-ce la Science ? Sera - ce la Philosophie qui aura droit de nous enfler ? . . Mais ne voyons - nous pas que malgré toute la sublimité & toute la subtilité de nos raisonnemens , nous ne sommes pas encore parvenus à approfondir le mystère de notre existence , de notre puissance & de notre nature ! Ne voyons-nous pas que ce sont les plus ignorans & les plus grossiers des hommes qui ont inventé & qui inventent tous les jours , les plus grandes commodités de la vie ! *Ce qui*

*prouve bien que les petits & les pauvres ne sont pas la partie la moins utile de l'Etat.*

Les Sciences considérées en elles-mêmes, ne sont pas propres à faire le bonheur de l'homme dans cette vie : car comme ce qu'il y a de plus agréable dans l'érudition, est de se souvenir de beaucoup de choses ; il s'ensuit que puisque c'est l'avantage qui s'affoiblit, & qui se ruine avec le plus de vitesse, il est aussi celui sur lequel on doit le moins compter, & dont on doit moins s'enorgueillir. Que la science d'ailleurs est cherement vendue à ceux qui la possèdent ? Il n'est pas si aisé qu'on se l'imagine communément d'être Philosophe, & d'être tranquille sur certains articles. Une indifférence effective appartient plus à l'ignorance & à la stupidité qu'à la Philosophie & à la Science. *Pomponace* nous en fournit la preuve entre des milliers d'autres Philosophes que nous pourrions citer. Enragé de ne pouvoir comprendre ce qui n'est pas fait pour être compris de l'homme, *du moins dans l'état actuel*, il nous a laissé lui-même un triste & naïf tableau de son désespoir. » J'ai, dit-il, le cœur » dévoré continuellement de mille pen- » sées contraires ! Je ne bois point, je ne » mange point, je ne dors point ! Je suis



» un objet de raillerie ! *J'ai une extrême*  
» *envie d'approfondir ce que c'est que le*  
» *Destin , & j'en vois clairement l'impossi-*  
» *bilité.* » Voilà ce que gagne le Philoso-  
phe présomptueux à vouloir fouiller trop  
avant ! Il devient fou !

Sera-ce l'opulence qui donnera l'arrogance & la hauteur ? Mais on n'entend parler tous les jours que de gens ruinés ! N'a-t'on pas vû des Rois détrônés & réduits à l'aumône de leurs voisins !

Sera-ce la gloire des Conquérans & des Héros qui pourra du moins fournir un juste sujet d'Orgueil ! Mais en quoi ? Peut-on voir sans honte & sans indignation , qu'*Alexandre* n'ait désolé la moitié de la terre , que pour disposer des Couronnes , des dignités & des trésors , au gré d'un vil Eunuque ! Son orgueil est passé en proverbe ; mais quel Orgueil que celui d'un Prince qui s'oublie jusqu'à sauter en bas de son Trône , pour aller prendre des Soldats à la gorge ! Peut-on voir sans ressentir la même honte & la même indignation , que *César* n'ait versé le sang de tant de millions d'hommes , & opprimé la liberté de sa Patrie , que pour s'asservir lui-même aux caprices , & à la cupidité d'*Antoine* & de deux ou trois autres Favoris aussi méchans & aussi corrompus ?

Qu'est-ce que l'Homme pour se croire un Etre si nécessaire & si relevé ! Semblable aux Enfans qui commencent à marcher , il ne peut faire un pas sans tomber ! Il dépend non seulement de ce qui est au-dessus de lui ; mais encore de ce qui est à côté & au-dessous ! Nous vivons ici-bas par l'autorité & sous le bon plaisir d'une Cause Souveraine. Elle nous y a placés pour une chose ou pour une autre, selon les vûes de son intelligence infinie. Nous n'en sortirons que par ses ordres ; un peu plutôt , un peu plus tard. Nous ignorons quel jugement elle prononcera sur notre sort ; nous sçavons seulement qu'il sera décisif pour l'éternité. N'avons-nous pas là de quoi nous mépriser & nous haïr les uns les autres ?



## CHAPITRE XLI.

### *Du Luxe & de ses différentes Especes.*

**L**E Luxe dérive de l'orgueil , & est un instrument de l'ambition , en ce qu'il est une des grandes regles sur lesquelles la Multitude se mesure pour sçavoir au juste ce qu'elle doit accorder d'honneur & de considération.

*Juvenal* dit que de son temps , on commençoit toujours par demander , en s'informant d'un homme , combien il avoit de Valets , & de combien de plats il couvroit sa table ; mais que la dernière question & celle qu'on ne faisoit presque jamais , c'étoit de demander s'il avoit de l'honneur. *De moribus ultima fiet quaestio.* Cette mode a été continuée , & est même plus en regne que jamais , ou du moins aillant. Quel est cet homme - là ? Que fait-il ? A-t'il du bien ? A-t'il équipage ? Tient-il bonne table ? Fait-il de la dépense ? S'il a par devers lui tous ces brillans avantages , la probité sera le plus petit article du monde ; ce ne sera du moins jamais là-dessus qu'on le chican-

nera. *C'est un homme à voir.* Si au contraire on ne trouve rien de tout cela chez lui ; la probité ne lui tiendra lieu de rien : ce sera même un grand hazard si elle ne le rend pas suspect ; le beau monde est naturellement porté à croire que le pauvre est un mal-honnête homme. Mais ce qu'il y a de bien assuré , c'est qu'on ne le verra pas.

Or , on conviendra qu'avec de telles dispositions , il n'est guere possible que qui que ce soit s'embarrasse beaucoup de faire l'acquisition d'un meuble aussi inutile que la probité . . . N'y eut-il rien dans le magasin , comme il arrive souvent , il faut de la montre.

*Ce Personnage si chamarré d'or* , qu'il pourroit fournir un commencement de Boutique à un Galonier ; dont les doigts sont surchargés de tant de Bagues , qu'on pourroit le prendre pour un des *Courtiers de Jacmin* ; veut vous donner à diner chez lui , *dites-vous ? Allez - y , & n'y manquez pas ;* mais tâchez de le prendre au dépourvû. *Pourquoi me direz - vous ?* pour connoître à fond & du premier coup d'œil à quel excès de sottise le Luxe porte les hommes . . . Vous y trouverez d'abord des ameublemens riches , & assez bien assortis avec la magni-

sicence du maître. . . A cette vûe , vous vous persuaderez sans doute que la table doit être servie avec autant de profusion que chez un riche Américain frais émoulu des Isles ? Vous n'y êtes pas ! & c'est-là où je vous attendois. . . Vous n'aurez que ce que le Peuple appelle *la Fortune du pot* , & les Écoliers *un dîné de Collège*. Voilà la Carte. . . C'est ainsi que le Luxe apprend aux hommes à se passer du nécessaire le plus indispensable pour avoir le superflu le plus frivole ! Il faut paroître dans le monde ; dit-on , & c'est cette vanité-là même qui est le Luxe. Combien d'habits galonnés logent dans des greniers ! Combien de Déeses dont les temples ne sont que des galeras ! & de qui on peut dire ce que Boileau disoit de S. Amand : *Un lit & deux placets composent tout son bien*.

Les Hôtels superbes , devenus aujourd'hui si communs , ne laissent pas d'en imposer encore à la multitude , incapable de faire attention , que comme il y a des gens qui n'ont rien d'estimable chez eux que leurs personnes ; de même il y en a d'autres chez qui tout mérite d'être vû , excepté leurs personnes.

Lorsque l'Auteur du *Télémaque* dit qu'il ne convient pas aux Mortels de se

bâtir des Demeures d'une architecture aussi majestueuse que celle des Temples des Dieux ; il parle de la Ville de Salente & d'un siècle très-éloigné. Cette maxime aujourd'hui seroit ridicule. On connoît assez ce brave Seigneur qui fit abattre une partie de l'Eglise de son Village, pour allonger sa Terrasse de deux ou trois toises.

Il y a différentes manieres de pratiquer le Luxe, qui dépendent les unes & les autres des différens goûts & des différens tours d'imagination ; mais qui n'ont toutes pour objet que de se montrer plus étoffé qu'on ne l'est... Voyez-vous *ce honnête homme* qui ressemble, à s'y méprendre, à un *Emissaire de Prêteur sur Gages* ? Il ne se met ainsi que parce qu'il aime les Tableaux, les Bronzes, les Horloges ; & il ne les aime que parce qu'il sçait qu'aujourd'hui un Cabinet n'annonce pas, s'il ne ressemble à la *Boutique d'un Brocanteur*.

Jamais les Horloges sur-tout n'ont été si communes. Cependant les Hommes vivent si peu & d'une façon si singulière, qu'ils devroient bien plutôt chercher à oublier le temps, qu'à s'en représenter continuellement les parties devant les yeux. On rapporte qu'un Sultan voyant

sur la Carre le petit espace de son Empire, en comparaison du reste de la terre, s'écria, *que rien n'étoit plus propre à mortifier la vanité Humaine*. Les parties du temps, même le plus long, doivent produire le même effet comparées à l'Eternité.

*Cet autre* que vous prendriez pour un Artisan, parce qu'il est aussi mal vêtu, & qu'il a aussi mauvaise mine, ne veut avoir un Equipage, que parce que c'est un préjugé reçu, *qu'une caisse couverte de peau & traînée par deux bêtes*, fait beaucoup plus d'honneur que d'aller à pied, avec un habit brodé. . . Et véritablement un juste-au-corps de pinchinat & une mauvaise Perruque, avec un Equipage, font presque le même effet parmi un certain monde, que ces marques de dignité avec lesquelles on peut se présenter partout, sans façon, & comme on se trouve; rien même au goût de quelques Grands, n'annonce tant la qualité; & ils n'ont pas tout le tort; la Lie du peuple se couvrant de dorures & de clinquans, ils ne peuvent guere se distinguer qu'en s'habillant sans faste, & en faisant porter l'or & l'argent à leurs Valets de Chambre. Mais ce qui divertit beaucoup dans *ces Bourgeois à équipage* dont nous parlons, c'est que comme qui que ce soit, à leur extérieur.

*mesquin*, ne pourroit deviner qu'ils ne sont pas à pied, il y a peu de compagnies où vingt fois & à propos de rien, ils ne disent *ma Voiture, mon Carrosse, mon Cocher, mes Chevaux, mon Charron, mon Maréchal*. Ecoulez-les; aujourd'hui c'est un ressort qui s'est cassé; demain ce sera un cheval qui aura manqué de se donner un écart sur un pavé glissant; un autre jour, ce seront plusieurs charrettes embarrassées les unes dans les autres, & qui formoient une obstruction au coin d'une telle rue, qui les auront arrêtés dans leurs Equipages pendant deux heures, quoiqu'ils fussent bien pressés, ayant donné parole au *Duc de \* \* \** d'aller dîner avec lui... Voilà le style & les transitions dont ils égayaient leurs entretiens... Et malgré toutes ces précautions, on ne sçauroit les voir descendre de leurs Voitures, qu'on ne les prenne pour quelques-uns de ces *Grisons* qui s'y blotissent ordinairement pour dormir en attendant leurs maîtres... On assure que jusqu'à trois ou quatre personnes se cotisent pour les frais d'un Equipage; *les tours pour sortir sont marqués, & on remet les affaires ou les visites à ces jours-là*... Mais du moins on en connoît assez qui se mélaient tellement sur le nécessaire, pour avoir cette superfluité, que souvent ils se voyent ré-



duits à vendre les chevaux pour acheter du foin... Quelle orgueilleuse pauvreté ! Où est le temps qu'un Chef de Justice Souveraine alloit au Palais à pied ou sur sa petite Mule, & qu'un Duc & Pair menoit sa femme en croupe ? Les Equipages brillans seroient du moins mieux placés si on ne les voyoit que-là. Ils ne devroient servir qu'à annoncer le rang & la Dignité, comme autrefois à Rome *les Chaises Curules & les Litieres*. . . Mais en voyant la circulation du peuple arrêtée dans les rues les plus larges d'une grande Ville, par les Chars de triomphe d'une infinité de gens qui n'ont ni d'autres qualités, ni d'autres titres qu'une vanité forte, s'ils ne sont pas riches ; ou une impudence fastueuse, s'ils le sont : on aura peine à ne pas convenir qu'il y a là une indécence insultante pour le peuple, & choquante pour les personnes de distinction... Nous avons le moyen ! répondent-ils. Cette raison-là est-elle bien suffisante pour qu'on doive tellement confondre les Rangs, que la plus haute Noblesse puisse à peine être distinguée de la Lie du peuple ?

Il y a des Gens dont les Professions semblent exiger qu'ils n'aillent point à pied. Un malade de qualité ou riche, se compteroit mort, s'il étoit visité par un Mé-

decin qui n'eût pas été annoncé par le bruit de son Equipage. Les Suppôts de cette Faculté alloient autrefois , & il n'y a pas encore bien long-temps , sur de petits Chevaux ou des Mules caparaçonnés de noir , qui sembloient autant de *Remembrances* ambulantes avec la Mort califourchonnée dessus ; cela étoit d'un mauvais présage , & donnoit des idées tristes , qu'un carrosse bien doré ne donne assurément point... Les Grands & les Riches qui n'ont que des Procès de conséquence , augureroient-ils bien favorablement de l'habileté d'un Avocat qu'ils verroient à pied & croté dans les Rues , & quelquefois collé contre une borne , pour n'être pas écrasé pendant qu'ils passent ! Lorsqu'ils voyent sur-tout que leurs Maîtres de Danse & de Musique ont des Calèches si bien vernies & si bien attelées ! Il y a dix-sept siècles que ce Préjugé , aussi fou qu'on en puisse imaginer , est en regne... Du temps de *Juvenal* les Avocats louoient des Bagues de prix pour plaider une Cause plus gracieusement , & la gagner plus sûrement.

On auroit peine à croire si d'autres Historiens ne le confirmoient , ce que Valere-Maxime rapporte de la frugalité & de la simplicité de *Caton*. Il dit que

lorsqu'il alla prendre possession de son Gouvernement d'Espagne , il n'avoit que trois Valets , ne couchoit que sur des peaux de Chevres , & n'avoit point d'autre ordinaire que celui des Matelots : à quoi il ajoute qu'il ne revint pas plus riche à Rome qu'il en étoit parti. Il ne s'agissoit pourtant pas là du Gouvernement d'une Province , mais de tout un grand Royaume.

Cela est inimitable , ou du moins n'a jamais été imité. Et il y a bien de l'apparence que l'exemple de *Caton* sera toujours unique , & que personne ne lui enviera une gloire aussi mesquine , *qui n'avoit pour objet que de ne point charger les peuples.*

*Hortensius*, ce fameux Rival de *Cicéron*, étoit si magnifique dans sa façon de se mettre , qu'il intenta un procès à son Collègue , pour avoir dérangé un plis de sa Robe. Quel contraste !

Que tout le monde se plaigne de la rareté des Espèces , de l'augmentation ou de la continuation d'un impôt , de la cherté des denrées , des banqueroutes , & de l'intempérie des saisons ; cela se conçoit. L'Homme est fait pour desirer ou pour se plaindre , c'est-à-dire , pour n'être jamais content ; mais que malgré tou-

tes ces Doléances , on voye toutes les rues tapissées de velours , de fatins , de damas , de galons d'or & d'argent , &c ; qu'il n'y ait si petit particulier qui ne s'appuye sur une canne plus riche que n'étoit le Sceptre de nos anciens Rois ; qu'on ne puisse s'informer de l'heure , qu'il ne tire à l'instant une montre d'or ; ou qu'on ne puisse éternuer qu'il ne présente une tabatiere bien étoffée de ce même Métal , plus commun aujourd'hui que ne l'étoit le cuivre chez nos Peres ; *c'est-là ce qui n'est pas si facile à concevoir.*

Mais voilà encore quelque chose de plus inconcevable ; c'est de voir quelques-uns de nos Esclaves Nègres vêtus à la mode & l'épée au côté , morguer fièrement les plus honnêtes gens dans les rues & dans les promenades . . . Il ne leur manque plus que d'inventorier la lorgnette en main , la figure de nos Dames , pour être des Godelureaux & des Petits Maîtres d'une espece aussi nouvelle que monstrueuse.

Quelle est la table un peu honnête , qui ne soit pas plus richement couverte que ne l'étoit celle de nos Rois avant François Premier ?

Un Vieillard qui avoit eu l'honneur du

Triomphe, qui avoit été Dictateur & deux fois Consul, fut noté à Rome par le Censeur, pour *dix marcs de Vaiselle d'argent qu'on trouva chez lui*. Nous n'avons guere d'Artisans aisés qui ne pussent en montrer davantage. *Scipion l'Africain*, le Vainqueur d'*Annibal*, & le Destructeur de *Carthage*, malgré le glorieux succès de tant de campagnes, ne put laisser à son héritier en vaiselle d'argent que soixante-quatre marcs... Dans les siècles suivans on a traité cela de Fable. C'est ainsi que dans les différens âges on a peine à croire ce que les Historiens rapportent de la simplicité & de la frugalité des anciens temps... Qu'on dise aujourd'hui à cette petite Particuliere, que les Dames du premier rang alloient autrefois à pied dans les rues, & que leur Garderobe n'étoit ni aussi riche, ni aussi nombreuse que celle de sa Femme de chambre; *elle vous riera au nez & n'en croira rien..*

Lorsque Louis XIV. fit publier des Ordonnances contre le Luxe des femmes, on disoit que s'il pouvoit se faire obéir sur cet article, ce seroit une chose plus admirable que d'avoir pû venir à bout de tempérer considérablement la manie des Duels dans son Royaume. L'étalage de la beauté élude bien-tôt les plus sages Ré-

glements. Il paroît que cette réforme a été mise au rang des choses impossibles.

*Salluste* conseilloit à *César*, lorsqu'il se fut emparé du Gouvernement, de commencer par décréditer l'argent. *In primis auctoritatem pecuniæ demito.* *César* n'auroit pû y réussir qu'en commençant le premier à mépriser l'argent... Et ce n'est pas une chose si aisée.

Il y a plus que du plaisir, car on s'instruit encore beaucoup à considérer, comment le Luxe s'est accru par degrés en très-peu de temps. Il faudroit de grandes Révolutions pour ramener l'ancienne simplicité & l'ancienne frugalité. Cela ne paroît pas moralement possible.

Les Historiens anciens font observer qu'un Legs testamentaire fut la première cause du Luxe des Romains. *Attalus*, un des plus riches Rois de l'Asie, fit son héritier le Peuple Romain; héritage funeste, disent-ils, qui en faisant passer à Rome, les Tapisseries, les Statues, les Tableaux & la Vaisselle précieuse de ce Prince, y introduisit le Luxe Asiatique, avec la corruption des mœurs.

*Rien de trop.* Grande & belle maxime très-inutile; car de combien de distinctions n'est-elle pas susceptible! Est-il bien aisé de mettre, au gré de certaines

gens, des bornes fixes & certaines entre le suffisant & le trop ! Trouvez un homme qui se croie assez riche , eu égard à son mérite ; trouvez une femme qui trouve sa Garderobe suffisamment fournie en la comparant à d'autres.

N'est-il pas bien singulier qu'un homme s'en croie plus ou moins de mérite & d'honneur , parce qu'il sera revêtu de la dépouille d'un Mouton, ou d'une Chèvre, d'un Bléreau , d'une Fouine , ou du travail d'une Chenille !

Il ne scauroit se faire qu'une Femme enveloppée de riches étoffes , & chargée de vingt-cinq à trente mille écus de pierres , se croie aussi rigoureusement soumise aux Loix de la décence & de l'honneur , que celle qui n'en a que pour cent pistoles , qui va à pied , & qui n'a ni or ni argent dans ses habits, C'est presque la pensée de *Juvenal*. Il n'y a rien , *dit-il* , qu'une femme ne se croie permis , & rien qu'elle ne croie honnête quand elle a entouré son cou d'un Carcan de Diamants , & qu'elle a attaché de grandes Girandoles à ses oreilles ; mais il auroit dû ajouter à cette observation , qu'il en est de même d'un homme richement caparaçonné. Il se fait un petit système de probité & d'honneur , qui ne ressemble pas infini-

ment à l'honneur & à la probité de ce qu'il appelle un *Pied gris*.

*Juvenal* place l'époque du dérèglement des Dames Romaines & de la décadence de l'Empire dans le temps où le Luxe s'introduisit à Rome. Mais il n'a pas oublié non plus, que les Seigneurs Romains avoient poussé le Luxe & la mollesse jusqu'à porter des bagues d'hyver & des bagues d'Été. Celles-ci légères; & celles-là plus pesantes & conséquemment plus chaudes.

C'est un moyen presque infailible que de faire un peu de dépense pour se procurer beaucoup d'honneur . . . Cependant des millions de stupides peuvent faire beaucoup de dépense; cela ne demande ni esprit, ni jugement, ni science, ni talent, ni sentiment; il ne faut que beaucoup d'argent bien ou mal gagné; *peu importe*. Mais dans tout un grand Royaume, à peine se trouvera-t'il plusieurs hommes qui méritent exactement le titre de Sages; c'est une observation à faire, qu'on ne fait point, ou qu'on ne fait que très-inutilement.

Combien n'a-t'on pas blâmé un Empereur Romain de ce qu'il se considéroit dans un miroir après s'être fait armer pour le combat? *Juvenal* sur-tout en a ri à *plein gozier*. Que diroit ce caustique



aujourd'hui , s'il voyoit un petit Riche de la lie du Peuple , & qui ne ressemble à cet Empereur que par les jambes , dormir fastueusement sous un ciel de glaces , pour y contempler à son aise , & dès qu'il ouvre les paupieres , la figure du plus fort des mortels ! Un Amant bien épris pardonneroit à peine cette fatuité à la plus jolie Coquete.



## CHAPITRE XLII.

*Du Luxe de la Table.*

**Q**U'UNE bonne Table est encore un excellent moyen à mettre en œuvre, pour se faire une belle réputation dans le monde ! On n'aime pas communément les Riches qui ne donnent point à manger, ou qui s'en acquittent mal quand ils le font. Or on est bien près de ne guère estimer les gens qu'on n'aime pas ; conséquemment on est donc bien près d'estimer ceux qu'on aime, Il n'y a personne qui ne se sente une certaine inclination de préférence pour ceux chez qui on fait bonne chère ; on en parle avec plaisir, par-tout où on les rencontre on les embrasse, on leur serre les mains ; quelquefois on s'en moque ; mais on ne les hait point : outre que ce ne fera pas à cause de leur bonne Table qu'on s'en divertira ; mais pour d'autres ridicules qui n'y ont pas de rapport, & qui ne touchent point à cet honneur qui leur est si légitimement dû pour sçavoir bien donner à manger.

Comme

Comme il y a des gens qui se retranchent la magnificence des habits pour avoir un plus bel Equipage ; comme il y en a qui se retranchent l'Equipage pour avoir de plus beaux habits ; de même il y en a qui se contentent d'habits simples & qui vont à pied , pour avoir tous les jours , ou du moins certains jours de la semaine , une Table de dix à douze couverts chez eux , où les honnêtes gens sont reçus avec tant de courtoisie , qu'ils peuvent demander la carte en arrivant. C'est une sottise , dira - t'on ! peut-être ; mais ce qu'il y a de bien certain , c'est qu'elle est pour la société une des plus utiles qu'on puisse faire. Que sert à la société un habit bien brodé ou un carrosse bien doré ? On n'en sçauroit dire autant d'une bonne Table ; & c'est déjà un grand point.

C'est faire les fonctions de la Providence , que de nourrir ceux qui souvent feroient petit ordinaire , s'ils n'avoient d'autres ressources que le fond de leur Cuisine . . . Il est vrai que ce n'est pas toujours une nécessité aussi légitime qui conduit aux bonnes Tables , c'est le plus souvent la sensualité ou la gourmandise. C'est la gourmandise , quand on ne va piquer les Tables étrangères , que par-

ce qu'on ne trouveroit pas chez soi la même abondance ; c'est la sensualité quand on n'y court qu'à cause de la délicatesse ou de la rareté des Mêts. On a vu *des Patriciens du premier ordre* , il n'y a pas encore long-temps , choisir exprès les jours maigres pour aller dîner chez *Trimalcion* , parce qu'ils étoient assurés d'y manger de ces Poissons rares & exquis qu'ils n'auroient pas eu le moyen d'acheter pour leurs Tables . . . Quel honneur que d'être préconisé , quoique sans dignités & sans noblesse , à la Cour & à la Ville , par des endroits où les plus Grands ne sçauroient atteindre !

Pourquoi celui qui donne matière à la gourmandise par sa bonne Table , se fait-il honneur , pendant que le Gourmand , reconnu pour tel , se fait mépriser ? *Pour répondre à cette question , il faut distinguer . .* Il est certain qu'il n'y a pas d'homme ni plus méprisable , ni plus méprisé qu'un Gourmand de profession , qui ne parle en mangeant que par monosyllabes dans la crainte de perdre un coup de dent , & qui officie à une bonne Table avec cette réflexion & cette présence d'esprit , qui ont attiré tant de brocards à *Montmaur le Parasite* , qui ne vouloit pas même qu'on parlât trop haut ,

ni trop à la fois pendant le repas , *parce* ,  
disoit-il , *qu'on ne sçavoit ce qu'on man-*  
*geoit . . .* Ces sortes de Gourmands sont  
presque toujours invités pour servir de  
divertissement aux convives , & leur fai-  
re naître de l'appétit . . . Mais il ne faut  
pas confondre avec le Gourmand , le Vo-  
luptueux & le Sensuel , qui non - seule-  
ment connoît les bons morceaux , mais  
les meilleurs endroits des bons mor-  
ceaux , & qui en est le *Nomenclateur* , &  
le *Panegyriste* ; qui décide en *Architriclin*,  
de la qualité des vins les plus rares , de  
leur excellence , de leurs propriétés & de  
leur Terroir ; qui sçait où se prennent  
les bonnes Ecrevisses , où se vendent les  
meilleures Huîtres , où se pêchent les  
véritables Truites saumonées , & d'où  
viennent les bons melons , &c ; qui sçait à  
propos & par des transitions heureuses  
détourner la conversation sur la magni-  
ficence & le bon goût du Maître : qui  
coupe les viandes avec autant d'élégance  
que de promptitude , & qui vous sert  
tout son monde avec la propreté la plus  
appétissante . . . Quoiqu'un *Parasite* de  
cette espèce ne soit rien moins qu'esti-  
mé des Esprits sages , ce n'est pas là le  
Gourmand : au contraire , c'est un hom-  
me extrêmement vanté à cause de sa dé-

licatesse ; qui est retenu quinze jours d'avance , qui ne va pas chez tout le monde , qui comme *Lambert* ne tient pas parole à tous ceux à qui il promet , parce qu'il lui faudroit trois ou quatre corps ; mais qui à coup sûr est l'ame de toutes les Tables assez heureuses pour le posséder. *Conviva joco mordente facetus , & salibus vehemens* , dit *Juvenal*. Compositeur élégant , & Conteur amusant d'Historiettes scandaleuses ; un peu Poëte , un peu Philosophe , un peu Politique ; diseur de bons mots ; & conséquemment mauvais caractère , au jugement de *Pascal*. Mais mauvais caractère tant qu'il vous plaira ; voilà pourtant comme il faut être pour que , sans autres qualités l'on soit admis à de grandes Tables . . . C'étoit au moins la pensée d'*Aristippe*. *Diogene* lui disant un jour , *si tu sçavois comme moi vivre de Carottes , tu n'aurois pas besoin de courir les bonnes Tables !* Et toi , lui répondit *Aristippe* , *si comme moi tu sçavois faire l'agrément des bonnes Tables , tu ne vivrois pas de Carottes.*

Ce n'est pas toujours , ni l'ostentation , ni l'envie de faire parler de soi qui engagent à donner de grands & longs repas. Il y a des hommes qui sont nés pour la bonne chère , qui ont le moyen de la

faire , mais qui n'aiment pas à la faire seuls . . . , ils veulent manger & voir manger . . . Ce sont de ces gens qui , comme M. *du Brouffin* , entendent que l'article de la Table soit traité sérieusement ; & qui même ont une espece de Conseil dont ils prennent les avis pour l'ordonnance & la distribution de leurs repas. Ne craignez pas que ceux-là blâment l'Empereur *Domitien* d'avoir convoqué le Sénat pour aller aux opinions sur la maniere dont on pourroit faire cuire , sans le couper, un Esturgeon monstrueux. Au contraire , c'est un des plus beaux endroits de son regne , & qui marque bien le Prince du plus grand sens. Ce sont-là les vrais Voluptueux de Table , uniquement adonnés à ce plaisir , parce qu'ils n'en connoissent point de plus grands. Vous les trouverez toujours prêts à réformer , & à innover dans leur *Protocole* , pour peu qu'ils comptent y gagner du côté de cette espece de sensation qui ressortit au palais & au gozier. Les Ragôts trouvés les plus exquis n'ont chez eux qu'un temps , comme les modes chez les Coquettes. Quelque Gourmand ou quelque Cuisinier pour se divertir en invente - t'il de nouveaux ? Quoique détestables sur le simple récit ,

il en faut essayer , & voir si l'on n'y découvrira pas quelque nouvelle pointe de plaisir. Ne répondent-ils pas à l'attente ? On retourne aux anciens qui ont alors les charmes de la nouveauté . . . Il y a du moins de ces Cuisines qu'on ne croit nouvelles que parce qu'elles ont été interrompues & comme oubliées pendant un certain nombre d'années.

*Pascal* pensoit bien différemment : car il disoit que nous en sçavons assez pour l'usage de la vie , & que s'il y manque quelque chose , la vie ne vaut pas la peine que l'on s'amuse à le chercher. Mais quelle autorité plus mince que la sienne à citer à des voluptueux , qui pourtant lui ressembloit en un certain sens ! Car si *Pascal* agissoit comme il pensoit ; ceux-ci de même agissent aussi comme ils pensent.

On observe que le Voluptueux , de quelque espece que ce soit , n'amasse des richesses avec avarice , que pour les dépenser prodigalement à ses plaisirs. Le Voluptueux est un peu plus poli que le débauché ; voilà toute la différence. Ils sont , à l'égard l'un de l'autre , comme la Courtisane & la femme Galante : l'une prend tous ceux qui payent , & l'autre tous ceux qui plaisent. Le Voluptueux &



le Débauché ne font prodigues que sur certains articles exclusivement : sur-tout le reste , ils sont d'une avarice inhumaine. Le Voluptueux peut être brave & laborieux , mais non pas honnête homme , *si on prend ce terme à la rigueur . . .* Les complices de *Catilina* étoient presque tous bien peignés , jolis & adonnés à tous les plaisirs licites ou illicites , *peu leur importoit*. Selon le portrait tiré d'après nature que *Cicéron* nous a laissé , ils étoient Voluptueux , Débauchés , Crapuleux , Larrons & Assassins. C'étoit pourtant la fleur de la *Noblesse au grand Collier*.

Voluptueux & débauché sont au fond termes synonymes , mais ceux qui y ajoutent le Prodigue , ont tort ; car il y a beaucoup d'Avares qui se ruinent par la prodigalité ; comme il y a beaucoup d'hommes , lesquels , quoiqu'ils vivent durement & sans aucune sorte de volupté , ne laissent pas de dépenser beaucoup d'argent en négligences & en folles entreprises . . . Il est pourtant vrai que le Prodigue est plus ordinairement débauché.

Il y a des voluptueux de table d'une espèce unique. *Théopompe* est toujours de bonne humeur quand il voit sa table couverte de trente mets... Vous croiriez peut-

être qu'il aime les bons morceaux & l'abondance ? *Rien moins.* Pendant que ceux qui sont à sa table dévorent ce qu'il y a de plus exquis , il fait le plus souvent son repas d'un morceau de pain & de quelques verres de vin. Ses Domestiques feroient bien fâchés de dîner comme lui, *quoi qu'il soit grand Seigneur.* Il aime extrêmement à voir manger ; & il a cela de commun avec tous les voluptueux qui tiennent table , mais il se soucie très-peu de manger lui-même ; voilà ce qui lui appartient , & ce qui en fait peut-être un Original en ce genre . . . C'est une frugalité naturelle qui n'est pas une vertu , mais qui vaut pourtant beaucoup mieux qu'une gourmandise naturelle qui est un vice.

*Horace* parle de certains Voluptueux de son temps qui se faisoient apprêter des Ragoûts de *Langues de Rossignols*. Ce n'est qu'une platitude plutôt qu'une délicatesse. Le Rossignol est vanté à cause de l'harmonie de son Gosier , mais cela ne suppose pas que sa langue qui est grosse comme une épingle , en doive être un morceau plus friand. On ne voit pas de liaison entre la faveur & l'harmonie. Autrement il faudroit donc croire que les Oiseaux qui sifflent plusieurs airs , & qui

parlent, doivent être d'un goût plus exquis que ceux qui sont muets. Or cela est plus qu'absurde ; & conséquemment il n'y a dans cette délicatesse recherchée des voluptueux d'*Horace*, qu'une fatuité parallèle à celle du fils d'*Esopé le Comédien*, qui fit dissoudre une perle très - rare pour se donner la gloire d'avaler une somme considérable d'un seul trait. Sotise insigne, & bien faite pour un homme de cette espèce !

Que *Juvenal* peint bien mieux, selon la Nature, la délicatesse d'un voluptueux gourmand, sous le nom d'*Aledius*, qui se réjouissoit, dit-il, lorsque l'Air s'armoit de Tonnerres, parce que cela faisoit venir des Truffles, & qui conseilloit aux Laboureurs de la Libie de négliger la culture des terres, parce que leurs charrues dérangoient des productions si précieuses. *O Libye, disjunge boves dum Tuber mittas.* Et nous avons encore aujourd'hui de ces Voluptueux qui ne trouveroient point du tout mal à-propos qu'on perdît un Arpent de bled pour conserver un demi-cent de Truffles.

Le Luxe le plus recherché, & conséquemment le plus vicieux, ne laisse pas d'être une grande preuve de la distinction de l'homme d'avec les animaux jusques

dans les fonctions qui leur sont communes. Quelle magnificence ! quel ordre ! quelle élégance ! quelle propreté ! quelle variété dans un Festin ! Les Animaux connoissent-ils rien qui en approche ! Rappor-tera-t'on toutes ces choses singulieres au besoin ? Cela n'est pas possible, Elles doivent être rapportées à la cupidité ; mais il faut convenir que cet endroit-là même distingue l'homme d'une façon bien particulière du reste des Animaux ! Qui auroit mis cette cupidité dans l'Homme ? Seroit-ce la même cause qui lui a donné la raison en partage ? Cela ne se peut, puisque cette même raison condamne la cupidité, & en connoît l'injustice & l'abus. Elle lui vient donc de son propre fond ? Si d'ailleurs la cupidité est naturelle à l'homme, pourquoi la raison qui lui est également naturelle, condamne-t-elle hautement cette cupidité, & lui impose-t-elle pour Loi de ne pas ressembler aux Animaux en faisant comme eux son unique occupation & sa suprême félicité de son ventre ? On répondra qu'il y a un grand nombre de ces voluptueux à qui la raison ne dit rien là-dessus que de très-conforme à leurs inclinations. On n'en sçait rien. On ne doit point juger des pensées de l'homme par ses actions ;

On s'y tromperoit souvent. Mais quand il seroit vrai que leur raison seroit parfaitement d'accord avec leurs inclinations, cela ne prouveroit rien, sinon qu'ils sont parvenus à force de s'aveugler, jusqu'à mettre leur gloire dans ce qui devroit faire leur honte. *Et gloria eorum in confusione ipsorum*, dit S. Paul sur le même sujet. Mais que gagnent-ils à se faire une étude sérieuse de l'assouvissement de leur cupidité ? Quelques agrémens imaginaires & des maux très-réels... Les Animaux ne connoissent pas toutes ces belles inventions ; & cependant ( comme nous l'avons déjà observé ) la plupart d'entr'eux vivroient beaucoup plus long-temps que l'homme, si sa Gourmandise, son Luxe, ou son amusement ne lui imposoient pas une sorte de nécessité de massacrer les uns pour s'en nourrir, de dépouiller ceux-là pour se couvrir, & d'en réduire une infinité d'autres à l'esclavage pour s'en divertir. Comme les animaux, l'homme auroit à peine besoin des secours de la médecine, si par la Comestion qu'il a réduite en art, il ne convertissoit pas en poisons les alimens les plus simples : si sa voracité ne lui avoit pas fait contracter une espee de nécessité indispensable de

se nourrir de chair & de sang . . . Il s'étonne de mourir si-tôt, dit *Sénèque* ; & il ne vit que de morts ! *Quæris cur subito moriamur ? mortibus vivimus !* Il n'a besoin la plûpart du temps des opérations & des tortures de la Chirurgie , que parce que l'Orgueil, l'Avarice , la Cupidité, la Convoitise le rendent forcené, entreprenant , téméraire , hargneux & méchant ; que parce qu'il a mis lui-même toute son industrie à inventer les compositions les plus funestes , & les machines les plus meurtrières , pour exterminer ses semblables . . . Nous ne voyons pas que les animaux se fassent des playes bien considérables , qu'ils s'emportent d'emblée , le tête, les jambes ou tout le corps à la fois , lorsqu'ils se battent. Nous parlons de ceux d'une même espece ; il est rare qu'ils s'ôtent la vie , à moins qu'ils ne soient irrités les uns contre les autres par des hommes plus brutaux qu'eux . . . Un Loup ne se casse jamais une cuisse ou une épaule à la poursuite d'un Chevreuil, parce qu'il se sert de ses jambes pour courir , & qu'il ne se guinde pas sur le dos d'une autre bête pour en attraper une troisième. Les Animaux ignorent les naufrages , parce que se bornant aux productions de leur terrain, ils ne traver-

font pas les Mers sur des planches pour aller aux extrémités du monde chercher le Gingembre , le Poivre , le Girofle , la Cannelle , qui donnent aux ragoûts de l'homme un degré d'excellence , dont ils auroit été privé pour jamais sans la découverte d'un autre Monde . . Rien enfin ne leur manque , parce qu'ils n'ont point de cupidité. Les besoins de l'homme , qu'on met toujours en avant pour justifier sa cupidité , déposent contre lui. Car on ne viendra jamais à bout de démontrer que les alimens les plus simples ne lui seroient pas plus salutaires que routes les mixtions chymicales qu'il a transportées du Laboratoire à la Cuisine. Autant vaudroit-il établir qu'il ne peut se loger commodément sans employer les cinq ordres d'Architecture , & sans faire éclater l'or & l'azur sur ses Lambris ; qu'il ne peut se défendre du chaud & du froid , sans se couvrir de lames d'or & d'argent , & qu'il ne peut absolument marcher sans être traîné par des Bêtes , dans une espece de maison ambulante aussi fastueuse que celle où il se loge.

Un Ancien disoit que les hommes se livroient aux voluptés comme s'ils devoient mourir le lendemain , & qu'ils bâtissoient comme s'ils ne devoient ja-

mais mourir. La première partie de cette observation est fautive. Des hommes qui feroient assurés de mourir demain , ne songeroient guere à se divertir aujourd'hui ; à moins qu'ils ne fussent insensibles ou insensés.

Le vrai Voluptueux est celui qui aime la santé & la longue vie. On dit que le Cardinal du *Perron*, tout sçavant homme qu'il étoit, disoit souvent qu'il auroit voulu pouvoir changer tous ses bénéfices, toutes ses dignités, toute sa science & toute sa réputation, pour la trogne & la santé du Curé de Bagnolet.

Lorsqu'on parle d'un Loup, d'un Tigre, d'un Lion, d'un Ours, on croit en avoir donné une idée très-odieuse, quand on a dit que ce sont des animaux cruels & carnassiers... Mais sans parler ici des carnages affreux qui procèdent de l'Ambition, de l'Avarice, de la Cruauté ou de telle autre passion qui cause les meurtres & les guerres ; qu'on s'arrête seulement à la gourmandise de l'homme. Il est, à l'égard de sa Table seule, un principe si ruineux & si destructif, que si tous les autres Animaux l'étoient autant à proportion, la terre quoique plus étendue de moitié ne suffiroit pas à leur fournir des vivres. L'homme n'est-il pas



Bien fondé à reprocher au Lion qu'il aime la destruction & le sang, & à se croire beaucoup moins cruel que lui, parce qu'il a une Cuisine, & qu'il ne mange rien de vivant, & peu de crud, si ce ne sont quelques productions de la terre. Quel est le Brochet ou le Cormorant dans les Etangs & dans les Rivières ? Quel est l'Epervier, l'Aigle ou le Vautour dans les airs ? Quel est le Loup, le Renard ou le Blereau dans les bois qui détruisent autant d'Animaux dans un an que nous en détruisons seulement dans une Pêche ou dans une partie de Chasse ? Nous sommes forts sur nos droits, & nous n'en voulons rien rabattre. Les bêtes sont faites pour nous ! A la bonne heure ; quoi qu'il y auroit bien des questions à faire là-dessus. Mais il ne faut donc pas leur reprocher qu'elles sont carnassières & cruelles : ce reproche semble vouloir dire que nous ne leur ressemblons pas ; elles n'ont d'autre tort vis-à-vis de nous, si-non que comme nous, elles veulent vivre aux dépens de qui il appartiendra. On apportera l'autorité de l'Ecriture pour prouver invinciblement que l'homme, par une Providence spéciale, a été constitué le Monarque des Animaux, & qu'il en peut disposer com-

me des herbes de son jardin. Rien n'est plus vrai. Mais quelle si grande reconnaissance l'homme en a-t'il envers Dieu ? Et comment s'y prendra-t'on pour justifier par-là , le Luxe , la Gourmandise & la Cupidité ?

*La Fontaine* dans une de ses Fables fait cette réflexion à propos du Loup converti , qui ne vouloit plus étrangler ni Moutons, ni Brebis, ni Agneaux, & qui changea tout d'un coup de résolution , en apercevant des Bergers qui faisoient rôtir un Agneau en broche.

- Sera-t'il dit que l'on nous voye ;
- Faire festin de toute proye !
- Manger les Animaux ! Et nous les réduirons ,
- Aux mœurs de l'âge d'or autant que nous pourrons !
- Ils n'auront ni croc , ni marmite !
- Bergers , Bergers ! Le Loup n'a tort ,
- Que quand il n'est pas le plus fort.
- Voulez-vous qu'il vive en Hermite ?

*Pope* débite emphatiquement & pathétiquement , que les hommes ne sont devenus si vicieux que depuis qu'ils ont tué les animaux pour s'en nourrir ; mais cependant *Pope* étoit d'une Religion qui enseigne que les hommes , qui avant le Déluge ne se nourrissoient que des fruits

de la terre, ont néanmoins été exterminés à cause de l'énormité de leurs vices. Comment accorder cela ? *Pope* apparemment n'a pas fait cette attention, ou il supposoit que nous sommes encore plus vicieux que les hommes qui vivoient avant le Déluge, & qui par leurs crimes forcèrent la Justice Divine de les exterminer . . . Mais il y a toujours de l'imprudence à donner ses idées particulières pour des Faits, par l'impossibilité où on se trouve de prouver ce qu'on avance.

Un grand Seigneur de la Cour de Louis XIII disoit qu'il y a de la cruauté dans l'exercice de la chasse, parce qu'on y met son plaisir à tuer ce qui fuit, & à blesser ce qui ne fait point de mal; que les Ruses qui s'y pratiquent ne sont que des trahisons, & que jamais il ne se résoudroit à attendre un Lièvre au coin d'un bois, comme un Voleur attend un passant, pour le massacrer & le dépouiller.

Ce caractère a plus de singularité que de solidité : car ce même Seigneur a été à la guerre & a tué des hommes.

Le Philosophe *Pithagore* chez *Ovide*, employe dans un discours fort long, les raisons les plus touchantes & les plus pathétiques, pour détourner les hommes

de massacrer les Animaux . . . Mais il n'y a pas plus gagné que ceux des Philosophes , qui par des raisons au moins aussi pressantes que celles de *Pithagore* , ont voulu détourner ces mêmes hommes de se massacrer les uns les autres.

Il s'en faut , dit-on , de beaucoup , que les Romains eussent dans leurs repas & leurs festins , les regles de politesse & de délicatesse , qui font aujourd'hui le principal agrément des nôtres . . . Ils étoient ivrognes , grands mangeurs & très - peu délicats. Leur Cochon de Troye , ainsi nommé , à cause qu'à l'imitation du fameux Cheval de Troye , il étoit rempli d'un grand nombre d'autres Animaux ; étoit un mêt qu'ils regardoient comme un excès de délicatesse. Aujourd'hui un pareil *enfantement* ne pourroit guere se trouver que du goût de certaine Nation *qui tient encore cela des Romains* , que comme eux , elle fait assez volontiers consister la bonne - chere dans la quantité & dans la profusion. Cela ne veut pas dire que nous soyons moins Voluptueux ; cela veut dire seulement que notre Cuisine a plus d'étendue & plus de détail , & notre mollesse plus d'élégance & plus de raffinemens . . . Mais les vices

sont les mêmes . . . Chaque siècle , comme chaque Nation , ne peut encherir sur un autre que par la forme.

*Tertullien* avoit , sans contredit , de l'esprit & de la science : cependant ils'en font de beaucoup qu'il ait toujours rencontré juste en morale comme en théologie . . . Une de ses méprises entr'autres , c'est d'avoir posé comme un Axiome en Morale , que la gourmandise , c'est-à-dire , la bonne chère , *en style d'honnêtes gens* , ne va jamais sans la Luxure. Je le respecte fort ; mais je crois qu'il a tort. Et voici pourquoi.

Il y a des *Adorateurs de Comus* , ( & ils sont presque tous dans le même goût , ) qui donneroient tous les Autels de *Venus* pour une Table , proprement , délicatement & abondamment servie. Le fameux *M. du Brouffin* , qui entendoit qu'on traitât l'article de la Table si sérieusement , qu'il intenta un procès à *Despreaux* , pour en avoir fait un sujet de plaisanterie dans une de ses Satyres , auroit abandonné à ce Poète , toutes les femmes & tous les Etats du Royaume. Tous ceux qui ont le même goût , ont les mêmes dispositions.

Les plaisirs de *Venus* , vous disent-ils , ne sont que d'une espece , & leur Mo-

notonie est au moins ennuyeuse, si selon l'Aphorisme d'*Hyppocrate* ou de *Galien*, elle ne traîne pas toujours la tristesse & le dégoût à sa suite. Les plaisirs de *Comus*, par l'habileté inestimable d'un bon Cuisinier & d'un bon sommelier, se diversifient en cent manières différentes... Quand ces deux Officiers ont fait leur charge, les Convives font le reste... Ils ont la conversation, les saillies, les plaisanteries, les bons mots, les propos singuliers, les Epigrammes piquées, les Madrigaux salés, les Vaudevilles goguenards de toute espèce, & les chansons à boire sur toutes sortes de modulations. Avec les femmes comme avec les enfans, la conversation est bientôt à sec, à moins qu'on ne veuille s'entretenir de colifichets. Elles ne sont ni Politiques, ni Nouvellistes, ni Philosophes, ni beaux esprits. Un homme de bonne chère & de bonne compagnie est tout cela... La sève d'un vin d'élite, & la faveur bien ménagée des Mêts, inspire à tous les convives l'allégresse, la franchise, l'ingénuité & une tendresse fraternelle les uns pour les autres... Les femmes ne serviroient qu'à y mettre le trouble, comme il arriva aux Nôces de *Thétis*, où la Discorde vint jeter sur la

Table une misérable Pomme, qui mit aux prises trois Déeses, & en fit trois harangeres, comme chacun sçait. S'il n'y avoit eu que les Dieux à Table, le Banquet au lieu d'un jour, en auroit duré huit, & se seroit achevé sans bruit... Quand il y a des femmes à une Table, les hommes se trouvent forcés de faire les Galans; tout leur temps se passe ridiculement à consulter le goût de chacune; & jugez de l'embarras quand il se trouve qu'elles aiment toutes la même chose! Les meilleurs Gourmets avalent à la hâte & sans réflexion, le Bourgogne, le Grave & le Champagne! On diroit des toqs sur un paillier, qui abandonnent tout aux poules, & qui n'attrappent que quelques grains à la dérobée. Ce n'est pas tout, combien de jolies choses qu'on n'oseroit produire qu'avec des enveloppes & des correctifs qui en émoussent toute la pointe! car les femmes ont encore cela de gênant que, quoiqu'elles n'aient la plupart du temps que la montre de la décence, elles exigent les mêmes ménagemens que si elles en avoient la réalité... Mais voilà le pire... Celle-ci a plus de complaisance pour celui-ci que pour celui-là. Cet autre qui est son mari ou son amant en devient jaloux &

se met de mauvaise humeur . . . Il en arrive autant à un autre bout de la Table , & quelquefois autant dans le milieu . . . Le sérieux s'empare peu-à-peu des convives ; les femmes se piquent , les hommes se brusquent ; on se hâte de se lever de Table pour aller chacun de son côté dire du mal les uns des autres ; Ceux-ci dans l'embrasure d'une fenêtre ; Ceux-là sur la terrasse ou dans le jardin ; & voilà comme une Fête destinée au plaisir & à la joye , se termine sotement par l'indiscrétion & la vanité de deux ou trois Coquettes.

Mais pour revenir à la maxime de notre *Tertullien* , on conviendra que si le Partisan de *Comus* sçait se défendre par de tels argumens , ou de meilleurs , l'Adorateur de *Venus* n'aura pas beaucoup de choses à lui répliquer . . . Par où il est évident que *Tertullien* n'a jugé de l'homme en général que par les Africains , qui au rapport de *Salluste* , sont naturellement adonnés à la Gourmandise & à la Luxure . . . L'Historien Romain fait observer que ce qui attira principalement les Gaulois en Italie , fut la bonté des vins. Ils ne se seroient pas donné tant de peine pour des femmes. Si *Tertullien* vivoit aujourd'hui , & qu'il



voyageât dans les Pays Septentrionaux, qu'il ne connoissoit selon toutes les apparences, que par quelques relations; il réformeroit sa maxime, & il conviendrait que l'amateur de la Table, ou l'ivrogne, s'il veut, est beaucoup moins travaillé du vice de la Luxure en général, que certains *hommes sobres, au teint blême & à la face rechignée*. Nous ne nions pas que le jeûne & l'abstinence ne soient des remèdes salutaires contre la Luxure; mais ce n'est pas en qualité de Régimes ou de spécifiques; ce n'est qu'autant qu'on les pratique avec foi, & qu'ils sont accompagnés de la priere. Le jeûne considéré en lui-même indépendamment de ces deux conditions, ne guérit d'aucun vice, il n'empêchera pas qu'on ne soit très-Luxurieux, Médifant, Envieux, Vindictif, Avare, Orgueilleux, Inhumain, Factieux & Ennemi de toute concorde. Un Prophete reprochoit aux Juifs, qu'ils ne jeûnoient que pour plaider. Voilà ce que *Tertullien* devoit dire, mais ce qu'il ne pouvoit pas dire n'ayant jamais quitté la plage du Midi. Les vices n'ont pas tant de liaison entr'eux qu'on se l'imagine communément. Les Médecins fourniroient encore sur ce même article des Voluptueux de Table ou des

Buveurs, plusieurs bonnes raisons Physiques qui appuyeroient bien les nôtres. Nous les leur laissons.

On dit qu'il y a des hommes qui s'enivrent, ou approchant pour se rendre plus hardis à faire certaines démarches en amour . . . Une certaine *Stratonice*, Reine de Syrie, employa le même expédient, *si on en croit Lucien*. Il n'y a effectivement qu'une grande Dame à qui cela puisse convenir, à l'égard de son inférieur, comme *Stratonice* l'a pratiqué . . . Quelques-unes de nos femmes à la mode ne se coëffent pourtant pas de *Champagne* dans les mêmes vûes ; mais seulement & à cause, en premier lieu, qu'elles l'aiment beaucoup ; en second lieu, parce qu'il les rend plus enjouées, & qu'elles chantent mieux quand elles ont le larynx humecté . . . A l'égard du reste, qui peut en répondre ? Puisqu'*Ovide*, qui est en amour, ce que *Quintilien* est pour l'éloquence, dit, en termes formels, *qu'une femme qui a trop bû, est d'assez facile composition à l'égard de tout venant*. Pendant que d'un autre côté *Juvenal* assure que lorsque *Vénus* dans une Fête boit trop d'un coup, elle ne distingue plus sa tête d'avec ses pieds . . . Mais les femmes qui aiment le vin ou les liqueurs, n'en-

trent

rent pas dans tout ce détail; elles en boivent hardiment & beaucoup; & en dépit de *Juvenal* & d'*Ovide*, elles répondent d'elles mêmes corps pour corps.

Le vin a été long-temps défendu aux femmes chez les Romains; & leur maris pouvoient les tuer quand elles en buvoient. *Le vin pour les femmes étoit regardé comme un acheminement à l'adultère.* Il est pourtant vrai qu'elles pouvoient être tentées par plusieurs autres choses que par le vin... Etoit-ce l'ivrognerie qui faisoit faire des faux bonds aux Vestrales? Cette Loi, comme abusive, s'est enfin abrogée d'elle-même; car du temps d'*Ovide*, les Dames Romaines buvoient du vin largement, & du temps de *Juvenal* encore plus... On remarque encore que dans tous les temps où cette Loi a été en vigueur, il ne s'est trouvé qu'un certain *Egnatius*, qui ait tué sa femme pour cause d'ivrognerie... Mais étoit-ce bien pour cela? Le Roi *Faunus* avant lui, avoit déjà pourtant donné l'exemple d'une pareille sévérité, car il avoit fait expirer la sienne sous les verges... Il est vrai qu'au rapport de *Lactance* & d'*Arnobé* c'étoit des verges de mirthe; ce qui donne lieu de douter que ce fut pour cause d'ivrognerie qu'il

lui ait fait cette correction ; car il auroit dû prendre des brins de Lierre , consacré à Bacchus. Mais les verges de mirrhe , dans la punition d'une femme , sont absolument suspectes. Personne n'ignore à quelle Divinité ce bois là est consacré.

On ne trouvera pas une femme qui ne se défende d'aimer le vin , & qui ne se tinte pour très-offensée qu'on lui fit un reproche aussi honteux. Elles conviennent toutes assez volontiers , & jusqu'aux filles mêmes qui sortent de l'enfance , qu'elles aiment les liqueurs ; non pas celles qui sont trop fortes ; mais cette exception ne les engage à rien , puisqu'elles ne trouvent aucune liqueur même assez forte.

Observons en passant , & puisque l'occasion s'en présente ici naturellement , que les hommes auroient assez de peine à dire ce qu'ils ont gagné du côté de l'agrément à laisser contracter aux femmes l'habitude du Tabac. Nos peres auroient-ils regardé comme vraisemblable qu'il dût venir un temps où les nez seroient d'un aussi grand rapport pour l'Etat que la Ferme des Gabelles ? ... Ce ne sont pas certainement les maris qui ont introduit cet usage militaire

( chez les femmes ) ; puisqu'il faut qu'une fille soit mise bien jeune en ménage, quand elle n'est pas déjà accoutumée à en prendre de deux ou trois sortes, qu'elle tient précieusement dans deux ou trois boîtes... Il est bien plus vraisemblable que ce sont les Galans, qui par ce petit commerce de tabatières, ont cherché à s'insinuer auprès des Belles... Une boîte qu'on peut tirer d'une poche à chaque minute est d'une merveilleuse ressource dans la conversation pour des gens qui n'ont rien ou que les mêmes fadeurs à se dire. De quelque part que vienne l'introduction de cet usage odieux chez un Sexe dont la propreté est un des principaux attributs, on peut dire que les hommes en sont universellement punis; de sorte qu'il leur seroit assez difficile de dire, laquelle est la plus redoutable par ses approches, ou d'une femme qui sent le vin, ou d'une femme qui sent le Tabac. On demandera comment elles font elles-mêmes pour supporter l'entretien des hommes qui souvent sentent les deux à la fois, & si nous devons être plus délicats qu'elles; outre, indépendamment de ces deux causes accidentelles, qu'il s'en fait de quelques degrés que notre sexe

en général puisse être comparé au leur pour certains raffinemens de propreté & d'élégance. Mais il est aisé de répondre à cela que si celle qui prend des engagemens avec un homme en devenant sa femme n'a point l'expérience, elle se trouve dans le cas de cette Romaine, qui croyoit que la mauvaise odeur étoit naturelle & commune à tous les hommes, parce que son mari en avoit une très-mauvaise. Ce qui prouve que la Nature a disposé le sens de l'odorat dans les femmes, de façon qu'elles ne sont pas choquées comme nous de choses souvent très-choquantes... Et cela revient au même, si celles qui s'engagent ont déjà acquis l'expérience, puisqu'il est à présumer qu'elles ne font que suivre leur instinct... Un Poète assure pourtant que les femmes n'ont pas la faculté odorante différente de la nôtre; il est vrai que ces Messieurs disent ce qu'ils veulent quand ils ont envie de faire une épigramme. Mais nous ne faisons pas attention que les odeurs artificielles les plus violentes sont tellement à la mode parmi le beau monde, qu'il n'est guere possible d'en distinguer de naturelles, bonnes ou mauvaises. Ce qu'on pourroit croire, c'est que ceux ou celles qui les premiers ou

Les premières ont accredité la Civette , l'Ambre & la Bergamotte , ne sentoient naturellement rien moins qu'aucune de ces trois choses.

Le Livre de *Marc-Antoine* en faveur de l'Ivrognerie est perdu . . . Mais quand même le hazard le feroit retrouver , on le liroit assurément avec plaisir , à cause de sa singularité & du nom fameux de son Auteur ; cependant il ne gâteroit personne sur cet article , que des Artisans ou des Valets , qui de temps immémorial sont enclins à ce vice . . . Les honnêtes gens aiment toujours la chere exquise & le bon vin ; c'est une mode qui ne passera jamais ; celle de s'enivrer a reçu quelque échec depuis huit ou dix lustres. On ne craint plus l'indiscrétion causée par l'excès du vin parmi les hommes bien nés . . . Les Cabarets ont été abandonnés à la lie du Peuple , depuis que les cercles ont été ouverts aux Cavaliers. Voilà l'époque ou environ ; car il y a eu un temps , & ce temps n'est pas encore bien éloigné , où un jeune homme ne se présentoit pas chez d'honnêtes femmes *par état* aussi librement qu'il entre au chauffoir de la Comédie. Le Cabaret étoit son azile . . . Il est pourtant vrai aussi que l'établissement des Caffés n'a

pas peu contribué à décréditer les Taver-  
nes... L'aimable séjour qu'un Café !  
Quel asile gracieux pour la liberté ! Cha-  
cun y parle comme il pense ! Qu'un jeune  
homme s'y façonne bien vite par les con-  
versations tantôt agréables, tantôt ins-  
tructives, tantôt sérieuses, tantôt jovia-  
les qui s'y tiennent à toutes les heures  
de la journée ! C'est-là où on est sûr de  
trouver de ces Génies supérieurs qui don-  
nent des solutions sur toutes les matie-  
res les plus importantes comme les plus  
abstruses ! L'excellente Ecole pour donner  
en peu de semaines du goût & des sen-  
timens à un jeune esprit au sortir de sa  
Rhétorique ou de sa Philosophie ! Qu'il  
a de honte de n'avoir perdu tant d'an-  
nées dans un Collège, que pour y ap-  
prendre à croire comme le Laboureur &  
l'Artisan !

Nous reprochons à nos Peres d'avoir  
été ivrognes. Que pourroient-ils nous  
reprocher ? Tous les vices excepté l'ivro-  
gnerie, qui paroît avoir atteint son ter-  
me... L'autre débauche est encore dans  
toute sa vigueur... Cependant on dit  
que nous ne valons pas nos Peres...  
Nos jeunes gens du moins confirment  
ce préjugé ; ils sont tous valétudinaux  
& extrêmement délicats. Les Vices se



fortifient apparemment , pendant que les corps s'affoiblissent . . . Quel libertinage plus suspect , dit *Juvenal* , que celui qui est dénué de forces !

Un trait d'Histoire qu'il est difficile d'accorder , c'est celui qui nous apprend que l'ivrognerie chez les Romains étoit parvenue à un excès si énorme , que les Sénateurs pouvoient à peine se soutenir en se rendant aux Assemblées où il s'agissoit de délibérer & de décider du sort des Particuliers & du salut de la Patrie. Cette conduite n'a aucun rapport avec la sagesse de leur Gouvernement , non plus qu'avec les mesures presque infallibles qu'ils prenoient pour l'administration de leurs Guerres . . . Faut-il croire que le vin n'attaquoit que leurs pieds & laissoit la tête en bon état ?

Le triomphe de sept jours qu'*Alexandre* décerna à l'ivrognerie , prouve combien ceux qui sont adonnés à ce Vice le traitent sérieusement . . . Il ne triompha pas lui-même avec plus de pompe quand il fit son entrée à Babylone . . . Ce triomphe bacchique ne seroit pourtant que ridicule , s'il n'eût pas été ensanglanté par le meurtre injuste du Satrape *Aspastes*. Apparemment que l'ivrognerie ne va guere sans la cruauté , ou que la cruauté

n'est pas une obstacle à l'ivrognerie, puisque le Bourreau fermoit la marche du triomphe.

Pour sçavoir combien sont funestes les effets du vin dans les Princes, il ne faut choisir entre des milliers, que le même *Alexandre*. Ce fut dans le vin qu'il perça de sa lance *Clytus*, fils de sa nourrice, & un de ses plus fideles sujets. Ce fut dans le vin qu'il fit égorger deux Gouverneurs de Provinces, qui méritoient toute sa reconnoissance & toute sa confiance. Ce fut dans le vin qu'il voulut se faire adorer comme un Dieu, & qu'il fit massacrer la sage *Callisthène*, qui s'opposoit à cette folie sacrilège. Ce fut dans le vin, qu'il fit réduire en cendres le Palais superbe des Rois de Perse, pour complaire à une prostituée... Ce fut enfin dans l'ivresse, qu'il donna sa dernière preuve d'extravagance; lorsque par un tour de force, *bien digne du plus puissant Monarque de la Terre*, il entreprit de vuidier la coupe d'Hercule, laquelle par sa mesure ressembloit à-peu-près *au vin de l'Etrier du Comte de Léry*, qu'il buvoit dans une botte.

On ne se glorifie plus de la qualité de grand Buveur; on a renvoyé cette gloire frivole à l'Eponge, comme disoit *De-*

*moſthène*, au ſujet de *Philippe* de Macédoine qui étoit fier de ce talent , qu'il ne poſſédoit cependant pas aſſez , puis-qu'un jour ils'enivra ſi bien , qu'oubliant ſa dignité , on le vit courir autour d'une table après *Alexandre* ſon Fils , pour le tuer en l'appellant Bâtard. L'Epitaphe de *Darius* Premier, Roi de Perſe , témoigne qu'il étoit vraiment un grand Buveur , puis-qu'il ne s'ennivroit jamais , quoi-qu'il bût prodigieusement . . . Ce Prince fit graver ſur ſa tombe une Epitaphe qui donnoit en peu de mots l'idée la plus juſte de ſa grande capacité.

C'étoit une qualité héroïque chez les Perſes d'avoir un Eſtomac propre à contenir beaucoup de vin ſans en être étourdi. *Un Goinfre* ne ſeroit-il pas tout aſſi bien fondé à ſe glorifier de pouvoir manger lui ſeul autant que quatre autres , ſans avoir d'indigeſtion ? Et *Proculus* qui poſſédoit la plus enviée de toutes les qualités animales , ne ſeroit-il pas encore regardé aujourd'hui comme *un Héros* ? En quoi les hommes n'ont-ils pas mis la gloire ? En tout & par-tout ; *hormis où elle eſt.*

L'Histoire vante beaucoup un ſeul Discours de *Xénocrate* , qui convertit autrefois le fameux débauché *Polémon*. C'eſt

dommage qu'on ne nous l'ait pas conservé. Il y a eu dans tous les siècles qui se sont écoulés depuis cet événement remarquable , un nombre infini de Débauchés ; cependant nous ne lisons pas que les discours d'aucuns Philosophes aient eu la même efficacité . . . Il falloit que celui - là fut bien pathétique ! Nous ne manquons pas aujourd'hui d'intempérans amateurs de délices & de bonne - chere ; faites leur un Discours sur la sobriété & la frugalité ; faites leur en mille , c'est de l'eau sur la plume d'un Canard . . . . Bien loin de les convertir , c'est qu'ils entreprendront de vous convertir vous même , & de vous aggréger à leur troupeau , en vous démontrant que votre vie est triste & ennuyeuse en comparaison de la leur . . . Il vous fera un détail à ravir de l'agrément infini qui regne dans ce qu'ils appellent leurs *Parties fixes* , où on s'ir sans contrainte , où on chante du gracieux & du tendre , & plus volontiers du plaisant & du jovial , où la conversation s'égaye & s'anime sur tous les sujets , excepté sur ceux qui sont honnêtes . . . N'écoutez pas trop long-temps ces agréables séducteurs ! Le moins éloquent d'entr'eux pourroit , par amphirase , devenir un *Xénocrate* pour

vous . . . Tant il est vrai que le vice a bien plus de force que la vertu , pour attirer les hommes à lui. Celle-ci nous attaque toute seule , & seulement par les dehors ; l'autre à des intelligences dans la Place , & est soutenu de la nature.



## CHAPITRE XLIII.

*Sur le Luxe de l'Oisiveté & de la Fainéantise.*

**L'**OISIVETÉ & la Fainéantise font la partie principale du Luxe . . . Il y a de l'honneur & un très-grand honneur à *ne rien faire*, & toute l'ambition du peuple se porte-là. Les hommes les plus laborieux ne travaillent sans relâche pendant la plus grande partie de leur vie, que pour employer le reste à jouer, manger, se promener & dormir. La tête travaille pendant dix ans, pour que le ventre ait du plaisir pendant trente . . . Les Grands & même les Princes forment quelquefois aussi les mêmes projets . . . *Pirrus* ne vouloit prendre Rome & conquérir l'Italie, la Sicile & l'Afrique, que dans le dessein de *rire à l'aise & de prendre du bon temps*, lorsqu'il seroit de retour de toutes ces petites Expéditions . . . Ne diroit-on pas qu'*Alexandre* n'ait voulu conquérir la moitié du monde que pour passer les jours & les nuits dans la mollesse, la fainéantise & la crapule?

On en peut dire autant de César. *Le sommeil est permis , mais c'est sur des Lauriers* , dit un Poëte. Cette Maxime auroit besoin d'une explication.

Un homme qui , comme on dit , *vit de son bien* , c'est-à-dire en bon françois ; qui ne contribue en rien à l'utilité publique , est tout autrement considéré que celui qui ne vit que de son travail ou de son industrie. Pourquoi cela ? Il est pourtant facile de concevoir que plus il y aura dans un Etat de gens *qui vivront de leur bien* , & plus il y aura de misere & d'indigence. On devroit contraindre les Riches qui n'ont ni Dignités , ni Charges , ni Emplois , de faire quelque chose pour l'utilité commune ; ne fût-ce , comme *certaines solitaires opulens* , que *de tourner des manches à balais*... Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre de son bien ; & cependant ce sont toujours ceux à qui on en croit le plus. Mais il faut de l'industrie pour s'en passer , & c'est cette industrie , qui lorsqu'elle fait son principal objet du travail , est encore plus utile aux autres qu'à celui qui la possède. Il est vrai qu'on n'en fait pas grand cas : mais cela n'empêche point que le Cordonnier ne soit d'une toute autre utilité au public ,

## 316 *Les Préjugés du Public*

que le Grand Seigneur qui n'a d'autres talens que sa morgue & sa fierté.

On confond trop souvent l'Oisiveté avec la Fainéantise . . . Cette dernière est toujours un vice & non pas l'autre. L'Oisiveté n'est souvent que la cessation du travail : la Fainéantise en est toujours l'aversion . . . Un homme oisif est plus celui qui n'a rien à faire , que celui qui ne veut rien faire. Le Fainéant est son opposé. L'homme oisif peut aimer le travail & le désirer : le Fainéant ne l'aime , ni ne le désire. L'Etymologie de ces deux noms semble la même ; mais leur signification exactement prise est bien différente. C'est de la Fainéantise dont on veut parler , quand on dit que l'Oisiveté est la mere de tous les vices : car un homme qui n'est qu'oisif se distrait bien vite par l'occupation , quand il se sent tenté de faire une sottise. Le Fainéant aime mieux succomber que de s'en distraire.

Pourquoi le Fainéant pauvre tombe-t'il dans un mépris universel ? C'est , répond-t'on , parce qu'il n'y a pas d'état plus méprisable que celui qui rend un homme inutile à la Société . . . Fort bien. Il vaut pourtant encore mieux lui être



inutile que nuisible & pernicieux. . Mais qu'entend - t'on par un homme inutile à la Société ? Seroit - ce celui qui passe le jour ou la meilleure partie du jour dans un lit , & la nuit à une table de jeu ou de bonne chere ? Qui se fait non - chalamment traîner aujourd'hui à un spectacle , & demain à un autre , pour de-là se faire descendre tantôt chez *Lesbie* , tantôt chez *Lidie* , tantôt chez *Chloé* , & tantôt chez *Phriné* ? &c. Si on répond affirmativement , il en va résulter que *comme il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne mènent pas une autre vie ; beaucoup d'honnêtes gens conséquemment sont inutiles à la Société.* Si négativement. En quoi fait-on consister le bien de la Société ?

On croit communément que l'Oisiveté n'intéresse pas l'honneur , & qu'il y a une infinité de choses qu'on peut négliger sans conséquence ; mais on est fort embarrassé quand il s'agit de marquer ces choses , dont la négligence ou l'omission n'intéresse pas la probité & l'honneur . . . Si ce sont choses honnêtes & utiles à soi-même & aux autres ; on n'en doit négliger aucunes . . . Devoirs de Religion , devoirs d'Etat , devoirs de Société , devoirs d'Humanité. Toutes ces obligations forment entr'elles une chaî-

## 328 *Les Préjugés du-Public*

ne continue & indivisible à laquelle il est plus possible d'ajouter que d'en rien retrancher.

Un Artisan qui hait son métier en doit faire un autre ; mais s'il aime mieux mourir de faim lui-même & faire périr sa femme & ses enfans de la même maladie, non-seulement c'est un lâche, mais c'est encore un homme punissable, puisque la Loi n'a pu lui permettre de devenir mari & pere, qu'à condition qu'il en rempliroit les devoirs. Qui prend le bénéfice, comme on dit, prend les charges... Mais un pauvre qui n'a aucune suite, peut avec autant de justice passer sa vie dans la fainéantise, que celui qui a trente mille livres de rente... S'il meurt de faim, ce sont ses affaires... Il peut dire comme autrefois ce Romain, *qu'avons-nous besoin de la liberté, s'il ne nous est pas permis de périr à notre goût ?* Il est plus malheureux, mais non pas plus coupable, ni plus malhonnête homme que l'autre... Il est vrai qu'il fait très-mal, mais l'autre ne fait pas mieux ; ou bien il faut croire que Dieu en condamnant l'Homme au travail après son péché, a entendu que les Rentiers en fussent exempts.

Connoissez mieux l'oisiveté ;  
Elle est ou folie , ou sagesse.  
Elle est vertu dans la richesse ;  
Et vice dans la pauvreté.

Cette maxime , prise ironiquement , ne veut rien dire que ce que nous disons.

Dans une Roue qui tourne , la circonférence paroît plus agitée que le centre ; on diroit que celui-ci seroit dans un parfait repos. Mais ce n'est qu'une apparence trompeuse . . . Il en doit être de même ou à-peu-près dans le corps politique . . . Les Chefs paroissent ne rien faire , mais ce n'est qu'un préjugé de Peuple , qui ne regarde comme travail que celui des pieds ou des mains.

A un Paresseux . qui est débauché & pauvre ; il ne manque que l'occasion & les circonstances pour qu'il se fasse pendre . . . La paresse engendre la misère ; & quand la cupidité se joint à la misère , elle produit le larcin , qui consiste principalement à s'approprier le travail d'autrui . . . Ce n'est pas qu'un homme riche par lui-même ou par son emploi , ne s'approprie souvent le travail & le bien d'autrui ; mais ce n'est pas en qualité de voleur , c'est en qualité de fripon ; & on pend rarement les fripons. *Boileau* disoit de son temps.

## 330 *Les Préjugés du Public*

Le chemin aujourd'hui par où chacun s'élève ;  
Fut le chemin jadis qui conduisit à la Greve.

Mais il avoit tort.

La Fainéantise dans les femmes , qui avec peu de bien ont beaucoup de cupidité , engendre la prostitution ou un Libertinage , qui ne vaut pas infiniment mieux . . . Mais comme elles ne voyent volontiers que ceux qui donnent le plus , & qu'elles en rencontrent quelquefois qui ne sont si généreux que parce que leur argent est le produit d'un *sçavoir faire* qui leur est particulier , il arrive quelquefois qu'il en coûte cher à une femme sans honneur , pour avoir vû mauvaise compagnie . . . Il s'est même trouvé de très-honnêtes & très-vertueuses Dames de par le monde , comme dit *Brantôme* , qui pour n'avoir jugé , selon la mauvaise coutume du sexe , de l'honneur des hommes , que par la figure , l'habit , les bijoux & le gros jeu , ont eu le désagrément de voir leurs amours expirer comme *Arachné* , mais moins glorieusement . . . Toutes celles à qui il arrive une aventure aussi sinistre ne le disent pas ; trop heureuses quand elles n'ont que Dieu & la conscience dans leur secret . . . C'est un trait de prudence

dont elles ne s'avisent pas toujours. Déniez-vous du Fainéant qui n'est pas riche, & encore plus de celui qui est pauvre, & à qui vous voyez quelques richesses ; s'il est d'un extérieur avantageux & qu'il ne soit pas voleur, on peut le soupçonner au moins de faire un autre métier, lequel, pour n'être pas si risquable, n'en est pas plus conforme à l'honneur.

Le Paresseux ou le Fainéant ne l'est pas toujours & pour toutes choses. Il y en a qui le remuent promptement & qui le rendent extrêmement actif. Celui qui aime mieux se faire voleur que de travailler en est la preuve : ce métier là se fait rarement sans peine ; mais le gain en est ordinairement plus rapide & plus considérable . . . Ainsi, à proprement parler, il n'y a de paresseux que celui qui manque de motifs assez puissans pour le déterminer. Tel, néglige ses propres affaires, & se donne tous les mouvemens imaginables pour celles d'autrui... Tel autre, chargé des affaires d'autrui, ne s'occupe que des siennes . . . Tel militaire infatigable dans une Campagne, est d'une indolence & d'une mollesse de sybarite hors de-là . . . Il seroit aisé de fournir cent exemples de toutes ces contrariétés, non-seulement dans les hom-

### 332 *Les Préjugés du Public*

mes, mais dans le même homme. Dans toutes les circonstances qui n'intéressent ni leur vanité, ni aucune autre passion, quelle fainéantise plus décidée que celle de quelques femmes ; mais se présente-t-il une occasion de briller ou d'avoir du plaisir ; est-il question de se venger d'une Rivale en la supplantant, ou enfin de contenter quelque autre fantaisie ?

La Foudre alors est elle plus rapide ?



## CHAPITRE XLIV.

### *Sur le Luxe du Jeu , en général.*

**L** E Jeu est un Luxe qui suit ordinairement celui de la Table ; mais qui n'a pas à beaucoup près le même agrément. Il opère des effets opposés. . . Les convives quittent une Table délicieuse qui a versé dans leurs ames , la joye , la sérénité , la bonne intelligence & la politesse , pour aller prendre séance à une autre Table qui fera naître en eux la mauvaise humeur , la brusquerie , l'esprit d'altercation & de petites inimitiés , qui souvent dans un moment deviennent bien grandes. . . *Que l'Homme est ridicule !* Quand il est bien il ne sçauroit s'y tenir. . . *Un Officier Allemand* , entendant des Officiers François au sortir d'un diné qu'ils avoient fait en poste , se demander les uns aux autres , à quoi ils s'occuperoient , il leur dit avec transport , *Hé ! Messieurs , nous étions si bien à Table ! Que n'y restions-nous ! A l'air dont vous venez d'expédier le diné , je croyois que vous aviez toutes les affaires du monde sur les bras !*

*Et voilà que vous ne sçavez où aller !*  
C'est le propre du François de faire tout ce qu'il fait avec précipitation , & d'être ensuite embarrassé de sa figure . . . L'action l'impatiente , le repos l'ermuye.

Le vin pris modérément , ne feroit que des amis , si on vouloit en rester là ; mais il est du grand ton de faire succéder le grand jeu aux grands repas , & de faire voir par-là que les hommes ne peuvent pas vivre long-temps en bonne union les uns avec les autres. Les dez ou les cartes peuvent être comparés à cette Pomme funeste que la Discorde vint jeter sur la Table des Dieux à la fin d'un grand repas , & qui mit la haine & la division jusque dans le Ciel.

Nos peres aimoient mieux voir une nappe qu'un tapis sur une Table . . . Ils étoient ivrognes , dit-on ! Mais ils n'étoient qu'à cela . . . S'ils eussent joué , ils auroient eu comme nous tous les Vices . . . Qu'on nomme une affection , une passion , dont un joueur ne soit pas travaillé ; l'Avarice , l'Orgueil , l'Envie , la Haine , la Colere , la Vengeance , la crainte en font un Prométhée , dont le cœur est continuellement déchiré par de nouvelles blessures . . . Les tortures de la question causent-elles à un Patient éten-



Au sur le chevalier, plus de mouvemens convulsifs ? Si les transports d'une joye excessive, causée par un bonheur inattendu, viennent à succéder tout-à-coup à des émotions aussi douloureuses & aussi violentes ; en faut-il davantage pour produire une révolution dans le sang ou un détraquement dans le cerveau ? On est étonné quelquefois que des gens deviennent foux, parce qu'on ne sçait à quoi en attribuer la cause... S'ils sont joueurs, elle est toute trouvée.

C'est l'ignorance qui a inventé le jeu, & cependant c'est une science que le jeu, qui a ses principes comme la Géométrie & l'Astronomie... Il y a un volume entier, seulement sur les différentes manières dont on peut tourner, faire avancer ou reculer un petit morceau de bois qu'on appelle un *Echec* ; & il y a des Syntaxes fort longues & aussi épineuses que celles des Colléges, pour jetter ou garder un petit morceau de carton, qui n'a rien de remarquable que d'être décoré de certaines figures, aussi exactement dessinées que celles qui se voyent sur les murs d'un Cabaret... Le monde est bien vieux ! Mais les hommes sont bien jeunes, même avec des cheveux blancs.

D'autres prétendent que c'est l'indi-

gence de la conversation qui a fait imaginer le Jeu ; mais la conversation la plus pauvre sçauroit-elle l'être assez , pour ne pas bien valoir le muet & ridicule entretien d'un *As de pique* , d'un *Valet de trefle* , ou d'un *Roi de carreau*.

En jettant un coup d'œil sur tous les différens jeux de séance , il n'est pas possible de se persuader que les hommes se plaignent sérieusement de la brièveté & de l'incertitude de la vie : quand ils auroient une certitude physique de vivre mille ans , seroient-ils plus ingénieux à imaginer des moyens de *tuer le temps* , comme ils disent ?

Que devoit-on penser d'un certain nombre d'hommes , lesquels , quoiqu'assurés qu'on ne les auroit embarqués au Port , que pour les aller noyer à une côte peu éloignée , ne laisseroient pas de jouer dans le trajet ? Les Philosophes vulgaires décideroient d'abord que ces hommes-là seroient foux ; mais d'autres Philosophes d'un ordre supérieur leur démontreroient qu'ils le sont eux-mêmes ; puisque rien n'est plus utile , ni plus sage que de chercher par tous les moyens imaginables à se distraire d'un malheur qu'on ne peut éviter. Ceux-là auroient incontestablement raison , & leur décision

Non vaudroit un oracle , s'ils pouvoient démontrer avec évidence , qu'il n'y a effectivement rien de mieux à faire que de *tuer le temps*.

Au reste , ce seroit être un peu simple , si on croyoit que l'indigence de la conversation & l'ennui , ont seuls inventé le Jeu . . . C'est uniquement l'avarice . . . Il est évidemment faux qu'on joue pour s'amuser , à moins qu'on ne veuille donner le nom d'amusement aux frappemens de pieds , aux grincemens de dents , aux regards furieux , aux façons de parler dures & insultantes , & aux exclamations insensées.

Jouer sans intérêt ! *Quelle puérilité !* Intéresser le Jeu. *Quelle frénésie !* Puisqu'outre le risque de se ruiner , on s'expose encore à passer de très-mauvais quarts-d'heures . . . Il est si évident que le Jeu ne doit sa naissance qu'à l'avarice , que les enfans eux-mêmes joueront plutôt des épingles que de ne rien mettre sur le Bureau.

Moralement parlant , il n'est guere possible qu'un Joueur ne haïsse pas celui qui vient de lui gagner tout son argent. Un Rival en amour ne lui est pas plus odieux . . . Il ne s'en tient pas là , ce sera

### 338 *Les Préjugés du Public*

un heureux hazard s'il ne le soupçonne pas d'être au moins un peu fripon. Il se contente d'abord de le dire tous bas à l'oreille d'un ami ; mais que le Gagnant prenne garde à bien mesurer ses paroles, ses gestes & sa façon de rire : car il n'en fera plus mystère, & il le dira tout haut . . . Les suites d'une indiscretion aussi offensante ne sont pas difficiles à deviner. Les contestations & les querelles qui arrivent parmi les Enfans, ne diffèrent que par l'objet, c'est-à-dire, qu'ils s'arrachent les cheveux pour un paquet d'Epingles, tandis que les hommes s'égorgent pour un Rouleau de Louis.

L'honneur y gagne-t'il à bien posséder toutes les subtilités du Jeu, c'est-à-dire, à en bien connoître toutes les friponneries ? On ne veut d'abord prendre quelques leçons d'un M. *Toutabas*, que pour se garantir des pièges de l'Adversaire dont on manque rarement de soupçonner la bonne-foi . . . Mais un honnête homme qui perd tout son argent, & qui seroit fort aise de le faire revenir, n'est-il pas du moins violemment tenté de faire usage de son tour de Dez ou de Cartes ? D'autant plus que ce n'est pas le

**B**ien d'autrui, mais le sien propre qu'il veut ravoir. Voilà le sophisme.

L'homme le plus spirituel, le mieux disant & le plus poli, fera toujours bien moins à portée de voir le grand monde, qu'un ignorant sans esprit qui a beaucoup d'argent à perdre, & qui joue *gros*. Un Aventurier, sans patrie & sans nom, faufile avec le Marquis, avec le Comte, avec le Duc & souvent avec le Prince. Il gagne leur argent, ils gagnent le sien. Il ne mesure pas toujours aux termes d'un respect exact, ce qu'il leur doit; témoin *Baron le Comédien* qui appelloit M. le Prince de Conti, *Mons-Conti* . . . La perte & le gain, les Cartes servies réciproquement, établissent entre lui & la *Grandeur* une sorte d'égalité qui subsiste au moins le temps d'une séance; & il se trouve fréquemment dans la même position . . . Si par l'habitude il parvient enfin à se croire homme de qualité, ne sera-t'il pas bien aussi excusable qu'un Acteur qui a force de jouer des rôles de Princes & de Rois, contracte une habitude de hauteur & d'arrogance. C'est cela même qui avoit rendu *Baron* fat & impertinent au Jeu & par-tout . . . Les hommes risquent encore plus de donner

## 340 *Les Préjugés du Public*

lieu aux hommes par le Jeu , de se familiariser extrêmement avec elles.

Témoin ( dit Despreaux , ) la Dame Brelandiere ;  
Qui des Joueurs chez soi , se fait Cabaretiere.  
Et souffre des affronts que ne souffrirait pas  
L'Hôtesse d'une Auberge à dix sols par repas.

Est-ce un honneur bien fondé , que celui qui n'est appuyé que sur la Fortune du Jeu ; C'est-à-dire , y a-t'il plus de gens qui regardent comme honnête homme celui qui a fait au Jeu une Fortune considérable , qu'il n'y en a qui le croient fripon ? Quelques - uns le disent beau Joueur , & ce sont ceux auxquels il n'a point gagné d'argent ; quelques - uns le regardent comme un *Saltimbanque* , & ce sont ceux à qui il en a gagné beaucoup ; mais ceux qui lui en ont gagné , se feroient couper la gorge pour soutenir qu'il joue rondement , & qu'il est tout-à-fait incapable de fourber . . . . Parmi ceux qui sont indifférens , il y en a qui disent qu'on l'a fait examiner de près , & qu'il faut bien que son Jeu soit *orthodoxe* , puisque si on ayoit pû le prendre en friponnerie , on l'auroit fait jeter par les fenêtres . . . Mais tout cela ne décide rien , puisque chacun sçait , par sa pro-

pre expérience , qu'avec les meilleurs yeux du monde , & l'attention la plus roide , il n'est pas possible de découvrir le manége de certains Faiseurs de tours de Gibeciere . . . On pourra dire tant qu'on voudra , que le Joueur a été examiné par des Experts & des Connoisseurs en ces sortes de subtilités , & que s'il y avoit eu de la malefaçon , elle auroit été infailliblement découverte . . . Ce ne sera encore rien décider , puisqu'il est très-certain qu'un *Saltimbanque* ignore tous les jours aussi parfaitement la manœuvre d'un de ses Confreres que celui-ci ignore la sienne. Ils ont chacun leurs marches différentes qui mettent en défaut ceux de la même profession qui ne les ont pas apprises ; comme les maîtres d'escrime ont chacun leur botte secrète , que nul autre n'imagine . . . C'est ainsi que les génies les plus adroits & les plus féconds dans l'art de fourber sont quelquefois tout aussi bien pris pour dupes , que ceux qui procèdent avec le plus de droiture , quand ils s'étudient à découvrir les subterfuges & les obliquités de quelqu'autre Fourbe . . .

D'ailleurs , s'il y a du vrai dans le rapport qui nous a été laissé par écrit des *fascinations extraordinaires* de quelques

Prestigiateurs tels que *Raimond - Lulle*, *Cardan* & *Agrippa* : pourquoi ne pourroit-on pas soupçonner certains Joueurs, dont la chance est trop constante, d'opérer quelques *fascinations* qui fassent voir sur le tapis ce qui n'y est pas, & qui dérobe la vûe de ce qui s'y trouve ? On répondra qu'il n'y a pas de Joueurs si chanceux qu'ils ne perdent quelquefois, & même des sommes considérables... Mais on répliquera qu'il faudroit qu'ils fussent bien peu prudens, s'ils se faisoient toujours gagner... Ils causeroient une défiance générale, & quand même on ne les soupçonneroit pas, & qu'on ne pourroit les convaincre de subtilités, personne ne voudroit jouer contre eux. Un Général qui veut faire durer la guerre, comme il s'en est trouvé quelquefois, ne perd pas toujours des batailles, il en gagne quelques-unes qui ne décident rien, mais qui donnent assez de confiance pour qu'on lui continue le commandement... On répondra peut-être encore que les Joueurs dont il est ici question, sont pour la plupart trop ignorans pour qu'on puisse les croire capables de posséder les secrets merveilleux des *Agrippa*, des *Raimond-Lulle* & des *Cardan*. Mais cette réponse ne levera



Pas encore la difficulté , puisqu'on sçait , par une expérience commune , que de misérables Bergers & autres Payfans se nuisent les uns aux autres dans les campagnes , font périr les Bestiaux , & s'envoient réciproquement des maladies par des moyens qui mettent à bout toute la physique.

Un Auteur observe que les Athées les plus déterminés ne le sont point au Jeu ; ils blasphèment une cause supérieure , ou s'irritent au moins contre elle . . . C'est par habitude , répondra-t'on ! Mais cette habitude est bien ancienne. Toutes les habitudes bonnes ou mauvaises se perdent enfin : comment personne n'a-t'il encore pû perdre celle-là . . . Considérez un Joueur emporté à qui il vient une mauvaise carte , son premier mouvement est de lever les yeux au Ciel , en l'apostrophant avec dédain ou avec fureur . . . Considérez tout homme qui se trouve dans un grand péril , ou à qui on annonce que toutes ses espérances sont perdues : son premier mouvement est de lever les yeux au Ciel comme pour se plaindre ou pour implorer son secours. Cependant nous accordons au Joueur Athée , que c'est par une habitude ridi-

cule contractée dès l'Enfance . . . . Mais qu'entend-t'il , lorsque parlant de quelques-uns de ses Confreres , il dit de celui-ci , qu'il est toujours heureux , & de celui-là qu'il est toujours malheureux ? Il répondra peut-être qu'il n'entend rien par-là , sinon que les combinaisons des Dez ou des Cartes qui font gagner , se rencontrent souvent dans le jeu de celui-ci , & ne se rencontrent que rarement dans le jeu de celui-là : comme celui qui gagne souvent à la Loterie , n'a incontestablement cette chance que par les combinaisons des Billets , qui font que le sien tombe fréquemment sous la main de l'Enfant qui tire . . . Fort bien ! Le bonheur & le malheur ne sont donc point du tout ce que les hommes , & tous les hommes sans exception croient communément ! Aucune intelligence n'y préside ; la providence raisonnée de quelque Etre que ce soit n'est qu'une chimere , & il y a du ridicule à rapporter les événemens heureux ou malheureux à d'autres causes qu'aux combinaisons physiques !

Mais il faut pourtant que le joueur convienne que c'est se montrer encore plus ridicule , en s'irritant avec imprécation contre des causes purement Physiques...

Il n'appartient qu'aux chiens de dévorer les pierres qu'on leur jette, ou aux sangliers de mordre l'épieu dont on les perce; l'esprit de l'homme doit aller plus loin que les causes Physiques instrumentales; autrement il faudroit faire pendre le fusil qui a tué l'homme, & non pas celui qui l'a chargé, amorcé & tiré... Il n'importe. Poussons notre raisonnement. Il est certain que le Joueur reconnoit dans les événemens en général, ce que les hommes appellent bonheur & malheur, prospérité & adversité, bon & mauvais succès; mais il ne peut admettre ce contraste des choses humaines, indépendamment de l'existence & de la Providence d'un Etre supérieur en nature & en intelligence... Il y a dans l'ordre moral & politique certains événemens qui ne sçauroient en aucune façon dépendre des combinaisons matérielles, telles que sont celles des Dez, des Cartes, des Echecs ou des Dames; ils ne sçauroient non plus procéder d'une cause stupide, qui n'auroit qu'une puissance animale; il faut que cette cause puisse diriger sa puissance selon ses intentions; il faut qu'elle connoisse ce que font les hommes; il faut qu'elle les distingue les uns des autres, pour laisser

agir celui-ci dans toute l'étendue de sa volonté, & réprimer celui-là dès sa première démarche ; ou lorsqu'il est prêt d'atteindre le but ; & toujours en raison des vûes qu'elle se propose relativement à un ordre qui n'est connu que d'elle seule. Or le système du Joueur qui nie la Providence, c'est-à-dire, les directions d'un Etre intelligent supérieur, & ses desseins particuliers sur les hommes, est certainement incompatible avec le principe qui établit le bonheur & le malheur des entreprises humaines, comme les effets d'une cause dominante... Et il ne peut se dispenser de convenir de son inconséquence, lorsqu'il observe que les hommes les plus mal-adroits réussissent souvent là où les plus habiles & les plus expérimentés échouent, sans qu'on puisse louer ceux-là, ni blâmer ceux-ci. s'il y veut faire attention, il reconnoitra encore, que par ses principes, il s'enveloppe dans ses propres filets ; car si les mauvais où les bons succès dépendent uniquement des combinaisons Physiques, sans qu'aucune intelligence s'en mêle, il n'est pas nécessaire de connoître les Dez, les Cartes, les Echecs, ni de les jouer les yeux ouverts. On peut tout aussi sûrement gagner en les jetant

comme ils se rencontrent sous la main... Il aura recours ici à l'intelligence humaine & à ses directions raisonnées... C'est là où on l'attend... Car comment démontrera-t-il que, dans l'universalité des choses, l'homme est le seul individu qui pense, qui connoisse, qui agisse avec dessein, & le seul dont l'action puisse influencer, relativement à ses vûes secrètes & particulières, sur des Etres qui lui sont subordonnés ? Ainsi les imprécations & les blasphêmes du Joueur *Athée*, quoi qu'il puisse dire, doivent être regardées comme un acte de Foi extorqué à l'Orgueil ou à l'Avarice.

*Juvenal* dit que de son temps, on ne se contentoit pas de jouer bourse sur table ; mais qu'on y apportoit même le coffre... Si ce coffre contenoit vingt-mille pièces d'or, nous n'avons pas la gloire de l'invention... Mettez à la place de *Caligula* le Particulier qui fait une perte si considérable ; comme ce Prince insensé, il proscrira dès le commencement de la séance les plus riches Sujets de tout un grand Royaume, pour se faire un fond de Banque. Si un Jeu aussi ruineux met en évidence l'étourderie d'un homme, il rend en même temps

sa probité fort suspecte ; pour ne rien dire de plus.

C'est par le plus heureux hazard quand un homme possédé de la fureur du Jeu, n'est pas injuste, inhumain & ingrat... Il y en a par milliers qui laissent périr leurs familles de misère, & qui manqueront à tous les devoirs, plutôt que de manquer une partie.

Tel Marchand fournit depuis plusieurs années pour couvrir le corps ; tel autre de quoi le nourrir. Aucun d'eux n'a encore touché le premier sou des avances qu'ils ont faites... On les mène par des promesses de quinzaine en quinzaine, de mois en mois, & d'années en années... On doit toucher de l'argent ; & c'est sur cet argent que la plus légitime des dettes doit être acquittée... l'argent vient d'être touché enfin... On diffère de quelques jours à s'en désaisir... Pendant cet intervalle, une circonstance imprévue a demandé qu'on prit place à une table de Jeu... Le refuser ; il y auroit eu de l'indécence ! On s'est assis & on a joué ; mais si malheureusement, que toute la somme destinée à reconnoître des obligations aussi sacrées que la vie & l'habit, a été perdue sans res-

Source . . • Il y alloit de tout l'honneur de payer , & de payer sur le champ ; on a payé . . . Et les Marchands quand le feront-ils ? Quand ils pourront. Cette dette là n'intéresse pas l'honneur . . . Le plaisant règlement ! Un créancier de Cartes l'emporte toujours sur un créancier de pain ! Telle est la convention du Jeu ; répond-t on ! A la bonne heure . . Mais s'il y a un deshonneur marqué à manquer à un règlement aussi peu essentiel au bien de la société , que l'est celui du Passe-dix ou du Lansquenet ; comment n'y a-t-il pas de l'infamie à violer toutes les Loix de l'Humanité !

Un homme riche , à qui on demandoit pourquoi il ne jouoit pas , répondit. *Si je joue , je perdrai peut-être cent louis , dont mon ami aura besoin demain.* Rien ne fait plus d'honneur à l'Humanité qu'un sentiment aussi noble. On pourroit parier que celui en qui il se trouve , est aussi honnête homme que vrai ami. L'espèce , il est vrai , n'en est pas commune ; mais c'est la rareté même qui en fait tout le prix.

Une Joueuse déteste en toute cordialité , le Joueur qui lui a gagné tout son argent . . . Mais c'est un préjugé reçu , qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'en faire

adorer ; sur-tout si la somme est considérable . . . Une Joueuse qui n'a plus de ressources, emprunteroit à son Laquais. Elle ne ressemble pas mal à une Princesse qui seroit tombée à l'eau. La Fierté, la Gravité, la Grandeur, la Dignité, n'ont plus lieu dans cette circonstance ; elle s'embarrasse peu par qui ni comment elle soit retirée, pourvu qu'elle le soit. Elle en sçaura gré au dernier Rustre.

Quand on songe à quelles conditions *Thétis*, une des plus belles Déeses, a obtenu de *Vulcain*, le plus laid des Dieux, des armes pour *Achille*, on se confirme de plus en plus dans l'opinion, qu'une Joueuse, réduite aux expédients, ne connoît guere d'honneur plus réel, qu'un prompt & sûr moyen de retrouver de l'argent pour s'en servir à regagner celui qu'elle a perdu ; c'est-à-dire très-souvent, pour le perdre encore, & se mettre dans la nécessité d'avoir recours aux mêmes expédiens.

Dans le vice il suffit qu'une fois on débute ;  
Une chute toujours attire une autre chute.

On auroit peine à citer quelques exemples, qu'une Dame Brélandiere ne se



**Soit** pas acquis le renom d'être encore autre chose . . . Jeunes ou vieilles on les soupçonne violemment, de ne donner à jouer que pour faire avec un peu plus de décence un autre métier qui en a encore infiniment moins que le Jeu . . . Il se peut fort bien faire qu'on se trompe ; aussi n'y a-t-il que ceux qui n'en sont pas sûrs , qui se contentent de soupçonner ; & ce sont les plus modérés sur l'article du prochain.

Il n'y a point de principes plus dangereux pour les femmes , que lorsqu'elles se mettent dans l'esprit qu'il y a des circonstances où elles peuvent en quelque façon , sans deshonneur , se relâcher un peu des Loix de l'honneur . . . Le Jeu en est une . . . Mais si elles peuvent venir à bout de prouver qu'une telle permission doit leur être acquise seulement dans cette circonstance ; il ne sera pas difficile à quiconque l'entreprendra , de leur démontrer qu'elle leur doit être également acquise dans dix mille ; parce qu'il ne tiendra qu'à elles de faire naître des circonstances.

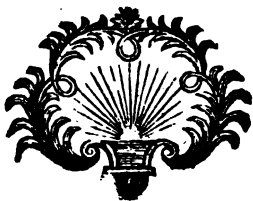
*Valere* , Joueur de profession , retenu chez lui par une incommodité ; plutôt que de se priver d'un plaisir qu'il aime uniquement , jouera contre sa fem-

me. Mais vous allez voir à quelles conditions. Gagne-t-il ? Il soupçonne sa femme de se laisser perdre par cette complaisance que l'on a ordinairement pour les enfans & les imbécilles ; perd-t-il ? il la soupçonne de supercherie. O le doux commerce pour une femme que celui d'un Joueur !

Il y a des maris jaloux qui sont malins ? Ils veulent que leurs femmes donnent à jouer aux Compagnies , parce que cela les distrait de penser à mal ; & que quand elles y penseroient , cela leur ôteroit les moyens de l'exécuter... Un de ces maris rusés , sort sans inquiétude & va tranquillement à ses petites affaires ; quand il voit sa femme obstinément attachée à une table de Jeu ... Mais son contentement & sa vanité augmentent , lorsque de retour , quatre ou cinq heures après , il la retrouve encore précisément dans la même position où il la laissée ... Il regarde cela comme une preuve Physique qu'elle n'a pas donné deux ou trois fois ( pour deux ou trois petites absences ) son Jeu à tenir à cette bonne amie qui ne quitte pas ses côtés ; qui ne joue pas ; mais qui sçait bien le Jeu.

Plus d'un Lecteur pensera que les ri-

**dicules**, les inconvéniens & les Vices  
que nous venons de faire observer dans  
le Jeu, ne s'y rencontrent point parmi  
les gens Sages. Et rien n'est plus vrai...  
aussi est-il bien facile de voir que nos  
observations ne regardent point les gens  
sages.



## C H A P I T R E X L V.

*Sur le Luxe de l'Avare.*

**I**L n'y a point de passion qui exclue d'avantage l'idée du Luxe que l'Avare ; & cependant il n'y en a aucune qui l'admette plus réellement . . . En quoi consiste le Luxe ? Dans la superfluité. Quel homme a plus de choses superflues que l'Avare ? ( Si par choses superflues, il faut entendre celles dont on ne fait aucun usage. )

On dira peut être que l'ostentation & conséquemment l'honneur d'opinion sont l'objet du Luxe ; mais que l'Avare , vivant sans ostentation , l'honneur d'opinion conséquemment ne sçauroit être son objet . . . Tout ce raisonnement ne porte que sur une supposition. Car il est incontestable que la vanité n'est pas moins l'objet de l'Avare que de tout autre vicieux. Premièrement, il ne faut pas s'imaginer qu'il compte être Avare ; au contraire , il se persuade qu'on doit le regarder comme un bon économe , prévoyant & sage, qui connoît tout le

**prix** d'un argent, que le Prodigue, le Voluptueux & le Débauché profanent criminellement... Il sçait que le grand Art & celui qui fait le plus d'honneur, c'est d'amasser de grandes richesses; il sçait que c'est sur ce pied-là que les hommes mesurent communément leur estime. On nous arrêtera ici, & on dira que l'Avare, cachant ses richesses & se donnant toujours pour pauvre, nous lui prêtons des vûes qu'il ne sçauroit avoir. Nous ne lui prêtons rien; nous ne lui rendons que son propre... Il lui suffit comme à une infinité d'autres, de se croire estimable, pour se persuader qu'on l'estime... Outre que tous les Avars d'un même lieu se connoissent d'ordinaire, & s'entrestiment considérablement. Nous aimons encore plus, que nos Confreres nous prisent que les autres... D'ailleurs il n'y a pas d'avare qui ne forme du moins implicitement le projet de s'annoncer quelque jour, & de se mettre au rang des Opulens, ou tout au moins de ceux qu'on appelle *Aisés*, lorsqu'il se verra des sommes suffisantes pour soutenir cet état... Il en voit plusieurs qui, comme lui, n'ont pas été regardés, pendant qu'on ne leur a crû que de petites sommes & qui ont eu le plaisir de

dédaigner à leur tour ceux qui les ont recherchés, quand ils leur ont crû des trésors... Ajoutez à tous ces avantages qu'un coffre-fort bien plein est un grand repos de conscience par la certitude bien fondée qu'il donne qu'on n'aura jamais besoin de qui que ce soit. L'Avarice rit intérieurement quand il rencontre de ces *petits magnifiques*, qui paroissent le mépriser à cause de son extérieur mesquinement bourgeois; mais ils les regarde lui, comme ces oiseaux, qui ne sont recommandables que par le plumage, & dont la chair ne vaut rien... Il lui suffit pour se mettre fort au-dessus d'eux de sçavoir que s'il vouloit dire deux mots, & ouvrir trois serrures, il leur feroit plus d'envie que de pitié.

On dit que l'Avarice & l'Usure sont des vices populaires; ce qui veut dire qu'ils sont indignes du Grand Seigneur, & on a raison. Mais la prodigalité la plus indiscrete, comme la plus injuste, lui convient-elle mieux? L'Avarice paye ses Créanciers & ses Ouvriers; au rabais à la vérité; mais il les paye. Le grand Seigneur n'emprunte & ne fait travailler qu'à l'enchere; mais ne donne pas un sou ni à ses Marchands ni à ses Ouvriers... Il ne paye d'ordinaire lar-

lement, que ceux qui lui rendent les plus mauvais services & qui n'y mettent rien du leur. L'Avare enrichit ses héritiers, & leur fait au moins du bien après sa mort . . . Le Prodigue les ruine de son vivant, & ne leur laisse que des dettes en mourant. Il vaut mieux ne pas se faire honneur par des libéralités, que de ruiner ceux à qui on doit. Il n'est pas permis de voler les uns pour donner aux autres . . . Cette générosité plus que ridicule, n'est rien moins que sans exemples.

C'étoit le reproche que *Caton* faisoit à *César*. *Caton* ne donnoit rien à personne; mais il n'ôtoit rien. Cela vaut encore mieux.

Faudroit-il plus de correctifs pour faire une vertu de l'Avarice, que pour en faire une de la prodigalité? L'Avarice touche à l'économie & à la prudence . . . La prodigalité touche quelquefois à la libéralité & à l'humanité . . . Mais la vertu ne se trouve que dans le milieu, & tout ce qui s'en éloigne pour tendre aux extrémités, est également vice. Cependant un Prodigue ne sçauroit devenir Avare, qu'il ne se croye devenu homme sage. Il y a bien un sentier qui conduit infailliblement de la prodigalité à l'avar

rice; mais on n'a pas encore découvert de route qui mène de l'Avarice à la prodigalité... L'Avare est quelquefois prodigue; mais c'est dans un sens détourné, comme le Laboureur qui couvre la terre de son bled, & qui le jette de toutes parts à pleines mains... Il est vrai que l'Avare & le Laboureur se mécomptent souvent; mais ce n'est pas leur intention; & quand cela leur arrive, ils sont bien fâchés d'avoir été prodigues, ou pour mieux dire, de n'avoir pas été plus Avars. La prodigalité est plus contraire au bien être que l'Avarice... On a vu des prodigues mourir de faim après avoir nourri tout le monde, & ne pas trouver l'assistance d'un sou, après avoir prêté leur argent à tous venans, sans intérêt comme sans obligation... On en a vu d'autres, qui n'ayant plus qu'un reste de crédit chez le loueur de carrosses, alloient en Remise faute de souliers. Le jeune homme compte toujours trouver des ressources dans sa vigueur & dans son industrie. Voilà ce qui le rend prodigue. Le Vieillard, effrayé de sa faiblesse, craint toujours que les ressources ne lui manquent. Voilà ce qui le rend Avare.

*Juvénal* dit, que les jeunes gens



imitent assez volontiers tous les Vices de leurs peres , excepté l'Avarice. Cela n'est pas toujours vrai, . . . Il y a des enfans qui naissent Avars, tenaces, durs & mesquins. A l'égard de ceux qui naissent humains & désintéressés, l'Ambition, la Vanité, l'Ostentation & l'Orgueil, leur font bientôt contracter les mêmes vices.

L'Avarice est plus concevable & en quelque façon plus excusable dans le jeune homme que dans le vieillard. L'un met à la voile ; il craint que les vivres ne lui manquent dans la traversée . . . L'autre touche la terre , & bientôt n'aura plus besoin de rien. Mais quel est l'homme qui croye mourir bientôt ? Il n'est pas rare de voir des Vieillards qui font bâtir pour eux-mêmes & pour eux seuls avec autant de solidité, & de recherche de toutes les commodités, que si la Nature leur avoit expédié des lettres d'immortalité en bonne forme.

La société gagne à tous ces travers d'esprit ; mais le bien de la société n'en est point du tout l'objet. Et voilà ce qu'il est bon d'observer.

On demande lequel a le plus ou le moins d'honneur, de l'Avare qui prête son argent à grosse usure, ou du Pro-

digue qui le lui emprunte avec le ferme propos de le lui faire perdre s'il est possible . . . Il n'est pas ici question du plus ou du moins d'honneur , puisqu'il n'y en a pas l'ombre ni d'un côté ni de l'autre. Ainsi pour mettre le Problème en règle , il faudroit le changer & demander , lequel des deux est le plus fripon ? Et alors on répondra qu'ils le sont également tous deux . . . *Ah ! Ah ! Le bon billet , qu'à notre ami la Châtre !* La plupart des jeunes gens se moquent de leurs billets , comme *Ninon* se moquoit de ses engagements.

L'Avare n'est jamais plus pernicieux à la société que quand il exerce l'usure ; mais il ne l'est pas davantage que le Marchand qui sous prétexte de crédit , fait des avances à moitié de gain , ou achette à moitié de perte.

L'Usurier défend sa Thèse par des sophismes , qui feroient de bons arguments bien en forme , si le précepte de l'amour du prochain n'étoit qu'une chimère. Je ne suis pas obligé de vous prêter mon argent , vous diroit-il ; je ne vous force point de le prendre . . . Si je le faisois valoir dans le commerce , il me rapporteroit davantage . . . Vous êtes dans les circonstances d'un procès considérable

Dérable, ou faite d'une certaine somme, il est presque sûr que vous le perdrez . . . Avec cet argent que je vous prête, vous vous faites fort de le gagner ! Ne vous rendrai-je pas un assez grand service que de vous faire avoir cent mille francs pour vingt mille ; & si vous aviez un peu de reconnoissance, voudriez-vous léziner avec moi ? *Qu'y a-t'il à répondre ?*

Nos amis, qui sont de fort honnêtes gens, nous abandonnent & nous ferment leurs bourses. Un Usurier nous ouvre la sienne dans des circonstances où il y va de notre honneur ou de notre fortune ; & par son service, quoiqu'intéressé, nous conservons l'un & l'autre. Rousseau n'avoit-il pas raison de dire :

. . . . Le plus petit Vaurien ,  
En fera plus que tous vos gens de bien.

Cela n'arrive que trop souvent, pour l'honneur des gens de bien. On répondra que l'intention de l'Usurier n'est pas de nous obliger. Mais l'homme de bien a-t'il intention de nous obliger en nous fermant sa bourse, & en nous exposant à la perte de notre fortune ou de notre

honneur ? Un remède qui sauve la vie n'est jamais trop cher.

Les raisons sur lesquelles on se fonde pour faire perdre en sûreté de conscience, les intérêts à l'Usurier sont des sophismes aussi mauvais . . . Vous n'avez contracté cet engagement, direz-vous, que parce que vous vous trouviez dans une nécessité urgente; & lui il ne vous a prêté son argent-qu'à cause des intérêts.. Vous répondrez inutilement que pour ces sortes d'intérêts, il y a un taux. *Deux choses sont à observer.* Ou l'Usurier ne contractera pas avec vous, ou il se conformera à ce taux s'il contracte publiquement; mais il n'aura garde de contracter avec vous publiquement, s'il ne veut pas s'y conformer; or, si-tôt que les conventions sont faites de vous à lui, il lui est aussi libre de mettre le taux qu'il veut à un argent qui lui appartient, qu'à vous de le recevoir, ou de n'en pas vouloir à ce prix. *L'Avare est juste à sa manière, comme ceux qui empruntent le sont à la leur.* L'Emprunt à usure est la première punition de la prodigalité ou de la mauvaise conduite. *Lorsqu'on n'a ni l'un ni l'autre à se reprocher; c'est une affliction.*

*Un Avare peut-il être sage & honnête homme ?*

Qui dit *Caton* le Censeur, dit la probité incarnée & la souveraine justice, pour parler la langue de *Balzac*. Cependant cet homme si sage & si juste étoit Avare & Usurier . . . Mais est-il bien décidé qu'il fut honnête homme & sage, en prenant les termes dans le sens étroit ?

*Caton* appelloit homme divin & digne de louanges immortelles celui qui, par son industrie, augmentoit tellement ses revenus que l'accessoire l'emportoit sur le principal. Or, vous allez voir ce qu'il entendoit par *industrie*. Premièrement, il exerçoit l'usure maritime, la plus exorbitante de toutes, & conséquemment la plus réprouvée... Il pratiquoit encore l'usure civile, & même l'usure domestique : car il prêtoit à gros intérêts à ses Concitoyens & à ses Esclaves. Il travailloit avec ceux-ci à la terre & dans le même équipage qu'eux, c'est-à-dire, fait comme un Forçat & presque nud. Il aimoit ses Esclaves en vrai Pere tant qu'ils étoient jeunes, & en état de travailler... Etoient-ils devenus vieux, il les vendoit en vrai Maquignon. Il ne les aimoit donc pas en Pere, mais en Maquignon.

*Il y a pis que cela . . .* Quand ses Va-

lets se débauchoit avec ses Servantes, il les condamnoit à des amendes pécuniaires qui tournoient à son profit particulier ; c'étoit toute la punition qu'il en tiroit , & il ne tenoit qu'à eux , *en amassant quelques sous* , de continuer le même commerce au même prix . . . C'étoit pour lui un double gain , *puisque outre les amendes , il avoit encore l'augmentation du bétail* . . . Pour lui il vivoit sur le commun pendant son veuvage ; ce qu'il ne put faire si secrètement que son Fils ne s'en apperçut ; mais ayant eu l'imprudence d'en faire des reproches à son pere , *il le punit de son indiscretion en se remariant* . . . Nous donnerions dans ce Pays-ci un vilain nom à un maître qui tiendroît une pareille conduite dans son Domestique , & une économie aussi singulière ne contribueroit pas beaucoup à nous le faire regarder ni comme un homme sage , ni comme un honnête homme , *parce qu'il n'est pas possible d'être l'un sans l'autre* . . . Mais la vertu , proprement dite , n'étoit point le partage du Paganisme , & les sages de cette Religion , ne doivent guere être loués que de n'avoir pas fait tout le mal qu'ils pouvoient faire , *ayant d'aussi affreux modèles dans leurs Dieux*. On ne lit nulle part

que *Caton*, par un principe d'humanité ait jamais rendu service d'un denier à qui que ce soit. On accusoit, outre cela, le sage *Caton* de faire le métier de Délateur, & de s'être plutôt montré l'ennemi des vicieux que des vices... Il recevoit les honneurs qu'on lui décernoit, & il les méprisoit aussi-tôt avec un orgueil Stoïque greffé sur le Cynique, secte dont il ne s'éloignoit pas beaucoup pour la dureté & la rusticité du caractère. Il se loue lui-même à tout propos avec une vanité ridicule; il se livroit à l'ivrognerie & à une lubricité mesquine, que la vigueur de son tempéramment, disent les Historiens, lui a rendue nécessaire jusqu'aux dernières années de sa vie. *Ce qui prouve bien qu'il ne connoissoit guère la belle morale.* Et avec tout cela, *Caton* étoit un des hommes les plus justes & les plus sages que la République Romaine eut encore produits.

Voici un homme désintéressé, mais d'une espèce qu'il n'est pas facile de définir... C'est *Apulée*, il croyoit donner une grande preuve de son aversion pour l'avarice, en disant qu'il acheteroit volontiers au prix de tout son Patrimoine, le mépris de son Patrimoine. Il y a des gens qui trouvent cette pensée très-phi-

losophique ; d'autres la regardent comme une Maxime qui ne signifie rien . . . Car auroit-il pu donner son patrimoine pour acheter l'avantage de le mépriser , s'il ne l'eut méprisé déjà ? Conséquemment ayant ce qu'il demandoit , il n'auroit eu rien à donner. Ce n'est pas un vice que d'avoir des richesses ; mais c'en est un que d'y être trop attaché. Un Avare qui seroit prêt de donner son trésor pour n'être pas Avare , seroit désintéressé & extrêmement généreux . . . Une pareille idée est incapable de tomber dans l'esprit d'un Avare , parce qu'il ne regarde pas comme un vice , mais comme une vertu , sa passion pour l'argent.

Tout le monde plaint l'Avare , c'est-à-dire , tout le monde s'accorde à regarder l'Avare comme le plus malheureux & le plus fou de tous les hommes , & en quelque façon le plus méchant & le plus injuste ; mais tout le monde se trompe. Il n'est ni plus malheureux , ni plus fou que l'Ambitieux , qui passe la meilleure partie de sa vie à ramper , pour commencer à regner quand il faudra mourir : il n'est ni plus injuste , ni plus méchant ; que l'on cite quelque crime , quelque injustice qui coûte moins à l'Avare qu'à l'Ambitieux. L'Avare se fatigue & s'ex-



pose infiniment moins que *le Militaire*, qui pour obtenir un grade & faire parler de lui, couche souvent sur la dure, mange quelquefois du cheval, boit de l'eau ensanglantée que les chiens dédaigneroient, monte à la brèche, foudroyé d'une grêle de balles, & revient chez lui, *s'il n'est pas tué*, avec une santé ruinée, un visage défiguré ou quelques membres de moins. L'Avare n'est pas plus esclave, & ne mène pas une vie plus inquiète & plus troublée que celui qui se prend de belle passion pour une femme qu'un mari jaloux, ou une mere surveillante, gardent avec le même soin & la même vigilance que le Dragon gardoit les pommes d'or du jardin des Hespérides. Il n'est pas plus fou qu'un Auteur qui pour une once de fumée, que cent critiques envieux ou malins lui disputeront, prend sur son sommeil & sur tous ses plaisirs un temps qu'il donne tout entier à chercher des pensées & à niveler des périodes.

Pour se donner une idée de la situation de l'Avare, & pour se bien convaincre que s'il souffre c'est avec plaisir, & que son plaisir surpasse de beaucoup sa peine; qu'on se figure un Amant bien épris qui tient en sa puissance l'objet de sa passion, en supposant que c'est avec un entier

consentement de la part de l'objet . . Si l'Amant est contraint de s'absenter pour quelques heures , avec quels transports de joye ne revient-il pas vers son idole ? Quelle satisfaction plus douce pour lui que de la retrouver toujours dans les mêmes dispositions où il l'a laissée , c'est-à-dire , toujours pleine de tendresse , de constance & de fidélité !

On répondra qu'une telle supposition admet une entière liberté ; mais que la jouissance ne sçauroit être supposée dans l'Avare : *voici ce que nous répondons.*

*Jouer & avoir* , sont termes synonymes à l'égard d'une infinité de choses . . . De sorte que ce n'est pas tant celui qui se défait de son argent qui en jouit , que celui qui le garde...! Donnons en un exemple , *Chrysolite* marchande un diamant depuis six mois . . . Il l'a tenu cent fois entre ses mains ; enfin il vient de conclure , & le diamant est à lui. Regardez-le courir à sa maison ! Qu'y va-t'il faire ? S'enfermer dans son cabinet , tirer le diamant de l'Ecrin & le considérer à tous les différens jours de ses croisées . . . . Quoiqu'il soit à peine midi , il feroit volontiers allumer des bougies , & fermer routes les fenêtres pour voir son effet aux lumieres . . . On répondra que les Pier-

rieres ne sont recherchées qu'à cause de cette réputation d'opulence qu'elles donnent aux personnes qui les portent ; qu'une femme , par exemple , ne jouit point de l'éclat de celles qu'elle a au cou & aux oreilles, quoiqu'elle en soit la Propriétaire ; & que ce plaisir est plus pour ceux à qui elles n'appartiennent pas . . .

*Cela est vrai en général*, mais il n'en est pas moins certain qu'il y a des amateurs de Joyaux qui les chérissent pour eux-mêmes , & indépendamment de la réputation d'opulence qu'ils peuvent leur occasionner. Que demain on mette *Chrysolite* à la Bastille , il emportera son diamant & ses autres pierreries ; il les considérera attentivement dix fois par jour , & il fera le même métier pendant dix ans . . . Le Joyau est sa folie . . . L'or est le foible de l'Avare : pourquoi sera-t'il plus fou que *Chrysolite* ?

Si l'Avare ne jouit pas ; *qu'appelle-t'on jouir* ? Il tourne & retourne son argent tant qu'il lui plaît. Il compte les écus ou les louis par cinq, par dix, par vingt, par cent. Il épuise toutes les combinaisons de l'Arithmétique . . . Il en fait des piles , des rouleaux , des sacs . . . Il pèse ceux-ci ; il fait sonner ceux-là , où il les essaye : car il n'y a pas d'Avare qui n'ait sa pierre de

touche comme un Orfèvre . . . Il en examine les différentes Fabriques & les différentes dates . . . Quel spectacle plus charmant pour lui , qu'une table chargée de plusieurs monceaux d'especes agréablement diversifiées par la couleur jaune & blanche ! Il considere ce superbe Edifice de loin , de près , sous tous les points de vûe & tous les aspects , tantôt de profil , tantôt de face... Il s'avance , il s'éloigne.. Il en renferme dans des glaces pour en avoir incessamment la vûe flatée en se promenant , sans se donner la peine d'ouvrir un coffre ou un sac. *Peut-on ne pas appeller cela avoir du plaisir ?* Quelle volupté imagine-t'on que l'Amant puisse avoir de plus ?

Oh ! que le commerce d'une femme aimable & tendrement aimée , *répondra quelqu'un* , a bien plus de douceur ! On voit le ciel dans ses yeux , & la source de tous les plaisirs sur ses lèvres ! Quelle taille ! Quel port , ! Quel maintien ! Sur quoi fixera-t'on ses regards & son choix ! Il n'y a rien en elle qui n'attire par des charmes tout puissans ! Rien qui ne promette de nouvelles délices. Quelle harmonie pour l'oreille , lorsqu'elle chante , qu'elle parle ou qu'elle rît ! Quelle douce ivresse ne répand - t'elle pas dans tous

les sens de l'heureux mortel qu'elle préfère ! *Comparez le plaisir muet , sec & stérile de l'Avare avec celui-ci.*

Mais ceux qui font cette description d'un homme hébété d'amour & qui le mettent *avec son Idole*, à-peu-près dans la position de *l'Âne de Buridan*, qui ayant également faim, & également soif, se laissa mourir entre un seau d'eau & une mesure d'avoine; ne font pas attention qu'ils raisonnent en Voluptueux, & nullement en Avarès . . . Comme ceux qui plaignent l'Avare à cause de la dureté & de la chicheté avec laquelle il se nourrit, raisonnent en amateurs de la bonne chère & non pas en Avarès . . . Un homme bien possédé du Démon de l'Avarice, n'est point du tout tenté d'une belle femme, ni d'une chère splendide; au contraire, il regarde l'une & l'autre comme la peste des coffres-forts . . . Il fera volontiers bonne chère hors de chez lui, encore souffrirait-il qu'on lui en donnât sa part en argent; comme il exigeroit presque qu'une femme le payât de ses caresses, ou du moins qu'elle transigeât avec lui de but à but . . . Car il ne sçauroit sur-tout comprendre qu'un homme-sensé puisse donner de l'argent

Qvj

à une femme, *souvent pour se mal porter.* *Harpagon*, vieux & parfaitement déplaisant de sa figure, ne vouloit-il pas encore trouver une femme, jeune, belle & riche ? *Il faut que je touche*, disoit-il sans cesse.

*Harpagon* sort à peine de la Couliſſe qu'il excite dans le Parterre des huées, qui recommencent chaque fois qu'on voit faire à sa mesquinerie quelque nouveau tour de manège . . . Pourquoi cela ? L'A-vare ſeroit-il le plus ridicule des hommes ? *Harpagon* ne pourroit-il pas tout aussi bien tire lui-même des courbettes de l'Ambitieux, qui sort du Cabinet d'un premier Ministre avec des prosternemens qu'il étend jusqu'au Valet de chambre qui tient le bouton de la porte ; qui court ainsi plié, d'appartemens en appartemens jusqu'au milieu de la cour, où il commence à se redresser ? *Harpagon* ne se divertiroit-il pas beaucoup d'un vieux mari jaloux, qu'il verroit avec sa jeune épouse dans une compagnie de Cavaliers galans & bien tournés . . . Ce visage ému, ces lèvres tremblantes, ces yeux effarés & pleins de défiance qu'il promene tour à tour sur sa femme & sur ceux qui la complimentent ~~de~~ ce front

rechigné, & cet air de dépit qu'il ne sçauroit cacher, quand sa perfide répond plus gracieusement qu'il ne voudroit aux politesses dont on l'accable . . . Toutes ces figures ne divertiroient-elles pas bien autant *Harpagon*, que les siennes divertissent les autres, lorsqu'il met un bout de chandelle dans sa poche, ou lorsque son fils lui ôte son gros diamant du doigt, pour le donner comme de sa part à la jeune beauté dont ce vieux fou est amoureux, & dont il veut faire sa femme. Toutes les passions ont leurs ridicules particuliers, ni plus grands ni moindres; ils ne sont que différens.

L'Avare de *Moliere* n'est pas peint dans le grand . . . C'est autant un caractère de Lézine que d'Avarice . . . Il y a des Avarés qui, sans pousser l'économie jusqu'à des allumettes & des bouts de chandelle, ont une manière d'amasser beaucoup plus fine que celle d'*Harpagon* . . . Celui-ci n'est qu'un Avare des plus bourgeois; il ressemble à ces Gueux & enrichis, qui ont toujours peur de retomber dans leur premier état . . . Il est d'ailleurs rustre, grossier, mal né, & trop ouvertement mal-honnête homme . . . Mais il en est d'autres qui sont

polis & gracieux comme des gens de Cour, & qui, avec cela ont encore toute la candeur & la franchise de l'honnête homme... Ils vivent avec noblesse & grandeur; & sans s'amuser à ménager une botte de navets, comme à aller voler de nuit l'avoine de leurs Chevaux, ils ont le secret par une prudence & par une économie d'un genre tout différent, d'amasser plus de richesses en six mois, qu'*Harpagon* selon la supposition n'en pouvoit amasser en six ans... *Molière* n'a joué que les Avarés du peuple; apparemment que de son temps il n'y en avoit pas d'autres.

Il ne faut pas confondre avec l'Avare, l'homme dur, fantasque, sordide & mesquin; on pourroit s'y méprendre, car il lui ressemble beaucoup. Il a d'*Harpagon* tout le rustre & le grossier; il en a la figure & l'encolure... Mais son Avarice n'est pas soutenue; elle est intermittente comme certaines fièvres... Il y a des jours où il vous rendra le service que vous lui demandez, quoi qu'il soit considérable, vû la rareté de l'argent; il le fera de mauvaise grace & d'une manière à vous offenser; mais il le fera, & même sans intérêt. Un autre



jour vous ne lui auriez demandé que le quart du même service, qu'il vous auroit refusé avec encore plus de mauvaise grace . . . Il donnera à tel parent qu'il n'aime pas trop, une grosse somme, & plaidera contre tel autre pour mille écus, quoiqu'il ne le haïsse pas davantage . . . Peut-être prêteroit-il à usure à quelques personnes; mais ce ne sera jamais avec les intérêts exorbitans de l'Avare décidé . . . Sa figure & sa façon de se mettre sont précisément celles que *Despréaux* dans sa dixieme Satyre a dessinées d'après nature sur ce vieux Magistrat.

Tout poudreux, tout souillé ;  
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé ;  
D'une Jaquette en vain de pieces rajeunie ,  
A pied dans les ruisseaux trainant l'ignominie .

Il a autant de plaisir à se mettre mal, que d'autres en ont à se mettre honnêtement ou magnifiquement. Il a un goût décidé pour les ventes qui se font après décès dans les maisons opulentes. Sa présence y est aussi nécessaire que celle des Huissiers-Priseurs. Il y achette des porcelaines, des tableaux, des bronzes, des

glaces ; & il en sort rarement sans avoir eu des prises , avec les Fripiets , les Brocanteurs & sur-tout avec une certaine vieille Comtesse , qui est précisément en femme ce qu'il est en homme. Il vit durement , mais c'est encore moins par avarice que par goût & par rusticité . . . Ces sortes d'originaux ne sont pas tout-à-fait aussi foux que les Avars , ni tout-à-fait aussi méchans . . . De fois à autres ils font plus de bien qu'eux , mais il n'en ont guere plus de mérite ; car ce n'est ni la justice , ni l'humanité , ni l'honneur qui font leur regle ; c'est le caprice qui varie selon les influences de la Rate . . . Cependant on pourroit douter s'ils ne sont pas plus ridicules que mal-honnêtes gens , à ne pas prendre le terme dans le sens étroit.

L'Avare & le débauché sont également mauvais peres & mauvais maris . . . L'Avare ne dépense rien chez lui ni ailleurs . . . Le Débauché dépense tout ailleurs & rien chez lui . . . Il n'y a point de famille si pitoyable à voir que celle d'un Avare , si ce n'est celle d'un Débauché ou d'un joueur.

En un certain sens , l'Avare aime sa famille comme lui-même ; car il ne s'habille ni ne se nourrit pas mieux qu'elle ;

toute la différence qui s'y trouve, c'est que ce jeu l'amuse beaucoup plus, qu'il n'amuse les autres... Il ne veut ni dépenser son argent ni le laisser dépenser; toute la différence qui s'y trouve, c'est qu'il tient cet argent, & qu'il ne veut pas le laisser tenir aux autres.

L'Avare n'amasse point pour lui, & il amasse si peu pour les autres, qu'il meurt souvent sans vouloir dire où il a enterré son trésor... O ! l'homme utile à la société. L'Avare ressemble à l'Ambitieux, proportions gardées. La première somme que l'Avare amasse lui paroît d'abord considérable; puis bien médiocre, & après cela bien petite. L'Avarice est du même genre que l'ambition, elle n'en diffère que par l'espèce.

On observe que l'indifférence pour l'argent peut produire le même effet que l'Avarice... Car il y a des Avarés qui amassent tant d'argent, qu'ils n'en savent pas le compte, & qu'ils oublient le lieu où ils l'ont caché. Et il y a des indifférens qui en ont quelquefois beaucoup plus qu'ils ne croient. Ils ne prennent pas la peine de le compter; & ils oublient souvent où ils le jettent.

L'Avarice se fourre jusque sur le Trô-

ne. *Vespasien* entre un grand nombre de Princes nous en fournira la preuve... Il auroit voulu que ses mains eussent été les bases de toutes les statues qu'on lui érigeoit ; & il auroit consenti qu'on eût jetté son corps à la voirie , pourvû que de son vivant on eût mis dans ses coffres les frais de ses funérailles... Nous ne lisons pourtant pas qu'il ait fait de folles dépenses ; au contraire , quoiqu'il eût mis des Impôts jusque sur les Latrines , jamais Prince n'a dépensé son argent avec plus d'économie. Les besoins de son Etat vraisemblablement étoient grands , après la folle prodigalité de *Caligula* & de *Néron* , & les ruines causées par les Guerres civiles de *Vitellius* & d'*Othon*.

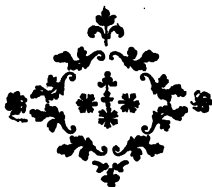
Pour un Prince né sur le Trône , l'Avarice doit être un sixieme sens ; c'est par la générosité , la libéralité , l'humanité & la bienfaisance , que ses premieres affections doivent se produire au dehors.

L'Avarice comme tout autre défaut n'est pas toujours personnel , mais il s'étend quelquefois sur toute une Nation , de même que l'esprit de vengeance & d'Orgueil ; de même que la Paresse , l'Ivrognerie & la Lubricité.

Les Grecs ont été Avarés dans tous les temps ; mais dans ces derniers siècles , ils ont laissé à la postérité le monument le plus affreux de la plus honteuse Avarice . . . C'est la Ruine de la Capitale de leur Empire par *Mahomet Second* , qui pour lever le Siège & se retirer , ne demandoit que cent mille ducats chaque année . . . Les Grecs furent tellement aveuglés par leur Avarice , qu'ils aimèrent mieux voir l'Emule de Rome réduite en cendres , leurs parens & leurs amis massacrés ; leurs femmes & leurs filles traitées avec la dernière infamie . . . On répondra que les Grecs ne vouloient pas s'avilir en payant un tribut à ce Chef de Brigands ; & qu'il vaut mieux tout perdre que de perdre l'honneur. Mauvaise défaite ! N'y avoit-il pas déjà long-temps que les Empereurs d'Orient s'étoient rendus la honte & l'exécration de la Chrétienté , en donnant leurs filles aux Chefs de ces mêmes brigands , & en faisant servir leurs fils , & en servant eux-mêmes dans le corps des Janissaires . . . La première teinture de la politique apprend qu'en certaines circonstances , il est avantageux de se délivrer d'un ennemi puissant , en lui payant un tribut , parce qu'on se donne

### 380 *Les Préjugés du Public*

le temps par-là de rétablir ses forces & de n'en payer aucun. . . C'est imiter le Voyageur qui jette au Larron sa bourse dans le chemin , & qui lui casse la tête pendant qu'il la ramasse.



CHAPITRE XLVI.

*De la Vengeance & du Duel.*

**L**E premier effet de la Vengeance, c'est le deshonneur. Un homme a, dit-il, été offensé dans son honneur, par un autre homme qui n'en avoit point, ou qui n'étoit pas dans son bon sens ; ( parce qu'il est évident qu'il n'y a que des mal-honnêtes gens ou des foux qui veuillent être Calomniateurs. ) Quoi qu'il en soit, l'offensé se fait un devoir essentiel de lui rendre la pareille, en devenant Calomniateur comme lui... Si dans ce genre de combat il parvient à l'égaliser ou à le surpasser ; il appellera cela s'être vengé en homme d'honneur. La Vengeance, dit un Auteur, est un genre d'Escrime où celui qui fait le mieux, fait le plus mal.

---

(a) Nous aurions dû, selon l'ordre naturel, placer ces deux derniers Chapitres immédiatement après celui de l'Orgueil ; mais nous avons mieux aimé, à cause de leur importance, les garder pour la conclusion de l'ouvrage.

: Il y a des remèdes qui sont pires que les maux auxquels on veut remédier; tous ceux que la Vengeance présente sont de cette nature. Un Cavalier veut relever le prétendu deshonneur fait à sa famille par quelques propos indiscrets... Il tue celui qui les a lâchés, & il se fait pendre... Le deshonneur de sa famille n'est-il pas bien réparé?

Que gagne un mari qui parvient à assassiner ou à faire assassiner celui qu'il regarde comme le corrupteur de sa femme; & qui l'est beaucoup moins que celui qui l'a précédé, & qui souvent le sont moins l'un & l'autre que lui-même, sinon d'être bien assuré que sa femme n'aura plus de commerce avec celui-là? C'est toujours un de moins, dirait-il; mais c'est bien peu de chose sur un nombre indéterminé... On ne parle pas des suites ordinairement très-périlleuses & très-infamantes de l'assassinat... Personne ne les ignore. Mari, mettez ordre à la conduite de votre femme; c'est encore le plus sûr; & ne punissez pas les autres hommes d'un vice que souvent vous lui avez communiqué. *Mentis causa malæ sapè est & origo penes te.* dit *Juvenal*.

On a dit de *César*, qu'il n'oublioit



que les injures . . . Bel éloge ! Ce qui a fait tant d'honneur à un si fameux Héros , pourroit-il deshonoré un Particulier ? On dira que *César* avoit la puissance en main , & qu'il est bien doux de pardonner à un ennemi qu'on tient atterré . . . Mais premièrement outre que ceux qui disent cela ne pardonnent pas même à l'ennemi qu'ils tiennent atterré , c'est qu'ils ne savent pas l'Histoire de *César* , puisqu'il a pardonné des injures très-grièves , n'étant encore que particulier . . . On répliquera que c'étoit par prudence , parce qu'ayant des vûes d'ambition , il ne vouloit pas qu'une querelle privée , le retardât dans sa marche . . . Que cela prouve-t-il ? Sinon que sans se deshonoré on peut dissimuler une injure par prudence ; & que ce n'est pas toujours un défaut de cœur qui fait oublier l'offense ; mais un plus grand avantage. Dira-t-on que *César* vivoit dans une République ? C'est pour cela même qu'il lui étoit bien plus permis de se venger , . . . Ajoûtera-t-on que nos principes sont bien différens de ceux des Romains ? Il seroit bien singulier que dans ce seul article , nous crussions avoir en général plus de sagesse & plus de

## 384 *Les Préjugés du Public*

courage qu'eux ; & en particulier plus que *César* !

Presque tous les Moralistes pour décrier la vengeance , disent que c'est la passion favorite des femmes. *Vindictâ , nemo magis gaudet quàm femina . . .* Cela est dit en l'air & sans fondement. C'est pour égayer la conversation que les hommes se disent bien meilleurs que les femmes ; ou du moins ils oublient dans ce moment que c'est le Sexe le plus noble qui a défiguré mille fois l'Univers . . . Ils oublient que les Brigandages , les Meurtres , & les Crimes les plus atroces en sont comme l'appanage. La vengeance des femmes comparée à celle des hommes , est un feu de paille , comparé à celui de la foudre . . . Celles-ci se vengent par la langue , ou tout au plus , quand ce sont des femmes de la lie du peuple , avec les dents & les ongles comme les enfans. Ceux-ci se vengent avec le fer , le feu , le poison & les libelles les plus affreux. Quelques Reines se sont cruellement vengées ; mais c'étoit bien autant parce qu'elles étoient toutes puissantes , que parce qu'elles étoient femmes. Ne pourroit-on pas citer de Rois qui se soient vengés avec

au

Au moins autant de cruauté ! Il faut avoir l'ame bien grande , pour ne faire que ce qu'on doit , quand on peut faire tout ce qu'on veut !

    Tout est prêt , & déjà dans mon cœur furieux ;  
    Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux ;  
    Je vais être vengé !

Pour donner une grande idée du plaisir qu'il y a de se venger , on a toujours dit , & sans réflexion , que la Vengeance est le morceau favori des Dieux . . . On l'a donné aux femmes comme une marque de foiblesse , & voilà qu'on le donne aux Dieux , comme une marque de sagesse . . . Tout ceci implique contradiction . . . Mais de quels Dieux veut-on parler ? Des Dieux chimériques du Paganisme , encore plus vicieux que les plus Scélérats des hommes ? Si les Payens lorsqu'ils étoient sages & honnêtes gens croyoient eux-mêmes qu'il y avoit une infinité de choses dans lesquelles ils ne devoient pas imiter leurs Dieux ; pourquoi en auroient-ils excepté la Vengeance , qui est celui de tous les crimes le plus inutile ? Les Vicieux ne doivent servir d'exemple en rien que pour exposer la laideur du crime , & en don-

ner de l'horreur . . . C'est ce qu'a fait M. Crébillon , en mettant cette maxime qui enseigne que la Vengeance est le plaisir le plus parfait des Dieux , dans la bouche du plus Scélérat & du plus Méchant des hommes ; quoique dans cette circonstance il ne dise rien que de véritable , eu égard à ses Dieux.

Mais c'est une ignorance crasse que de se persuader comme le vulgaire , que Dieu aime la Vengeance à-peu-près par le même motif que nous , c'est-à-dire , par foiblesse & par orgueil ; car voilà les deux causes de la Vengeance . . . Ce n'est connoître ni la nature de Dieu , ni celle de la vengeance . . . Par l'Orgueil nous voulons nous élever au-dessus de nos égaux ; Dieu n'en a point , & n'en peut avoir . . . Le plus fier & le plus puissant des hommes lui est aussi parfaitement subordonné que le plus chétif reptile . . . Par la Vengeance , nous avouons que nous avons été blessés , & qu'il y a eu en nous une diminution de bien être. *Ultio , Doloris est Confessio* : dit *Séneque*. Ce qui admet encore nécessairement tout au moins l'égalité . . . Or quel est l'égal de Dieu pour qu'il puisse lui faire subir une diminution de bien être , & le forcer par la douleur , à

**se venger** , c'est-à-dire , à ramasser toutes ses forces pour lui résister & rendre tous ses efforts inutiles ? Dieu punit ou il châtie ; mais il ne se venge point . . . On a donné à la punition & au châtiment le nom de vengeance pour s'accommoder aux idées humaines , qui vont toutes à nous prendre nous mêmes pour règle dans les jugemens que nous hazardons sur les choses que nous ne connoissons pas.

Un Prince abuse de son autorité , & pousse le crime jusqu'à l'excès . . . Un Tyran le détrône ; voilà le châtiment. Le Tyran ne tarde pas à être détrôné à son tour ; voilà la punition de sa perfidie & de ses autres crimes. . . Il n'y a là dedans de vengeance que relativement à nos idées , parce qu'il nous semble que Dieu ait eu dessein de faire ce que nous aurions fait. Mais ce que nous aurions fait par colere , par haine , par ressentiment ou par des vûes d'amour propre , Dieu l'a fait par justice & par la sagesse d'une économie qui fait entrer les crimes mêmes , & les passions des hommes dans l'ordre de sa Providence. Les crimes des hommes déplaisent à Dieu , en ce qu'ils troublent l'ordre qui constitue l'essence de leur bonheur ; mais c'est relativement à eux-mêmes ; & non pas relativement à

lui . . . Le bonheur des hommes ne peut augmenter le sien , ni leur perte l'altérer . . . Il est trop ordinaire à ceux qui réfléchissent peu , de prendre l'effet pour la cause , & certaines apparences pour la réalité.

Ainsi bien loin que la passion de la vengeance appartienne à la Nature Divine & toute Puissante , *comme quelques Esprits ignorans & légers se l'imaginent* , par un *faux Préjugé puisé dans leurs vices* ; c'est qu'elle n'appartient qu'à la nature animale ; parce qu'il n'y a que l'Animal qui ayant été blessé , se rue par une détermination physiquement nécessaire sur la cause la plus prochaine de sa douleur ; au lieu qu'il n'y a que l'homme qui puisse librement se contenir par la réflexion & la considération de la justice. On apportera inutilement l'exemple *du Lion* qui pardonne , dit-on , aux animaux qu'il tient terrassés , & qui étranglent ceux qui lui résistent . . . Mais on se trompe fort , si on se persuade que cette clémence apparente soit morale , c'est-à-dire , soit produite par un sentiment que *le Lion* auroit de la clémence.. Il n'y a pas plus de Moral dans son acte que dans un boulet de canon qui mollit contre un ballot de laine qui ne lui ré

liste pas , & qui réduit en poudre le marbre qui lui fait obstacle. Pas plus que dans un vent impétueux qui semble se contenter de plier le Roseau , pendant qu'il brise & déracine les chênes.

Lequel des deux nous cause le plus d'admiration , & nous inspire le plus d'amour , ou de *César* qui étant revêtu de la souveraine puissance , jette au feu les Mémoires d'une conspiration formée contre lui , pour n'être pas obligé d'en punir les Auteurs ; ou de *Caligula* qui envoie poignarder jusque dans leurs maisons , les chefs du Sénat & du Peuple à cause d'un pressentiment ou d'un rêve ? Il y a un Héroïsme dans le procédé de *César* qui ravit & qui touche les plus déterminés vindicatifs ; & il y a une injustice , une cruauté & une extravagance dans la conduite de *Caligula* qui leur donne de l'indignation , & leur inspire de la haine. *César* n'a été clément que par politique , dira-t'on ; cela se peut ; mais on n'en sçait rien ; du moins y auroit-il de la témérité à assurer qu'il n'ait jamais pardonné que par ce motif. Il auroit été souvent cruel & barbare , si la clémence ne lui eut pas été chère , & il avoit assez de philosophie pour ne pas agir comme une bête en pardonnant.

*Philippe*, pere d'*Alexandre*, ne voulut pas faire passer au fil de l'Épée, les Habitans d'une certaine Ville, parce qu'en l'assiégeant il avoit été blessé. Cette Politique est sage & bonne en ce qu'elle enseigne aux Rois à ne pas agir par colere, ni par un ressentiment personnel; mais par justice.

*Adrien* étant parvenu à l'Empire, dit à un de ses ennemis, *te voilà sauvé : car je suis le maître.*

Il n'y a rien de si ferme, dit *Cicéron*, qui ne puisse être renversé & abattu; il n'y a pas d'ennemi si redoutable qui ne puisse être vaincu; il ne faut pour cela que l'effort d'une vertu physique. Mais vaincre son ressentiment, commander à sa colere, se prescrire des bornes dans la victoire, relever un Ennemi, puissant par sa noblesse, par sa capacité, par sa valeur; & non-seulement le relever après sa chute, mais le revêtir de plus grands honneurs; & ne faire d'aussi grandes choses, que parce qu'il n'est pas juste de sacrifier à une inimitié personnelle, un Citoyen utile à la Patrie : c'est se rendre semblable non pas seulement aux plus grands hommes; mais c'est exprimer de toutes les perfections divines celle qui nous touche le plus. *Hæc qui faciat non*



*ego eum cum summis viris comparo , sed Deo simillimum judico.*

C'est une Maxime communément reçue , que la vengeance est un bien plus doux que la vie même . . . Si on veut examiner de près le caractère & la conduite de ceux qui adoptent cette cruelle Maxime , on trouvera qu'ils sont les plus injustes & les plus impertinens envers tout le monde , & qu'ils ont autant d'indulgence pour leurs propres sottises , que de dureté & d'inflexibilité pour les fautes les plus légères des autres . . . Ils sont fiers , hautains & outrageux , & se persuadent qu'on doit tout accorder à la transcendance de leur mérite. L'honneur ne doit-il pas être bien glorieux d'avoir de tels champions !

L'oubli d'une injure est nécessairement regardé parmi les gens d'un certain état , ou comme une lâcheté , ou comme une vertu roturière.

Qui cède à la pitié , mérite qu'on l'offense.

On n'assassine point son ennemi ; ce feroit une lâcheté infame ; mais on le force de se battre : on laisse au peuple à se venger par des injures réciproques . . . Un homme noble ou vivant noblement

& sur-tout un Militaire est tenu sous peine de deshonneur de tirer raison l'Épée à la main des outrages faits à sa réputation, & qui intéressent les devoirs de son Etat d'une manière à l'en faire juger indigne par tout le monde, s'il les dissimuloit. Mais qu'entend-t'on par ces outrages ? Seroit-ce, par exemple, le reproche qui seroit fait à un Gentilhomme, de n'être qu'un Débauché ? De n'ouvrir la bouche que pour mentir ou pour mal parler de gens qu'il ne connoît pas, ou qu'il ne connoît que sur de mauvais rapports ? Seroit-ce de lui reprocher qu'il regarde comme une plaisanterie de manquer à sa parole ; de faire cent faux sermens pour assurer ce qu'il ne croit pas, ce qu'il sçait être faux, ou ce qu'il n'a pas envie de tenir ? Seroit-ce de lui reprocher qu'il passe tout le temps de sa vie sans aucune occupation honnête ; qu'il ruine des créanciers ou une famille pour entretenir des Prostituées ? Car voilà les outrages qui doivent être les plus sensibles, on ne dit pas seulement à un Gentilhomme, mais à tout homme d'honneur.

Seroit-ce encore, par exemple, de reprocher à un Militaire le manque de

**courage** dans une occasion où il falloit en avoir , c'est-à-dire , d'avoir reculé lorsqu'il falloit avancer ? De s'être rendu incapable , par ses débauches , de faire un service que les circonstances rendoient nécessaire & indispensable ? D'avoir perdu indiscrettement au jeu , un argent qu'il ne devoit employer qu'à se soutenir décemment , à payer les gages de ses Domestiques ; à rendre exactement à ses confreres les sommes qu'ils lui avoient prêtées dans son besoin ; seroit-ce d'avoir parlé en termes peu mesurés de la conduite de ses Supérieurs ? Car voilà à peu près , selon les regles de l'honneur , ce qu'on peut reprocher de plus offensant à un Militaire. Voici ce que nous répondons.

Un Gentilhomme & un Militaire sont infailliblement connus l'un & l'autre pour ce qu'ils sont , c'est-à-dire , pour gens de probité & d'honneur , ou pour des hommes sans honneur & sans probité... Dans le premier cas , les injures retomberoient à plomb sur ceux qui les leur feroient : un homme bien bâti ne se fâchera jamais contre ceux qui lui diroient qu'il est bossu , parce que tout le monde voit bien le contraire ; de même qu'un vrai Sçavant ne s'offensera jamais

que des Ignorans & des Idiots lui reprochent son peu de lumieres... Dans le second cas , le Gentilhomme & le Militaire s'arrogeroient un privilège bien étendu , si manquant à toutes les obligations de leur état , & à toutes celles de l'honneur le plus commun , ils prétendoient encore à l'estime générale. Si des reproches aussi justement mérités engageoient à réformer une conduite deshonorante ; cela seroit bien au moins aussi glorieux que de vouloir l'autoriser & la défendre à la pointe de l'Epée.

Il est hors de doute qu'il n'y a qu'un Frénétique & un homme généralement deshonoré , qui puisse manquer essentiellement à un homme estimable & généralement estimé ; comme il n'y a qu'un scélérat déterminé , & un homme perdu de cœur & d'esprit , qui puisse prétendre au privilège d'être infame avec honneur.. C'est donc conséquemment contre des hommes deshonorés ou foux qu'il faut se battre.

Je sçais de science certaine , disoit un Brave fort connu , que les hommes de cœur n'offensent jamais de propos délibéré , & qu'ils ne se servent de leur courage que lorsqu'ils sont attaqués.

Ce n'est pas toujours pour des choses qui

intéressent essentiellement la Réputation que les gens se battent. Au contraire cela arrive rarement . . . A moins qu'on ne veuille faire dépendre la réputation d'une parole , d'un sourire , d'un geste , d'un cheval , d'un chien , d'une carte , &c ; d'un soupçon de préférence pour un autre cavalier de la part d'une Coquette dans une Danse.

Les Romains ont été plus souvent condamnés pour avoir combattu sans ordre , ou trop long-temps , que pour avoir fui. Cependant ces mêmes hommes pardonnoient volontiers une injure personnelle. C'est Salluste qui le dit. *Acceptâ injuriâ , ignoscere quam persequi malebant.*

Seroit-il possible qu'il n'y eût que le défaut de courage , c'est-à-dire , de hardiesse , qui pût empêcher un Gentilhomme ou un Militaire de se battre , & qu'on dût être bien fondé à croire qu'ils manquent d'honneur l'un & l'autre , quand ils refusent d'en donner des preuves aussi folles & aussi équivoques ? C'est usurper le droit du Souverain , que de se faire justice soi-même ; & le Gentilhomme & le Militaire se rendent spécialement coupables envers lui , lorsqu'ils répandent leur sang pour des motifs étrangers à son Service. L'Etat n'a aucunement besoin

de gens qui se battent en Duel ; mais de ceux qui se battent à la tête d'une Armée , ou qui montent hardiment à la Breche. On vous dit de tels & tels qu'ils ont du courage comme des Lions , & rien n'est plus vrai ; examinez les en détail , & vous trouverez que c'est moins un courage qu'une férocité animale , & une audace de frénétiques à mépriser les malédictions de la Renommée , & à regarder de sens froid l'atrocité des plus grands crimes.

On dira peut-être , pour donner du relief au Duel , que les Souverains ne l'ont pas dédaigné , puisque l'Empereur *Charles-Quint* a bien fait présenter un cartel à *François Premier* , Roi de France . . . Mais c'est vouloir autoriser une folie par l'exemple d'un Prince que sa sagesse abandonna dans cette circonstance . . . Ce n'est pas là le trait le plus brillant de son histoire . . . Il y a des gens à qui une grande & continuelle prospérité , ne fait pas moins tourner la tête que l'extrême adversité. Ses victoires & ses Flateurs lui avoient enflé le courage , & il comptoit que la Fortune ne devoit pas moins se déclarer pour lui dans un combat singulier que dans une bataille . . . Cela eut été pourtant au moins fort douloureux.

Quoi qu'il en soit, s'il n'a montré ni prudence, ni dignité en présentant un cartel à un Monarque comme lui & son Allié, celui-ci n'en eut pas montré davantage à l'accepter . . . Les Rois sont à leurs Etats ; & il n'est ni de l'utilité de leurs Peuples, ni de leur Dignité à eux-mêmes d'exposer leur honneur & le salut de leurs Royaumes à la bizarrerie d'un hazard, qui dans les combats singuliers décide du moins aussi souvent que l'adresse & le courage. *Charles* pouvoit-il croire qu'on accepteroit son défi, & que tous les Sujets d'un Roi tendrement aimé, ne s'y opposeroient pas par leurs prières & par leurs larmes ? Avoit-il lui-même assez mauvaise opinion du zèle & de l'attachement des siens, pour se persuader qu'il ne trouveroit pas d'opposition de leur part ? Mais n'imitoit-il pas un peu ces mauvais Garçons qui ne veulent se battre dans la rue, que parce qu'ils espèrent que les passans auront la charité de les séparer ? Comment cet Empereur qui s'intituloit si fierement le successeur de *César*, & qui comptoit bien au moins le valoir, ne s'est-il pas plutôt piqué d'imiter sa prudence ? Celui-ci n'a jamais fait le *Capitan* ; & s'il a présenté un Cartel à *Pompée* ; la proposition étoit là,



bien à sa place . . . Ils n'étoient Rois ni l'un , ni l'autre , mais Sujets de la même République , & Citoyens de la même Ville . . . L'avantage étoit sensible. Le sang de plusieurs millions d'hommes eut été épargné ; & non-seulement la République Romaine , mais tout l'Univers eussent infiniment gagné s'ils se fussent tués tous deux. *Alexandre* étoit fou , mais il ne l'étoit pas assez étant Roi , pour mettre sa gloire à l'aventure , en présentant un Cartel à *Darius* ou à *Porus* . . . Long temps avant *Charles-Quint* , deux des plus grands Rois de l'Europe eurent presque envie de vuider leurs Querelles par un combat singulier . . . Mais cette vaine montre de valeur inspira si peu de respect à leurs Armées , qu'elles disoient hautement , & par une raillerie bien placée , qu'il falloit que les deux Rois , dont l'un étoit campé au delà de la Riviere de Seine , & l'autre en deça , se battissent sur le pont de Mante qui les séparoit , & qui tomboit tellement en ruine , qu'un Chien n'auroit pû y passer sans risque.

Dans le temps que les *Ducs de Bourgogne* & les *Ducs d'Orléans* se donnoient des Rendez-vous pour se battre comme de simples Capitaines d'Infanterie , il



n'étoit guere possible que des exemples aussi illustres & aussi dangereux ne portassent toute la Noblesse à s'égorger ; aussi n'y manquoit-elle pas . . . Il n'a pas été nécessaire pendant plusieurs siècles que la Guerre fit perdre à la France ses plus braves hommes, par milliers . . . Les querelles de jeu , de vin , de femmes , des antipathies de Province & de Nation faisoient le même effet . . . Mais que le mauvais exemple a bien plus de force que le bon ! Il y avoit déjà du temps que les Princes étoient devenus sages sur cet article , lorsque les Gentilshommes & les Militaires étoient encore foux. N'étoit-ce pas un grand relief pour *Buffi d'Amboise*, surnomme le *Brave*, unique Héritier d'une Noble & ancienne Maison , de faire le métier d'un *Spartacus*, & d'entraîner par son exemple une infinité de jeunes Gentilshommes, qui comme lui mettoient toute leur gloire dans des exploits de Gladiateurs & d'Assassins, puisqu'ils comptoient avoir perdu leur journée , quand ils ne s'étoient pas signalés par des meurtres ? Aussi, ce Brave si renommé, est-il mort comme il avoit vécu , c'est à-dire , en se battant dans une circonstance où il ne pouvoit prétexter ni l'honneur ni la Justice . . .

Telle est la fin ordinaire des *Tueurs de gens*.

Lorsque nos Cavaliers querelleurs mettent le nez par hazard dans un Livre, & qu'ils voyent que les premiers hommes se battoient à coups de poings & à coups de pieds; ils haussent les épaules & disent que ces gens là étoient bien fots; mais ils ne peuvent pas dire qu'ils étoient lâches . . . Lorsque continuant leur lecture, Ils voyent que les enfans de ces premiers hommes s'étant un peu civilisés, ont fait durcir des bâtons au feu, & les ont employés comme des armes offensives & défensives; ils ne les trouvent guere moins fots que les peres; & non pas moins Courageux... Mais lorsqu'ils sont parvenus à ce Siecle maudit, ou l'Avarice fouillant les entrailles de la terre y trouva le fer, que la Vengeance & la Cruauté aiguiferent aussi-tôt; c'est là qu'ils triomphent! Voilà des hommes! D'où il résulte infailliblement selon leurs principes que ceux qui se battent ont du courage, de quelque maniere qu'ils se battent, & que toute<sup>e</sup> la différence qui se trouve dans cette circonstance, entre deux Cavaliers & deux Portefaix, c'est que ceux-ci se battent à coups de bâton, & ceux-

là avec une épée . . . Conséquemment un pouce d'adresse , & deux pieds & demi de fer ou environ , font tout le mérite , tout l'honneur & tout le brillant du Duel.

Pourquoi le Pistolet est-il rarement d'usage dans le combat singulier ? Serait-ce parce qu'il est trop décisif , ou parce qu'il suppose moins d'art ? La première raison suppose moins d'intrepidité ; la seconde n'en suppose guere davantage ; puisqu'il y en a beaucoup qui ne se battent que parce qu'ils se fient sur les leçons de leurs Maîtres d'Escrime. Et en ce cas , *ce n'est pas faire assaut de courage , c'est faire assaut d'adresse.*

Pour qu'un Duel fût dans les formes , il faudroit égalité d'Armes , égalité de force , d'adresse & de courage . . . En quoi est-il glorieux d'avoir eu une Lame ou plus longue ou plus large ou d'une meilleure trempe ! Quelle gloire de vaincre un homme qui perd la tête , qui n'a pas de vigueur , ou qui ne sçait pas se battre !

Ceux qui disent que la Loi contre le Duel deshonne ceux qui l'observent , devraient faire attention que c'est moins la faute de cette Loi , que celle du Pré-

jugé qui ne reconnoît point de Loi ; mais le préjugé est une erreur. Au reste on peut dire du Duel , en quelque manière ce que le *Grand Bossuet* , disoit de la Comédie. *Il y a les plus fortes raisons contre ; & de grands Exemples pour . . .* Mais si c'étoit une Maxime , que les Exemples fussent des décisions ; cette maxime meneroit si loin & engageroit dans de tels labyrinthes , que l'on ne pourroit plus se retrouver. La carrière seroit ouverte à tous les vices & à tous les crimes. Les Exemples ne font Loi que pour la justice & la vertu.

Les Romains sçavoient lancer le Javelot ; ils sçavoient allonger adroitement un coup d'Estoc , & asséner *proprement* un coup de Sabre . . . Ils se servoient avec beaucoup d'avantage de la Pique & de la Lance , mais ils ne faisoient un usage sérieux de tous ces talens que dans les Armées . . . Ils se battoient là en Duel très-volontiers contre quelques Braves de l'Armée ennemie qu'ils défioient , ou qui venoient les défier . . . *Ce qui ne valoit rien encore.* D'autant que la défaite de l'un des deux Champions ne manquoit pas d'être regardée comme un présage sinistre d'une part ou de l'autre , & pouvoit par-là ra-

sentir ou faire perdre le courage au Corps d'Armée... Rien n'est plus dangereux que de remettre le sort du plus grand nombre, à l'adresse ou au bonheur des particuliers dans une circonstance décisive... *David*, encore enfant, tue le Géant *Goliath* d'un coup de pierre au milieu du front; les *Philistins* prennent aussi-tôt la fuite, & tournent le dos en désordre; *n'étoit-ce pas là un puissant motif de crainte que d'avoir perdu un homme qui leur étoit assez inutile!* Mais ils avoient remis leur honneur & leur sort à sa valeur & à sa force; & ils se crurent perdus dès qu'ils le virent renversé. Ce qui prouve que ces conventions là dépendent trop du hazard ou de la disposition actuelle de l'homme, qui varie à chaque instant, pour qu'il y ait de la prudence à les employer & à y compter. Mais pour revenir aux Romains; ce qui fait bien voir qu'ils étoient de grands Maîtres d'Escrime, c'est que les Sénateurs pour la plupart dressoient eux-mêmes leurs Gladiateurs; & ce qui montre bien le cas qu'ils faisoient de ces talens, hors des Combats & des Batailles, c'est que contents d'en posséder la théorie, ils en renvoyoient la pratique meurtrière aux Esclaves qu'ils avoient

instruits, & qu'ils faisoient battre dans le Cirque, lorsque pour amuser le Peuple, & obtenir de lui les Charges qu'ils briguoient, ils le régaloient de Jeux & spectacles. La Grandeur Romaine ayant toujours été en déclinant depuis la ruine entiere de la République, & la Ville de Rome s'étant remplie de Barbares, qui s'avancerent aux dignités, & qui altérèrent le caractère de Grandeur des Romains, comme ils corrompirent leur Langue; on vit des Chevaliers, des Sénateurs, des Consuls & même des Empereurs descendre sur l'*Arène*, & se mêler avec les *Gladiateurs*, les *Mirmillons*, les *Rétiâires*, les *Lutteurs*, & les *Conducteurs de chariots dans l'Hippodrome*... Ce n'étoit cependant, ni la Vengeance, ni le ressentiment, ni la fureur qui les portoit à se battre; c'étoit la vanité & la ridicule ambition d'emporter les suffrages du Peuple; ambition basse & déplacée, que l'extravagance de Néron mettoit à la mode; de même que de monter sur les Théâtres, avec les Acteurs, les Farceurs, les Pantomimes & les Musiciens, pour remporter une Couronne de Persil.

Les François & presque toutes les autres Nations de l'Europe, imiterent les

Romains, & agirent d'abord plus noblement qu'eux ; car ils ne se mêlerent point avec des Esclaves, ni même avec des hommes du Peuple . . . Dans les Fêtes royales & publiques, lorsque les Princes & les Rois étoient obligés de tenir *Table ouverte à tous venans & Cour plénier*, les Chevaliers, pour l'honneur & le divertissement des Dames, se battoient à *Lances mornées & à Epées rabattues* ; & celui-là étoit réputé le plus adroit & le plus valereux qui demeurait plus long-temps dans l'*Estour & dans le Béhourdis* . . . On a vû des Princes & des Monarques s'y porter pour *Tenans*, & soutenir le *Pas* trois jours entiers . . . Ces spectacles, nommés *Tournois*, étoient agréables, remplis de pompe & de dignité ; le sang ne les souilloit jamais, que par accident, comme il arrive quelquefois en toute autre Fête publique . . . La Victoire qui y présidoit n'étoit autre que cette Déesse, dont les Graces & les Amours forment le Cortège . . . Mais ils prirent fin, comme ces *Jeux de Collège*, qui sont ordinairement interdits, lorsqu'un *Principal* ou un *Préfet* y ont été blessés, à leurs fenêtres, ou en traversant la cour.

C'est le propre de tous les animaux

## 406 *Les Préjugés du Public*

hargneux , comme nous l'avons déjà observé , de ne pouvoir jouer long temps ensemble sans se mordre . . . D'autres spectacles inventés & dirigés par l'Enfer , parurent sur la Scène . . . La Victoire y présida habillée en furie ; on voulut vider tous les différens par les Armes ; il fallut se battre à Oustrance ; à Fer émoulu ; à Epées tranchans & poignans , avec des Brans d'acier bien acérés , à la Pique , à la Lance , à la Hache & à la Massue . . . On fit d'horribles sacrifices à la Fureur , à l'Orgueil , à la Vanité ; la Mort se mit dans les deux Partis , & on ne vit plus que des Funerailles. *Homere* , dit , quelque part , que la Bravoure est la seule entre toutes les vertus qui soit sujette à des transports fanatiques , & à des agitations de frénésie. On s'en étonnera moins quand on fera attention que l'Amour y avoit souvent la plus grande part . . . Il n'y avoit si bonne Fête dans aucune Cour de l'Europe qui ne fût troublée en quelque maniere , par l'arrivée de plusieurs Quadrilles de ces Braves , qui venoient tenir le Pas en l'honneur d'une Dame contre tout Chevalier qui seroit assez dissourtois , pour oser dire qu'il y en eût au monde une plus accomplie. C'étoit le règne des Grize-Gonelles , des Plantes



*Genêts, (a) & de ces Paladins qui vous pourfandoient jus les Arçons, les Géans les plus outrecuidés . . . De ces Preux sont sortis les Chevaliers errans ou Redresseurs de tort ; de ceux-là les Dom-Quichotes ; & enfin les Rodomons de nos jours. Les Dames prenoient un plaisir des plus délicats à voir leurs Chevaliers s'égorger, s'éventrer, s'assommer pour leur service ; mais elles les dédommageoient amplement d'un œil crevé, d'une partie du crâne enfoncée, d'un bras emporté, d'une vertèbre brisée, en leur donnant avec un souris gracieux, une de leurs Jarretières, une Bague, un Brasselet, une tresse de leurs Cheveux . . . Les Portraits à tabatieres, ou les Tabatieres à portraits n'existoient pas encore.*

A ces Tournois à outrance, succédoient les Duels. Il y a des affaires qui demandent une prompte expédition, & qui à-peu-près comme certaines Causes, se jugent sur le tapis . . . Lorsque le Gand étoit une fois jetté & relevé, les Braves offensés & offensans n'étoient pas toujours d'humeur à attendre qu'il s'en ras-

---

(a) Surnoms de certains Grands Seigneurs fameux, par les prouesses de Chevalerie.

semblât d'une part & de l'autre un nombre suffisant pour former un juste Tournois; non plus qu'à attendre le jour de quelque grande Cérémonie, pour vider leurs querelles en présence du Roi, de la Reine, des Princes, Seigneurs & Dames de toute la Cour, qui assistoient à ces Combats singuliers, sur des Amphithéâtres hors les barrières. Ce fut alors qu'on ne vit plus par toute l'Europe que des Formulaires, des Ordonnances & des Réglemens, pour s'entretenir *en tout honneur & toute cordialité*. Tous les Etats & toutes les Conditions s'en mêlèrent. L'affaire la plus délicate, la plus importante, la plus embrouillée, la plus problématique & la plus douteuse, étoit par cette voye, (*qui abrège effectivement bien des formalités*), aussi promptement décidée qu'*au Passe-dix ou au Pair & non...* Le bon droit étoit toujours du côté du plus fort, du plus hardi, du plus adroit ou du plus heureux, c'est-à-dire, en peu de mots, *de celui qui tuoit & qui n'étoit pas tué...* Les gens de *Mainmorte* qui avoient un prétexte aussi honnête qu'avantageux pour ne se point battre, avoient des Champions à leurs gages, qui se faisoient tuer  
pour

pour eux, en soutenant leurs droits ou en vengeant leurs injures ; on les appelloit *Abbés, ou Vicaires Chevaliers*. On voit dans l'Histoire d'Espagne de *Roderic de Tolède*, que le Roi Alphonse étant en différent avec son Clergé pour une chose assez indifférente à la Religion ; (*il vouloit faire introduire dans ses Etats la Liturgie Françoisé ;*) ce Prince eut la complaisance de consentir que l'affaire fût vuidée par un combat singulier ... Mais l'Historien remarque qu'il n'y eut pas de bonne-foi du côté du Prince, car quoique son Champion eût été vaincu par celui du Clergé, il ne laissa pas de faire exécuter ses intentions, comme s'il eût été Vainqueur.

L'honneur d'une Impératrice, d'une Reine, d'une Princesse étoit rhabillé ou perdu pour jamais par une preuve de cette nature. Et cependant l'Impératrice *Marie d'Arragon*, femme de l'Empereur *Orhon III.* laquelle par cette voie avoit été reconnue pour très-chaste & très-vertueuse Princesse, ne laissa pas d'être brûlée peu de temps après, par l'ordre de son mari, pour crime d'adultère aussi bien prouvé que l'avoit été son innocence peu auparavant.

Il faut convenir qu'un Empereur ou un Roi devoient faire un personnage

## 410 Les Préjugés du Public

bien conforme à la dignité Suprême ; lorsque de deux Braves qui entroient en champ clos , l'*Estradiote à la manche & le chapeau au poing* , pour se battre devant leurs Majestés , & devant toute leur Cour ; l'un soutenoit que l'*Impératrice ou la Reine étoit chaste* ; & l'autre , qu'elle avoit forfait à son honneur , & manqué conséquemment au respect qu'elle devoit à son Seigneur & Marié . Ils devoient être après cela bien assurés de la fidélité ou de l'infidélité de leurs épouses ! Ces Souverains si débonnaires & si soigneux de l'honneur de leurs femmes , ne ressembloient pas mal au Roi *Admete* , qui chargea *Hercule* de descendre aux Enfers , pour en ramener la sienne , ne croyant pas apparemment que la chose valût la peine qu'il y allât en personne , ni qu'il courût d'aussi grands hazards ; Comme les idées changent ! Quel est l'honnête homme qui voulût souffrir aujourd'hui qu'on mît en sa présence l'honneur de sa femme en problème.

Quoi qu'il en soit , & qu'il en ait été autrefois dans ces temps de stupidité , la Défaite ou la Victoire dans le Duel n'a jamais pu & ne pourra jamais rien prouver en faveur du bon droit... Ne voyons-nous pas qu'*Hector* a été tué par *Achille* ,

*& Turnus par Enée ? Et cependant quelle cause fut jamais plus juste que celle de ces deux Héros ! sans parler des avantages personnels, qui presque toujours se rencontrent plus d'un côté que de l'autre, mais qui ne supposent ni plus de bravoure, ni plus de justice. Un faux pas, une mouche qui passera devant le nez ou qui entrera dans les yeux, un éblouissement, quelqu'un qu'on croira entendre ou sentir derrière soi ; toutes ces circonstances ou accidens, ne suffisent-ils pas pour donner gain de cause au plus mal-honnête homme, sur le plus juste ? Qu'on se rappelle ce malheureux Gaulois, qui fut vaincu par Valerius, parce qu'un Corbeau, pendant qu'il pouffoit son ennemi, vint lui frapper les yeux de son bec & de ses ailes. N'étoit-ce pas là une Victoire bien glorieuse pour le Romain, & un motif bien fondé pour l'engager à en éterniser le souvenir, en prenant le nom de Corvinus ? Cependant & malgré toutes ces bonnes raisons, c'est presque un aphorisme de cette Jurisprudence meurtrière, que le Tué a toujours tort, quoique souvent il n'en ait d'autre que de s'être laissé tuer.*

Plus un homme a d'intrépidité naturelle, & moins le combat singulier doit

lui procurer de gloire . . . Plus un homme est né timide , & plus il l'emporte du côté de la gloire sur son Antagoniste , quand il force la nature & qu'il se résoud à se battre , parce qu'il n'y a qu'un puissant aiguillon d'honneur & la réflexion qui puissent lui faire surmonter les obstacles de son tempérament , . . . *La vertu est le prix de la violence* , . . Or quelle violence peut se faire un Brave de complexion toujours aussi-tôt prêt à se battre pour une boucle de cheveux qu'on lui aura dérangée en passant , que pour un soufflet reçu en pleine phisionomie ? A moins qu'on ne veuille donner la préférence aux vertus de tempérament sur les vertus acquises , & que la réflexion fait naître , . . Et alors il n'y aura ni poltrons par leur faute , ni vaillans hommes par les sentimens d'honneur . .

Il y a tels hommes qui se feront couper un bras ou une jambe avec une extrême constance , & qui s'évanouiront à une saignée , Tel Général seroit intrépide & de sens-froid dans l'action la plus chaude , à qui l'apparition d'un spectre vraie ou fausse feroit perdre la tête , s'il se présentoit la nuit à son chevet. *Virgile* nous en fournit un exemple dans *Turnus* , qui , quoique brave jusqu'à la

témérité , manqua cependant de mourir de frayeur , lorsqu'*Alecton* lui découvrit sa hideuse figure . . . Un grand & fameux Général disoit , qu'il avoit plus peur d'un Scorpion que d'un Bataillon ennemi. Ce qui prouve que ceux qui se battent si volontiers en Duel , ne doivent pas toujours taxer de poltronnerie ceux qui le refusent . . . Ils peuvent avoir de la valeur , mais non pas de cette espèce , qui est le partage naturel de ceux qui n'ont de cœur que pour se battre , & qui hors de-là , s'ils sont bien appréciés , font plutôt la honte & l'embaras , que l'honneur & l'agrément des sociétés. Par où il est évident que se battre en Duel , n'est pas tant une marque de Courage , que la marque d'un certain Courage , qui peut bien se trouver dans l'homme d'honneur , mais qui ne fait pas l'homme d'honneur.

Il y a plus de ces courages de sang & de bile , tels que celui du Tigre & du Sanglier , qu'il n'y en a de réflexion ou d'honneur. Il y en a d'orgueil & d'insolence ; il y en a de fatuité. Le vrai Courage n'appartient qu'à la justice.

Il y a des Gentilshommes à brever , qui périroient plutôt mille fois que d'offrir à leur ennemi dans ce qu'ils appellent

une querelle d'honneur, rien qui approuvât des soumissions que quelques Souverains ont faites à d'autres pour en obtenir la paix. Ils en ont honte quand ils lisent ces traits dans l'Histoire... Mais que ces Fanfarons sont ridicules avec leurs petits préjugés ! Ne voudroient-ils pas aussi que les Souverains fussent tenus de se gouverner selon les Loix les plus inflexibles de la Chevalerie ? Il faut que pour le bien de leurs sujets, ils fassent quelquefois des choses que le plus mince Gentilhomme ne voudroit pas faire dans une querelle. Ce n'est pas à eux à se piquer follement sur le point d'honneur... L'intérêt de l'Etat veut, que sans préjudice de leur gloire, ils puissent offrir la paix à leur ennemi, ou la lui demander, sans se rebuter de sa fierté ni de ses dédains. Et bien loin que par-là ils sacrifient leur réputation, ils l'établissent au contraire, en se plaçant dans les Fastes au rang de ces Rois justes, qui ont plus régné pour leurs Peuples que pour eux-mêmes... *Charles VII.* s'est acquis une gloire immortelle par les soumissions qu'il fit faire au Duc de Bourgogne, redoutable par ses forces, & qui ne demandoit pas mieux que d'avoir un prétexte pour abî-



mer la France... Nos Braves qui jugent des choses comme ils les imaginent , c'est-à-dire très-mal , auroient mieux aimé sans doute que ce Prince se fût plutôt enterré sous ses ruines , que de demander la paix à son Vassal.

Qu'on ne nous apporte pas l'exemple de la fierté Romaine... Elle ne décide rien... Une République peut faire bien des choses que la Monarchie n'admet pas... Un Peuple qui n'a point de Maître , peut périr s'il le juge à propos ; mais son Maître , quand il en a un , ne doit pas le laisser périr. Outre que voilà l'Historien Romain qui établit positivement , qu'il n'y a rien de si ignominieux que le salut de la Patrie ne puisse rendre glorieux & honorable. *At fæda atque ignominiosa deditio est ! Sed ea caritas Patriæ ! &c. Subeatur ista quantacunque est indignitas &c.* Les Romains n'étoient fiers que lorsqu'ils pouvoient l'être.

Un pere de famille est précisément dans le cas d'un Souverain. Car il n'y auroit rien de plus absurde que de soumettre aux Loix de la Chevalerie , dont l'objet , en plus d'une circonstance , n'est souvent rien moins qu'honnête , un homme chargé d'une famille , & de

lui faire sacrifier sa femme & ses enfans , quelquefois pour une prostituée ou pour une querelle de Cartes... Ce seroit renverser les Loix fondamentales de la Nature , de la Justice & de la Raison , & immoler le vrai Honneur à son opposé.

N'y a-t-il que celui qui est fondé en justice ou qui croit l'être , qui puisse avoir le courage de se battre ? Sans doute que non... Celui qui a tort & qui le reconnoît intérieurement, peut bien avoir ce courage... Ainsi le courage de se battre ne prouve donc rien en faveur du bon droit, ni de l'honneur, puisqu'un Scélérat peut l'avoir. N'y-a-t-il que celui qui a le bon droit ou qui croit l'avoir, qui puisse tuer son ennemi ? Sans doute qu'un homme injuste avec connoissance de cause, peut avoir aussi cet avantage ? Ainsi la Victoire obtenue dans un Combat singulier ne prouve rien en faveur de la Justice ni de l'honneur.

Il y a des gens qui sont si odieux à tout le monde , & qui s'ennuyent si fort de leur propre existence , parce que leur cupidité souvent n'a pas la millieme partie des choses qu'elle souhaiteroit , qu'il semble que n'ayant pas le courage de se tuer eux-mêmes , ils cherchent quel-

qu'un qui veuille leur rendre ce bon office. La considération d'avoir beaucoup à perdre contre des gens qui , en quelque façon , n'ont qu'à gagner , retient souvent un homme prudent , & amateur de la vraie réputation . . . On reconnoît pour son pareil celui contre lequel on se bat.

Il y a de l'imprudence , dit *Josephe l'Historien* , à s'engager dans un combat singulier , contre un homme qui ne desire rien tant que la mort ; parce que nulle fureur n'étant égale à celle d'un désespéré qui ne craint ni Dieu , ni les hommes ; comme il n'y a point d'honneur à le vaincre , il y a de la honte à en être vaincu.

Voici ce qu'on lit dans un de nos Historiens. *Ayant porté son ennemi par terre , il lui donna plusieurs coups d'Epée , sans le pouvoir achever de tuer ; tellement qu'il fut contraint de le laisser en vie , après avoir néanmoins demeuré longuement pour le voir mourir.*

Ne diroit-on pas qu'il s'agit ici d'un Sanglier qu'un Chasseur perce à coup d'Epieu , sans pouvoir venir à bout de le tuer ? L'Auteur parle pourtant d'un homme & d'un homme ; ce qui prouve bien le cas que les Duélistes font de l'humanité , & combien ils en sont dignes.

On observe que le premier usage des Duels , vient de ces *Sauvages* qui inonderent toute l'Europe dans la décadence de l'Empire Romain . . . Les Danois vuidoient tous les procès criminels & civils par cette voye expéditive & bien certaine . . . Pour prouver qu'on me demande injustement une dette que j'ai déjà acquittée , il faut que je me batte contre le Demandeur ; au hazard qu'il ait encore ma viè avec mon argent . . . N'étoit-ce pas là une Jurisprudence bien digérée ! De chez les Danois , le Duel s'introduisit chez les Saxons : des Saxons il passa chez les Lombards , & de-là chez les François . . . De tels peuples n'étoient-ils pas alors bien polis , bien raisonnables & bien judicieux sur l'article de l'honneur , pour qu'ils doivent nous servir de modèles encore aujourd'hui ?

On assure qu'il y a un Pays où le Duel est dédaigné. Lorsque deux Cavaliers s'en veulent , ils imitent les Rois ; ils payent des gens pour se battre à leur place . . . Mais les Rois sont tenus de le faire , s'ils veulent mériter le titre de sages , selon l'observation déjà faite . . . Quoi qu'il en soit , ces peuples , sur cet article , sont moins féroces que nous ; mais ils sont bien aussi foux . . . Ils sont

Sujets à regarder comme glorieux , ce qui n'est que singulier . . . Car qu'y a-t'il dans cet usage qui puisse flater la vanité ? On sent bien qu'elle doit être flatée par le Duel . . . S'ils croient qu'il est peu digne d'un honnête homme de se battre contre son pareil , ils ont raison . . . Mais sur quoi fondés se persuadent - ils qu'il lui convient mieux d'en faire battre un autre à sa place ? Cette substitution peut-elle être juste dans un Particulier ? Celui qu'il fait battre , quoique de la lie du peuple , & payé pour cela , peut fort bien être un pere de famille qui se fera tuer pour un homme qui n'a pas de suite . . . Quel bien en revient - il au Public ? Ne feroit-il pas plus à propos que les honnêtes gens qui , dans ce pays-là , ont des différens à vuider , & qui croient qu'il n'y a ni gloire , ni honneur pour d'honnêtes gens à s'égorger les uns les autres , fissent battre des Dogues à leur place ?

Lorsque nos Cavaliers lisent que les Gladiateurs se louoient au premier venu qui avoit le moyen de les payer , & s'entretuoient pour la somme convenue ; cela leur paroît misérable . . . Mais ne se livrent-ils pas eux - mêmes à la premiere chimere pour en faire autant , & n'en

sont-ils pas encore le plus souvent très-mal payés ?

Un Auteur a dit dans un Discours à Louis XIV, qu'on commençoit enfin à reconnoître que ce n'est pas mourir en brave que de mourir en fou, & d'en avoir un autre pour témoin... Il le diroit encore plus véritablement aujourd'hui... Il n'y a guere plus que quelques petits Cavaliers subalternes qui se battent... Les braves dans la Noblesse & dans le Militaire se guérissent de jour en jour de cette fièvre, & se gardent pour des occasions plus glorieuses & plus honnêtes. Se défendre quand on est attaqué n'est contraire à aucune Loi. *Hoc & Ratio doctis, & necessitas barbaris, & mos gentibus, & Feris natura ipsa præscripsit*, dit Cicéron.

Un Roturier qui a une Souliertenance & un plumet, ne compte plus être Roturier ; mais s'il se met seulement dans le cas de se battre, & que son affaire lui vaille *un Garde*, le voilà Gentilhomme ! Que fera-ce s'il se bat ? Que fera-ce s'il tue ? Il voudra entrer dans l'ordre de Malthe, & être reçu *Chevalier de Justice*.

*Un jeune Cavalier ! Un beau Cavalier ! Un brave Cavalier ! M. le Cavalier ! Voi-*

là le ton ordinaire d'un certain petit monde qui compte bien ne manquer ni d'esprit , ni de sçavoir vivre. *Mais qu'est-ce qu'un Cavalier ou un Chevalier ?* Et à propos de quoi donne - t'on si libéralement ces titres à une infinité de jeunes gens du tiers-Etat , qui ne sont ni Chevaliers , ni Cavaliers ? Seroit - ce parce qu'ils portent une longue Epée , des souliers plats , un chapeau relevé à la Prussienne , & parce qu'ils parlent continuellement d'affaires d'honneur . . . *En effet , ils ont tous les jours des affaires d'honneur . . .* Ecoutez - les , ils ne vous entretiendront d'autre chose . . . *Mais qu'est-ce que c'est qu'une affaire d'honneur ?* Seroit-ce , par exemple , d'emprunter avec intention de ne jamais rendre ? de faire de faux billets & de fausses Lettres de change , *si on trouve des gens assez dupes ?* De n'épargner la réputation de qui que ce soit ? D'offenser tous ceux à qui on parle pour peu qu'ils soient d'un sentiment contraire . . . Seroit-ce de dire d'une femme ou d'une fille auxquelles on n'a jamais parlé , *qu'on est du dernier bien avec elle ?* Seroit - ce de mettre les Prostituées à contribution ? Seroit-ce d'insulter tous ceux dont la physionomie déplaît ? De n'avoir d'amis que pour la dé-

## 412 *Les Préjugés du Public*

bauche ? De ne s'occuper à rien d'honnête ? De dogmatiser sur la Religion avec l'ignorance la plus crasse , & l'impiété la plus brutale , & de ne connoître ni Loix Divines ni humaines ? Est-ce là ce qu'ils appellent des affaires d'honneur , *c'est-à-dire où l'honneur est grièvement outragé !* Au contraire ce sont toutes choses dont ils se glorifient ! En ce cas , ils ont raison de ne parler que d'affaires d'honneur ; *ils n'en ont effectivement guere d'autres.*





## CHAPITRE XLVII.

### *Du Suicide.*

**L**E Suicide est le dernier , & le plus grand des crimes que l'homme puisse commettre. Son principe est l'extrême Orgueil. Il peut être considéré comme une vengeance furieuse que l'homme tire de lui-même , contre lui-même , contre ses semblables , ou contre une Cause supérieure.

Un Ecrivain célèbre établit trente-quatre cas où il est permis à l'homme de se tuer lui-même. C'est dire trop peu . . . Quand on pose un tel principe , il faut dire qu'il n'y a pas d'occasion où un homme ne puisse se défaire , ne fût-ce même que parce qu'il s'ennuye de vivre . . . Ce n'est pas même encore assez que de dire qu'il lui est permis ; il faut dire qu'il le doit ; & en voici la preuve , selon le même Auteur . . . N'établit-il pas cette maxime , Non-seulement qu'on peut se tuer soi-même , mais qu'on peut encore tuer les autres quand l'esprit intérieur nous y pousse ?

## 424 *Les Préjugés du Public*

Et selon lui, cette impulsion intérieure, n'étant autre que celle de Dieu, n'est-il pas évident que celui qui y résiste, se rend coupable ? Conséquemment il est donc non-seulement permis de se tuer soi-même, mais on le doit ; il est donc non-seulement permis de tuer le prochain ; mais on y est obligé.

La fausseté de cette Doctrine est démontrée par les seules conséquences affreuses qui résultent de ces prétendues impulsions de l'esprit intérieur, pour tous les crimes sans exception, comme sans distinction.

Aucun homme de bien, dit *Cicéron*, n'a été sans inspiration divine. Aucun homme de bien, dit *Sénèque*, n'est sans Dieu. . . . Or comment *Cicéron* & *Sénèque* auroient-ils pu démontrer qu'il a été utile à la Patrie, & conforme à la justice que *Caton* & *Brutus*, tous deux hommes de bien se soient poignardés eux-mêmes ? Quelle inspiration divine peut-on leur supposer dans une action qui a consommé la ruine de la République ? Sur quoi sont fondés les titres de vertu & de grandeur qu'une infinité d'Ecrivains leur ont prodigués sans faire attention à ce qu'ils disoient ?

*Sénèque* ne décide rien, lorsqu'il dit

que le Sage vit autant qu'il doit , & non pas autant qu'il peut. Car , premièrement , quel est l'homme supposé Sage , qui osera décider qu'il a vécu autant qu'il devoit ; & s'il le décide , par où le prouvera-t-il , puisqu'étant forcé de convenir qu'il n'existe pas par sa propre puissance , mais par celle d'une cause externe supérieure , il s'ensuit qu'il ne doit cesser d'exister que par l'autorité de cette même cause ? Pourquoi d'ailleurs *Sénèque* n'a-t-il pas pratiqué lui-même ce qu'il a enseigné aux autres ? Lui étoit-il difficile de pressentir ou plutôt de voir clairement qu'un Prince aussi insensé & aussi méchant que *Néron* ne pouvoit pas manquer de le faire périr , au premier caprice ? Que lui falloit-il de plus pour se convaincre qu'il avoit vécu autant qu'il devoit ? Convenoit-il à un homme aussi sage de chercher , comme le plus foible mortel , à vivre autant qu'il pourroit ? Pourquoi a-t-il attendu la mort , lui qui disoit , que la honte étoit aussi grande à la demander à quelqu'un , qu'à lui demander la vie ?

L'Empereur *Othon* réunit encore plus de suffrages que *Caton* & *Brutus* . . . Il comptoit , dit-on , mener ses Soldats à une défaite certaine , & il a mieux aimé

se sacrifier lui-même , & céder par sa mort l'Empire à son Rival , que de faire périr tant de braves gens , pour une cause déjà perdue. Le premier coup d'œil de cette conduite est sublime , mais examinons-la de plus près , & ne nous en laissons point éblouir. Décomposons-la , afin que l'Ensemble ne nous en cache pas les défauts.

Il est constant d'abord qu'*Othon* , s'il ne se fût pas tué , n'eut jamais été mis au rang des grands hommes . . . Il n'avoit rien fait qui pût lui mériter la dixième partie de ce titre , & il en avoit fait plus qu'il n'en falloit pour être mis au rang des Lâches & des Scélérats. Il avoit porté le dernier coup à la République , en faisant massacrer *Galba* , Prince juste , qui commençoit à la faire respirer par la sagesse de son Gouvernement , après la tyrannie cruelle & extravagante de *Néron* . . . Croyoit-il être plus honnête homme que *Galba* , & plus propre que lui à faire le bonheur des Romains ? Ce crime évident n'a pas empêché *Martial* de mettre *César* au-dessous d'*Othon* , pour la grandeur d'ame , & même au-dessus de *Caton* . . . Mais une hyperbole poétique , n'est pas d'une grande autorité. Si l'objet principal d'*Othon* étoit de con-

continuer l'oppression de la République & de ne faire que succéder à des Tyrans, il n'a pas mérité d'être distingué de *Vitellius*. Si au contraire il n'a pris les armes que pour s'opposer aux desseins de *Vitellius*, qu'il connoissoit d'un caractère propre à faire gémir la Ville de Rome sous la même tyrannie dont elle venoit d'être délivrée par la mort de *Néron*; il a eu d'autant plus tort de se tuer & d'abandonner sa Patrie à la cruauté & à tous les autres vices brutaux de son Rival, sous prétexte d'épargner une poignée de Soldats. Mais il y a bien plus d'apparence qu'il s'est défié de sa fortune après la perte d'une Bataille, qu'il ne devoit attribuer qu'à son imprudence, & que la crainte qu'il a eue de tomber entre les mains de *Vitellius*, qui ne lui auroit pas fait bonne composition, a contribué plus que tout autre motif à lui faire prendre un parti extrême, où le découragement, la mollesse & la lâcheté éclarent, quoique cachés sous les apparences d'un désintéressement & d'une tendresse sans exemple. Il avoit perdu la tête... Car quel est le Général, qui dans une circonstance aussi décisive que celle où il se trouvoit, ait refusé de combattre pour ménager la

vie de ses Soldats ? C'est , répondra-t-on , que celui-ci comptoit les mener à une perte assurée ! Mais que cette raison est foible ! Etoit-ce seulement de ce jour là qu'*Othon* faisoit la Guerre ? Devoit-il ignorer que les armes sont ce qu'il y a de plus journalier après le jeu ? & qu'une Victoire gagnée par l'ennemi est souvent la cause de sa défaite prochaine ? La valeur & la capacité de *Vitellius* étoient-elles si considérables qu'il dût les redouter ?

Et la Bataille du *Bédriac* , qu'il regardoit comme la ruine de sa fortune , n'eût elle pas été celle de son Rival , s'il n'avoit pas trop indiscretement déféré aux avis de ceux qui lui conseillèrent de ne pas s'y trouver ! *Vitellius* n'étoit aimé de ses Soldats que parce qu'il leur permettoit de lui ressembler ; c'est-à-dire , d'être ivrognes comme lui ; mais ils ne l'estimoient pas assez pour avoir une grande confiance dans les ressources de son habileté . . . Toutes ces considérations ne purent rassurer le foible *Othon*, qui ne le fut jamais tant que dans cette conjoncture. Il envisagea plutôt l'ignominie à laquelle il devoit s'attendre , s'il perdoit une seconde Bataille , que la gloire qui lui étoit réservée s'il la

gagnoit... & comme ce n'étoit qu'un honneur d'opinion qui le faisoit agir, il n'a pas voulu laisser croire que la crainte fût son motif, mais le salut des Troupes & le bien de la République... Si les Soldats de *Catilina* & *Catilina*, lui-même, s'étoient bien fait égorger jusqu'au dernier, pour une cause détestable, & n'ont pas laissé d'acquérir cette sorte de gloire, qui appartient naturellement à la vigueur & à l'intrépidité; pourquoi *Othon* a-t-il appréhendé d'exposer les siens à périr pour une si bonne cause, & à se faire un renom immortel, soit qu'ils fussent Vainqueurs ou vaincus? Son désespoir seroit concevable s'il avoit vû les principaux Officiers de son armée dans l'abattement & la défiance; mais au contraire, il n'y en eut point qui ne le conjurassent de les mener à l'ennemi, & de profiter de l'ardeur que tous ses Soldats témoignoient pour réparer l'échec qu'ils avoient reçu à Bédriac... *Martial* lui-même dans l'épigramme, qui est toute à sa louange, s'accorde à dire avec tous les Historiens, qu'il pouvoit vaincre, & que la partie étoit douteuse entre *Vitellius* & lui... Il étoit de ces gens qui croient ne pou-

voir manquer de perdre , ce qu'ils hazardent.

Ainsi bien loin que le Suicide d'*Othon*, soit une preuve, comme plusieurs Ecrivains l'ont voulu, qu'il n'avoit pas l'esprit aussi effeminé que le corps, c'est que rien au contraire ne confirme mieux la mollesse de l'un & de l'autre, . . . On pourroit plutôt dire cela de *Sardanapale*, qui ne prit la résolution de périr en se précipitant dans le Bucher, qu'après s'être bien défendu, & que tout son monde eût été tué. Un Vaillant homme, qui combat avec constance pour la bonne cause jusqu'au dernier moment, est un spectacle digne de l'admiration des Dieux mêmes, dit *Sénèque*. Lorsque la prudence n'a plus lieu, & que la vigueur est la dernière ressource, il périt plutôt que de lâcher prise . . . Ce qu'on lui arrache d'une main, il le refaisit de l'autre ; lui coupe-t-on les bras ! Il s'attache avec les dents, & ne tombe qu'avec sa tête.

Le grand *Moi* de *Medée*, chez *Cornille*, fait bien voir qu'un homme de cœur, n'est jamais seul, quoiqu'abandonné de tout le monde.



Votre pays vous haït , votre Epoux est sans foi ,  
Contre tant d'Ennemis que vous reste-t-il ? Moi !  
Moi , dis - je , & c'est assez,

Ce que nous venons de dire d'*Othon*, nous le disons de *Brutus*, qui ne s'est tué que par la crainte qu'il a eue de tomber entre les mains des *Triumvirs*. Mais nous le disons encore bien plus de *Caton*, qui aima mieux abandonner le Vaisseau de la République, que de faire tête à l'orage, & qui choisit plutôt de mourir que de recevoir la vie de celui à qui il auroit voulu donner mille morts . . . La haine & la crainte ont joué un grand personnage sous l'habit de la constance & de la fermeté . . . N'eût-il pas été plus glorieux à *Caton*, & sans doute plus utile à la République, qu'il eût attendu fièrement *César*, qu'il lui eût reproché hardiment ses attentats, qu'il l'eût exhorté à mettre des bornes à son ambition, & qu'ensuite il lui eût tendu la gorge en le chargeant personnellement de toute l'exécration de l'Univers, par le meurtre d'un Citoyen, qui ne demandant rien pour lui-même, ne vouloit que le bien de la Patrie & l'observation des Loix. On gagne souvent plus en remontrant qu'en priant, comme dit *Quinte*

*Curce*, au sujet de *Porus*... Mais *Caton* a craint de faire tort à cette réputation d'inflexibilité qu'il s'étoit faite depuis longtemps. On avoit dit de lui, qu'il aimoit mieux être homme de bien que de le paroître ; dans cette circonstance, pour avoir voulu trop le paroître, il a été moins homme de bien qu'Orgueilleux ; quoique *Valere Maxime* dise en style de déclamateur, qu'il est sorti de sa blessure plus de gloire que de sang. Il étoit évident qu'une cause supérieure se déclaroit contre la République. *Caton*, selon la pensée de *Lucain*, a mis tous les Dieux d'un côté, & s'est mis de l'autre, comme pour balancer leur justice par la sienne, & même l'emporter... Il a voulu faire voir qu'il étoit plus facile à *César* de soumettre l'Univers, qu'un grand courage. Il s'est tué parce qu'il ne lui restoit plus aucune ressource, disent ses Défenseurs ! C'étoit donc alors qu'il falloit combattre ! Car quel plus puissant motif pour faire les derniers efforts, & pour périr les armes à la main, que lorsqu'il n'y a plus de ressource ! C'est par la force de cette considération, que *Catiline* a fait naître dans le cœur de ses Soldats, le courage le plus redoutable... Toutes les issues, leur disoit-il, nous sont

sont bouchées ? Nous ne pouvons nous faire jour qu'à travers l'Ennemi ; combattons, & s'il faut périr, que notre défaite du moins coûte si cher à l'Ennemi, qu'elle lui soit plutôt un sujet de deuil, qu'un sujet de triomphe & de vanité. . . Selon les principes de *Caton*, de *Brutus*, de *Cassius*, d'*Othon* & de tous les Héros du Suicide, *Catilina* n'avoit rien de mieux à faire que de se passer son Epée à travers le corps ; car il pouvoit craindre d'être fait prisonnier dans l'action ; quoiqu'il soit extrêmement rare que des gens qui combattent comme il fit alors, tombent vivans entre les mains de l'Ennemi. . . Un grand Courage voit de la possibilité dans tous les événemens, & ne cesse d'espérer qu'en cessant de respirer. Et selon cette maxime, *Brutus* & *Cassius* ne devoient-ils pas bien imaginer que l'Union mal concertée des *Triumvirs* pouvoit être aisément détruite, pourvû que ceux qui s'en mêleroient ne perdissent pas la tête ? *Antoine* étoit vain & follement débauché ; ces sortes d'ennemis ne sont pas à craindre à un esprit sage. *Lepidus* étoit un homme de peu ; *Octave* n'étoit qu'un Ecotier ; qu'y avoit-il à désespérer ? Mais ils n'ont tous envisagé que la circon-

tance présente , sans jettet un coup d'œil sur les suites ; c'est ce moment là seul qui les a effrayés & qui les a rendus foux . . . Les *Décimus* en se dévouant pour le salut de la République , selon les principes de leur Religion , ont été bien plus grands que tous ces Héros prétendus.

*Porcie* , fille de *Caton* , avoit dans l'ame plus de hauteur que de grandeur , & plus d'animosité que de constance . . . La vanité de se montrer digne Ecolière de la Secte des Stoïciens , que son pere & son mari avoient tant aimée & tant cultivée , ne contribua pas peu à son Héroïsme. Qu'on fasse attention à ses inquiétudes pleines d'impatience & de folie , pendant que *Brutus* son mari étoit occupé au Sénat à poignarder *César* ! Cette tendresse excessive , s'il n'y avoit que cela dans son cœur , ne dût-elle pas paroître d'autant plus singulière , qu'elle avoit des Enfans d'un premier mari ? Cet emportement de prendre à pleine mains des charbons ardens & de les avaler , ne ressemble-t'il pas à la rage ? Peut-on porter plus loin l'ostentation & la soif immense des louanges !

Quel motif pouffoit *Jules-César* à vouloir se passer son Epée à travers le corps ,

lorsqu'à la bataille de *Munde* il vit son Armée plier & reculer devant celle du jeune *Pompée* ? Le voici . . . De peur qu'après tant de victoires & tant de triomphes , à l'âge de cinquante-six ans , il ne tombât en la puissance d'un jeune homme ; dit *Eutrope*. Que voilà bien la vanité dans tout son jour , & qu'il est bien vrai que nous sommes plus affamés de réputation que de vertu !

Selon de tels principes , le fameux *Regulus* a été un Lâche de retourner à Carthage , où il n'ignoroit pas qu'on le feroit expirer servilement dans les supplices ! Il s'étoit , dira-t-on , engagé par serment ! Mais lui eût-il été difficile d'é-luder son serment par une certaine dis-tinction ? Avoit-il juré qu'il y retourneroit vif ou mort ? Et d'ailleurs qu'im-porte le serment à quiconque croit qu'il vaut mieux se tuer que de subir l'igno-minie . . . Il n'a donc pas voulu man-quer à la Religion de son serment , & il a mieux aimé souffrir mille morts . . . Mais *Brutus* , *Cassius* & *Caton* ne s'é-toient-ils pas obligés par serment de sa-crifier leurs vies pour le salut de la Ré-publique ? Et tous les Chefs & tous les Membres d'un Etat ne sont-ils pas liés par les sermens les plus inviolables ? Est-

ce répandre son sang pour le salut de l'Etat , que de se percer le cœur de sa propre main dans son lit , comme a fait *Caton* ? Si on objecte que *Regulus* n'a pas répandu le sien pour le salut de l'Etat ; il sera aisé de répondre que ce Général s'étant , comme homme Public , engagé par serment au nom de sa Patrie , il étoit tenu en cette qualité , & sous peine d'infamie , de soutenir la réputation des Romains sur la Religion du serment.

Il y en a qui disent que ce qu'on appelle patience , constance , grandeur d'ame dans les adversités , n'est souvent qu'une lâche crainte de la mort. Cela peut être , Mais qu'il est facile de démêler ceux en qui se trouve cette foiblesse ! *Regulus* , par exemple , en a-t-il pû être soupçonné ? Est-il à croire que si son principe eut été qu'on doit se tuer pour éviter l'ignominie , il n'eut pas plutôt choisi de ne mourir qu'une fois avec honneur , que d'agoniser fervilement & cruellement dans les supplices ? Ceux qui se tuent ne font rien pour la gloire qui est due au courage , puisqu'il est vrai qu'ils ne se donnent une mort de choix , que pour en éviter une qui ne seroit pas à leur option. Cette mollesse n'est que d'un

dégré au-dessus de l'attachement qu'on auroit pour la vie.

On admiroit moins autrefois , disent quelques Ecrivains , ceux qui se faisoient mourir dans la mauvaise fortune , que ceux qui renonçoient à la vie dans un temps de prospérité , & par la seule raison de se dérober à l'inconstance du Sort. C'est ce qu'on peut appeller se mettre dans l'eau pour n'être pas mouillé de la pluye . . . Selon cette regle *Caton , Brutus , Cassius & Othon* n'ont donc pas acquis beaucoup de gloire , parce qu'il est très-certain qu'ils ne se sont tués que parce que leurs affaires alloient mal. Mais on peut bien défier tous les Furêts d'Histoires , & tous les Compilateurs de traits singuliers & baroques , de citer quelque Personnage riche , heureux & bien sain de corps & d'esprit , qui se soit tué uniquement par la crainte de devenir malheureux.

Ceux qui étoient une fois imbus des Maximes des Stoïques , regardoient comme des lâches ceux-là seulement qui aimoient la vie pendant les infirmités du corps , ou les infortunes flétrissantes. & ils prétendoient qu'en de telles circonstances , le meilleur remède à tous les maux , étoit la mort qu'on devoit se

procurer tranquillement , sans se plaindre ni des hommes , ni des Dieux , ni du Sort , parce que ces plaintes ne sont propres qu'à ceux qui aiment la vie animalement.

*Othon* qui n'avoit certainement pas vécu en Stoïcien , se fit honneur de cette belle *Maxime* qu'il auroit bien vite & bien volontiers réprouvée , si dans le moment qu'il tira le poignard du fourreau pour s'en percer le cœur , un Courrier fût venu lui apporter la nouvelle d'une révolte générale dans l'Armée de *Vitellius* ; il auroit sûrement aimé la vie de même que *Brutus* , qui se plaint avec indignation d'avoir perdu ses plus beaux jours à cultiver la vertu. Que routes ces *Maximes* qui ne paroissent grandes que parce qu'elles sont bouffies , sont encore misérables & fausses , quand on les considère avec attention comme sans prévention !

*Montagne* admirateur idolâtre des anciens & nouveaux Paradoxes , & qui a plutôt pris à tâche de les accréditer que d'en faire voir la futilité , ne balance pas à dire qu'il vaut mieux , & qu'il y a plus de sagesse & de courage à se donner la mort , que de souffrir d'extrêmes douleurs sans espérance de guérison , selon



cette ancienne Maxime , *qui non potest vivere bene , non vivat male* . . . Tous nos petits Philosophes singuliers & ennemis dédaigneux de toutes ces vérités qu'ils appellent populaires , applaudissent beaucoup à cette décision de *Montagne* , quoiqu'ils n'aient non plus que lui , aucune envie de se tuer , ni dans la maladie , ni dans l'adversité ; ils consentiroient de vivre éternellement asthmatiques ou gouteux , & de ne prendre que du lait pour toute nourriture . . . Mais enfin , *Montagne* a dit cela ! Hé ! Quand *Montagne* auroit dit cela , qu'en résulte-t'il ? Son jugement étoit-il d'un assez grand poids pour qu'on doive lui accorder l'infailibilité ? *Montagne* , comme tous les Esprits suffisans , & qui cherchent à se distinguer dans la théorie , par ce qu'ils appellent la force & la trempe de l'ame , avançoit avec une extrême témérité , ce qu'il auroit été bien embarrassé de prouver , si on l'eût forcé à la démonstration . . . Rien n'est plus aisé que de poser des principes , & de laisser là ensuite les gens. Il a même été trop timide : car il ne lui en auroit pas plus coûté d'établir tout d'un coup , comme quelques anciens , que la mort est préférable à la vie même la plus heu-

reuse & la plus voluptueuse : car enfin ; il n'est rien de tel qu'un Etat qui exclut toute crainte , & qui ne laisse aucun lieu aux vicissitudes. Tous les jours se coucher & se lever ! Tous les jours s'habiller & se deshabiller ! Quelle gêne ! N'y eût-il que celle-là !

S'il est permis de se tuer pour éviter les flétrissures , ou pour se délivrer de maux incurables & insupportables , cette permission doit s'étendre à tous les malheureux , de quelque espèce que soit leur infortune. Cette permission doit être même un précepte & une obligation imposée par le bon sens. Conséquemment tous les hommes qui peuplent les Campagnes , qui sont écrasés de tailles , de misères & de fatigues , qui ne vivent que d'eau & de pain noir , sont des lâches de vouloir vivre . . . Tous les Soldats qui supportent les plus grands travaux de la guerre , qui couchent sur la dure , qui ne vivent que de pain de munition , & qui n'ont ni gloire , ni récompense à attendre , sont des lâches de ne pas s'égorger les uns les autres , ou de ne pas se laisser massacrer par l'Ennemi sans se défendre. Tous les malades qui sont chez eux dans leurs lits , ou ceux qui sont dans les Hôpitaux , sont

des lâches de ne pas se laisser mourir. *Montagne* a été trente fois malade , pour-  
quoi ne s'est-il pas tué dès la première  
fois , à la cinquième fois , à la dixième ?  
Il étoit , répondra-t-on bien fondé à es-  
pérer la guérison ! Hé ! Quel est le ma-  
lade qui n'espère pas guérir ? Il n'y a  
peut-être pas jusqu'à l'aveugle né qui  
n'espère recouvrer la vue ! Il y en a des  
exemples ; cela lui suffit . . . *Montagne*  
s'est vu affoibli par les années , on ne  
guérit pas de cette maladie. Pourquoi a-  
t-il laissé faire lentement & par degrés à  
la nature , ce qu'il pouvoit lui-même  
faire tout d'un coup ! Convenoit-il à un  
aussi grand Stoïcien , de mourir comme  
la plus petite des femmes ?

Ceux qui ont avancé que la mort nous  
est aussi naturelle , & nous doit être tou-  
te aussi indifférente que la naissance ,  
ont avancé un paradoxe démenti par la  
raison & par le consentement unanime  
de toutes les Nations : il n'y a que celui  
qui est devenu fou par une maladie ou  
par un violent chagrin qui n'ait pas hor-  
reur de la mort , considérée en elle-même  
& indépendamment . . . Parce que  
dans ces états l'ame n'est occupée que  
d'un objet qui est la délivrance du mal  
qu'elle souffre , sans faire attention aux

suites. Si nous mourions comme nous naissons , c'est-à-dire , sans aucun sentiment réfléchi , *Montagne* & tous ses partisans auroient raison de dire que la mort doit nous être toute aussi indifférente que la naissance.

Le célèbre *Atticus* chez les Romains a pratiqué cette Maxime si fort approuvée & si peu suivie par *Montagne* : car il s'est laissé mourir d'inanition , uniquement parce qu'il étoit malade , & il a fait voir par-là qu'il vivoit moins pour la société & pour ses amis que pour lui même . . . Il lui auroit pourtant été facile de supporter ses douleurs , puisqu'il n'est guere possible qu'il n'en ait pas éprouvé de cruelles en choisissant pour son genre de mort , la privation de toute nourriture... Il ne raisonnoit pas conséquemment , avec tout son esprit : car quand on ne prend le parti de mourir que pour se délivrer de maux insupportables , le plus court moyen doit être incontestablement préféré . . . Il vouloit , dira-t-on , rester plus long temps avec ses amis ! Cette raison-là ne vaut rien : car pourquoi les quittoit-il volontairement ? Quand on aime les gens , on reste avec eux le plus longtemps qu'il est possible , & bien loin d'abrégier sa vie , on la prolonge par tous

l'artifice imaginable. L'esprit d'ostentation étoit le caractère dominant des Romains. Les vertus d'éclat étoient les seules qui fussent de leur goût , parce qu'ils mettoient moins l'honneur dans le témoignage de leur conscience , que dans l'opinion d'autrui . . . Ils ne considéroient pas tant ce qu'ils avoient fait pendant leur vie , que ce qu'on diroit d'eux après leur mort.

Que pouvoit-il arriver de pis à *Caton* que de mourir , quand même il se seroit laissé conduire à *César* , ou qu'il l'auroit attendu à *Utrique* ? Ce vainqueur ne l'auroit certainement pas fait écarteler ni brûler à petit feu . . . Ce n'est donc pas tant la mort qui l'a effrayé que la circonstance. Regardant *César* comme un égal , ou comme un Traître à la Patrie ; il n'a voulu recevoir de lui ni la vie , ni la mort , & il lui a envié la gloire & le plaisir qu'il auroit eu à lui pardonner . . . . Tout lui paroissoit également ignominieux , & son orgueil en a été effarouché. Mais qu'on dise lequel est le plus équitable & le plus courageux , de l'homme de bien qui se fait mourir injustement lui-même , ou de celui qui va affronter la mort , ou qui l'attend avec tout cet appareil que les lâches redoutent plus que

T vj

la chose même ? C'est fuir l'Ennemi que de ne pas aller le chercher ou de ne pas l'attendre. Diroit-on d'un *Ventilhomme* qu'il est courageux , s'il aimoit mieux se tuer dans sa chambre que d'aller se battre ? Diroit-on d'un Militaire qu'il a de la valeur , s'il aimoit mieux se laisser mourir de faim que d'aller à la Brèche ? Quelqu'un a dit que la Folie cherche la mort ; ce qui ne doit s'entendre que de la témérité & du désespoir ; que la Fureur se la donne , & que la Sagesse l'attend. Quelle ignominie plus grande pour un Roi que de se voir conduit au supplice par ses propres Sujets ! Celle à laquelle *Caton* craignoit si fort d'être exposé , peut-elle seulement entrer en comparaison ! Or c'est aux Partisans de *Montagne* à nous dire si *Charles Premier* , Roi d'Angleterre auroit montré plus de grandeur d'ame , & feroit mort avec plus de gloire en se cassant la tête d'un coup de pistolet ou ens'empoisonnant dans sa prison, qu'en expirant sur un échaffaud à la face de l'Univers , avec cette tranquillité & cette dignité qui doivent caractériser excellemment ceux qui sont faits pour commander aux autres hommes. Cette action est peut-être la plus héroïque de sa vie ; & l'impudence de *Cromwel* qui

osa repaître ses yeux de ce spectacle si étrange , est sans doute ce qu'il y a de plus exécration dans toute sa conduite.

Si le complice d'une mauvaise cause , ou même son Auteur , s'honore en quelque façon , lorsqu'il porte la constance jusque sur l'échaffaud ; le Défenseur ou l'Auteur d'une bonne cause se deshonore infailliblement en se tuant lui-même . . . Le premier tend à faire douter que la cause soit mauvaise , ou tout au moins qu'il la croie mauvaise ; le second fait soupçonner la justice de la sienne , & rend équivoques les motifs qui l'ont fait agir. L'Empire d'une passion dominante va si loin qu'il n'est pas toujours arrêté par la vûe d'une mort présente : la mauvaise honte accompagne souvent les coupables jusqu'au supplice , & les oblige de tenir caché jusqu'au dernier moment , ce qui seroit capable de flétrir leur réputation.. Pourquoi les gens de bien n'auront-ils pas autant de constance pour défendre publiquement la Justice , & la sceler de leur sang aux yeux de tout le monde , que les Factieux , les Brigands , les Empoisonneurs & les Assassins en ont quelquefois fait paroître pour défendre publiquement le crime & le violement de toutes les Loix ? L'homme de bien qui

## 246 *Les Préjugés du Public*

se tue pour se soustraire au supplice , se rend coupable , puisqu'il prive la Justice du témoignage le plus authentique qu'il puisse lui rendre , & qu'il lui ravit le plus grand avantage qu'il puisse lui procurer , en encourageant , par son exemple , les défenseurs indécis & chancelans de cette même justice . . . Quelqu'un ignore-t-il combien a de force sur les Esprits , la constance d'un mort publiquement soufferte par un homme de bien pour la Justice ! Le coupable qui se tue se rend doublement coupable , en se soustrayant à la Justice , qu'il doit du moins honorer publiquement par sa mort, s'il la deshonorée publiquement par son crime. Il craint, dit-on, de deshonor sa famille ! *Eh ! Pourquoi n'a-t'il pas craint plutôt de se deshonor lui-même ? Pourquoi n'a-t'il pas craint l'infamie du crime plutôt que celle de l'Echaffaud ?*

Les Amoureux qui font jouer le cordeau , ou qui se potionnent , ou qui font comme on dit , *le saut de Leucade* , sont encore plus foux que les autres , en ce que personne n'en veut ni à leur honneur ni à leur vie , pour les leur faire perdre ignominieusement dans les supplices . . . Les Ambitieux , les Avarès sont dans le même cas , & n'ont pas



plus que les Amoureux les apparences d'une bonne raison à fournir... Voici leur dialectique... on m'a pris de l'argent; donc il faut que je me pendre... Un concurrent m'a supplanté; donc il faut que je me casse la tête. Cette femme que j'aime, & que je croyois qui m'aimoit, en aime un autre & ne veut plus me voir! donc il faut que je m'en venge, en me jettant par-dessus les ponts. On ne veut pas me donner cette fille en mariage, parce que je ne suis pas assez riche! donc il faut que je m'empoisonne... J'ai manqué par mon imprudence de faire une fortune considérable! donc il faut que je me laisse mourir en langueur! Ma famille me cause de violens chagrins & veut mettre ordre à mon libertinage; donc pour lui jouer un bon tour, il faut que je me fasse traîner sur la Claye! Ne sont-ce pas là des gens à proposer comme des modèles de courage & de force d'esprit?

Pour faire des coups aussi décidés, il faut être sûr de son fait, c'est-à-dire, avoir du moins de bonnes preuves que la justice divine n'existe pas, & que tout l'homme périt avec le corps... C'est ce que *Montagne* auroit dû prouver, avant que d'établir sa Maxime... De

plus subtils que lui y échoueront tous les jours . . . Conséquemment que doit-on penser de nos petits esprits forts , qui vous assurent avec l'impertinence la plus ridicule , qu'ils ne doutent de rien . . .

Pendant qu'il est si facile de leur démontrer par les règles même du sens commun , dont ils se font une arme offensive & défensive , qu'en rejetant l'existence d'un souverain Etre , sa Providence & sa justice ; il ne leur reste aucune certitude , ni le plus léger motif de sécurité . . . Car par où se convaincront-ils d'aucunes vérités mêmes les plus communes , si aucun principe de vérité n'existe ? . . . Quelle bonne raison pourront-ils avoir de ne pas craindre , que dans la Nature tout ne soit que tromperie & illusion , à la douleur près , dont le sentiment se prouve invinciblement par lui-même ? Par où s'assureront-ils que la vie présente est pour l'homme , la seule façon d'exister , & d'exister misérablement ? Comment sçauront-ils ce que c'est que la mort , puisqu'ils seroient fort embarrassés de démontrer ce que c'est que la vie ? Conséquemment d'où sçavent-ils qu'en détruisant leur existence ou plutôt leur façon actuelle d'exister , ils seront exempts de tout senti-

ment ? Il seroit facile de leur prouver le contraire, même par leurs principes. A entendre ces Messieurs, disoit *Abbadie*, de quelques mauvais raisonneurs de son temps ; il semble qu'il n'y ait rien de surprenant dans le monde ; & cependant il n'y a rien qui ne le soit. On auroit de quoi disputer mille ans sur une mouche ; c'est-à-dire, sur le principe intérieur qui la fait mouvoir. Et ces Messieurs, sont si sçavans, qu'ils n'ignorent ni ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils deviendront. Interrogez-les, & ils vous donneront la solution d'Arlequin ; *cela est comme cela, parce que cela est comme cela.*

*Milton* fait dire à *Adam*, qui vouloit se tuer, après son péché. *Je crains de ne pouvoir mourir tout entier. Je crains que ce pur souffle de vie, & que cette portion de l'esprit que Dieu lui-même a inspirée à l'homme, ne survive à cette argile corporelle . . . que sçais-je, si dans le tombeau, ou dans quelque autre lieu effroyable, je ne mourrai pas d'une mort vivante . . . O pensée terrible !*

Il faut que l'ame pour sortir du corps attende l'ordre de celui qui l'y a mise . . . C'est *Cicéron* qui dit cela . . . Et il a confirmé par son exemple la vérité de

cette maxime. Il auroit eu le temps de se poignarder ou d'avaler du poison , avant que les Satellites d'*Antoine* l'eussent atteint . . . Mais ses gens ne les eurent pas plutôt reconnus de loin , qu'il fit arrêter sa litiere pour les attendre ; & lorsqu'ils furent près de lui , sans employer ni les prieres , ni les promesses , ni les reproches , ni les menaces , il leur tendit le cou ; cette action , comparée à celle de *Caton* , l'emportera toujours du côté de l'héroïsme . . . *Cicéron* qui étoit Payen , croyoit qu'il n'étoit pas permis à un homme de se tuer lui-même ; & *Montagne* , qui étoit Chrétien , enseignoit le contraire.

*Sénèque* en se faisant couper les veines , n'a fait qu'exécuter les ordres du Souverain ; cette mort ne doit pas être regardé comme un Suicide : mais on peut reprocher à sa vanité de mari , d'avoir souffert que sa femme , qui n'étoit pour rien dans sa disgrâce auprès de l'Empereur , se fit faire la même opération . . . Il ne s'est montré , dans cette circonstance , ni Philosophe , ni humain.

Quelques Auteurs , pour justifier *Lucrece* , ont dit , qu'elle s'est tuée par religion , & qu'elle s'est offerte aux Dieux comme une victime expiatoire d'un cri-

me involontairement commis. Mais quels Dieux adoroit-on pour lors à Rome, sinon des Dieux impudiques, adulteres & incestueux ? Témoin *Mars*, pere de *Romulus* . . . *Sylvia* ne s'est point tuée après avoir été violentée par ce Dieu ! elle étoit pourtant fille & vestale ! Quelles Déeses encore y adoroit-on, qui par leurs exemples recommandassent aux mortelles, la chasteté & la fidélité envers leurs maris. Etoit-ce *Junon* ? *Venus* ? ou même *Cybele*, mere des Dieux ? . . . Abus ! L'unique intérêt de sa réputation ; l'Esclave égorgé, que *Tarquin* la menaça de mettre auprès d'elle dans son lit, après l'avoir poignardé elle-même. Le relief que sa conduite lui donnoit sur les autres Dames Romaines & que cette honteuse aventure lui faisoit perdre sans retour : voilà les motifs du Suicide de *Lucretie*. Tout cela se réduit à la vanité. . . . A quoi on pourroit ajouter la crainte de ne plus trouver dans son mari, que de la froideur & de la défiance ; car on n'ignoroit pas plus dans ce temps-là qu'aujourd'hui, que telle Entreprise formée contre l'honneur d'une femme, après avoir commencé par la violence, finit quelquefois par un consentement au moins implicite . . .

*Lucrece* se doutoit qu'il n'étoit guere possible qu'un mari dont la femme a subi une pareille aventure, ne fût travaillé d'idées facheuses sur son intégrité . . . C'est un Roi, qui soupçonne toujours qu'un Gouverneur a mal défendu la place dont il s'est fait chasser . . . Ajoutez encore à toutes ces considérations, les fantaisies de *Tarquin* dans le Public, & qui ne pouvoient manquer de lui inspirer un dépit approchant de la rage & de la fureur . . . D'autres femmes, sans être tout-à-fait aussi chastes que *Lucrece*, se trouveroient bien dans les mêmes dispositions, si elles avoient été violentées par des gens indiscrets ou qui leur auroient déplu . . .

*Lucrece* ne sçait ce qu'elle dit, quand elle assure à son mari qu'il n'y a que son corps qui a été deshonoré, mais que son ame est sans tache . . . Ne lui avoit-elle pas répondu auparavant, lorsqu'il lui demanda comment elle se portoit; quel bien peut-il y avoir pour une femme qui a perdu l'honneur ?

*Lucrece*, selon les principes de sa Religion, devoit reconnoître des Dieux Protecteurs de l'innocence & vengeurs des crimes . . . Cet article étoit même confirmé par des exemples que personne

n'ignoroit. C'est ce dont elle ne s'est pas occupée. Outre son peu de confiance dans la justice & la puissance des Dieux , elle ne sçauroit encore se justifier de son peu de prudence. Car , quelles précautions domestiques a-t-elle prises avec *Tarquin* , dont elle devoit au moins soupçonner la lubricité & la passion par des symptômes qui n'échappent guere à la sagacité d'une femme vertueuse , qui craindra toujours plutôt sans sujet que de ne pas craindre . . . Et quand même elle se seroit laissée ruer , & que *Tarquin* , selon les menaces qu'il lui en avoit faites pour l'intimider , auroit mis un Esclave à côté d'elle ; tout cela auroit-il pu se faire assez doucement dans le silence d'une nuit profonde , & dans une maison aussi peuplée que la sienne , sans que qui que ce soit en entendît rien ? Et d'ailleurs cette calomnie n'eût elle pas été grossiere , quand on auroit fait attention au voyage très-inutile de *Tarquin* à *Collatie* où demouroit *Lucrece* ? Ignoroit-on le caractère & la complexion de ce jeune Prince ? Sa probité & la sagesse de sa conduite étoient-elles assez bien établies pour qu'on pût avec fondement le regarder plutôt comme le défenseur que comme l'agresseur de la pudicité des femmes ? La médisance ou la calomnie ,

avoient-elles jamais imputé rien de honteux à *Lucrece*; & son mari, qui avoit été à portée de connoître parfaitement sa vertu, auroit-il pû aisément se persuader qu'elle entretint le commerce le plus infâme avec un de ses Esclaves, sans craindre son indiscretion, comme sans appréhender que les autres serviteurs, toujours jaloux de celui qu'ils voyent dans les bonnes grâces d'une maîtresse, ne prissent malignement toutes les mesures nécessaires pour en découvrir la raison? *Lucrece* étoit apparemment de ces femmes qui s'effrayent à une première attaque aussi violente qu'imprévue, qu'un évanouissement met à la discrétion de l'assaillant; & qui, quand elles sont revenues à elles, deviennent furieuses... Conséquemment elle est un fort mauvais modèle à proposer aux Dames... Celle qui se voyant dans une extrémité encore plus grande que la sienne, puisqu'elle étoit attaquée par un Roi, & qui lui cracha sa langue au visage, lui est préférable de beaucoup... Qu'on dise tant qu'on voudra que ce qu'on obtient d'une femme par la violence, ne porte aucun préjudice à sa vertu; que son ame est chaste, si son corps ne l'est pas; ils sont trop près l'un de l'autre, & il vaut beaucoup mieux



qu'on en obtienne rien, pour les raisons que nous avons exposées plus haut ; & dont la plus importante, sur-tout à l'égard d'une femme, c'est qu'il n'est pas toujours vrai que le crime de sa part ne se rencontre pas là où se trouve la violence.

Ceux qui veulent mettre *Lucrece* en parallèle avec *Susanne*, pour la chasteté, & lui donner même la préférence pour les preuves extérieures de cette vertu, sont ou ignorans, ou malignement impies. L'Ecriture rend ce témoignage à la sagesse de *Susanne*, que jamais on avoit entendu dire rien de pareil sur sa conduite . . . *Susanne* a fait consister l'honneur dans ce qui lui est essentiel, c'est-à-dire, dans le témoignage irréprochable de sa conscience . . . *Lucrece* l'a fait consister dans ce qui lui est étranger, c'est-à-dire, dans l'opinion d'autrui . . . Si *Susanne* avoit pensé comme *Lucrece*, elle auroit fait ce qu'a fait *Lucrece*, quitte à se poignarder ensuite, si le témoignage honteux de sa conscience eût trop blessé son amour propre, ou si elle eût appréhendé l'indiscrétion de ses complices ; ce qui ne pouvoit guere arriver, les deux premiers Magistrats d'un Peuple ayant d'autres mesures à

garder qu'un jeune Prince, fils d'un Roi. Le beau triomphe ! disent quelques esprits aussi légers que profanes ! La rare vertu, d'avoir pu résister à deux Vieillards ! Ils ne font attention qu'à cette dénomination de *Vieillards*, & font fortement ou malignement abstraction de la dignité & de l'autorité de ces deux hommes, desquels l'Ecriture ne nous dit pas l'âge. Outre que la dénomination de Vieillard ou d'Ancien ne doit pas souvent être plus prise à la rigueur que le titre de *Sénateur*, qui signifie également Vieillard, quoiqu'il appartienne quelquefois à de jeunes gens. Et quoique les Vieillards, accusateurs de *Susanne*, disent au jeune *Daniel*, en le faisant asseoir sur leur Tribunal, que Dieu lui a donné la sagesse des Vieillards, cela peut également signifier que Dieu lui a donné autant de pénétration & de prudence que les Chefs & les Juges d'un Peuple sont tenus d'en avoir. On répondra si on veut que *Daniel*, dans le reproche foudroyant qu'il fait à chacun d'eux en particulier, les appelle *vieux pécheurs*, *vieillis dans le péché*... Cela ne décidera rien ; puisqu'il est hors de doute qu'un homme, qui depuis l'âge de vingt ans jusqu'à quarante ou quarante-cinq,

rante-cinq, a vécu dans le désordre, peut-être appelé avec raison vieux pécheur; mais cela ne dit pas qu'il soit Vieillard. La vieillesse d'une mauvaise habitude morale ne suppose pas toujours la vieillesse physique... Mais quand il seroit prouvé que ces deux Juges, corrupteurs & calomniateurs, auroient été septuagénaires & octogénaires, les Partisans de *Lucrece* n'en seront pas plus avancés ni mieux fondés à exténuer l'action de *Susanne*, parce qu'ils seront forcés de convenir qu'une femme qui ne régleroit sa vertu que sur l'âge, ou la figure des assaillans, ne seroit point du tout assez vertueuse, dans un lieu écarté & dans l'état où *Susanne* se trouvoit alors, pour résister aux pressantes sollicitations de deux hommes constitués en dignités, s'il y alloit non-seulement de toute sa réputation, mais encore de sa vie, étant encore sur tout assurée d'un secret inviolable. Lorsqu'on veut examiner les choses avec attention, & sans écouter certains petits préjugés qui ne naissent que de l'ignorance ou de la malice, on en juge plus sainement.

C'est encore avec la même légereté de tête, que les mêmes personnages trouvent ridicule qu'on imprime une note

infamante aux cadavres de ceux qui se sont défaits, d'autant, disent-ils, que ceux qui ont envie de faire ce coup & qui le font, ne s'embarrassent guere de l'opinion... Ils trouvent ensuite à redire que cette note rejaillisse sur les familles... Mais ils ne savent pas apparemment que c'est uniquement pour les familles qu'on fait cet acte public de justice... Et cela, afin que pour éviter l'infamie elles fassent renfermer de bonne heure les petits esprits forts, qui les touchent par la proximité, & qui débitent des maximes qu'ils ne laissent pas de suivre quelquefois... Tous ceux qui se sont défaits, sans être à beaucoup près aussi sçavans & aussi spirituels que *Montagne*, ont rarement manqué de donner des signes avant-coureurs de cette frénésie, par des raisonnemens modélés sur les siens... Les exemples d'une certaine Nation, & ses écrits pour autoriser le Suicide ont fait tourner beaucoup de cervelles parmi nous... Mais ceux de nos Ecrivains qui débitent des maximes tendantes à justifier cette frénésie, ne doivent pas être distingués des assassins.

La corde ne deshonorait pas plus chez les Anciens qu'aujourd'hui chez les

Turcs. Tous les complices de *Catilina* furent étranglés dans la prison . . . .

*Jocaste*, *Phedre*, *Amate*, *Monyme*, &c. se sont toutes pendues. Aujourd'hui c'est un genre de mort dont l'infamie est si bien décidée, qu'un homme qui le choisiroit dans le désespoir, à moins qu'il ne fût de la lie du Peuple, seroit irrémissiblement deshonoré parmi les honnêtes - gens. Il faut le Poison, le Fer ou le Feu. L'Eau est encore un désespoir roturier.

„ Le mépris de la vie, dit *Milton*,  
„ s'offre comme une grandeur d'ame,  
„ & n'est qu'un effet de la foiblesse.  
„ L'envie de se détruire soi-même, ne  
„ provient point d'une indifférence pour  
„ les choses de ce monde ; elle marque le  
„ chagrin & le regret qu'on ressent de  
„ se voir privé de celles auxquelles on  
„ a trop d'attache. Si on souhaite la  
„ mort comme la dernière fin de la misère,  
„ & qu'on croye par-là éluder les  
„ Arrêts d'en-haut, on ne doit point  
„ douter que Dieu n'ait trop sagement  
„ & trop puissamment armé sa justice,  
„ pour qu'aucune surprise puisse lui dérober le coupable. Nous devons plutôt craindre en abrégeant nos jours,  
„ qu'un tel attentat, loin de nous deli-

## 460 *Les Préjugés du Public*

» vrer de la peine que nous voulons  
» éviter, ne provoque le Très-Haut à  
» éterniser notre supplice... Cherchons  
» donc quelque consolation plus raison-  
» nable. De telles résolutions ne sen-  
» tent que le dépit & la révolte contre  
» Dieu.

*Fin du troisieme Volume.*

# FAUTES A CORRIGER.

## T O M E I I.

**P**AGE 118, *ligne* 23 ne diffère pas,  
ôtez pas.

*Pag.* 324, *lig.* 11 conquête, *lis.* conquêt.

## T O M E I I I.

*P.* 12, *lig.* 10 maniere, *lis.* manie.

*P.* 12, *lig.* 26 Marianne, *lis.* Mariamne.

*P.* 111, *lig.* 24 parvenu, *lis.* parvenus.

*P.* 373, *l.* 25 &, ôtez &.

*P.* 174, *l.* 22 ces, *lis.* fes.

*P.* 451, *l.* 16 poignardé, *lis.* poignardée,  
&c, &c.

---



---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Les Préjugés du Public sur l'Honneur avec des Observations*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce quatorze Février mil sept cent soixante-cinq.

COQUELEY DE CHAUSSE-PIERRE.

---

## P R I V I L È G E D U R O I.

**L** O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : **SALUT.** Notre amé HONORÉ-CLEMENT DE HANSY, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desiroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre : *Les Préjugés du Public sur l'Honneur, avec des Observations*, par M. DENESLE, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement



traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de *neuf années* consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi de faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter , ni contrefaire ledit Ouvrage , ni d'en faire aucun Extrait , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caracteres , conformément à la feuille imprimée , attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura

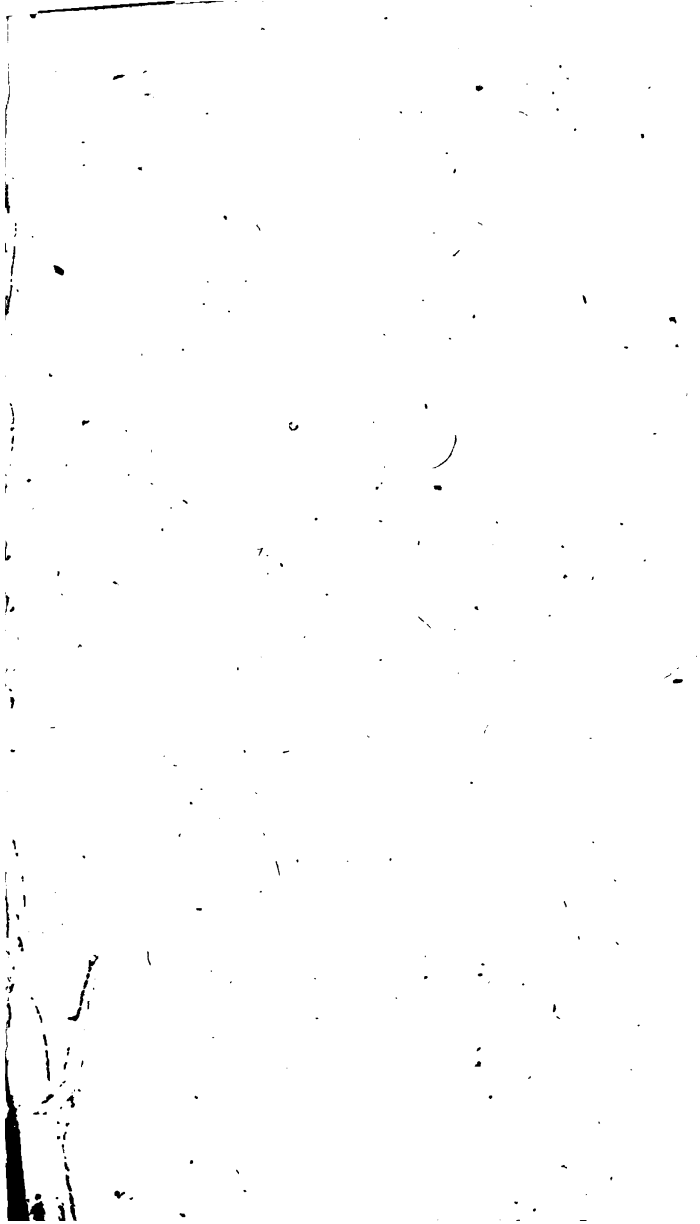
été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Vice - Chancelier & Garde des Sceaux de France , le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé , & ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Fontainebleau , le quatorzième jour du mois de Novembre , l'an de grace mil sept cent soixante-cinq , & de notre Règne le cinquante-unième. Par le Roi en son Conseil.

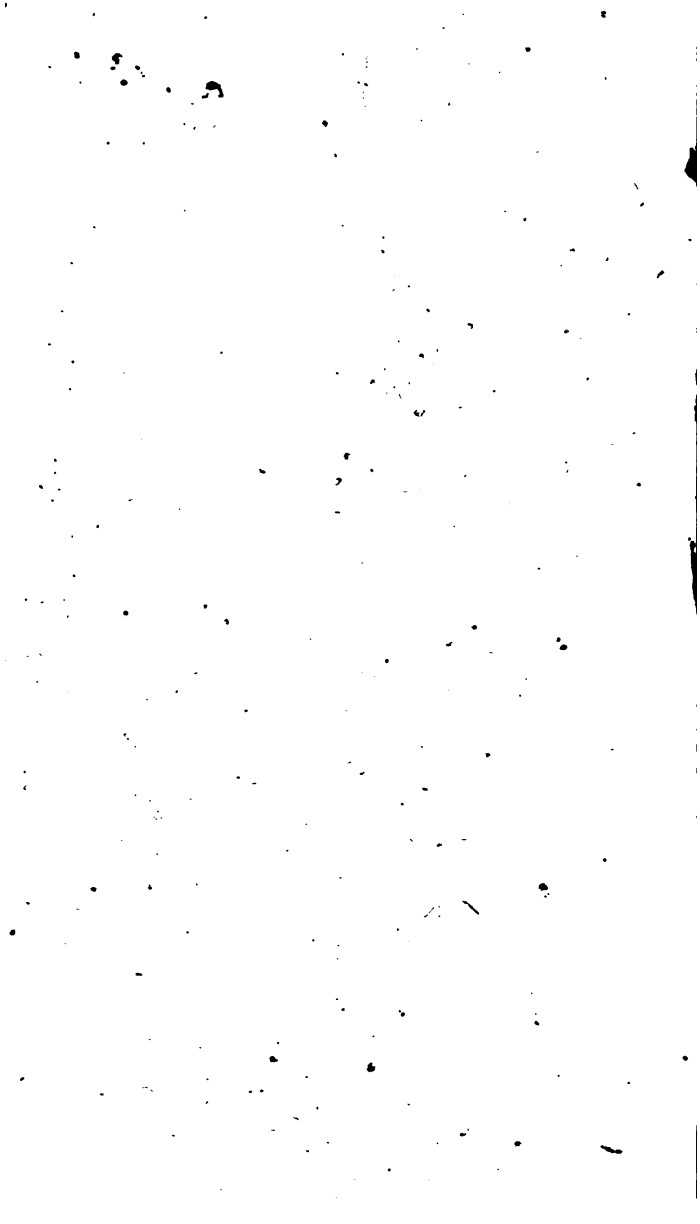
LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 726. Fol. 393. conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 22 Novembre 1765.*

LE BRETON, Syndic.

63645566





10<sup>th</sup>  
a.s.

